

George Sand

Martine Reid

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

George Sand

par Martine Reid

INÉDIT



biographie



folio
biographies

George Sand

par

Martine Reid

Gallimard

Spécialiste de littérature française du XIX^e siècle, professeur à l'université de Lille-3, Martine Reid a notamment publié *Signer Sand. L'œuvre et le nom* (Belin, 2003) et *Des femmes en littérature* (Belin, 2010).

Elle est à l'initiative de la réédition de plusieurs ouvrages de George Sand aux Éditions Gallimard, parmi lesquels la version intégrale d'*Histoire de ma vie* dans la collection « Quarto ». Dans la collection « Folio 2 € », elle a édité deux textes de George Sand : *Le château de Pictordu* et, dans la série « Femmes de lettres », qu'elle a créée, un bref roman, *Pauline*.

George Sand ? Le nom de l'une des femmes les plus célèbres de la littérature française suscite volontiers, aujourd'hui encore, l'admiration ou l'agacement. On ne l'apprécie guère ou on l'aime beaucoup, on dévore ses romans ou on les ignore. Les ignorants semblent les plus nombreux. Il suffit de regarder les histoires littéraires existantes ou les manuels à l'usage des lycéens et des étudiants pour constater que la place de Sand continue d'y être modeste et son œuvre souvent réduite à quelques romans « champêtres ». Il convient pourtant de la placer d'emblée aux côtés de l'autre géant de la littérature du temps, Victor Hugo. Même production considérable, même souci de faire de la pratique littéraire le lieu d'un engagement moral et politique, même présence forte dans la vie intellectuelle française pendant près d'un demi-siècle, même rapport vigilant à l'état de la société et aux gens modestes, même manière enfin, ample et généreuse, d'être au monde.

Moitié admiratif, moitié ironique, Gustave Flaubert parle volontiers de la « mère Sand » et du « père Hugo », faisant des deux écrivains les parents symboliques des auteurs de la deuxième moitié du siècle, et les siens pour commencer. Il n'empêche que la différence de traitement est de taille, de même que la place réservée à chacun dans le patrimoine littéraire national, mémoire partagée des hommes, des femmes et des œuvres. À cela toutes sortes de raisons qui ont à voir avec le sexe de l'un et de l'autre, la manière dont celui-ci a déterminé leur entrée en littérature, leur carrière, la réception de leurs ouvrages au temps de leur publication puis celle que leur a réservée la postérité. C'est Hugo, que Sand n'a jamais rencontré, auquel la liaient des sympathies politiques davantage que littéraires, qui trouvera sans doute les mots les plus justes pour mesurer l'importance de celle qui était, à deux ans près, son exacte contemporaine. Il écrit à l'occasion de ses obsèques en juin 1876 :

George Sand a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes ; elle est la grande femme. Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la Révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire. [...] C'est ainsi que la révolution se complète¹.

Toutefois, la majorité de ces « grands hommes » ne partagent pas cette manière de voir et ne la partageront pas de sitôt. Ils préfèrent voir en Sand une « erreur de la nature² », un être inquiétant à force de génie ou franchement ridicule à force d'essayer d'en avoir. Ils jugent révoltante une conduite singulièrement libre, qui ne confond pas les contradictions inhérentes à la vie privée avec les convictions exprimées sans relâche dans une œuvre particulièrement abondante et diversifiée. Plus fondamentalement sans doute, leur agacement est grand de voir une femme

quitter son rôle de muse, de mère, d'inspiratrice et de consolatrice pour occuper la même place qu'eux grâce à la même activité que la leur. « Bas-bleu », lancent-ils, « ménagère », « somnambule », « grosse bête », « cabotine », « nullité de génie », « goule », « latrine », « sphinx ruminant », « Prudhomme de l'immoralité », « maman blette », « peste de la République », « fille du marquis de Sade », « vache à romans ».

La misogynie du temps ne se limite pas à ce déluge d'insultes ; elle produit également une foule de caricatures qui raillent la femme portant culotte, fumant le cigare, rêvant d'une « chambre des députées » et filant sa quenouille littéraire au milieu des moutons. La série des *Bas-bleus* d'Honoré Daumier place les épigones de Sand en ligne de mire, celles qui rêvent d'écrire des romans et qui, en attendant, refusent de recoudre les boutons de culotte de leurs maris. Quant à la critique, elle s'enferme volontiers dans des jugements contradictoires. Ou Sand est médiocre, parce qu'elle est « restée femme encore et toujours³ » (Zola) et qu'elle conserve en toute occasion « un côté *pot-au-feu* très marqué⁴ » (Maupassant) ; elle constitue dès lors « le plus grand préjugé contemporain, la plus grande routine dans l'admiration de ce siècle⁵ » (Barbey). Ou Sand a du génie. Dans ce cas toutefois, « c'est un homme et d'autant plus un homme qu'elle veut l'être, qu'elle est sortie du rôle de femme⁶ » (Balzac) ; « femme faite homme⁷ », son talent l'a transformée en monstre : si elle n'est pas « ce génie hermaphrodite qui réunit la vigueur de l'homme à la grâce de la femme⁸ » (Dumas), elle appartient à quelque « troisième sexe⁹ » (Flaubert).

Possédant ce « génie narratif¹⁰ » salué par Flaubert, avocate inlassable des « grandes forces qui mènent le monde¹¹ » au dire de Taine, déterminée en politique, courageuse dans la défense des femmes et du monde paysan, toujours soucieuse d'une parfaite indépendance de ton, de conduite et d'expression, Sand possède une personnalité complexe et son histoire personnelle est à la mesure de cette complexité. Son œuvre, romans et pièces de théâtre, écrits autobiographiques et correspondance, en constitue le reflet, mais aussi le miroir déformant. Avec elle, Sand se métamorphose jusqu'au vertige : « Où serait l'art, grand Dieu ! si l'on n'inventait pas, soit en beau, soit en laid, les $\frac{3}{4}$ des personnages, où le public bête et curieux veut reconnaître des originaux à lui connus¹² ? », demande-t-elle. Ainsi l'existence de celle qui a choisi de se dissimuler sous le masque, masculin, de « George Sand » pour entrer en littérature et s'y faire un nom éclaire-t-elle en partie seulement une production extrêmement diversifiée, et vice versa.

La biographie que l'on va lire n'a pas pour objectif de rendre compte dans son ensemble des vies multiples et des publications foisonnantes qui font de Sand une femme et une femme de lettres hors du commun. Elle entend plus modestement proposer un ensemble d'aperçus qui permettent la mesure d'une personnalité et d'une créativité exceptionnelles, et la réfutation de quelques clichés tenaces. L'évocation des années que Sand a vécues, des hommes et des femmes qui ont croisé sa route, des livres écrits et des causes défendues ne saurait trouver d'autre forme que celle du tableau laissé par endroits à l'état d'ébauche. Portrait

incomplet d'une *grande* femme, mais portrait suggestif d'un milieu, d'un moment et d'un destin singulier pour les incarner.

« Elle est morte, la voilà vivante », affirmait Victor Hugo dans l'oraison funèbre déjà citée. Le vieil homme avait le sens de la formule. Elle convient ici. À la suite de bien d'autres tentatives, il s'agit de redonner vie à Aurore devenue George, à Mme Dudevant brusquement transformée en Mme Sand un jour de mai 1832, et de faire entendre sa fascinante histoire.

1. « Obsèques de George Sand », in *Œuvres complètes*, J. Hetzel et A. Quentin, 1884, vol. 45, p. 388.

2. Léon Daudet, *Souvenirs et Polémiques*, éd. Bernard Oudin, Paris, Laffont, « Bouquins », 1992, p. 1229.

3. Émile Zola, « George Sand », in *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du Livre précieux, 1966, t. XII, p. 397.

4. Guy de Maupassant, « George Sand d'après ses lettres », in *Chroniques*, Paris, UGE 10/18, 1980, t. II, p. 58.

5. Jules Barbey d'Aureville, « Madame Sand », in *Littérature épistolaire*, Paris, [1882], p. 372.

6. Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, éd. Roger Pierrot, Paris, Laffont, « Bouquins », 1990, t. I, p. 443, 2 mars 1838.

7. C'est le titre d'une caricature montrant Sand la pipe à la bouche devant son écritoire, accoudée sur une pile de romans qu'elle a écrits. La caricature est accompagnée de cette légende : « de la femme faite homme, et culottée par la pipe » (elle est reproduite en couverture de l'ouvrage de Bertrand Tillier, *George Sand chargée*, Tusson, Du Lérot éditeur, 1993).

8. Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, éd. Claude Schopp *et al.*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, t. II, p. 990 (Dumas consacre un chapitre entier à Sand en 1832).

9. Flaubert-Sand, *Correspondance*, éd. Alphonse Jacobs, Paris, Flammarion, 1989, p. 196, 19 septembre 1868.

10. *Ibid.*, p. 521, 6 février 1876.

11. « Lettres de George Sand et d'Hippolyte Taine », *Revue des Deux Mondes*, janvier 1933, vol. XIII, p. 345.

12. *Correspondance* [C], éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, 1968, t. IV, p. 711, vers le 2 juillet 1839, à Honoré de Balzac.

Avant le mois de mai 1832, « George Sand » n'existe pas, ou plus exactement elle existe sous un autre nom. Elle a vingt-sept ans, elle se prénomme Aurore, elle est mariée à Casimir Dudevant, hobereau originaire du Quercy. « Yeux noirs, cheveux noirs, front ordinaire, teint pâle, nez bien fait, menton rond, bouche moyenne, taille quatre pieds dix pouces [1,56 m], signes particuliers, aucun¹ », note-t-elle dans *Histoire de ma vie*, jugeant n'avoir été « ni laide ni belle² » dans sa jeunesse. Elle habite le château de Nohant situé à quelques kilomètres de La Châtre, à quelques dizaines de kilomètres au sud de Châteauroux, dans le Berry. Elle est habillée avec une certaine élégance et passe, dans le voisinage qui l'a vue grandir, pour une jeune femme à la conduite assez fantasque. Elle s'ennuie, elle rêve, tour à tour follement amusée et profondément triste. Ses deux enfants, Maurice et Solange, ont respectivement huit et trois ans.

Durant l'été 1830, elle a rencontré chez ses amis Duvernet, propriétaires du château du Coudray, un jeune homme frêle, aux cheveux blonds et à l'air doux dont elle a laissé un portrait au crayon. De sept ans son cadet, Jules Sandeau veut être homme de lettres. Devenue sa maîtresse, Aurore Dudevant partage avec lui le projet de s'installer à Paris. C'est chose faite dès le mois de janvier suivant, quand les amants s'installent au 21 quai des Grands-Augustins. À la suite d'âpres discussions (et d'une histoire déjà longue de mésentente et d'infidélités), Casimir Dudevant a accepté de laisser sa femme passer quelques mois par an loin de Nohant et disposer d'une somme directement prélevée sur les revenus de l'exploitation du domaine qu'il continue de gérer. Elle lui a provisoirement confié la garde de leurs deux enfants.

Pour grossir un peu sa bourse, la jeune femme imagine d'abord la décoration d'écrans, de tabatières et de boîtes de Spa (du nom de la célèbre ville d'eaux belge qui a mis à la mode ces boîtes-souvenirs peintes à la main). Mais d'autres posent mieux qu'elle le vernis qui recouvre les pensées, marguerites et muguets soigneusement colorés à la gouache. Ses boîtes restent dans l'étalage du marchand. Grâce à ses amis berrichons, elle fait bientôt la connaissance d'Henri Delatouche (ou de Latouche), cousin des Duvernet, directeur d'un petit journal satirique, *Figaro*, et se voit invitée à y publier des textes de son choix.

Écrire, Aurore Dudevant en a l'idée depuis un moment déjà. Comme toutes les jeunes filles de sa condition, elle a écrit de longues lettres à ses amies de pension, mais les siennes ont été d'emblée sensiblement plus vives que celles de ses correspondantes, plus amusantes aussi. Autrefois, elle s'est essayée à décrire le paysage autour de Nohant, puis elle a esquissé des souvenirs de quelques voyages faits en compagnie de son mari et a croqué à la plume des personnes de son entourage ; elle a même écrit un roman pour l'une de ses amies de pension. Dans

un texte de quelques pages daté du 3 septembre 1830 et intitulé *Les Couperies*, elle a imaginé le face-à-face d'un jeune homme et d'une vieille femme et, par une sorte de projection fabuleuse de ce qui l'attend, a résumé toute une vie, ses bonheurs et ses chagrins, ses espoirs et ses désillusions, ses rêves d'ailleurs et les coupures qui s'ensuivent nécessairement quand ceux-ci se réalisent.

Mais écrire, ce n'est pas seulement coucher par écrit ses états d'âme, souvenirs ou vagabondages d'imagination. Avec Jules Sandeau, Aurore Dudevant découvre la vie de journaliste payé à la ligne, l'écriture en commun sous le contrôle d'un directeur de journal qui veille à tout et fait marcher son monde. Elle écrit au précepteur de son fils, Jules Boucoiran, le 4 mars 1831 :

Nous n'avons pas précisément la *liberté*, au *Figaro*. M. Delatouche, notre *digne* patron [...] est sur nos épaules, taillant, rognant à tort et à travers, nous imposant ses lubies, ses aberrations, ses caprices. Et nous d'écrire comme il l'entend ; car après tout, c'est son affaire et nous ne sommes que ses manœuvres ; *ouvrier-journaliste, garçon-rédacteur*, je ne suis pas autre chose pour le moment³.

Avec Sandeau toujours, elle écrit plusieurs nouvelles qui paraissent dans *Figaro*, mais aussi dans *La Mode* et la *Revue de Paris*. Il s'agit de faire vite et d'écrire beaucoup : « *Les écrivains* (dit le sublime Latouche), *ce sont des instruments* [...], *ce ne sont pas des hommes, ce sont des plumes*⁴ !!! » Les jeunes gens acceptent même de faire un faux : ils rédigent un roman, *Le Commissaire*, présenté par l'éditeur Renault comme l'ouvrage posthume d'Alphonse Signol, tué en duel peu de temps auparavant.

Sur la suggestion de Delatouche, Aurore Dudevant et Jules Sandeau ont signé leurs premiers textes d'un « J. S. » ou d'un « J. Sand », directement démarqué du nom du jeune homme et leur servant d'enseigne littéraire commune⁵. Cantatrices, artistes et gentilshommes passionnés sur fond d'amours passablement contrariées forment l'essentiel de leur production. Ces personnages et ces sujets sont à la mode. Le roman sentimental, fortement mélodramatique, continue de rencontrer un engouement considérable et les éditeurs en demandent à tous ceux qui souhaitent gagner quelque argent en écrivant. En décembre 1831, Jules et Aurore publient un autre roman, *Rose et Blanche ou la Comédienne et la Religieuse*. Il est signé « J. Sand » et retient cette fois l'attention de la critique.

Tous les jeunes gens rêvant à l'époque d'une carrière en littérature commencent à peu près de la sorte. En attendant la publication de leur premier ouvrage, ils acceptent l'état de « nègre » ou de petite main chez un éditeur ou un directeur de journal. Ils font généralement leurs premières gammes dans une presse dont le succès grandissant va profondément modifier le paysage littéraire des années à venir. La littérature est en train de devenir « industrielle » (c'est le mot de Sainte-Beuve dans un article de 1839), précipitant le *métier* dans une mutation profonde, engageant les auteurs à être chroniqueurs et romanciers, à publier d'abord leurs écrits dans un journal ou une revue, puis en volume chez un éditeur, ce que feront à peu près tous les grands auteurs du temps.

Des femmes, la presse n'en compte pas beaucoup pour l'heure, et la littérature non plus. Les raisons d'une telle situation sont complexes et remontent loin dans

le temps. Cela fait des siècles que les femmes écrivent, mais leur présence est toujours demeurée minoritaire et leur talent généralement toléré sur le mode de l'exception. Ceux qui font l'opinion, des clercs du Moyen Âge aux philosophes des Lumières, ont répété qu'une femme honnête ne saurait s'accommoder de la publicité inévitablement engendrée par la publication : une fois son ouvrage dans les mains du tout-venant, la femme auteur devient « publique », ni plus ni moins que la comédienne ou la putain (Baudelaire encore jugera bon de le répéter). Cela fait des siècles aussi qu'il se trouve des hommes, en petit nombre il est vrai, pour encourager les femmes à s'instruire, à écrire et à publier, à ne pas se contenter d'arguments vieux comme le monde sur leur infériorité « naturelle » et sur la supériorité supposée du sexe « fort ». Cela fait des siècles enfin que les femmes font sur leur place en littérature toutes sortes de réflexions, soulignant les difficultés propres à leur condition et le peu d'aménité avec laquelle les critiques accueillent généralement leurs publications. Dans cette perspective, il leur arrive d'inviter leurs consœurs à sacrifier quelque vain rêve de gloire aux joies du mariage et de la famille ; heureusement, il leur arrive aussi de les exhorter à écrire des poèmes, des pièces de théâtre et des romans, à céder au vertige de la création. Assez avare en compliments pour ce qui les concerne, la tradition s'accorde justement à leur donner de l'imagination à revendre.

Après la Révolution, les femmes sont plus nombreuses à publier. Dans le seul domaine du roman leur nombre a doublé ; elles représentent vraisemblablement alors vingt pour cent des auteurs publiés. Sous la Restauration, la vogue du roman sentimental a même placé une poignée d'entre elles au palmarès des *best-sellers* (ainsi pour Sophie Cottin, dont les romans *Claire d'Albe* et *Élisabeth ou les exilés de Sibérie* sont aujourd'hui complètement oubliés, comme bien d'autres publications ayant joui à l'époque d'un franc succès).

Cette visibilité un peu plus marquée des femmes en littérature n'est pas sans expliquer une recrudescence de l'hostilité à leur égard. Dans les années 1830, le terme *bas-bleu* venu d'Angleterre fait florès. Il met les rieurs de son côté et contribue à attiser la raillerie à l'égard de toute femme ayant des prétentions au savoir et à la littérature. On n'a pas fini de se moquer des femmes savantes, des précieuses et prétentieuses en tout genre. Molière a sur ce point durablement marqué les esprits. Quand, dans les toutes premières années de la monarchie de Juillet, commence l'histoire de « George Sand », les préjugés concernant la place des femmes dans le domaine de la littérature et plus généralement dans la création artistique demeurent tenaces.

Par ailleurs, le code civil de 1804 a plus strictement défini les domaines d'activité des deux sexes. Aux hommes l'espace public, aux femmes l'espace privé. Le divorce a été supprimé en 1816, peu après le retour au pouvoir des Bourbons. L'Église catholique a repris la main dans le domaine de l'éducation, et tout particulièrement dans celle des jeunes filles, qu'il faut essentiellement préparer à tenir un ménage et à être mère. S'il est bon qu'elles soient instruites, c'est qu'elles seront plus tard les premières éducatrices de leurs enfants. Vertu, discrétion, honnêteté, courage, résignation et sacrifice au besoin, sont les maîtres mots du

bref catéchisme écrit à leur usage. De toutes ses qualités réunies dépendent, à en croire nombre de penseurs du temps, l'avenir du pays et les mœurs de ses habitants. À chaque sexe son rôle, sa place, son comportement. Les hommes doivent être virils et les femmes douces et soumises, disposant d'assez de coquetterie toutefois pour tenter un futur mari. Pas de destinée réussie sans lui et les enfants qu'il peut donner. Les premiers commandent (l'appareil juridique les y invite sans détour), les secondes obéissent. Heureusement, il y a la réalité, les mille visages que peuvent prendre le couple, le désir et l'amour partagés, pour bousculer cette somme considérable de contraintes.

Le métier d'écrivain suppose néanmoins une liberté de mouvements difficilement envisageable quand on est une femme. Tout auteur débutant se doit de vivre à Paris (ce que rappellent les aspirations du jeune Sandeau et de bien d'autres), mais aussi de courir la rue à toute heure, de fréquenter les cafés et les théâtres, de pénétrer dans la boutique du libraire, la salle de rédaction d'une revue ou d'un journal, l'antichambre d'un éditeur, le bureau d'un directeur de théâtre. Sortir seule et se présenter seule dans un lieu public sont plus compliqués qu'on ne pourrait le croire. Les contraintes sont partout, chaque sexe ayant sa place et se trouvant fermement invité à s'y tenir. Ainsi la femme se doit-elle d'afficher visiblement les signes d'une activité justifiant sa présence dans la rue ; elle se doit de porter le costume de la logeuse, de la servante, de la grisette ou de quelque autre métier féminin en usage pour ne pas être confondue avec la prostituée. Elle se doit de sortir accompagnée, d'une servante au besoin, quand elle n'appartient pas au peuple. Il en va de sa réputation et, derrière la sienne, de celle de ses père, frère et mari.

Il n'est pas étonnant dès lors qu'Aurore Dudevant, ayant eu tout loisir de connaître le regard réprobateur et le propos cancanier du bourgeois de La Châtre, se décide à porter le costume masculin pour passer discrètement d'un endroit à l'autre sans susciter de commentaires, pour fréquenter les théâtres ou les salles de concerts sans se faire aborder, pour ne pas se faire « remarquer ». De quelle liberté ne jouissent pas ces messieurs en pantalon et redingote !

Je voyais mes jeunes amis berrichons, mes compagnons d'enfance, vivre à Paris avec aussi peu que moi et se tenir au courant de tout ce qui intéresse la jeunesse intelligente. Les événements littéraires et politiques, les émotions des théâtres et des musées, des clubs et de la rue, ils voyaient tout, ils étaient partout. [...] Mais sur le pavé de Paris, j'étais comme un bateau sur la glace. Les fines chaussures craquaient en deux jours, [...], je ne savais pas relever ma robe, j'étais crottée, fatiguée, enrhumée, et je voyais chaussures et vêtements, sans compter les petits chapeaux de velours arrosés par les gouttières, s'en aller en ruine avec une rapidité effrayante⁶.

L'idée de s'habiller en homme lui est suggérée par sa mère qui, comme bien d'autres, a fait de même dans sa jeunesse pour des raisons pratiques autant que d'économie :

Cette idée me parut d'abord divertissante et puis très ingénieuse. Ayant été habillée en garçon durant mon enfance, ayant ensuite chassé en blouse et en guêtres [...], je ne me trouvais pas étonnée du tout de reprendre un costume qui n'était pas nouveau pour moi. À

cette époque, la mode aidait singulièrement au déguisement. Les hommes portaient de longues redingotes carrées, dites à la *propriétaire*, qui tombaient sur les talons et qui dessinaient si peu la taille que mon frère, en endossant la sienne à Nohant, m'avait dit en riant : « C'est très joli, cela, n'est-ce pas ? [...] Le tailleur prend mesure sur une guêrite, et ça irait à ravir à tout un régiment. » Je me fis donc faire une *redingote-guêrite* en gros drap gris, pantalon et gilet pareils. Avec un chapeau gris et une grosse cravate de laine, j'étais absolument un petit étudiant de première année. [...] Je voltigeais d'un bout de Paris à l'autre. [...] Je courais par tous les temps, je revenais à toutes les heures, j'allais au parterre de tous les théâtres. [...] J'étais trop mal vêtue, et j'avais l'air trop simple (mon air habituel, distrait et volontiers hébété) pour attirer ou fixer les regards⁷.

Ainsi Aurore Dudevant entre-t-elle en littérature — sur la pointe des pieds. Si elle s'est déguisée en homme pour disposer, de la même façon exactement que ses amis berrichons, d'une parfaite liberté de mouvement, elle s'est aussi dissimulée derrière les initiales ou le patronyme tronqué de son amant. La différence de situation entre le jeune auteur et sa compagne est là, immédiatement perceptible. Plus d'un demi-siècle plus tard, Gabrielle-Sidonie Colette commencera sa carrière littéraire de manière assez semblable. Elle laissera son mari, l'influent Henri Gauthier-Villars, signer ses premiers romans du seul nom de « Willy » et se fera photographe en costume de Claudine, le personnage d'écolière libertine qu'elle a créé, assise au pied de son maître, en compagnie de Toby-chien.

Après des débuts difficiles dans le bureau de *Figaro*, Aurore Dudevant aurait pu lâcher prise. Il n'en est rien. De retour à Nohant à l'automne 1831, elle a commencé un roman auquel elle a donné pour titre le prénom de son héroïne, Indiana. Le récit s'ouvre sur l'ennui d'une soirée à la campagne : « Par une soirée d'automne pluvieuse et fraîche, trois personnes rêveuses étaient gravement occupées, au fond d'un petit castel de la Brie, à regarder brûler les tisons du foyer et cheminer lentement l'aiguille de la pendule⁸. » Mal mariée, Indiana tombe amoureuse d'un autre homme et finit par quitter son mari ; l'amant se révèle toutefois léger et la difficulté de vaincre les préjugés insurmontable. Enfin, avec Ralph, un ami d'enfance amoureux d'elle, la jeune femme décide d'en finir et de se précipiter dans le vide. Ce dernier chapitre est suivi d'une « conclusion » dans laquelle un voyageur retrouve les jeunes gens menant une vie paisible dans l'île Bourbon. À l'impasse existentielle conduisant au suicide, l'auteure a finalement préféré une sorte de repli mythique, inspiré par *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre.

Indiana n'est pas seulement une énième histoire sentimentale dont les femmes auteurs seraient coutumières (l'amour, dit-on, est le sentiment qu'elles connaissent le mieux). C'est un roman qui décrit et conteste une condition, celle des femmes mariées et, plus largement, l'état de la société :

Si, dans le cours de sa tâche, il lui [l'écrivain] est arrivé d'exprimer des plaintes arrachées à ses personnages par le malaise social dont ils sont atteints ; s'il n'a pas craint de répéter leur aspiration vers une existence meilleure, qu'on s'en prenne à la société pour ses inégalités, à la destinée pour ses caprices ! L'écrivain n'est qu'un miroir qui les reflète, une machine qui les décalque⁹.

Utilisant le masculin tout du long, Aurore Dudevant a tenu à le préciser dans

une préface soigneusement argumentée. Un « écrivain » est né, et son premier ouvrage est assurément un coup de maître, qui paraît avoir nécessité singulièrement peu de préparatifs. À l'exception de quelques fragments de manuscrits, les œuvres de jeunesse sont peu nombreuses¹⁰, comme le sont les projets pour entrer dans la « carrière ». La gloire ? La notoriété ? Il y a quelques mois encore, Aurore Dudevant s'en moquait comme d'une chose parfaitement improbable. Elle écrivait à Jules Boucoiran :

Mon mari a fixé ma dépense particulière à 3.000 f. [...] Je songe donc uniquement à augmenter mon bien-être par quelques profits et, comme je n'ai nulle ambition d'être connue, je ne le serai point. [...] Quand on vient donc me dire que la gloire est un chagrin de plus que je me prépare, je ne puis m'empêcher de rire de ce mot, qui n'est pas heureux, et de tous les lieux communs qui ne sont applicables qu'aux génies ou à la vanité. Je n'ai ni l'un ni l'autre [...] ¹¹.

Un écrivain est né, mais quel est son nom ? Aurore Dudevant va-t-elle conserver le pseudonyme de « J. Sand » créé par Delatouche ?

J'avais écrit *Indiana* à Nohant, je voulais le donner sous le pseudonyme demandé, mais Jules Sandeau, par modestie, ne voulut pas accepter la paternité d'un livre auquel il était complètement étranger. Cela ne faisait pas le compte de l'éditeur. Le nom est tout pour la vente, et le petit pseudonyme s'étant bien *écoulé*, on tenait essentiellement à le conserver. Delatouche, consulté, trancha la question par un compromis : Sand resterait intact et je prendrais un autre prénom qui ne servirait qu'à moi. Je pris vite et sans chercher celui de George qui me paraissait synonyme de Berrichon. Jules et George, inconnus du public, passeraient pour frères et cousins¹².

C'est ainsi qu'Aurore Dudevant est devenue « George Sand » pour la littérature. La chose, à l'en croire, a été réglée en quelques minutes. Il lui a suffi de choisir un prénom masculin, demeurant ainsi cachée sous son déguisement d'*homme* de lettres. Placée sous le signe de la camaraderie, la littérature est décidément à ses yeux une affaire de copains ; elle se rêve et se réalise entre Berrichons à Paris, entre amis d'enfance et cousins, entre George, Jules, Henri et quelques autres. Pour « George Sand », ce n'est en apparence qu'un geste de plus vers l'autonomie, un moyen de s'assurer des revenus ; en réalité, la réception très enthousiaste reçue par *Indiana* va propulser son auteur sur le devant de la scène littéraire parisienne.

À tous égards, la publication d'*Indiana* n'est pas banale, pas plus que le choix du pseudonyme qui figure sur sa couverture. Pour commencer, l'usage d'un pseudonyme en littérature est bien moins commun qu'on ne l'affirme souvent. Depuis longtemps, à peu près de la même façon et pour les mêmes raisons que les hommes, les femmes ont adopté pour publier toutes sortes de postures, qui vont de l'anonymat à la publication sous leur nom véritable (celui de leur mari si elles ne sont pas célibataires). Au XIX^e siècle, la plupart des femmes auteurs contemporaines de George Sand, Flora Tristan, Delphine de Girardin, Hortense Allart ou Marceline Desbordes-Valmore, publient sous leurs noms, sauf dans la presse où le « nom de plume », généralement masculin, est pratique courante. Seule Marie d'Agoult choisit d'imiter Sand quand elle signe « Daniel Stern ». Qui

construit une œuvre véritable à partir du nom de fantaisie qu'il s'est choisi ? Qui s'identifie peu à peu à l'identité qu'il s'est donnée en littérature ? Bien peu d'écrivains en vérité. Après Voltaire, seuls au XIX^e siècle Stendhal et Gérard de Nerval (qui a conservé son prénom), plus tard Lautréamont (Isidore Ducasse) et Rachilde (Marguerite Eymery) font choix d'un pseudonyme et « deviennent » le personnage de papier qu'ils ont créé grâce à la littérature.

De plus, cette affaire de (faux) nom n'est pas tranchée en quelques répliques échangées avec Delatouche, ainsi que Sand le raconte dans son autobiographie. *Indiana* est signé « G. Sand », comme le sera son deuxième roman, *Valentine*, qui paraît en novembre 1832. Quand elle signe du prénom entier, Sand utilise d'abord la forme française. « Georges Sand » figure au bas de plusieurs nouvelles publiées dans la presse entre l'automne 1832 et le printemps de l'année suivante. C'est à l'occasion de la publication de *Lélia*, au mois de juillet 1833, soit plus d'un an après la publication d'*Indiana*, que « George Sand » apparaît pour la première fois sur la couverture du volume dans sa graphie définitive. Par ailleurs, dès le mois de mars 1832, Aurore Dudevant a commencé à utiliser l'initiale G. dans sa correspondance privée, à la place du A. qui lui était habituel.

G. ? Sand pourrait avoir fait choix de cette lettre en souvenir de la jeune Irlandaise rencontrée lors de son séjour au couvent des Dames augustines anglaises à Paris en 1818. De son propre aveu, le comportement de cette gamine de onze ans, désignée dans *Histoire de ma vie* comme « Mary G*** », avait frappé les jeunes pensionnaires. Parce que Mary Gillibrand « n'était pas de notre sexe par le caractère¹³ », elle s'était vu attribuer le surnom de *garçon*. L'utilisation de l'initiale G. doit vraisemblablement quelque chose au garçon « manqué » qui avait fait sur Aurore une vive impression et dont le patronyme avait de plus cette lettre pour initiale.

George ? Il existe bien dans le folklore du Berry un diable un peu taquin appelé « Georgeon ». Sand en raconte les facéties dans les *Légendes rustiques*. Mais pas de paysan berrichon pour porter ce prénom, pas plus dans les romans que dans les lettres ouvertes sur l'état du monde rural, que Sand signe un moment du nom fictif de Blaise Bonnin. En revanche, George est le prénom de Byron, idole européenne depuis sa mort tragique à Missolonghi en 1824 (Sand se souviendra de ses poèmes épiques, *Lara* et *Le Corsaire*, dans ses premiers romans). C'est également le prénom des deux derniers rois d'Angleterre, George III, puis George IV, qui succède à son père en 1820.

Sand ? Le mot existe en anglais (mais n'est pas utilisé comme patronyme), et sans doute Delatouche a-t-il pu songer en l'imaginant à exploiter le goût du public pour les romans traduits de cette langue. Mais Sand, nul ne l'ignore à l'époque, est aussi le nom d'un assassin, Karl-Ludwig Sand, qui, en 1820, poignarda le dramaturge allemand August von Kotzebue soupçonné d'être un agent au service de la Russie et fut exécuté peu après. Dans *Histoire de ma vie*, Sand se défend d'être favorable à « l'assassinat politique¹⁴ ». Elle rappelle toutefois que le choix du nom de « Sand » fit beaucoup pour sa réputation en Allemagne¹⁵.

Ainsi le pseudonyme de « George Sand » se présente-t-il comme un feuilleté

d'éléments disparates mêlant l'histoire et la légende, mariant le Berry, l'Allemagne et l'Angleterre, amalgamant une série de figures célèbres exclusivement masculines. En l'adoptant, en choisissant non seulement de signer ses œuvres de ce « nom » mais de s'en servir dans la vie ordinaire et de devenir grâce à lui *un* autre de pure fantaisie, Aurore Dudevant accomplit pour elle-même une véritable révolution, en réalité engagée de longue date sans doute, comme on le verra plus loin. Elle bouscule les repères de sexe, cède à la pulsion d'auto-engendrement qui abolit le nom *de famille* et tout ce qu'il porte avec lui d'histoire, d'héritage et de filiation. Grâce au pseudonyme, « l'individu nommé G[eorge] Sand¹⁶ » n'est plus la fille ou l'épouse de qui que ce soit ; elle devient fils/fille de ses œuvres. « À Paris, écrit-elle à son amie Laure Decerfz le 7 juillet 1832, Mme Dudevant est morte. Mais George Sand est connu comme un vigoureux gaillard¹⁷. »

Quelque vingt ans plus tard, définitivement *devenue* « George Sand », elle observe dans *Histoire de ma vie* :

Qu'est-ce qu'un nom dans notre monde révolutionné et révolutionnaire ? Un numéro pour ceux qui ne font rien, une enseigne ou une devise pour ceux qui travaillent et qui combattent. Celui qu'on m'a donné, je l'ai fait moi-même et moi seule après coup, par mon labeur. [...] je vis, au jour le jour, de ce nom qui protège mon travail. [...] ma conscience tranquille ne voit rien à changer dans le nom qui la désigne et la personnifie¹⁸.

1. *Histoire de ma vie* [HMF], éd. Martine Reid, Paris, Gallimard, « Quarto », 2004, p. 504.
2. *Ibid.*, p. 503.
3. *Correspondance* [C], éd. George Lubin, Paris, Garnier, 1966, t. I, p. 817, à Jules Boucoiran.
4. *Ibid.*, p. 814, 25 février 1831, à Alexis Duteil.
5. « J'ai fait en grande partie le peu de choses publiées sous ce nom de J. Sand », avouera plus tard la jeune femme dans une lettre à François Buloz du 26 juin 1834 (*Correspondance* (C) II, éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, 1966-1991, 25 vol., p. 642).
6. *HMF*, p. 1198.
7. *Ibid.*, p. 1198-1199.
8. *Indiana*, éd. Béatrice Didier, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1984, p. 49.
9. *Ibid.*, préface de l'édition de 1832, p. 37.
10. Sur Sand avant *Indiana*, on est aujourd'hui beaucoup mieux renseigné : voir les deux premiers volumes des *Œuvres complètes*, éd. Yves Chastagneret, Paris, Honoré Champion, 2008, 2 vol.
11. *C I*, p. 801, 12 février 1831.
12. *HMF*, p. 1218.
13. *Ibid.*, p. 876.
14. *Ibid.*, p. 1218.
15. Sand reçut des lettres la priant d'établir sa parenté avec l'assassin, devenu un héros national (*Histoire de ma vie* (HMF), Gallimard, coll. Quarto, 2004, p. 1218).
16. *C XXI*, p. 311, 17 janvier 1869, à Gustave Flaubert.
17. *C II*, p. 120.
18. *HMF*, p. 1219-1220.

« EN MUSIQUE ET DANS LE ROSE »

« Le 12^e jour de messidor de l'An douze de la République¹ », c'est-à-dire le 1^{er} juillet 1804, naît à Paris, au 15 rue Meslée (dans ce qui est alors le Ve arrondissement), une petite fille inscrite au registre de l'état civil sous le nom d'Amantine-Aurore-Lucile Dupin. Sand rappelle dans *Histoire de ma vie* :

Ma mère avait ce jour-là une jolie robe couleur de rose, et mon père jouait sur son fidèle violon de Crémone [...] une contredanse de sa façon ; ma mère un peu souffrante quitta la danse et passa dans sa chambre. [...] Au dernier *chassez-huit*, ma tante Lucie entra dans la chambre de ma mère, et tout aussitôt s'écria : « Venez, venez, Maurice, vous avez une fille. — Elle s'appellera Aurore, comme ma pauvre mère qui n'est pas là pour la bénir, mais qui la bénira un jour », dit mon père en me recevant dans ses bras. [...] « Elle est née *en musique et dans le rose* ; elle aura du bonheur », dit ma tante².

La scène est charmante, comme la figure de la tante Lucie en fée bienfaisante, prédisant à l'enfant un riant avenir. À bien y regarder pourtant, le présent et le passé sont sensiblement moins roses que la couleur de la robe de la future mère ne le donne à penser, et la suite ne le sera pas davantage. Cette naissance en musique dissimule en réalité de multiples difficultés et s'accompagne de quelques énigmes non résolues.

Le couple formé par un officier de vingt-six ans, fils de famille « terriblement gâté³ », et une femme d'origine très modeste, qui en compte cinq de plus, apparente deux mondes que tout oppose et que tout va continuer d'opposer. L'ascendance paternelle compte un roi et l'un des plus grands stratèges militaires du XVIII^e siècle, Maurice de Saxe ; l'ascendance maternelle un oiseleur, un roulier et un ferrailleur dont on ignore jusqu'aux noms⁴. « Le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits⁵ », déclare l'auteur d'*Histoire de ma vie*, consciente des forts contrastes caractérisant son histoire familiale. Ceux-ci retiennent peut-être moins l'attention que la bâtardise, présente à toutes les générations, la sienne comprise.

Maurice Dupin et Sophie-Victoire Delaborde se sont mariés dans le mois précédant la naissance de leur fille ; ils légalisent ainsi une liaison commencée en Italie à la fin de l'année 1800. Ensemble, ils ont déjà eu deux enfants au moins, un fils né en 1801 et une fille née en 1803, dont on ignore les noms et qui sont morts en bas âge. La liaison de son fils avec une femme de mœurs douteuses inquiète la mère du jeune homme, Marie-Aurore Dupin. Certes, son fils unique l'entoure de prévenances et lui écrit très régulièrement depuis qu'il a quitté la

maison pour faire carrière dans les armées de la République ; mais il lui a dissimulé un attachement qu'elle n'a pas été longue à deviner et qu'elle va, pendant plusieurs années, s'occuper sans succès à briser.

Née en 1748, Marie-Aurore Dupin est la fille naturelle de Maurice de Saxe (lui-même fils de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et futur roi de Pologne, et de sa maîtresse, Aurore de Koenigsmarck). Devenu maréchal général des camps et armées de France, le vainqueur de Fontenoy a compté parmi ses conquêtes une jeune actrice, Marie Rainteau, qui, pour la galanterie plus que pour le théâtre, a pris le nom de Mlle de Verrière. Celle-ci réussit à faire reconnaître le fruit de sa liaison de quelques mois avec le grand militaire et obtient pour Marie-Aurore des protections haut placées : chez les Dames de Saint-Cyr, sa fille reçoit l'éducation d'une jeune personne du meilleur monde. Après un premier mariage, bref et peu harmonieux, Marie-Aurore épouse à vingt-neuf ans Louis-Claude Dupin de Francueil qui en a soixante et un. Elle semble avoir passé des années très heureuses auprès d'un homme fortuné, favorable aux idées des philosophes et dont Jean-Jacques Rousseau fut un moment l'hôte et le secrétaire (il lui consacre quelques pages dans ses *Confessions*).

Veuve en 1786, Marie-Aurore Dupin continue d'abord d'habiter l'imposant château Raoul à Châteauroux, puis, en 1793, fait l'acquisition d'une propriété à Nohant qui correspond davantage à ses revenus, fortement diminués par suite de la Révolution. Six ans plus tard, en 1799, son fils, le jeune capitaine Maurice Dupin, devient père d'un fils qu'il ne reconnaît pas (l'enfant est inscrit à l'état civil sous le nom de Pierre Laverdure, mais il paraît avoir toujours porté le nom de sa mère, Chatiron). Dès sa naissance, Mlle Chatiron, lingère au château de Nohant, est invitée à s'établir dans une petite maison non loin de là. Maurice semble peu se soucier de l'événement tandis que sa mère veille au bien-être de celui qui est généralement désigné comme « l'enfant de la *petite maison*⁶ ». Hippolyte sera ensuite élevé avec Aurore, mais il faudra bien des années à celle-ci pour comprendre la nature exacte des liens qui l'unissent à son demi-frère.

De son côté, Sophie-Victoire Delaborde, née à Paris en 1773, est la fille de l'un de ces vendeurs d'oiseaux traditionnellement réunis sur les quais de la Seine, aux abords de la Conciergerie, avec les grainetiers et les herboristes. « Orpheline et sans pain à quatorze ans⁷ », elle est vraisemblablement contrainte à la prostitution. Mère à dix-sept ans, elle compte, avant son départ pour l'Italie en compagnie de l'adjudant Collin qui y fait campagne, plusieurs enfants nés de pères inconnus, dont une fille, Caroline Delaborde, née en 1799. C'est en Italie que la jeune femme fait la connaissance d'un autre officier, Maurice Dupin, qu'elle devient sa maîtresse puis qu'elle vit ouvertement avec lui.

Conserve-t-elle ensuite des mœurs assez libres ? N'est-elle pas régulièrement séparée de son amant du fait des déplacements de son régiment ? Il est vrai qu'elle passe à Paris l'année qui précède la naissance d'Aurore ; son ami Pierret, qui lui sert de *factotum*, ne la quitte guère et lui demeurera attaché toute sa vie⁸. Pendant ce temps, Maurice Dupin est en poste dans le Nord, à Charleville puis à Sedan, mais profite de permissions régulières pour retrouver sa femme à Paris.

Au moment de la rédaction d'*Histoire de ma vie*, alors qu'elle tente de mettre de l'ordre dans la correspondance de son père, Sand semble avoir un instant douté de sa propre légitimité⁹. Sa grand-mère ne lui avait-elle pas fait sur sa mère des révélations accablantes à propos desquelles elle ne s'était jamais clairement expliquée ? Peu disposée à vanter les qualités de sa belle-fille, Mme Dupin a-t-elle répété des propos malveillants ? Ses soupçons étaient-ils infondés ? Aucune preuve ne permet de valider ou d'invalider le doute qui vint alors à l'autobiographe. Lors de la rédaction d'*Histoire de ma vie*, Sand a arrangé certains faits et en ignorait vraisemblablement d'autres. Sur le lieu et la date de sa naissance, elle avait d'ailleurs entendu toutes sortes de récits qui ne concordaient guère et rappelle qu'elle a toujours été fêtée le 5 juillet et non le 1^{er}.

Marié désormais, père d'un fils et d'une petite fille, Maurice continue de taire dans ses lettres à sa mère les détails de sa vie privée. Celle-ci s'inquiète et finit par demander au maire du V^e arrondissement d'enquêter sur « la personne avec qui il [Maurice] a pu contracter mariage ». Elle ajoute : « Depuis qu'il habite la rue Meslay [Meslée], mon fils en a eu une fille que je crois née en messidor [juillet]¹⁰. » La réponse vient, qui confirme les soupçons de la mère. Celle-ci songe un moment à faire annuler le mariage puis y renonce. Quelques semaines plus tard, Maurice lui fait présenter l'enfant alors qu'elle est de passage à Paris. Comme dans un tableau de Greuse ou dans l'un de ces mélodrames alors à la mode au théâtre, la vieille dame pleure d'attendrissement à la vue de sa petite-fille et pardonne à son fils. Voilà la jeune Aurore « adoptée » par sa grand-mère et apparemment légitimée à tous égards.

Sa toute petite enfance se passe à Paris dans des appartements modestes situés d'abord rue Meslée, puis boulevard Poissonnière, enfin rue Grange-Batelière. C'est là que se concentrent ses premiers souvenirs :

[J]e me rappelle parfaitement l'appartement que nous occupions rue Grange-Batelière [...]. De là datent mes souvenirs précis et presque sans interruption. [...] je ne me retrace qu'une suite indéterminée d'heures passées dans mon petit lit sans dormir, et remplies de la contemplation de quelque pli de rideau ou de quelque fleur au papier des chambres. [...]

[...] Je marchai à dix mois, je parlai assez tard, mais une fois que j'eus commencé à dire quelques mots, j'appris tous les mots très vite, et à quatre ans je savais très bien lire. On nous apprenait aussi des prières, et je me souviens que je les récitais sans broncher d'un bout à l'autre et sans y rien comprendre¹¹.

Tandis qu'Aurore coule des jours tranquilles en compagnie de sa mère, de sa demi-sœur Caroline et du fidèle Pierret (le seul événement mémorable est « la vue du roi de Rome dans les bras de sa nourrice¹² »), son père, « souvent absent¹³ », court la France et l'Europe à la suite des armées napoléoniennes, tout en continuant à envoyer régulièrement des lettres à sa mère et à sa femme.

Bien qu'en partie récrits et enjolivés par Sand à l'occasion de son autobiographie (elle y a notamment ajouté des citations d'œuvres littéraires et censuré un épisode sentimental¹⁴), ces lettres forment une chronique très vivante de la vie militaire sous le Consulat puis sous l'Empire, et comportent une foule de détails suggestifs et d'impressions personnelles. D'abord capitaine puis chef

d'escadron au 1^{er} régiment des hussards, Maurice Dupin fait les campagnes de Bavière, de Prusse et de Pologne. Au début de l'année 1808, il part pour l'Espagne comme aide de camp du prince Murat ; celui-ci a été désigné par l'Empereur pour diriger les manœuvres des milliers de soldats dépêchés dans la péninsule. Maurice Dupin ne restera que quelques mois dans un pays ravagé par une guerre de conquête particulièrement inique et meurtrière, immortalisée par le tableau de Francisco de Goya, le *Tres de mayo*, et ses gravures, *Les Désastres de la guerre* (que Sand évoque dans le prologue de *La Mare au Diable*).

En avril, à nouveau enceinte, Sophie Dupin décide de rejoindre son mari à Madrid. De ce voyage en Espagne, du bref séjour pendant lequel sa mère met au monde un fils, du retour de la famille à travers un pays où la famine s'est installée, Sand a conservé un souvenir particulièrement vif. Elle y consacre deux chapitres dans *Histoire de ma vie*. Elle rappelle qu'elle fut logée avec ses parents dans le palais royal réquisitionné par Murat (qui venait d'en déloger Carlos IV et sa famille). Son père lui fit faire un petit uniforme d'aide de camp dans lequel elle parada devant Murat ; elle eut bientôt « les plus beaux jouets du monde¹⁵ » (ceux que les enfants royaux venaient d'abandonner) et se vit pour la première fois dans une *psyché*. Revêtue du costume espagnol, robe de soie noire frangée et mantille de la même couleur, sa mère lui parut « d'une beauté surprenante¹⁶ ».

Un garçon, appelé Louis, naît le 12 juin 1808 ; il est aveugle et particulièrement chétif (Sand a tu la naissance, en 1805, d'un autre petit garçon qui n'a vécu que quelques mois). L'enfant n'a que deux semaines quand Maurice Dupin et sa famille décident de quitter « l'Espagne en feu¹⁷ » pour rejoindre Nohant. De Madrid, Maurice Dupin a écrit à sa mère : « Je réserve le baptême de mon nouveau-né pour les fêtes de Nohant. Belle occasion pour sonner les cloches et faire danser le village¹⁸ ! » Le voyage de retour est éprouvant et dure plusieurs semaines. Les deux enfants ont la fièvre ; en route, ils ont attrapé la gale qu'on soigne en mêlant du soufre à leurs aliments. À Nohant, qu'elle découvre pour la première fois le 21 juillet 1808, Aurore fait la connaissance d'Hippolyte, de celui qui a été le précepteur de son père, Jean-Louis-François Deschartres, et retrouve sa grand-mère, femme de petite taille à l'air imposant, en robe de soie brune, portant une « perruque blonde et crêpée en touffe sur le front » et coiffée d'un « petit bonnet rond avec une cocarde de dentelle au milieu¹⁹ ».

Enfin, Maurice semble avoir obtenu la forme de « bonheur complet²⁰ » dont il rêve depuis huit ans. Sa femme et ses deux enfants, Aurore et Louis, sont désormais réunis avec lui à Nohant. Sa mère, qui n'a pas cessé de trembler depuis son départ pour la guerre, est enfin rassurée, même si elle a souhaité pour lui un mariage mieux assorti. Quelques semaines plus tard, cette situation est tragiquement bouleversée :

Le 8 septembre, un vendredi, le pauvre petit aveugle, après avoir gémi longtemps sur les genoux de ma mère, devint froid, rien ne put le réchauffer. Il ne remuait plus. Deschartres vint, l'ôta des bras de ma mère, il était mort²¹.

Folle de douleur, Sophie Dupin fait enterrer le nouveau-né, puis le fait déterrer

et passe auprès du cadavre une journée entière pour s'assurer qu'il est bien mort. Elle veille ensuite à ce qu'il repose dans le jardin, au pied d'un poirier, et procède sur sa tombe improvisée à quelques travaux de jardinage en compagnie d'Aurore et d'Hippolyte.

D'Espagne, Maurice Dupin a ramené un cheval, *Leopardo*, dont Murat lui a fait cadeau. Merveilleux cheval, mais fort ombrageux et dont son maître se méfie — à juste titre :

Le vendredi 17 septembre, il monta son terrible cheval pour aller faire visite à nos amis de La Châtre. Il y dina et y passa la soirée. [...] Au sortir de la ville, cent pas après le pont qui en marque l'entrée, la route fait un angle. [...] Mon père avait pris le galop en quittant le pont. Il montait le fatal *Leopardo*. [...] Au détour de la route, le cheval de mon père heurta [un] tas de pierres dans l'obscurité. Il ne s'abattit pas, mais [...] il se releva par un mouvement d'une telle violence, que le cavalier fut enlevé et alla tomber à dix pieds en arrière. Weber [...] trouva son maître étendu sur le dos. Il n'avait aucune blessure apparente ; mais il s'était rompu les vertèbres du cou, il n'existait plus²².

À l'annonce du décès de Maurice, la surprise et le chagrin sont indescriptibles. Marie-Aurore Dupin fait à pied le chemin qui sépare Nohant de l'endroit où son fils est tombé et s'effondre sur son cadavre. Deschartres est pris d'un rire convulsif avant d'éclater en sanglots :

Ma mère tomba sur une chaise derrière le lit. Je vois sa figure livide, ses grands cheveux noirs éparés sur sa poitrine, ses bras nus que je couvrais de baisers ; j'entends ses cris déchirants. [...] L'excès de la douleur et de l'épouvante m'anéantit et m'ôta le sentiment de ce qui se passait autour de moi²³.

La consternation s'abat sur la maison et sur le village de Nohant. Des domestiques superstitieux prétendent avoir vu Maurice circulant dans la maison en grand uniforme. L'officier est enterré aussi près que possible des siens, « dans un petit caveau pratiqué sous le mur du cimetière, de manière que la tête reposât dans le jardin et les pieds dans la terre consacrée²⁴ ».

Pour tenter de distraire sa petite-fille, Marie-Aurore Dupin lui trouve une compagne de jeux, la fille d'une domestique, Ursule, que l'on habille comme elle en grand deuil et qui loge au château (quelques années plus tard, elle quittera Nohant pour entrer en apprentissage). Quant à elle, ses plans sont bientôt faits. Elle n'entend pas voir sa belle-fille résider à Nohant plus longtemps, mais elle s'est vivement attachée à Aurore, dont elle fait le substitut de son fils Maurice, mort à trente et un ans. Sand se souvient dans *Histoire de ma vie* :

Ma voix, mes traits, mes manières, mes goûts, tout en moi lui rappelait son fils enfant, à tel point qu'elle se faisait quelquefois, en me regardant jouer, une sorte d'illusion, et que souvent elle m'appelait Maurice et disait *mon fils* en parlant de moi. [...] J'annonçais aussi des dispositions musicales [...] qui la charmaient, parce qu'elles lui rappelaient l'enfance de mon père, et elle recommençait la jeunesse de sa maternité en me donnant des leçons²⁵.

La petite fille n'est pas longue à deviner ce qui se trame et s'en inquiète beaucoup. Elle se trouve tiraillée entre « l'amour passionné » qu'elle voue à sa mère (elle la supplie de ne pas la « *donner pour de l'argent*²⁶ » à sa grand-mère) et

l'affection qu'elle éprouve pour une femme raisonnable, instruite et extrêmement courtoise. Face à la grande dame, la fille du peuple apparaît d'autant plus mal élevée, emportée, inculte. Les projets de séparation se précisent, qui vont garantir à Aurore une vie confortable et une éducation propre à la fille d'un homme de qualité. Tout le monde s'en mêle, Aurore est consternée. « Voulez-vous donc retourner dans votre petit grenier manger des haricots²⁷ ? » demande une domestique à la petite fille.

Cinq mois après la disparition de son fils, le 3 février 1809, Marie-Aurore Dupin s'engage devant notaire à verser annuellement à Sophie-Victoire Delaborde la somme de 1 500 livres tournois ; en contrepartie, celle-ci consent à faire de sa belle-mère la responsable légale de sa fille. Longtemps, Aurore aura le sentiment d'avoir été achetée à sa mère par sa grand-mère, d'avoir été indignement séparée de celle qu'elle aimait plus que tout par une vieille femme chagrine, obsédée de considérations nobiliaires. Victoire de la force et de l'argent contre la faiblesse et la misère ? Aurore le crut longtemps mais elle se trompait ; sa mère ne se trouvait pas mécontente d'un arrangement auquel elle avait volontiers consenti, qui lui assurait une petite rente et la délivrait de toute nécessité de travailler.

Il n'empêche qu'à la suite de la signature de ce contrat, une étrange structure se met en place, qui donne à la famille d'Aurore Dupin un visage inhabituel. Maurice Dupin est mort, sa femme est retournée vivre à Paris avec sa fille Caroline. Voilà Aurore doublement orpheline. À partir de 1809, elle ne verra plus Sophie Dupin que de manière intermittente, quelques jours à Paris pendant l'hiver, quelques semaines à Nohant pendant l'été. Sa grand-mère lui sert de mère (elle a soixante-deux ans, sa petite-fille en a cinq), Deschartres de précepteur, de médecin et de conseiller moral ; Hippolyte est élevé avec elle. La famille ainsi recomposée compte deux adultes et deux enfants (au départ, il y en avait quatre, dont deux nés hors mariage), auxquels a été jointe Ursule. Les deux adultes ne sont pas liés sentimentalement (l'un est l'employé de l'autre), le demi-frère n'est jamais qu'un enfant illégitime élevé avec une enfant légitime, seul « reste » de Maurice. Curieusement, ce n'est pas dans le fils d'une lingère que Marie-Aurore Dupin retrouve le caractère et les traits de Maurice, mais dans la fille d'une femme au passé trouble devenue sa belle-fille en 1804. C'est sa petite-fille (parce qu'elle est, de justesse, une enfant légitime ?) qu'elle choisit de traiter en *fils*, en héritier de son nom et de sa fortune.

Symboliquement, Aurore prend ainsi la place du père mort, qu'elle est censée rappeler à tout moment. Cette singulière scénographie lui confère les deux sexes, le sien et celui que lui attribue d'autorité sa grand-mère quand elle l'appelle Maurice et la reconnaît comme son fils : « Tu ressembles trop à ton père, lui déclare-t-elle en la voyant un jour en pantalon, prête à monter à cheval. [...] il y a des moments où j'embrouille si bien le passé avec le présent, que je ne sais plus à quelle époque j'en suis de ma vie²⁸. » Cette ressemblance qui la constitue en fille-garçon, en Aurore-Maurice, hante *Histoire de ma vie*. Quand, beaucoup plus tard, elle choisit le prénom de George en littérature, Aurore n'est peut-être pas sans

reproduire une situation qui a marqué profondément son existence de petite fille. L'unique roman de Sand à contenir dans son titre le mot « famille » paraît en 1861. C'est *La Famille de Germandre*, aujourd'hui tombé dans l'oubli. La romancière y bouscule quelques idées reçues sur le nom, l'héritage et les alliances auxquelles une famille de petits aristocrates du Berry semble pouvoir naturellement prétendre. Elle raconte l'histoire de plusieurs générations d'une même famille et imagine sa recomposition heureuse à la fin du récit. L'action est située en 1808, moment clé de sa propre histoire, puisque le « bonheur complet », en famille, parut un instant atteint. C'est le seul roman de Sand qui se déroule à cette date, comme si la simple mention du mot « famille » faisait aussitôt resurgir l'expérience personnelle, et, procédant directement d'elle, son double fabuleux, origine du roman.

GRANDIR À NOHANT

Mis à part de brefs séjours à Paris pendant lesquels elle vit avec sa grand-mère dans un élégant appartement de la rue Neuve-des-Mathurins, Aurore passe à Nohant les neuf ans qui séparent le contrat passé entre Marie-Aurore Dupin et sa belle-fille du moment où elle est envoyée à Paris, au couvent des Dames augustines anglaises, pour y achever son éducation.

Après une petite enfance parisienne brusquement interrompue par le voyage à Madrid, c'est essentiellement dans un village du Berry que se déroulent les moments les plus marquants de l'enfance d'Aurore Dupin. Sensiblement isolée du reste du département à cause de routes peu praticables en dehors de la belle saison, la Vallée-Noire, « grande vallée de la surface de quarante lieues carrées environ [...], touchant à la Marche et au Bourbonnais vers le midi²⁹ », compte quelques villages (Ardentes, Château-Meillant, Briantes, Sainte-Sévère, Sarzay, Nohant, Saint-Chartier), des fermes isolées, et même une lande désertique, appelée la Brande, dans laquelle il n'est pas rare de voir les voyageurs s'égarer (Aurore, sa mère et une domestique s'y perdront un soir mémorable de retour à Nohant). « La Vallée-Noire, rappellera Sand dans la préface de *Valentine*, c'était moi-même, c'était le cadre, le vêtement de ma propre existence³⁰. »

Le domaine dont Marie-Aurore Dupin a fait l'acquisition à Nohant en 1793 est constitué d'une bâtisse de belles proportions et de ses dépendances, de deux cent quarante hectares de bois et de terres cultivables ainsi que des fermes de Launières, la Porte et la Chicoterie³¹. Il compte au nombre des grosses propriétés terriennes du département de l'Indre. Mme Dupin vit relativement modestement des fermages que lui rapportent ses propriétés, auxquels viennent s'ajouter les loyers d'un immeuble parisien et quelques rentes.

Construite en 1767 par Pierre Péarron de Serennes sur les bases d'un ancien château fortifié, la maison est précédée d'une cour (les arbres qu'on y voit

actuellement ont été plantés par Sand en 1844) ; elle est fermée par une grille flanquée de deux pavillons d'entrée, bordée à gauche par des communs, à droite par une maison de ferme avec écurie. Une deuxième cour jouxte la maison sur la droite, elle est fermée sur l'un des côtés par une grange de vastes proportions³².

Le plan de la maison obéit aux habitudes architecturales de la deuxième moitié au XVIII^e siècle. Le rez-de-chaussée comprend un large vestibule ; il est flanqué d'un majestueux escalier à rampe de bois aménagé par Mme Dupin lors de l'acquisition de la maison. Cette entrée conduit aux pièces d'apparat qui donnent sur le jardin : une grande salle à manger suivie d'un salon orné de tableaux ; à gauche les appartements de Mme Dupin, sa chambre (elle y reçoit ses amies et connaissances, y fait de la musique, y prend ses repas quand elle est seule) suivie d'un boudoir et d'un cabinet de toilette. Aurore couche au premier étage dans l'une des quatre grandes pièces avec vue sur le jardin. Deschartres occupe une petite pièce donnant sur la cour, située à gauche de l'escalier. Les domestiques sont logés au second et disposent d'un escalier de service à leur usage. Le jardin a été redessiné par Mme Dupin ; il comporte un potager et un verger. La propriétaire s'y promène rarement. Elle a conservé sur ce point les habitudes d'Ancien Régime : elle y fait quelques pas en chaussures de soie, appuyée au bras d'un domestique.

Mme Dupin est liée d'amitié avec la plupart des châtelains des alentours, grands bourgeois de Châteauroux, La Châtre et villages environnants. Leurs enfants seront les amis de sa petite-fille, en particulier après son mariage, et Aurore retrouvera à Paris un certain nombre d'entre eux. La famille de Charles Duvernet habite le château du Coudray, celle de Gustave Papet le château d'Ars ; Adolphe Duplomb, Alexis Duteil, Alphonse Fleury, Jules Néraud, Ernest Périgois, Gabriel Planet et François Rollinat, devenus avocats pour la plupart, seront les amis de toute une vie.

Vivre à Nohant en compagnie d'une vieille dame élevée chez les Dames de Saint-Cyr plus d'un demi-siècle auparavant rencontre rapidement ses limites. À peine Mme Dupin s'est-elle débarrassée de sa belle-fille qu'elle invite sa petite-fille à changer de ton et de manières, à éviter le tutoiement des domestiques afin qu'ils ne soient pas tentés de faire de même, à lui adresser la parole en utilisant autant que possible la troisième personne (« Ma bonne maman veut-elle me permettre d'aller au jardin³³ ? »). « Se rouler par terre, rire bruyamment, parler berrichon³⁴ » est désormais proscrit. En toute circonstance, Mme Dupin prône la *retenue*, maîtrise de ses actions comme de ses paroles ; elle impose ses habitudes d'ordre et de tranquillité à une petite fille de cinq ans ne rêvant que de courses et de gambades :

Il me semblait qu'elle m'enfermait avec elle dans une grande boîte quand elle me disait : « Amusez-vous tranquillement. » Elle me donnait des gravures à regarder, et je ne les voyais pas, j'avais le vertige. Un chien qui aboyait au-dehors, un oiseau qui chantait dans le jardin me faisaient tressaillir. J'aurais voulu être le chien ou l'oiseau³⁵.

Aux « étreintes passionnées » de sa « petite mère³⁶ » ont succédé pour Aurore

les embrassements un peu froids, un peu solennels d'une vieille dame très soucieuse de vaincre par l'exemple le caractère « quinteux et difficile à manier³⁷ » de sa petite-fille ; elle y reconnaît l'influence d'une mère de peu d'intelligence et de vertu.

Si Marie-Aurore Dupin s'est donné pour mission d'éduquer la fille de Maurice qui sera un jour son héritière, elle veut aussi l'instruire. Pour la musique, elle s'en charge elle-même³⁸. Pour tout le reste, c'est à celui qui a été le précepteur de son fils que l'éducation d'Aurore est confiée.

Étonnant personnage que ce Deschartres ! Il est l'une des figures majeures de la vie de Mme Dupin (outre les domestiques, il est le seul homme à vivre sous son toit après le décès de son mari en 1786, alors qu'elle réside encore à Châteauroux). Il occupe également une place centrale dans la vie de son fils Maurice, orphelin de père alors qu'il est adolescent, puis de sa petite-fille Aurore. C'est parce qu'il a été engagé comme précepteur auprès de la famille Dupin qu'il a quitté, très jeune, le poste de professeur au collège du cardinal Lemoine à Paris. Deschartres n'est pas seulement un homme instruit, de condition modeste, et qui trouve auprès d'aristocrates fortunés un mode de vie qui lui laisse une certaine liberté et lui procure quelque aisance. Il est aussi secrétaire de Mme Dupin une fois qu'elle est devenue veuve, son homme d'affaires et son conseiller. Il se pique également d'économie (il tente, sans grand succès apparemment, diverses opérations pour améliorer le rendement des terres de Nohant ainsi que d'un petit domaine dont il a fait l'acquisition) et de médecine (il initiera Aurore à la dissection et fera parfois avec elle la tournée de ses malades, des paysans berrichons qu'il soigne gratuitement). Curieux de tout, continuant de suivre par correspondance des cours « de physique, de chimie, de médecine et de chirurgie³⁹ », il possède enfin des connaissances en astronomie et en botanique. Profondément matérialiste, il aura avec son élève adolescente de longues conversations sur le sens de l'existence et sur la religion.

Au moment de l'acquisition de Nohant, Deschartres a trente-deux ans. Il en a quarante-sept quand Maurice Dupin rentre d'Espagne avec sa famille en juillet 1808. Il est alors maire de Nohant. Cet homme très instruit, pourvu de toutes sortes de qualités mais apparemment gâté par une vanité insupportable, est resté toute sa vie célibataire et semble n'avoir connu aucun type d'attachement :

[I]l n'avait jamais été dans les ordres, et d'ailleurs il ne put se délivrer d'un sobriquet que j'avais attaché à son omniscience et à son air important ; on ne l'appelait plus dès lors que le *grand homme*.

Il avait été joli garçon, il l'était encore lorsque ma grand-mère se l'attacha : propre, bien rasé, l'œil vif et le mollet saillant. Enfin, il avait une très bonne tournure de gouverneur. Mais je suis sûre que jamais personne [...] n'avait pu le regarder sans rire, tant le mot *cuisinier* était clairement écrit dans toutes les lignes de son visage et dans tous les mouvements de sa personne.

[...] il était fort savant, très sobre et follement courageux. Il avait toutes les grandes qualités de l'âme, jointes à un caractère insupportable et un contentement de lui-même qui allait jusqu'au délire. [...] Mais quel dévouement, quel zèle, quelle âme généreuse et sensible⁴⁰ !

Le précepteur quitta la maison après le décès de Mme Dupin, à la suite d'un différend financier avec la mère d'Aurore. Son élève, bientôt mariée puis mère d'un fils, le vit encore quelquefois à Paris avant d'apprendre sa mort au printemps 1828. Il lui vint à l'esprit qu'il avait pu se suicider. Deschartres emportait avec lui « une notable portion » de la vie d'Aurore Dupin, « tous mes souvenirs d'enfance, agréables et tristes, tout le stimulant, tantôt fâcheux, tantôt bienfaisant, de mon développement intellectuel⁴¹ ». Il emportait également le secret de son caractère et les raisons de sa conduite (que l'autobiographe peut avoir choisi de taire).

Maurice Dupin avait été un élève peu travailleur et extrêmement gâté. Deschartres avait poussé le zèle jusqu'à suivre avec lui les matières qu'il ne pouvait lui enseigner (l'allemand, la musique, les armes) et pour lesquelles d'autres maîtres avaient été engagés. En 1793, alors que Mme Dupin venait d'être arrêtée par le Comité de salut public, il avait été assez avisé pour brûler une grande partie de ses papiers afin que rien ne pût être retenu contre elle. À partir de 1809, une deuxième vie de précepteur commence. Cette fois, c'est à Aurore, à son demi-frère Hippolyte et à Ursule, la jeune domestique élevée au château, qu'il est chargé de faire la classe. Les deux petites filles sont plutôt dociles, mais les frasques et « méchants plaisirs⁴² » d'Hippolyte ne se comptent plus :

Un jour il lançait des tisons enflammés dans la cheminée, sous prétexte de *sacrifier aux dieux infernaux*, et il mettait le feu à la maison. Un autre jour il mettait de la poudre dans une grosse bûche pour qu'elle fit explosion dans le foyer et lançât le pot-au-feu au milieu de la cuisine. Il appelait cela étudier la théorie des volcans. Et puis il attachait une casserole à la queue des chiens [...]. Il mettait des sabots aux chats, c'est-à-dire qu'il leur engluait les quatre pieds dans des coquilles de noix et qu'il les lançait ainsi sur la glace ou sur les parquets⁴³.

Hippolyte est souvent « battu cruellement » par un précepteur irascible ; aux deux gamines, le « grand homme » se contente de « dire des sottises⁴⁴ ». *Histoire de ma vie* ne précise pas ce que la grand-mère pouvait bien en penser, elle qui traite les deux enfants de son fils Maurice de manière si semblable et si différente à la fois.

Plusieurs années passent. Les leçons de Deschartres semblent de plus en plus fastidieuses à son élève :

Deschartres me donnait une leçon de latin que je prenais de plus en plus mal, car cette langue morte ne me disait rien ; et une leçon de versification française qui me donnait des nausées, cette forme [...] ne me venant pas plus naturellement que l'arithmétique, pour laquelle j'ai toujours eu une incapacité notoire. [...] La botanique se réduisait [...] pour moi à des classifications purement arbitraires [...] et à une nomenclature grecque et latine qui n'était qu'un aride travail de mémoire. [...] je me demandais, dans ma superbe ignorance, à quoi bon ces alignements et ces règles desséchantes qui gênaient l'élan de la pensée et qui en glaçaient le développement⁴⁵.

Une telle éducation, assez désordonnée à première vue, est à l'image d'un temps qui n'a pas encore établi de système scolaire à l'échelle nationale (il faudra attendre la loi Guizot de 1833 pour voir se mettre en place un réseau d'écoles primaires dans tout le pays). En ces dernières années de l'Empire, les garçons de

milieu aisé sont généralement placés comme internes dans des établissements religieux et en sortent pour entrer à l'université, dans quelque grande école ou dans une école militaire (ce sera le cas d'Hippolyte) ; les filles peuvent passer quelques années dans un couvent dont les ambitions en matière de savoir demeurent parfois très modestes.

En dehors de ces formes d'enseignement collectif de niveau, de forme et de qualité très variables, l'enseignement à domicile est largement pratiqué, à la ville comme à la campagne. Pour ce qui est des paysans, ils n'ont généralement de contact avec l'enseignement que grâce au catéchisme préparant à la communion⁴⁶. Ils peuvent aussi trouver sur leur chemin un maître, quand ils sont en apprentissage, ou une maîtresse, quand ils sont domestiques ou enfants de domestiques, qui se chargent de leur apprendre à lire et à écrire. C'est le cas d'Ursule, élevée avec Aurore sur la recommandation de sa grand-mère, ou encore d'un petit paysan du nom de Liset dont vont s'occuper un moment Sophie Dupin puis sa fille⁴⁷. Dans l'ensemble, le degré d'alphabétisation demeure peu élevé dans les campagnes et l'instruction, souvent soumise au hasard, très limitée (en 1850, la moitié des garçons seulement est scolarisée).

De la nécessité de l'instruction, Aurore ne semble néanmoins guère convaincue, ou pour le moins de l'intérêt des connaissances qui lui sont assénées par l'impérieux Deschartres. Elle les rejette au nom de la dimension résolument « romanesque⁴⁸ » de son caractère. L'épithète revient souvent dans *Histoire de ma vie*. Aux yeux de l'autobiographe, il désigne l'une des spécificités de sa « nature » (constamment contrariée, bridée, brimée par son entourage) et participe d'une forte revendication : celle d'être ce qu'elle veut quand elle veut et comme elle l'entend. Ce rêve persistant d'un ailleurs à son goût et à sa mesure, ce constant souhait de métamorphose du réel, cette puissante disposition à la fiction se font entendre sans discontinuer au cours du récit de ces années berrichonnes. Plus tard, à Henriette La Bigottière, George Sand affirmera être « née romancier⁴⁹ », mariant masculin et féminin et n'hésitant pas à faire du « romanesque » une qualité innée.

Heureusement, grandir à Nohant ne se limite pas aux contraintes imposées par une grand-mère obsédée de belles manières et à une instruction disparate sous la houlette un peu rude de Deschartres. Aux portes du château, il y a le monde rural et ses travaux saisonniers ; il y a son parler rustique, ses façons de vivre et ses usages ; il y a ses enfants, nombreux, avec lesquels courir la campagne et « faire le gamin tout à [s]on aise⁵⁰ » :

Je savais dans quel champ, dans quel pré, dans quel chemin je trouverais Fanchon, Pierrot, Liline, Rosette ou Sylvain. Nous faisons *le ravage* dans les fossés, sur les arbres, dans les ruisseaux. Nous gardions les troupeaux, c'est-à-dire que nous ne les gardions pas du tout, et que, pendant que les chèvres et les moutons faisaient bonne chère dans les jeunes blés, nous formions des danses échevelées, ou nous goûtions sur l'herbe avec nos galettes, notre fromage et notre pain bis. On ne se gênait pas pour traire les chèvres et les brebis, voire les vaches et les juments quand elles n'étaient pas trop récalcitrantes. On faisait cuire des oiseaux ou des pommes sous la cendre. Les poires et les pommes sauvages, les prunelles, les mûres de buisson, les racines, tout nous était régéal. [...] Chaque saison amenait ses plaisirs. Dans le

temps des foins, quelle joie de se rouler sur le sommet du charroi, ou sur les miloches⁵¹ !

[...] L'automne et l'hiver étaient le temps où nous nous amusions le mieux. Les enfants de la campagne y sont plus libres et moins occupés. En attendant les blés de mars, il y a des espaces immenses où leurs troupeaux peuvent errer sans faire de mal. Aussi se gardent-ils eux-mêmes tandis que les pasteurs, rassemblés autour de leur feu en plein vent, devisent, jouent, dansent, ou se racontent des histoires⁵².

[...] L'hiver, ma grand-mère me permettait d'installer ma *société* dans la grande salle à manger, qu'un vieux poêle réchauffait au mieux. Ma société, c'était une vingtaine d'enfants de la commune qui apportaient là leurs *saulnées*. La saulnée est une ficelle incommensurable, toute garnie de crins disposés en nœuds coulants pour prendre les alouettes et menus oiseaux des champs en temps de neige. [...] On la tend avant le lever du jour dans les endroits propices. On balaie la neige tout le long du sillon, on y jette du grain, et, deux heures après, on y trouve les alouettes prises par centaines. Nous allions à cette récolte avec de grands sacs que l'âne rapportait pleins⁵³.

Nombre de détails donnés dans *Histoire de ma vie* à propos de la vie dans la campagne berrichonne se retrouvent dans les romans champêtres, à commencer par *La Petite Fadette*, dont la rédaction est contemporaine des passages de l'autobiographie qui viennent d'être cités. On comprend la part considérable de ces activités dans la vie d'une petite fille très souvent livrée à elle-même : son attachement indéfectible au Berry et au monde paysan en résulte directement. En toute occasion, notamment quand les tensions familiales deviennent trop vives, Aurore court aux champs s'étourdir « avec les gamins et les gamines qui m'aimaient et qui m'arrachaient à ma solitude [...] courant plus que jamais les chemins, les buissons et les pacages avec mes bruyants acolytes⁵⁴ ».

Les liens avec Hippolyte, « de plus en plus turbulent⁵⁵ », se distendent peu à peu. Les deux adolescents ne partagent plus les mêmes jeux et la gaieté un peu forcée d'Aurore se change volontiers « en bouderie et puis en larmes⁵⁶ ». Hippolyte va d'ailleurs bientôt rejoindre l'armée, suivant sur ce point les traces de son père. L'état de santé de Mme Dupin requiert davantage de soins, elle passe la plupart du temps dans sa chambre, fait de longues siestes et trouve tous les deux ou trois jours quelques minutes à accorder à sa petite-fille pour une brève leçon de clavecin. L'ennui s'installe, qui ravive la douleur de la séparation d'avec Sophie Dupin. Des dissensions profondes continuent d'opposer la mère de Maurice à sa belle-fille et Aurore souffre cruellement de l'inimitié de celles qu'elle appelle, faute de pouvoir se décider à choisir, « mes deux mères⁵⁷ ». « Placée dans une situation anormale entre ces deux affections », résume Sand bien des années plus tard, « [...] j'ai été tour à tour victime de la sensibilité de ces deux femmes, et de la mienne propre, trop peu ménagée par elles⁵⁸ » ; « ma mère et ma grand-mère, avides de mon affection, s'arrachèrent les lambeaux de mon cœur⁵⁹ ».

Les premières lettres conservées datent de cette époque. En 1812, Aurore a huit ans ; sur un papier à lettres orné de petits dessins sur la bordure, elle a écrit à sa mère :

Que j'ai de chagrin de ne pouvoir te dire adieu ! Tu vois combien [j'ai] de chagrin de te quitter. Adieu, pense à moi et sois sûre que je ne t'oublierai [*sic*] point.

Trois ans plus tard, pendant l'hiver 1815, elle lui adresse ces quelques mots pour la rassurer :

Oh ! oui, chère maman, je t'embrasse, je t'attends, je te désire et je meurs d'impatience de te voir ici [à Nohant]. Mon Dieu ! comme tu es inquiète de moi ! Rassure-toi, chère petite maman. Je me porte à merveille. Je profite du beau temps. Je me promène, je cours, je vas [*sic*], je viens, je m'amuse. Je mange bien, je dors mieux encore et pense à toi plus encore.

Adieu, chère maman, ne sois donc point inquiète. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Aurore⁶¹

Le désir de retourner à Paris et de vivre avec sa mère et sa demi-sœur Caroline se fait chaque jour plus intense. Aurore doit avoir douze ou treize ans quand elle entre en rébellion ouverte contre l'éducation qu'elle reçoit et contre sa grand-mère. Un jour, elle clame très haut son envie d'être renvoyée de Nohant. La grand-mère, à laquelle sa femme de chambre a rapporté ses propos, décide de répondre sévèrement à une telle manifestation d'ingratitude. Aurore est enfermée dans sa chambre et mise au pain sec. Une domestique intercède et la grand-mère accepte bientôt de s'entretenir avec la fillette.

Marie-Aurore Dupin a décidé de frapper un grand coup et, dans l'espoir de faire enfin comprendre à sa petite-fille les raisons de sa propre conduite, de lui révéler sur sa mère des détails qu'elle ignore. C'est à genoux qu'elle prie Aurore d'écouter ce qu'elle a à lui dire, sans lui faire grâce d'aucun détail :

On eût pu me dévoiler cette terrible histoire sans m'ôter le respect et l'amour pour ma mère [...]. Il n'y avait qu'à tout dire, les causes de ses malheurs, l'isolement et la misère dès l'âge de quatorze ans, la corruption des riches, qui sont là pour guetter la faim et flétrir l'innocence, l'impitoyable rigorisme de l'opinion, qui ne permet point le retour et n'accepte pas l'expiation. [...] on me faisait entendre que si on me disait tout sur le passé, on m'épargnait le présent, et qu'il y avait dans la vie actuelle de ma mère, quelque nouveau secret qu'on ne voulait pas me dire et qui devait me faire trembler pour mon propre avenir si je m'obstinais à vivre avec elle. [...] ma mère était une femme perdue, et moi un enfant aveugle qui voulait s'élancer dans un abîme⁶².

De telles révélations produisent sur Aurore un effet épouvantable. Sa souffrance est indicible. Elle hait sa mère, se hait elle-même et n'a plus de goût à rien. Elle passe tour à tour de l'accablement le plus profond à l'excitation la plus grande ; sa conduite n'a plus le sens commun. Sa grand-mère, à laquelle ses extravagances n'ont pas échappé, décide alors de la mettre au couvent. Contre toute attente, sa mère, pourtant prévenue contre les idées de sa belle-mère, trouve l'idée excellente. Il ne reste plus qu'à obéir :

— Soit, pensai-je ; le couvent, je ne sais ce que c'est, mais ce sera nouveau ; et comme, après tout, je ne m'amuse pas du tout de la vie que je mène, je pourrai gagner au change.

[...] j'éprouvais un impérieux besoin de me reposer de tous ces déchirements intérieurs ; j'étais lasse d'être une pomme de discorde entre deux êtres que je chérissais. J'aurais presque voulu qu'on m'oubliât⁶³.

Le 12 janvier 1818, accompagnée de sa grand-mère, Aurore Dupin franchit le seuil du couvent des Dames augustines anglaises, situé non loin du Panthéon (le couvent et la rue principale qui le jouxtait, la rue des Fossés-Saint-Victor, ont disparu lors du percement de la rue Cardinal-Lemoine ; restent les couvents des Écossais et des Irlandais).

Avec le Sacré-Cœur et l'Abbaye-aux-Bois, cette institution religieuse d'origine anglaise est l'un des trois couvents parisiens alors à la mode pour l'éducation des jeunes filles de la bonne société. Les religieuses sont anglaises, ainsi qu'une bonne partie des pensionnaires, mais les Mortemart, Chabot, Greffulhe, Montmorency et La Rochejacquelein y ont envoyé leurs filles. La classe est donnée en français et en anglais par des institutrices recrutées en France et logées au couvent, les religieuses se réservant l'enseignement du catéchisme ; certains enseignements particuliers se font au parloir, le professeur placé d'un côté de la grille, l'élève de l'autre :

[T]out était anglais dans cette maison, le passé et le présent, et quand on avait franchi la grille, il semblait qu'on eût traversé la Manche. Ce fut pour moi, paysanne du Berry, un étonnement, un étourdissement à n'en pas revenir de huit jours⁶⁴.

Le vaste ensemble de bâtiments entourant un grand jardin arboré avec potager est dirigé à l'époque par une Anglaise du meilleur monde, *the reverend mother* Mrs. Canning, à « l'esprit fort délié⁶⁵ ». Aurore va passer deux ans dans cet espace cloîtré, dont les fenêtres donnant sur la rue sont grillées et tendues de toile. Aucun contact avec l'extérieur à l'exception des visites reçues au parloir ou de sorties exceptionnelles. À l'époque, plus d'une centaine de personnes vit dans ces lieux, « religieuses [...], sœurs converses, pensionnaires, locataires, maîtresses séculières et servantes⁶⁶ ». Pour les jeunes demoiselles, le contraste entre le confort des châteaux et des grands appartements de ville et les conditions de vie offertes par le couvent est brutal : les dortoirs sont glacials, la saleté des salles de classe est repoussante, le poulailler répand des odeurs nauséabondes dans la classe des « petites ». Mademoiselle D***, « vieux père fouetteur en cotillons sales⁶⁷ », leur sert de maîtresse tandis que mère Alippe est responsable de leur formation religieuse. Une jeune novice du nom de Miss Hurst reçoit chaque jour Aurore dans sa cellule pour des cours particuliers d'anglais.

Les « petites », dont l'âge oscille entre cinq et douze ans, se divisent en trois catégories, les « sages », les « bêtes » et les « diables ». Les « diables » ont à leur tête Mary Gillibrand, « une Irlandaise de onze ans, beaucoup plus grande et plus forte que moi qui en avais treize. Sa voix pleine, sa figure franche et hardie, son caractère indépendant et indomptable lui avaient fait donner le surnom de *garçon*⁶⁸ ». Lors de leur première entrevue, Mary interpelle Aurore sans ménagement :

Mademoiselle s'appelle *Du pain ? some bread ?* elle s'appelle Aurore ? *rising sun ?* [...] les jolis noms ! et la belle figure ! Elle a la tête d'un cheval sur le dos d'une poule. Lever du soleil, je me prosterne devant vous ; je veux être le tournesol qui saluera vos premiers rayons [...]. Toute la classe partit d'un immense éclat de rire. Les bêtes surtout riaient à se décrocher la mâchoire. Les sages étaient bien aises de voir aux prises deux diables dont elles craignaient l'association⁶⁹.

L'étonnante apostrophe signe pourtant le début d'une grande amitié. Aurore intègre aussitôt le camp des « diables ». Sous la houlette de l'intrépide Mary, ceux-ci se décident à quelques expéditions extravagantes dans le grand désordre architectural du couvent, « labyrinthe de toits, d'auvents, d'appentis, de soupentes, le tout couvert en tuiles moussues et orné de cheminées éraillées⁷⁰ ». Aurore se souvient d'histoires qui font peur ; de leur côté, Mary et ses compatriotes arrivent la tête remplie de terrifiantes légendes écossaises et irlandaises. On se raconte des histoires de captive retenue dans quelque lieu inaccessible et on part à sa recherche ; on rêve de greniers dans lesquels pourrait se trouver quelque trésor et on décide d'une promenade nocturne pour le découvrir. Parfois l'expédition tourne court, ou mal : punitions pour les fortes têtes, Dupin et Gillibrand, vives admonestations pour les autres. Le plus souvent, toutefois, plus de peur que de mal, l'expédition se termine par des fous rires inextinguibles.

La Bibliothèque historique de la ville de Paris conserve un manuel d'orthographe anglaise, le *Mavor Spelling Book*, ayant appartenu à Aurore Dupin en 1818, année de son entrée au couvent. Il est couvert d'annotations à la plume, telles que « *Isabella Clifford is charming* », « Mlle Anne de Wismes est une petite mimie », « À bas les Anglais » ou encore « Je suis enchantée de ne plus être dans la petite classe ». Au verso de la dernière page, l'élève a noté :

Ce respectable et intéressant bouquin appartient à ma digne personne Dupin, autrement dite l'illustre marquis de Sainte-Lucy, généralissime de l'armée française du couvent, grand guerrier, habile capitaine, soldat intrépide, couronné de chêne et de laurier dans les combats, défenseur de l'oriflamme⁷¹.

Rhétorique de la défense et de la conquête propre à l'univers masculin. Comment ne pas y adhérer dès que l'imagination rêve de gloire, de batailles et de récompenses ? Fille de militaire, Aurore, déjà, se travestit et change de nom — pour rire. Bien des petites filles en ont fait autant après elle.

Dans les premiers temps de sa vie au couvent des Dames anglaises, la pensionnaire oscille entre l'enjouement communicatif d'une petite bande d'écolières toujours à la recherche de quelque facétie et un abattement complet quand elle songe à sa famille. Sa grand-mère lui donne régulièrement des nouvelles de Nohant et se répand en conseils de tous ordres (seules ses lettres ont été conservées). Elle répète :

Tant que je vivrai, je veux célébrer le jour de ta naissance, à condition que tu me consoleras de la perte de celui à qui tu dois la vie ; et cette consolation, je l'espère de tes efforts pour acquérir des talents, de ta bonne conduite, et de ta reconnaissance pour ta bonne maman à qui tu es bien chère⁷².

Tels sont les termes du pacte de consolation scellé à la mort de Maurice et sans cesse rappelé à la petite fille.

Après quelques mois passés dans la classe des « petites », l'élève, bien qu'assez indocile, est invitée à passer dans la classe des « grandes ». À cette période « diable », pendant laquelle Aurore a porté bien souvent le *bonnet de nuit* en signe de punition⁷³, va succéder un grand calme et la découverte d'un autre monde, celui de la dévotion et de l'humilité, de la grâce et du mysticisme.

De la religion, Aurore ne connaît pour l'instant pas grand-chose. Comme Deschartres, qui se veut matérialiste au nom de la science, sa grand-mère a toujours affiché des positions « philosophiques », regardant le catholicisme comme un ensemble de croyances et de pratiques surannées. Toutefois, soucieuse de respecter les usages de ces premières années de la Restauration qui voient réapparaître une religion ostentatoire et rouvrir les collèges de Jésuites, elle n'en juge pas moins approprié de préparer sa petite-fille à la communion. Au bout d'une semaine d'instruction donnée par le curé de La Châtre, prêtre très ignorant, Aurore sait son catéchisme par cœur. Le jour venu, elle communie sous l'œil de sa grand-mère qui remet pour la première fois les pieds dans l'église de Nohant depuis le mariage religieux de son fils :

Tout cela fut énigmatique pour moi ; j'attendais qu'elle [la grand-mère] me donnât, le soir, une explication sérieuse de l'acte qu'elle m'avait fait accomplir et de l'émotion qu'elle avait laissé paraître. Il n'en fut rien. On me fit faire une deuxième communion huit jours après, et puis, on ne me parla plus de religion, il n'en fut pas plus question que si rien ne s'était passé⁷⁴.

Aurore a treize ans. La religion ainsi entendue n'a été qu'une simple formalité, la communion une simple affaire de convenances.

Si cette première rencontre avec le catholicisme ne lui laisse aucune impression mémorable, en revanche Aurore s'est créé « un monde intérieur à [s]a guise, un monde fantastique et poétique [...], religieux ou philosophique⁷⁵ », animé par un personnage multiforme auquel elle a donné le nom de Corambé. « Sorte de dieu de [s]on invention⁷⁶ », Aurore lui confie ses peines et ses espoirs et, des heures durant, invente « une foule de romans qui rentraient dans le néant sans être achevés⁷⁷ » et dont il est le héros. Condensant toutes sortes de souvenirs de lecture, la figure de Corambé emprunte à Jésus mais elle possède aussi la beauté de l'ange Gabriel, la grâce d'Orphée, la détermination d'Ulysse, le courage de la « martiale Clorinde⁷⁸ » (héroïne de la *Jérusalem délivrée* du Tasse), et n'est pas sans revêtir quelques attributs de la mère. C'est une sorte de compagnon-compagne, pourvu(e) des deux sexes, et qui figure dans toutes les fables inlassablement imaginées, ressassées et perfectionnées dans ses moments de solitude, de désœuvrement et de chagrin.

L'épisode serait anecdotique s'il n'occupait dans *Histoire de ma vie* une place considérable. Sand est l'une des rares autobiographes à rendre compte du fonctionnement de l'imagination au début de l'adolescence. Dans son esprit, Corambé « et avec lui ces milliers d'êtres qui me berçaient tous les jours de leurs agréables divagations⁷⁹ » préside à la naissance de son talent pour le roman ; il lui

permet de s'inventer un univers de sa fantaisie, d'en varier les figures et les aventures, d'en expérimenter les multiples possibilités narratives. Corambé ne constitue pas seulement un élément central dans le rapport de la future écrivaine à la création. Il se présente aussi, peut-être surtout, comme un mécanisme de défense grâce auquel la fillette, tiraillée entre sa mère et sa grand-mère, peut exprimer à un être parfaitement imaginaire son irrépressible besoin d'affection. Corambé, à l'en croire, « consolait et réparait sans cesse⁸⁰ », servant de régulateur à de trop fortes tensions intérieures et entraînant sa créatrice dans un lent processus de résilience.

C'est à l'époque de la publication d'*Indiana* que la présence de Corambé et son univers de fantaisie s'estompent puis disparaissent : « [ces chères visions] se cachèrent cruellement au fond de l'encrier [...], affirme Sand ; ce phénomène de demi-hallucination [...] se dissipa entièrement et tout d'un coup⁸¹ ». Grâce à l'écriture et à la publication, le puissant théâtre d'ombres qui a occupé sa jeunesse n'est plus nécessaire. « George Sand » a manifestement remplacé Corambé.

Au couvent, Aurore s'est d'abord livrée à toutes sortes d'excentricités, puis elle en a mesuré l'inanité. Il lui faut autre chose, « une passion ardente⁸² » qui donne sens à l'existence, un sentiment puissant qui trouve un objet auquel s'attacher. C'est Dieu cette fois, qu'elle place en regard d'affections trop déchirantes et de femmes trop difficiles à contenter :

J'avais quinze ans. Tous mes besoins étaient dans mon cœur, et mon cœur s'ennuyait [...]. Le sentiment de la personnalité ne s'éveillait pas en moi. [...] Il me fallait aimer hors de moi, et je ne connaissais rien sur la terre que je pusse aimer de toutes mes forces⁸³.

Le point de départ du sentiment religieux qui va s'emparer de l'adolescente et la précipiter dans une dévotion ardente est d'ordre visuel. Au fond du chœur, dans la chapelle du couvent, est accroché un tableau du Titien représentant Jésus au jardin des Oliviers⁸⁴. Un autre tableau retient également l'attention : celui qui représente le saint patron du couvent, « saint Augustin sous le figuier, avec le rayon miraculeux sur lequel était écrit le fameux *Tolle, lege* ["Prends, lis"], ces mystérieuses paroles [...] qui le décidèrent à ouvrir le livre divin des Évangiles⁸⁵ ». Cette histoire de voix et de conversion fascine, ainsi que celle de saint Paul entendant la célèbre apostrophe divine, *Cur me persequeris*? (« Pourquoi me persécutes-tu ? »), sur le chemin de Damas. Images émouvantes, récits de brusques illuminations qui bouleversent une destinée, tout est en place pour qu'Aurore soit à son tour touchée par la grâce. Un soir, alors qu'elle s'apprête à quitter la chapelle, elle se sent brusquement gagnée par une « émotion mêlée de terreur et de ravissement⁸⁶ ». C'en est fait : « Je sentais [...] que j'aimais Dieu, que ma pensée embrassait et acceptait pleinement cet idéal de justice, de tendresse et de sainteté⁸⁷. »

Aurore est essentiellement gagnée par un « sentiment » religieux. L'époque a renoué avec une religion davantage inspirée par la figure du vicaire savoyard de Rousseau que par un clergé catholique qui a retrouvé depuis le Concordat, et davantage encore avec le retour des Bourbons, toutes ses prérogatives.

Néanmoins, l'enseignement des filles se trouvant à nouveau dans les mains des congrégations, les pratiques religieuses ont repris, qui font beaucoup pour inculquer aux pensionnaires les « vertus naturelles » que leurs parents souhaitent leur voir acquérir. On est loin désormais du siècle qui s'était enorgueilli de la critique du catholicisme, Voltaire en combattant le pouvoir de son clergé et en dénonçant plus généralement l'imposture de toutes les religions, Diderot en étant ouvertement matérialiste ; on est loin aussi des vues iconoclastes de la Révolution. La plupart des auteurs romantiques évoqueront Dieu et, comme Rousseau, verront dans la nature, dans l'amour et dans toute forme de beauté le signe irréfutable de sa présence : « N'en doutez pas, déclarera le héros de *La Confession d'un enfant du siècle* à la femme qu'il aime, c'est la Providence qui m'a mené à vous. [...] Dieu vous a envoyée comme un ange de lumière pour me retirer de l'abîme. C'est une mission sainte qui vous est confiée⁸⁸ ».

À la suite de sa conversion, la pensionnaire a quitté le camp des diables pour celui des dévotes. Elle fait auprès de l'aumônier du couvent, l'abbé de Prémord, une confession complète et communie le lendemain. S'ouvre alors une période de mysticisme ardent :

Je brûlais littéralement comme sainte Thérèse ; je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je marchais sans m'apercevoir du mouvement de mon corps [...]. Enfin, je vivais dans l'extase, mon corps était insensible, il n'existait plus. La pensée prenait un développement insolite et impossible. Était-ce même de la pensée ? Non, les mystiques ne pensent pas. Ils rêvent sans cesse, ils contemplent, ils aspirent, ils brûlent, ils se consomment comme des lampes, et ils ne sauraient se rendre compte de ce mode d'existence, qui est tout spécial et ne peut se comparer à rien⁸⁹.

Aurore se lie d'amitié avec l'une des jeunes religieuses du couvent, *sister* Helen, et se convainc bientôt de la nécessité d'embrasser la carrière religieuse. La voilée pliant les ornements d'autel, répétant chœurs et motets dans la tribune de l'orgue, fréquentant la chambre des novices, allant même jusqu'à choisir sa place dans le petit cimetière jouxtant la chapelle du couvent.

Ces excès de conduite n'ont pas échappé à son confesseur, jésuite éclairé. Il désapprouve toute forme d'excès dans ce domaine et invite la pensionnaire à vivre la vie d'une enfant de son âge sans trop se soucier pour l'heure de vocation. Aurore ne se fait pas prier longtemps. Elle compose bientôt des charades, saynettes et proverbes exécutés par quelques pensionnaires sous sa direction. Le jour de la fête de la supérieure, elle imagine même la représentation d'une version édulcorée et sensiblement raccourcie du *Malade imaginaire* de Molière : « Le succès fut complet, l'enthousiasme porté au comble⁹⁰. » Dès lors, les représentations théâtrales ne cessent plus. Les religieuses se félicitent de posséder une dévote d'un nouveau type, « complaisante et amusante⁹¹ » ; les « diables » se rangent à l'avis des « sages » pour trouver cette dévote de fort bonne compagnie. Le mysticisme est loin !

Les projets de vie religieuse ne sont toutefois pas abandonnés. La grand-mère passe régulièrement au parloir pour s'entretenir avec sa petite-fille quand elle est en visite à Paris et finit par prendre peur que celle-ci ne les mette à exécution.

Forte de son statut de « tuteur », elle décide d'éloigner la pensionnaire du couvent des Dames anglaises et de la ramener à Nohant :

Cette nouvelle tomba sur moi comme un coup de foudre, au milieu du plus parfait bonheur que j'eusse goûté de ma vie. Le couvent était devenu mon paradis sur terre. Je n'y étais ni pensionnaire ni religieuse, mais quelque chose d'intermédiaire, avec la liberté absolue dans un intérieur que je chérissais et que je ne quittais pas sans regret, même pour une journée. [...] j'étais l'amie de tout le monde, le conseil et le meneur de tous les plaisirs, l'idole des petites⁹².

Il ne reste pourtant qu'à s'exécuter. Navrée, Aurore quitte le couvent le 12 avril 1820. Elle n'a pas seize ans.

Les deux années qu'Aurore vient de passer rue des Fossés-Saint-Victor ont été décisives. Sans doute n'a-t-elle pas appris grand-chose auprès des Dames augustines anglaises (elle s'en plaindra amèrement ensuite), mais elle a connu une existence plus calme, plus gaie, plus semblable aussi aux jeunes filles de son âge et de sa condition que celle qu'elle a vécue à Nohant depuis la mort de son père. Délivrée du tourment suscité par l'inimitié d'une grand-mère autoritaire et d'une mère affectueuse mais très impulsive, délivrée aussi des initiatives pédagogiques fantaisistes de Deschartres, elle a gagné en autonomie et en confiance en soi. Elle a pu *choisir* — d'être diable ou d'être sage, de se lier d'amitié avec telle ou telle pensionnaire, d'imaginer quelque farce ou de s'abîmer en réflexions pieuses. À lire *Histoire de ma vie*, il semble que son caractère se soit alors à peu près fixé : d'un côté, résolument ouvert, sociable, généreux jusqu'à l'oubli de soi ; de l'autre essentiellement inquiet, toujours soucieux de transcender le réel de quelque façon. Sa conduite future en restera profondément marquée.

De retour à Nohant, la vie s'organise comme elle peut. La santé de la grand-mère se détériore. Deschartres est toujours là, mais il est souvent occupé à l'extérieur ; un certain M. Lacoux sert de répétiteur d'anglais et dispense un moment des leçons de harpe et de guitare. Devenu officier, Hippolyte Chatiron rentre de temps en temps en permission à Nohant, comme son père l'a fait jadis (la grand-mère n'en confond pas pour autant les deux enfants de Maurice : dans une lettre, elle rappelle à Aurore qu'elle ne « doit pas respect⁹³ » à un bâtard). « L'enfant de la petite maison » donne à l'enfant du château ses premières leçons d'équitation : « Accroche-toi aux crins si tu veux, mais ne lâche pas la bride et ne tombe pas, lui recommande-t-il. Tout est là : tomber ou ne pas tomber⁹⁴. » Elle ne tombe pas, et prend bientôt à cette activité un grand plaisir.

Si sa joie a été grande de retrouver la chambre de Nohant, le jardin, « la classique et solennelle cantilène des laboureurs⁹⁵ », elle n'a pas empêché une vive inquiétude et une tristesse profonde, « désespérance malade de l'esprit⁹⁶ » qui fait répandre à Aurore des larmes amères. Pourquoi ? Elle ne s'en explique pas elle-même et laisse pour l'heure cette question sans réponse.

Restent les amitiés contractées au couvent. Elles génèrent un abondant courrier et quelques visites. Ainsi Pauline de Pontcarré et sa mère passent-elles plusieurs semaines à Nohant pendant l'été 1820. À l'occasion de la fête de Mme Dupin, le 15 août, les deux jeunes filles interprètent un proverbe de Carmontelle où

Aurore, travesti en garçon, tient le rôle de Colin tandis que Pauline joue l'amoureuse Colette. Tout le monde s'en amuse.

Quelques amies de pension figurent également au nombre des correspondantes régulières, Jane et Aimée Bazouin, Appolonie de Bruges et Émilie de Wismes. On s'envoie des politesses bien tournées :

Qui peut m'écrire ? Quel est ce timbre ? cette écriture ? cette personne enfin que je ne connais point ? [...] Allons, ma chère, reconnaissez une compagne de couvent, qui vous sachant réunie à vos parents, et connaissant le désir que depuis longtemps vous en aviez, veut vous faire son compliment et ses félicitations⁹⁷.

On évoque les personnes qu'on a connues au couvent et on parsème ses phrases d'expressions anglaises :

Oui, bonne de Wismes, je me suis réjouie *at hearing* cette heureuse nouvelle [son retour chez ses parents] et je te félicite encore du bonheur d'avoir Miss Gabb [une maîtresse séculière du couvent] comme *gouvernante*. J'ai vu Louisa *there is some time ago*⁹⁸.

On se raconte les menus événements du jour et on termine par les douceurs d'usage :

Je *kisse* ta sœur et toi mille fois. Un autre jour, je vous écrirai une lettre des plus longues et comme tu penses *des plus aimables*. Écris-moi. Je t'aime tendrement, bonne Émilie, et t'embrasse encore⁹⁹.

Sans doute tout cela atteste-t-il la prégnance de l'usage épistolaire chez les jeunes filles de la bonne société, autant d'ailleurs que son caractère convenu. Toutefois, les lettres d'Aurore à ses amies font rapidement valoir un sens de l'observation peu banal, une manière originale de rapporter des scènes comiques parfois sous forme dialoguée, de même qu'un souci de raisonner sur l'existence et d'amener des généralités sur la conduite à tenir. Elles diffèrent sans contredit de la majorité des lettres « si aimables¹⁰⁰ » qui lui sont envoyées. La jeune fille s'approprie une forme d'écriture dont elle use bientôt avec aisance ; elle y rode un ton, un style, une manière personnelle de *rendre* la réalité par écrit.

On devient rarement écrivain pour avoir, même habilement, écrit des lettres nombreuses, spirituelles et originales à ses amis et connaissances. Il n'empêche qu'en attendant de devenir « romancier », une grande épistolière est en train de naître, qui va se révéler particulièrement prolixe, fidèle en amitié, généreuse en détails sur sa vie et ses états d'âme, mais aussi sur ses convictions politiques et religieuses. Sous forme manuscrite (ou perdues mais attestées), il reste aujourd'hui quelque dix-neuf mille six cents lettres de la main de George Sand¹⁰¹. La première est adressée à Sophie Dupin en 1812 alors que l'épistolière a huit ans ; la dernière est adressée à son neveu, Oscar Cazamajou, le 30 mai 1876, quelques jours avant sa mort.

Au début de l'année 1821, sentant ses forces l'abandonner et sa santé décliner, la grand-mère d'Aurore cherche à marier sa petite-fille qui va avoir dix-sept ans. Elle prend conseil auprès de ses vieux amis et fait avec eux un tour d'horizon des partis possibles. Son cousin René de Villeneuve, propriétaire du château de Chenonceaux, propose un général d'Empire :

[L]a personne de cinquante ans a l'air presque aussi jeune que moi [il en a trente-quatre]. Elle a beaucoup d'esprit, d'instruction, tout ce qu'il faut enfin pour assurer le bonheur d'un lien pareil ; car on trouvera bien des jeunes gens, mais on ne peut être sûr de leur caractère, et l'avenir avec eux est fort incertain ; au lieu que là, la position élevée, la fortune, la considération, tout se trouve¹⁰².

Les candidats sont éconduits les uns après les autres, tantôt par la grand-mère, tantôt par Aurore que l'idée du mariage inquiète singulièrement. À la fin du mois de février, Marie-Aurore Dupin est frappée d'une attaque d'apoplexie. Désormais hémiplégique, elle garde le lit et sa petite-fille fait à son chevet de longues lectures. Pour l'heure, les projets de mariage sont abandonnés.

Nohant se trouve brusquement précipité dans une étrange torpeur, gouverné vaille que vaille par une vieille femme infirme et une jeune fille très ignorante. En effet, quand il a revu son ancienne élève, Deschartres n'a pas mâché ses mots : quelques conversations avec Aurore lui ont suffi pour la juger d'une « ignorance crasse¹⁰³ ». Vexée, celle-ci décide de s'instruire comme elle peut et prend l'habitude de travailler la nuit, « depuis dix heures du soir jusqu'à deux ou trois heures du matin¹⁰⁴ ».

La pensionnaire aime les romans, mais ce sont surtout les ouvrages sérieux qui pour l'heure retiennent son attention. Elle avait fait de *l'Imitation de Jésus-Christ* son livre de chevet, elle découvre *Le Génie du christianisme*, qu'elle aime bientôt « passionnément¹⁰⁵ ». Elle ne s'arrête pas là. Très intéressée par les questions religieuses et les débats théologiques, elle décide de « tout lire [...], tous les philosophes, tous les profanes, tous les hérétiques avec la douce certitude de trouver dans leurs erreurs la confirmation et la garantie de ma foi¹⁰⁶ ». Les quelques lettres qu'elle échange à ce propos avec l'abbé de Prémord, qui l'a sauvée autrefois de l'exaltation religieuse, sont révélatrices de son intérêt puissant pour tout ce qui concerne la religion et le religieux. On ne saurait comprendre quelques grands romans à venir, parmi lesquels *Consuelo* ou *Mademoiselle La Quintinie*, sans mesurer l'intérêt que Sand a porté très jeune au fait religieux et à l'histoire du christianisme, y compris dans ses erreurs et errements. Celle qui finira par choisir le protestantisme pour elle-même et sa famille s'est, dès la fin de l'adolescence, interrogée sans relâche sur la nature du sentiment religieux, sur ce qui le fonde à titre personnel, sur les conditions de sa pratique collective, sur ses articles de foi et sur le rôle de son clergé.

C'est bientôt la vaste bibliothèque de Marie-Aurore Dupin dans son entier qui

suscite la curiosité de sa petite-fille. Saisie d'une envie de savoir irréprouvable, celle-ci lit tout ce qui se présente, théologiens et philosophes, penseurs et grands écrivains classiques français et étrangers qui résument les goûts et connaissances des milieux cultivés de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. En leur compagnie, Aurore tente de savoir ce qu'elle fera de sa vie, si elle se mariera ou si elle préférera la vie religieuse :

En avant ! en avant ! [...] je me mis aux prises sans façon avec Mably, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Bossuet, Aristote, Leibniz, Pascal, Montaigne [...]. Puis vinrent les poètes ou les moralistes : La Bruyère, Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare, que sais-je ? Le tout sans ordre et sans méthode, comme ils me tombèrent sous la main [...]. Tout cela était à mes yeux une question de vie ou de mort, à savoir si, après avoir compris tout ce que je pouvais me proposer à comprendre, j'irais à la vie du monde ou à la mort du cloître¹⁰⁷.

Au milieu de ces lectures, suivies d'âpres discussions avec Deschartres, toujours hostile à la religion, Aurore découvre Jean-Jacques Rousseau. C'est l'éblouissement : « La langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart ; je comprenais tout¹⁰⁸. » De *La Nouvelle Héloïse*, des théories développées dans *Le Contrat social* ou dans *l'Émile*, les vues de Sand en matière de politique, de religion et d'éducation porteront durablement la trace. Elle redira son immense admiration pour Rousseau, et les quelques critiques qu'elle formule à son endroit, dans une préface à une nouvelle édition des *Confessions* en 1841¹⁰⁹.

Aurore Dupin ne se contente pas de passer ses nuits à lire et à acquérir des « principes¹¹⁰ » dont elle va faire le socle de toutes ses réflexions à venir. Sur sa jument Colette, elle court la campagne habillée en homme et s'amuse parfois à se faire passer pour un « monsieur », ainsi qu'elle le raconte dans une lettre à Émilie de Wismes¹¹¹. Décidément le travestissement masculin, le costume, le ton, les manières qui le caractérisent exercent sur elle un charme puissant. « Il me paraissait tout simple, se souvient-elle, de ne pas vivre comme la plupart des jeunes filles¹¹². » Scandale à La Châtre et environs ! La tenue de « cavalier », la chasse, le goût de l'étude, une manière franche de frayer avec les jeunes gens de son âge font jaser et Deschartres appelle à la prudence. « Voilà not'dame qui *poste* sur son grand cheveu ; faut qu'elle soit dérangée d'esprit pour *poster* comme ça¹¹³ », s'exclame-t-on dans la campagne berrichonne.

À sa mère, qui s'inquiète au moins autant de la voir « courir les champs¹¹⁴ » que de s'instruire, elle a écrit :

[J]'éprouve une extrême surprise que vous, ma mère, puissiez trouver mauvais que je m'instruisse [*sic*]. Vous trouvez sans doute qu'il est pour une femme des occupations plus utiles et plus en rapport avec les soins intérieurs, qui sont les devoirs de son sexe. [...] Pourquoi faut-il qu'une femme soit ignorante ? Ne peut-elle pas être instruite sans s'en prévaloir et sans être pédante¹¹⁵ ?

C'est la première fois qu'une telle interrogation apparaît dans la correspondance. Elle permet de prendre la mesure de la mentalité du temps (qui continue de railler les femmes savantes, accusées de préférer la pédanterie aux

devoirs de leur sexe) et de la force de caractère qu'il faut pour s'en affranchir et décider de s'instruire *quand même*.

Reste un point névralgique, qui n'est pas près de trouver sa résolution de sitôt :

Ma mélancolie devint [...] de la tristesse, et ma tristesse de la douleur. De là au dégoût de la vie et au désir de la mort, il n'y a qu'un pas. Mon existence domestique était si morne, si endolorie, mon corps si irrité par une lutte continuelle contre l'accablement, mon cerveau si fatigué de pensées sérieuses trop précoces, et de lectures trop absorbantes aussi pour mon âge, que j'arrivai à une maladie morale très grave : l'attrait du suicide¹¹⁶.

Aurore précise :

C'était l'eau surtout qui m'attirait comme un charme mystérieux. Je ne me promenais plus qu'au bord de la rivière, [...] je la suivais machinalement jusqu'à ce que j'eusse trouvé un endroit profond. Alors, arrêtée sur le bord et comme enchaînée par un aimant, je sentais dans ma tête une santé fébrile en me disant : « Comme c'est aisé ! Je n'aurais qu'un pas à faire ! [...] » Je commençais à me dire : Oui ou Non ? assez souvent et assez longtemps pour risquer d'être lancée par le oui au fond de cette eau transparente qui me magnétisait¹¹⁷.

Un jour, il lui semble entendre le « oui fatal¹¹⁸ » et la voilà qui se précipite avec sa jument dans l'eau profonde. Il faut l'instinct de survie de Colette et l'intervention rapide de Deschartres pour la tirer de ce mauvais pas. Le précepteur la traite de tous les noms tandis que de grosses larmes coulent sur son visage. La jeune fille jure de ne pas recommencer. Les conversations reprennent, elles portent cette fois sur le libre arbitre et sur les étranges vertiges qui peuvent parfois faire vaciller la raison.

Le 26 décembre 1821, Mme Dupin de Francueil meurt à Nohant, laissant à sa petite-fille la totalité de ses biens et propriétés : la maison de Nohant, les trois fermes et plus de deux cents hectares de terres agricoles ; à Paris, l'hôtel de Narbonne et quelques appartements. René de Villeneuve a été désigné comme tuteur et gestionnaire des biens d'Aurore jusqu'à son mariage. Sophie Dupin arrive à Nohant quelques jours plus tard. Elle soupçonne injustement Deschartres de malversations financières. Elle manifeste haut et fort sa satisfaction de voir sa belle-mère six pieds sous terre et s'en retourne bientôt avec sa fille à Paris où elle s'installe dans l'appartement de la rue Neuve-des-Mathurins.

La vie commune se révèle rapidement difficile. Celle qui était encore, il y a peu, pensionnaire dans l'un des meilleurs couvents de Paris, a des sujets d'intérêt et de conversation, des sentiments à l'égard de sa grand-mère qui irritent profondément Sophie Dupin. Ce bref temps de vie partagée avec sa mère permet à Aurore de prendre pleinement la mesure de tout ce qui la sépare désormais de celle dont elle a tant souhaité autrefois la présence et l'affection.

C'est à l'occasion d'un séjour au château du Plessis-Picard, près de Meulun, chez des amis de sa grand-mère, qu'Aurore fait la connaissance, au mois d'avril 1822, d'un « jeune homme mince, assez élégant, d'une figure gaie et d'une allure militaire¹¹⁹ ». Âgé de vingt-sept ans, Casimir Dudevant est le fils d'une servante et d'un colonel à la retraite, baron d'Empire ; il a été reconnu à sa naissance et l'épouse du colonel Dudevant lui a donné la place de l'enfant de la

maison. C'est une sorte d'Hippolyte Chatiron dans une version plus heureuse. Quand il fait la connaissance d'Aurore, Casimir est sous-lieutenant et vient de terminer ses études de droit. Avec ses parents, il habite, dans le Lot-et-Garonne, le château de Guillery, « maisonnette de cinq croisées [...], meublée comme toutes les bastides méridionales, c'est-à-dire très modestement¹²⁰ ».

Aurore le revoit plusieurs fois, tantôt à Paris, tantôt chez les Roëttiers du Plessis auprès desquels elle séjourne pendant l'été. Casimir Dudevant ne cache pas longtemps ses projets : en homme pragmatique, il évoque la possibilité d'un bonheur domestique. De son côté, Aurore le trouve « sympathique¹²¹ ». Le 18 juin déjà les jeunes gens sont décidés à se marier et les parties officiellement d'accord, non sans peine, sur la situation financière du futur couple. Le mariage d'Aurore Dupin et de Casimir Dudevant est célébré le 17 septembre à Paris, à la mairie du 1^{er} arrondissement d'abord, à l'église Saint-Louis-d'Antin ensuite. Le 18 octobre, Casimir démissionne officiellement de son poste de sous-lieutenant pour vivre de ses rentes, ainsi que le prévoient les arrangements fixés. Le couple arrive à Nohant à la fin du mois.

L'hiver suivant, Aurore est enceinte. Tandis que Monsieur chasse, Madame s'essaie au tricot et à la broderie. Cela ne l'empêche pas de continuer d'écrire à ses amies de pension et de raisonner sur le mariage, les obligations qu'il comprend, les surprises qu'il réserve : « *du côté de la barbe est la toute-puissance*¹²² », écrit avec une pointe d'ironie celle qui n'en parle pas moins de dévouement et d'abnégation à ses amies de pension encore célibataires.

Un fils, prénommé Maurice comme son grand-père et son bisaïeul, naît à Paris le 30 juin 1823. « Ce fut le plus beau moment de ma vie¹²³ », se souvient sa mère plus de trente ans plus tard. Et d'écrire à ses amies : « Mon fils est gros et gras, il a deux dents qui l'ont fait un peu souffrir, mais il n'y pense plus et la rose n'est pas plus vermeille¹²⁴. » L'épistolière n'a pas perdu tout sens de l'observation, tout goût de la généralité non plus. « Mon cher Casimir est le plus agissant de tous les hommes, écrit-elle à Émilie de Wismes qui vient de se marier elle aussi, il ne fait qu'entrer, sortir, chanter, jouer avec son enfant ; à peine si le soir je puis obtenir une ou deux heures de lecture. » Elle ajoute : « J'ai lu quelque part que pour s'aimer parfaitement, il fallait avoir des principes et des âmes semblables, avec des goûts et des habitudes opposés¹²⁵. » Opposés, en effet. Casimir continue de chasser tandis qu'Aurore relit les *Essais* de Montaigne, et se trouve « blessée au cœur du mépris¹²⁶ » qu'il manifeste à l'égard des femmes.

« Au printemps 1824, raconte Sand dans *Histoire de ma vie*, je fus prise d'un grand spleen dont je n'aurais pu dire la cause¹²⁷. » Chagrin de voir Nohant changé (Casimir a fait rectifier les allées du jardin, tuer un paon galeux et abattre les vieux chiens) ? Perte trop récente de la grand-mère que dans la maison tout rappelle ? Autres raisons, anciennes et présentes, avouables et pas, auxquelles on donne le nom de spleen à défaut de trouver un terme adéquat ? Les mêmes mots reviennent en tout cas pour désigner les mêmes maux : désespoir sans cause, accablement, dégoût de la vie, « tristesse sans but et sans nom, maladive peut-être¹²⁸ ».

On ne sait pas grand-chose à l'époque de la dépression, de ses causes, de son évolution et des moyens d'y mettre fin. Il faudra attendre les débuts de la psychanalyse à la fin du siècle pour dépasser les idées reçues sur ce qu'on désigne depuis longtemps sous le nom de « mélancolie » et que les romantiques placent au cœur de la littérature. Dans *La Confession d'un enfant du siècle*, Musset donne à ce mal qui caractérise sa génération une cause politique : parce que Napoléon a disparu et que les Bourbons sont de retour, la jeunesse a perdu toute espérance de gloire et de panache, toute raison de croire à l'avenir. Chez Sand, le mal-être, qu'elle appelle tour à tour tristesse, spleen, abattement, est très profond : « Je me suis laissé ravager par la fatigue et le chagrin », se souvient-elle en 1832. « *Je n'aimais pas la vie*¹²⁹. » Elle précise ailleurs :

J'ai passé ainsi des années, entourée d'une telle indifférence que j'ai compris combien notre individualité est peu de chose, combien une personne de plus ou de moins occupe peu de place dans ce monde et combien il est mesquin et sot, d'être effrayé par la mort, quand personne ne se soucie de votre vie¹³⁰.

Sand sera longue à guérir de cette dépression, que caractérise un profond désintérêt de soi. Ses premiers romans en conservent la trace, qui n'est pas seulement goût du temps ou désespoir propre à une génération désenchantée. Dans *Indiana*, la créole Noun se suicide dans l'étang du jardin tandis qu'Indiana et son ami Ralph projettent de se précipiter dans l'eau du haut d'un rocher ; l'un des jumeaux de *La Petite Fadette* imagine de même de se placer dans un endroit de la rivière et d'attendre que l'eau monte, et bien d'autres héros des romans de Sand songeront à attenter à leurs jours dans quelque moment difficile. La douleur de qui se débat en vain dans un état d'accablement sans remède sera au cœur de *Lélia*, comme elle l'est dans *Jacques*.

En attendant, au-delà de discours convenus sur les joies de la maternité, de propos tout aussi convenus à Casimir, « bon ange¹³¹ » qui manque cruellement quand il est en voyage, la jeune femme continue de chercher dans les livres des réponses aux questions qui la taraudent. Pourquoi vivre ? Comment trouver le bonheur et l'amour véritable ? À quoi sert le mariage ? Quel bonheur est-il censé apporter ?

Le spleen s'installe, ou plus exactement il fait retour. Rien n'y fait, ni le bébé Maurice ni le chasseur Casimir. Ruiné, Deschartres est mort dans des circonstances non élucidées ; quant à Hippolyte, il a épousé une jeune femme assez riche pour lui permettre de vivre de ses rentes et de s'installer non loin de Nohant, au château de Montgivray. Malheureusement, il a appris à soigner son spleen, ou pour le moins à le tenir en veilleuse, par un recours immodéré à l'alcool. Étonnante destinée que celle des deux enfants du jeune Maurice Dupin mort d'une chute de cheval à l'âge de trente et un ans ! Si la littérature va sauver Aurore, une « fureur sauvage à l'endroit du vin et des liqueurs fortes¹³² » va perdre l'enfant de la petite maison. Il finira par en mourir en décembre 1848. Autre « système de suicide¹³³ », explique Sand.

En juin 1825, deux amies de pension, les sœurs Bazouin, passent quelques

jours à Nohant et, pour se distraire, on décide d'un voyage dans les Pyrénées. On se met en route dès le 5 juillet et Aurore, amusée de la nouveauté de la situation, décide de tenir un journal de ce voyage. Celui-ci ne contient pas seulement des observations sur le paysage et le compte rendu de menus événements arrivés en route ; il sourd de ses pages un grand abattement, et quelques observations générales dans le genre de celles-ci :

Le mariage est beau pour les amants et utile pour les saints. [...]

Le mariage est le but suprême de l'amour. Quand l'amour n'y est plus ou n'y est pas, reste le sacrifice. — Très bien pour qui comprend le sacrifice. Cela suppose une dose de cœur et un degré d'intelligence qui ne court pas les rues¹³⁴.

Casimir, lui, continue de chasser activement. Une fois arrivé dans les Pyrénées, « il se lève à deux heures du matin et rentre à la nuit¹³⁵ » ; il tue quelques aigles et traque l'isard, gracieux animal des sommets, difficile à surprendre.

Une amie de rencontre, Zoé Leroy, présente au couple Dudevant un jeune avocat bordelais lui aussi en villégiature à la montagne, Aurélien de Sèze. On fait connaissance, rapidement on se plaît, et le périple pyrénéen prend alors une tournure nettement plus riante : « Je suis dans un tel enthousiasme des Pyrénées, écrit Aurore à sa mère, que je ne vais plus rêver et parler, toute ma vie, que montagnes, torrents, grottes et précipices¹³⁶. » Causerets, Bagnères, le cirque de Gavarnie, la fameuse cascade, les heures de marche qu'il faut pour y arriver, la visite de Lourdes, modeste bourgade atteinte à cheval, la grotte du Loup ou les Espélugues, site naturel particulièrement saisissant (aucune fouille n'en a encore révélé les trésors), enchantent la voyageuse et ses amis de fraîche date. Après quoi, Zoé Leroy, son mari et Aurélien de Sèze reprennent la route de Bordeaux, les Dudevant celle de Nohant après une étape à Guillery.

On a promis de s'écrire et de se revoir. Mais que s'est-on dit au juste, que s'est-il passé entre Aurore et Aurélien ? Des confidences ont été échangées, des serments sans doute, quelques gestes tendres aussi qu'Aurore semble avoir souhaité mesurés. Dès son arrivée à Guillery, elle tient pour Aurélien une sorte de correspondance différée sous forme de journal intime (elle ne sera jamais envoyée). Elle ne dissimule pas sa grande attirance pour le jeune homme, « ange tutélaire¹³⁷ » auquel elle fait le récit de ses souffrances passées. Un long passage en particulier, daté du 24 octobre 1825, contient un récit circonstancié de sa jeunesse, sorte d'embryon d'*Histoire de ma vie*.

Aurore et Aurélien se revoient à Bordeaux à la fin du mois d'octobre. La vive sympathie éprouvée dans les Pyrénées n'est pas dissipée, loin s'en faut. Les lettres qui suivent contiennent de nouveaux aveux mais attestent le souci de tenir l'entraînement naturel dans de chastes limites. Ce point mis à part, l'épistolière s'épanche dans d'admirables lettres sentimentales qui n'ont rien à envier aux modèles du genre. La rhétorique amoureuse sait trouver mille inflexions heureuses pour convaincre. La répétition ne nuit pas et de même la dramatisation de l'amour et des folies auxquelles il pourrait conduire. Parfois, Aurore parle d'éternels regrets et évoque la mort. Elle ne manque pas alors d'écrire : « Ma vie,

mon bien. Adieu¹³⁸ », mais elle recommence le lendemain.

« Ah ! Casimir ! Il dépend de toi que je sois heureuse encore¹³⁹ », écrit-elle pourtant à son mari rentré à Nohant. Elle le répète dans une lettre de dix-huit pages datée du 15 novembre où elle lui avoue son penchant pour l'avocat bordelais et se dit prête à y renoncer. La lettre se termine par une liste de huit articles qui devraient ramener la paix dans le ménage :

Article 1 — Nous n'irons pas à Bordeaux cet hiver. [...]

Article 5 — Si c'est à Nohant que nous passons l'hiver, nous lirons beaucoup d'ouvrages utiles. [...] Nous causerons ensemble après. Tu me feras part de tes réflexions, moi des miennes, toutes nos pensées, nos plaisirs seront en commun. [...]

Article 6 — Jamais de fâcherie, de colère de ta part, de chagrin de la mienne. [...]

Article 7 — Enfin nous serons heureux, paisibles, nous bannirons les regrets, les pensées amères. [...] Plus tard l'éducation de Maurice nous occupera entièrement¹⁴⁰.

Las ! Il y a longtemps que Casimir préfère la chasse à la lecture, que les états d'âme de sa femme ne l'inquiètent plus, qu'il a trouvé auprès de quelque servante accorte des consolations de nature moins compliquée que celles qu'elle lui propose. Il voyage, s'arrange pour être à Nohant quand Aurore n'y est pas, à Paris quand elle est à Nohant. « Monsieur chasse avec passion, avait-elle noté dans son journal de voyage aux Pyrénées en 1825. [...] Sa femme s'en plaint. Il n'a pas l'air de prévoir qu'un temps peut venir où elle s'en réjouira¹⁴¹. »

À Zoé Leroy, Aurore avoue bientôt son intérêt pour un jeune érudit local, Stéphane Ajasson de Grandsagne. Ce dernier n'est pas un inconnu : pendant la maladie de sa grand-mère, en 1820, il était venu à Nohant lui donner quelques leçons d'histoire naturelle. Familier du Museum d'histoire naturelle et élève de Cuvier, il a vingt-quatre ans et est encore célibataire quand il revient à La Châtre et retrouve Aurore qui en a vingt-deux. Aucune trace épistolaire pour trahir la liaison qui les unit vraisemblablement pendant plus d'une année¹⁴². Les lettres qu'Aurore lui a adressées ainsi que celles que le jeune homme lui a fait parvenir ont été détruites.

En décembre 1827, sous prétexte de santé vacillante et de consultation médicale, Aurore fait avec Stéphane un séjour à Paris. En janvier, elle est enceinte et continue de s'épancher dans de longues lettres à Zoé Leroy et à Aurélien de Sèze. À sa mère, elle donne régulièrement des nouvelles de Maurice et détaille les menus événements de Nohant. Elle fait de même avec Casimir toujours en voyage.

Le 13 septembre 1828, soit neuf mois après le séjour à Paris, Aurore accouche d'une fille, prénommée Solange, du nom de la sainte patronne du Berry. « J'avais beaucoup désiré avoir une fille, note-t-elle dans *Histoire de ma vie*, et cependant je n'éprouvais pas la joie que Maurice m'avait donnée¹⁴³. » La discrétion de Stéphane Ajasson de Grandsagne est totale. Cette naissance signe-t-elle la fin de sa relation avec Aurore Dudevant, celle-ci s'est-elle terminée bien avant ? Des années plus tard, Sand dira son dégoût pour les femmes qui, par nécessité, prêtent aux étreintes conjugales leur ventre fécondé par un autre¹⁴⁴. L'illégitimité de Solange demeurera en tout cas un secret soigneusement gardé ; rien ne percera

du côté du jeune homme, qui bientôt se marie et devient père de quatre filles. Lors du mariage de Solange en 1847, toutefois, des rumeurs semblent avoir circulé à ce propos, aussitôt démenties par Sand¹⁴⁵.

Pendant l'automne, Mme Dudevant continue de donner à son mari des nouvelles de Nohant, de Maurice et de sa fille, « grasse comme un petit poulet, et jolie comme une jolie miniature¹⁴⁶ ». Les apparences sont sauves, mais les époux font désormais chambre à part. Les quelques lettres à Zoé Leroy datant de cette période ont été amputées à coups de ciseaux. Impossible d'en savoir davantage.

Les mois passent, Solange grandit, Aurore cherche toujours un remède à son spleen, une issue à une situation conjugale de plus en plus pesante. Elle se risque à mettre par écrit quelques souvenirs de voyage, dont celui qu'elle a fait en Auvergne en 1827. Pour se distraire, elle loue un appartement à La Châtre et y donne quelques réceptions. On y chante en joyeuse compagnie, on fait des vers de circonstance et on se moque des bourgeois. Enfin, on s'amuse un peu ! La petite ville se remet à jaser sur le compte de cette femme mariée, mère de deux enfants, singulièrement peu disposée apparemment à respecter quoi que ce soit, à commencer par sa « condition ». Ragots et calomnies mettent Aurore en fureur. Aux uns, elle lance des mises en garde contre les propos « fort bêtes et fort impertinents » qui lui ont été « charitablement et gratuitement prêtés¹⁴⁷ » ; aux autres, ses amis, elle envoie des lettres drôles dans lesquelles elle parodie le style des journaux satiriques. Elle signe :

Aurore D. *noble*, libérale, canaille, démocrate, hérétique, schismatique, quakress, pamphlétaire, Jacobine, Émigrée, partisan [*sic*] du despotisme, de la république, Dévoté, athée, etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.¹⁴⁸

À son amie Jane Bazouin, devenue comtesse de Fenoyl, Aurore a un aveu plus important à faire. Elle a promis de lui envoyer un texte de sa main. Ce premier manuscrit de roman, *La Marraine*, dont elle détaille à sa correspondante les difficultés de composition, l'occupe tout l'automne. C'est finalement Casimir qui, monté à Paris en novembre, porte le manuscrit à l'amie de sa femme (on ne connaît pas la réaction de la destinataire).

À première vue, l'année 1830 ressemble beaucoup à la précédente. Nouveaux déplacements qui apparaissent comme autant de fuites devant la réalité, nouveau voyage à Bordeaux pour rendre visite à Zoé Leroy (en réalité à Aurélien de Sèze), bref séjour à Paris avec Maurice en mai.

À l'une de ses amies, Mme Gondouin Saint-Agnan, Aurore a adressé l'autoportrait suivant :

Ma physionomie est froide, ma révérence est gauche et mes manières n'ont ni aisance ni grâce. Je ne suis pas timide, mais je n'aime pas qu'on me pénètre, qu'on me juge [...]. C'est pourquoi tout mon désir en me présentant dans une société quelconque, est de ne fixer et de n'attirer l'attention de personne [...]. Moi qui me traîne comme une rosse, avec la taille voûtée et l'air nonchalant, je parais encore plus endormie et plus malade si je me pare des attributs de la jeunesse¹⁴⁹.

Voire. À la fin du mois de juillet, chez ses amis d'enfance, les Duvernety, Aurore

Dudevant rencontre un joli jeune homme de dix-neuf ans qui lui plaît tout de suite. Jules Sandeau poursuit des études de droit mais il a grande envie de devenir écrivain. Cela tombe bien, elle-même rêve d'une autre vie. Pour cela, il faut quitter le Berry et s'en aller vivre à Paris, ce que les amants décident bientôt dans l'enthousiasme des débuts de leur liaison.

La révolution de Juillet a forcé Charles X à abdiquer en faveur de son cousin Louis-Philippe d'Orléans, fils de Philippe-Égalité, élève de Félicité de Genlis à laquelle il doit une éducation peu commune. Les libéraux triomphent, les vieilles perruques, aristocrates collet monté, légitimistes et catholiques bon teint ont perdu la partie. Mis à part quelques conservateurs, le milieu littéraire accueille la nouvelle avec enthousiasme. Un vent de jeunesse et de liberté semble, un moment, souffler sur Paris et sur tout le pays. Coïncidence en apparence fortuite entre le destin d'une jeune provinciale mal mariée et celui de la nation. Bientôt pourtant, de nation et de politique, Aurore Dudevant va sérieusement se mêler ; mais il faudra pour cela que s'achève une métamorphose, celle qui fait d'une jeune femme au passé complexe, au présent passablement compliqué aussi, quelqu'un d'autre, un véritable « romancier ».

1. D'après une copie ancienne de l'extrait d'acte de naissance, reproduit par Georges Lubin in *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. I, p. 1236.

2. *HMV*, p. 501.

3. *Ibid.*, p. 91.

4. Georges Lubin, *Album Sand*, Paris, Gallimard, 1973, p. 11-12.

5. *HMV*, p. 60.

6. Sand se souvient de la manière dont elle fit la connaissance de son demi-frère en ces termes : « Ma grand-mère me dit : “C'est Hippolyte, embrassez-vous, mes enfants.” Nous nous embrassâmes sans en demander davantage et je passai bien des années avec lui sans savoir qu'il était mon frère ; c'était l'enfant de la *petite maison* » (*HMV*, p. 614). Dans ses lettres à son fils, Mme Dupin le désigne sous le seul nom de « la petite maison ».

7. *Ibid.*, p. 768.

8. De cet homme laid, aux « goûts fort prosaïques », Sand a laissé un portrait détaillé (*HMV*, p. 582-585).

9. Cf. Élisabeth Harlan, *George Sand*, New Haven-London, Yale University Press, 2004, chap. 6.

10. *HMV*, p. 513.

11. *Ibid.*, p. 565.

12. *Ibid.*, p. 579.

13. *Ibid.*, p. 581.

14. Sur les modifications apportées par Sand lors de l'édition de ces lettres, voir *HMV*, p. 37-38 (les originaux sont conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris).

15. *Ibid.*, p. 598.

16. *Ibid.*, p. 599.

17. *Ibid.*, p. 605.

18. Cette lettre, datée de Madrid, 12 juin 1808 (*HMV*, p. 606), est conservée dans une enveloppe sur laquelle Sand a écrit plus tard à l'encre bleue « dernière lettre de mon père à sa mère ». Elle porte de nombreuses traces de lectures à la bougie.

19. *Ibid.*, p. 614.

20. *Ibid.*, p. 606.

21. *Ibid.*, p. 617.
22. *Ibid.*, p. 621-623.
23. *Ibid.*, p. 624.
24. *Ibid.*, p. 757.
25. *Ibid.*, p. 630.
26. *Ibid.*, p. 630.
27. *Ibid.*, p. 631.
28. *Ibid.*, p. 1053.
29. *Promenades dans le Berry*, éd. Georges Lubin, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992, p. 29.
30. *Valentine*, Paris, Michel Lévy Frères, 1869 [1832], p. 2 (préface du 27 mars 1852).
31. Sur les propriétés de Sand, voir Pierre Remérand, « George Sand sur ses terres de Nohant », in *George Sand. Une Européenne en Berry*, Châteauroux-La Châtre, Le Blanc, 2004, p. 215-231.
32. Cf., pour plus de détails, Nicole Patureau, *Nohant*, Éditions Ouest-France, 1995, et Anne-Marie de Brem, *La Maison de George Sand à Nohant*, Paris, Éditions du Patrimoine, 1999.
33. *HMV*, p. 661.
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*, p. 649-650.
36. *Ibid.*, p. 660.
37. *Ibid.*, p. 661.
38. « À la même époque, ma grand-mère commença à m'enseigner la musique. [...] elle chantait encore admirablement, [...], quand elle s'enfermait dans sa chambre pour relire quelque vieux opéra [...], j'étais dans une véritable extase. Je m'asseyais par terre sous le vieux clavecin [...] et j'aurais passé là ma vie entière [...]. Elle m'enseigne les principes, et si clairement que cela ne me parut pas la mer à boire. Plus tard, quand j'eus des maîtres, je n'y compris plus rien et je me dégoûtai de cette étude, à laquelle je ne me crus pas propre. Mais depuis j'ai bien senti que si ma grand-mère s'en fût toujours mêlée exclusivement, j'aurais été musicienne, car j'étais bien organisée pour l'être, et je comprends le beau, qui, dans cet art, m'impressionne et me transporte plus que dans tous les autres » (*HMV*, p. 649-650).
39. *Ibid.*, p. 89.
40. *Ibid.*, p. 88.
41. *Ibid.*, p. 1142.
42. *Ibid.*, p. 721.
43. *Ibid.*, p. 720.
44. *Ibid.*, p. 721.
45. *Ibid.*, p. 784.
46. « L'ancien curé de ma paroisse s'était amusé à m'instruire un peu, et j'ai appris le reste en essayant de lire dans les gazettes que notre ancien seigneur lui prêtait », rappellera plus tard Blaise Bonnin, le paysan imaginé par Sand (« Lettre d'un paysan de la Vallée-Noire écrite sous la dictée de Blaise Bonnin », in *Politique et Polémiques*, éd. Michelle Perrot, Paris, Belin, 2004, p. 142).
47. *Ibid.*, p. 773.
48. *Ibid.*, p. 784.
49. *CV*, p. 827, décembre 1842.
50. *HMV*, p. 840.
51. *Ibid.*, p. 826.
52. *Ibid.*, p. 833.
53. *Ibid.*, p. 839-840.
54. *Ibid.*, p. 858.
55. *Ibid.*, p. 785.
56. *Ibid.*, *id.*
57. *Ibid.*, p. 645.
58. *Ibid.*, p. 630.
59. *Ibid.*, p. 702.

60. *C I*, p. 13.
61. *Ibid.*, p. 14-15.
62. *HMV*, p. 854-855.
63. *Ibid.*, p. 859 et 864.
64. *Ibid.*, p. 861.
65. *Ibid.*
66. *Ibid.*, p. 869.
67. *Ibid.*, p. 873.
68. *Ibid.*, p. 876.
69. *Ibid.*
70. *Ibid.*, p. 885.
71. Fonds Sand, 621 590.
72. *C I*, p. 22, vers le 2 ou 3 juillet 1818.
73. *HMV*, p. 889.
74. *Ibid.*, p. 844.
75. *Ibid.*, p. 814.
76. *Ibid.*, p. 1243.
77. *Ibid.*, p. 1242.
78. *Ibid.*, p. 814.
79. *Ibid.*, p. 1242.
80. *Ibid.*, p. 813.
81. *Ibid.*, p. 1242.
82. *Ibid.*, p. 934.
83. *Ibid.*, *id.*
84. Ce tableau n'a pas été identifié ; l'attribution en est vraisemblablement erronée.
85. *Ibid.*, p. 936.
86. *Ibid.*, p. 940.
87. *Ibid.*
88. *La Confession d'un enfant du siècle*, préface de Claude Roy, Paris, Gallimard, « Folio », 1973, p. 173.
89. *HMV*, p. 950.
90. *Ibid.*, p. 982.
91. *Ibid.*, p. 983.
92. *Ibid.*, p. 988.
93. *C I*, p. 24, 15 novembre 1818.
94. *HMV*, p. 1001.
95. *Ibid.*, p. 994.
96. *Ibid.*, *id.*
97. *C I*, p. 33, août ou septembre 1820, à Émilie de Wismes.
98. *Ibid.*, p. 33-34.
99. *Ibid.*, p. 35.
100. *Ibid.*, p. 103, 30 janvier 1823, à Émilie de Wismes.
101. Georges Lubin a publié ou a pu attester l'existence de 17 884 lettres (*Correspondance*, t. I à XXIV), puis de 1 000 autres dans le tome XXV et de 150 autres encore dans le tome XXVI (Tusson, Du Lérot éditeur, 1995). Thierry Body a publié 457 lettres retrouvées (*Lettres retrouvées*, Paris, Gallimard, 2004).
102. *HMV*, p. 1005.
103. *Ibid.*, p. 1007.
104. *Ibid.*, *id.*
105. *Ibid.*, p. 1015.
106. *Ibid.*, *id.*
107. *Ibid.*, p. 1027.
108. *Ibid.*, p. 1035.

109. Le texte est repris sous le titre « Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau » in *George Sand critique, 1833-1876*, Christine Planté (dir.), Tusson, Du Lérot (éd.), p. 149-162. (Voir aussi la notice explicative qui précède, p. 145-148.) Voir aussi l'édition récente d'un manuscrit inédit datant de 1863, *Mémoires de Jean Paille*, qui porte en sous-titre « Étude sur J.-J. Rousseau (époque de sa mort) », in *George Sand Studies*, vol. 29-30, 2010-2011, p. 17-129.

110. Dans cette lettre à Gustave Flaubert du 25 octobre 1871 (*C XXII*, p. 595), Sand évoque le passé et la manière dont elle a peu à peu construit, par ses lectures, ses positions politiques.

111. *CI*, p. 69, juillet 1821.

112. *HMV*, p. 1053.

113. *Ibid.*, p. 1214.

114. *CI*, p. 74, 18 novembre 1821, à Mme Maurice Dupin.

115. *Ibid.*, p. 79.

116. *HMV*, p. 1066.

117. *Ibid.*, p. 1067.

118. *Ibid.*, p. 1068.

119. *Ibid.*, p. 1114.

120. *Ibid.*, p. 1159.

121. *Ibid.*, p. 1117.

122. *CI*, p. 104, 30 janvier 1823, à Émilie de Wismes.

123. *HMV*, p. 1125.

124. *CI*, p. 118, novembre 1823, à la vicomtesse de Cornulier.

125. *Ibid.*, 4 novembre 1823, p. 115.

126. *HMV*, p. 1206.

127. *Ibid.*, p. 1126.

128. *Ibid.*, p. 1135.

129. *C II*, p. 15, 27 janvier 1832, à Charles Meure.

130. *Ibid.*, p. 30, 7 février 1832, à Émile Regnault.

131. *CI*, p. 146, 19 août 1824.

132. *HMV*, p. 1144.

133. *Ibid.*, *id.*

134. *Ibid.*, p. 1148.

135. Sand reprend dans *Histoire de ma vie* l'essentiel de son journal. (Cf. ici *HMV*, p. 1147.)

136. *CI*, p. 162, 28 août 1825.

137. *Ibid.*, p. 195, 17 octobre 1825.

138. *Ibid.*, p. 245, 10 novembre 1825.

139. *Ibid.*, p. 247, 11 novembre 1825.

140. *Ibid.*, p. 291-292.

141. *HMV*, p. 1147.

142. Francine Mallet est la seule biographe de Sand à refuser cette liaison (*George Sand*, Paris, Grasset, 1995, p. 84).

143. *Ibid.*, p. 1174.

144. *C III*, p. 60, 16 octobre 1835, à François Rollinat.

145. Cf. *C VII*, les lettres de mai 1847 et Joseph Barry, *George Sand ou le scandale de la liberté*, Paris, Seuil, 1982, p. 311.

146. *CI*, p. 470 ; 1^{er} novembre 1828.

147. *Ibid.*, p. 507, 6 février 1829, à Mme Périgois mère.

148. *Ibid.*, p. 510, 7 février 1829, à Charles Meure.

149. *Ibid.*, p. 624-625, 30 avril 1830.

DEVENIR SAND

En mai 1832, la parution d'*Indiana* chez l'éditeur parisien Jean-Pierre Roret crée l'événement. Le succès est immédiat et l'ouvrage retiré deux fois avant la fin de l'année. Son auteur, « G. Sand », suscite toutes sortes d'interrogations. Qui se dissimule derrière ce pseudonyme ? La plupart des journaux se répandent en éloges, jugeant « que la main d'une femme avait dû se glisser çà et là pour révéler à l'auteur certaines délicatesses du cœur et de l'esprit, mais [...] que le style et les appréciations avaient trop de virilité pour n'être pas d'un homme¹ ». L'époque continue de penser que les femmes ne sauraient avoir de génie, ni même de réel talent ; leur « nature », ensemble de dispositions physiologiques et psychologiques singulières, qui permet d'ailleurs de les confondre dans un grand tout indifférencié (prenez-en une, elle explique toutes les autres), les en empêche sans doute possible. La toute nouvelle « George Sand » doit vraisemblablement le penser aussi, elle qui a délibérément fait choix d'un prénom masculin pour entrer en littérature.

Dans son petit appartement du quai Saint-Michel, Aurore Dudevant reçoit des visites et s'amuse beaucoup des quiproquos suscités par son déguisement d'*homme* de lettres :

— M. Georges Sand ? — C'est ici. — Peut-on lui parler ? — Il est à vos ordres. — Où est-il ? — Devant vous. — Quoi, Madame, c'est vous qui êtes M. G. Sand ? — Avec votre permission².

En attendant de lever le voile sur l'identité de l'auteur, plus d'un lecteur a rapproché *Indiana* des romans d'un homme de trente-quatre ans au succès grandissant, Honoré de Balzac. Paru l'année précédente, *La Peau de chagrin* a connu un vif succès. Delatouche y songe aussi, qui reproche d'abord à celle qu'il a aidée à faire ses premiers pas en littérature de n'avoir réussi qu'un pastiche. Puis il se rétracte et lui écrit : « Votre livre est un chef-d'œuvre. [...] Croyez votre vieux et grondeur camarade, Balzac et Mérimée sont morts sous *Indiana*³ ! »

Dans *Le National* du 5 octobre 1832, Augustin Sainte-Beuve partage l'enthousiasme de Delatouche et salue « un langage naturel, des scènes d'un encadrement familial, des passions violentes [...] sincèrement éprouvées ou observées ». « Alors, conclut-il, on s'est laissé à aimer le livre, à en dévorer les pages [...] et à le conseiller aux autres sur la foi de son impérieuse émotion⁴. » Le jeune chroniqueur littéraire fait bientôt la connaissance de George Sand et sera

longtemps l'un de ses confidents et de ses défenseurs les plus fidèles.

Aurore Dudevant n'ignore rien de l'homme auquel Delatouche l'a préférée. Elle a rencontré Honoré de Balzac quelques mois auparavant. Frappée de « sa manière neuve et originale », elle l'a d'emblée considéré comme « un maître à étudier⁵ ». Elle a dîné chez lui, rue Cassini, près de l'Observatoire, et y a mangé des glaces « dans ses murs tendus de soie et bordés de dentelle », non sans s'étonner de son goût effréné pour le luxe et la dépense. « Artiste fantaisiste, [...] enfant aux rêves d'or, [Balzac] vivait par le cerveau dans le palais des fées⁶ », se souvient-elle. Son amitié pour l'auteur de *La Comédie humaine* est immédiate et aussi vive que l'estime constante dans laquelle elle tiendra son talent.

La différence profonde existant entre leurs deux œuvres, Balzac l'a énoncée quand il lui a déclaré :

Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être ; moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. [...] J'aime aussi les êtres exceptionnels ; j'en suis *un*. Il m'en faut d'ailleurs pour faire ressortir mes êtres vulgaires [...]. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise⁷.

Cette distinction sera souvent reprise par la critique : à Balzac le roman réaliste, à Sand celui de l'idéal ; au premier « le fleuve du vrai », à la seconde « le fleuve du rêve », ainsi que l'écrit plus tard Émile Zola⁸. Les choses sont évidemment plus complexes, Balzac n'étant pas seulement, loin s'en faut, cet auteur réaliste en qui le créateur des *Rougon-Macquart* a voulu voir l'ancêtre du naturalisme. Les romans que Sand va publier à bon rythme pendant plus d'une quarantaine d'années attestent un vif souci de décrire la réalité mais aussi de la dépasser, notamment par la création de quelques figures et situations idéales, et ce à des fins essentiellement démonstratives.

Sand une fois célèbre, que devient Jules Sandeau ? Dès le mois d'octobre, sa compagne emménage ailleurs, au 19 quai Malaquais, avec sa fille Solange tandis que Maurice, confié aux bons soins de son précepteur, Jules Boucoiran, est demeuré à Nohant avec son père. Quelques mois plus tard, en mars 1833, elle rompt définitivement avec Sandeau. Le jeune homme songe d'abord à mettre fin à ses jours puis, avant de partir pour l'Italie pour se changer les idées, il est hébergé par Balzac qui l'a pris en pitié : de son propre aveu, celui-ci rêve d'en savoir davantage sur sa liaison avec « George », à laquelle il trouve quelque ressemblance avec Ève Hanska mais dont il condamne fermement le comportement⁹.

Jules Sandeau ne connaîtra certes pas la renommée de celle qui a conservé une syllabe de son nom. Sandeau n'a guère été et ne sera jamais « Sand ». Ses nombreux romans et vaudevilles sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. Il n'empêche. Sous le second Empire, l'auteur de *Marianna* (adaptation romancée de sa liaison avec Sand) et de *Mademoiselle de la Seiglière*, bien en cour, occupe le poste de bibliothécaire au palais de Saint-Cloud après avoir été conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Il est élu à l'Académie française en 1858.

Avec la publication de son deuxième roman, *Valentine*, en décembre 1832, la

notoriété de Sand croît encore. Le roman comprend d'admirables descriptions du Berry, des considérations très fines sur la vie de la petite aristocratie de province, des vues pessimistes sur l'amour et le mariage. En décembre, *La Marquise*, nouvelle parue dans *La Revue de Paris*, est saluée par Sainte-Beuve. Celui-ci n'hésite pas à comparer son auteur à un autre jeune auteur talentueux, Prosper Mérimée. François Buloz, directeur de la plus prestigieuse revue littéraire de l'époque, la *Revue des Deux Mondes*, prend contact avec Sand pour l'inviter à faire partie du petit nombre d'écrivains qu'il publie régulièrement dans ses colonnes.

C'en est fait. En quelques mois, Aurore Dudevant est devenue un « romancier » qui compte, dont on attend les publications, que l'on sollicite et que l'on recherche, que l'on rémunère aussi généreusement. Elle écrit à Jules Boucoiran :

Toute la journée [...] je suis obsédée de visiteurs. C'est une calamité de mon métier que je suis un peu obligée de supporter. Mais, le soir, je m'enferme avec mes plumes et mon encre, Solange, mon piano et mon feu. [...] je reçois de tous côtés des propositions. Je vendrai mon prochain roman quatre mille f[rancs]. [...] Je me suis livrée à la *Revue des Deux Mondes* pour une rente de 4000 f. et trente-deux pages toutes les six semaines¹⁰.

Le fait que le « romancier » soit une jolie femme à laquelle on prête des mœurs assez libres fait beaucoup pour attiser les curiosités. Rapidement, la presse s'empare du personnage, commente la moindre de ses apparitions publiques, détaille ses tenues vestimentaires. Les portraits représentant Sand habillée en homme se multiplient ; elle devient le parangon de la femme indépendante, le drapeau de ralliement de toutes les femmes se piquant de savoir et de littérature (selon les hommes). Les légendes qui accompagnent, dans le journal satirique *Le Charivari*, les séries de caricatures d'Honoré Daumier, *Les Bas-bleus* et *Mœurs conjugales*, en constituent des témoignages fort comiques. Dans son numéro du 15 octobre 1839, *Aujourd'hui, journal des ridicules* publie une lithographie en couleurs intitulée « Congrès masculino-foemino-littéraire » : on y voit cinq femmes de lettres du temps, Virginie Ancelot, Eugénie Foa, Sophie Gay et Delphine de Girardin (campée en « vicomte de Launay », nom de plume qu'elle utilise dans *La Presse*) entourant Sand, debout, en redingote et fumant le cigare.

L'année 1833 est singulièrement agitée dans le domaine éditorial comme dans le domaine sentimental. Avec une énergie peu commune, « George Sand » s'offre quelques belles passions et publie un ambitieux roman ainsi que plusieurs nouvelles, comme s'il fallait compenser coûte que coûte et à toute vitesse des années d'attente, de souffrances et d'interrogations sur soi. Elle rappelle dans *Histoire de ma vie* :

Être artiste ! oui je l'avais voulu, non seulement pour sortir de la geôle matérielle où la propriété, grande ou petite, nous enferme dans un cercle d'odieuses petites préoccupations ; pour m'isoler du contrôle de l'opinion en ce qu'elle a d'étroit, de bête, d'égoïste, de lâche, de provincial ; pour vivre en dehors des préjugés du monde, en ce qu'ils ont de faux, de suranné, d'orgueilleux, de cruel, d'impie et de stupide ; mais encore et avant tout pour me réconcilier avec moi-même, que je ne pouvais souffrir oisive et inutile [...] ¹¹.

Désormais lancée dans le Tout-Paris littéraire et artistique, Sand fait d'abord la connaissance d'une comédienne célèbre, Marie Dorval, interprète des grands rôles féminins du théâtre romantique, celui de Hugo, Dumas et Vigny (elle entretient alors une liaison avec l'auteur de *Chatterton*). Son caractère généreux et sa grande beauté ne laissent pas Sand indifférente. Pendant quelques mois, les deux femmes ne se quittent plus, à la grande consternation de Vigny qui vitupère contre « cette Sapho¹² » et en fait dans son *Journal* le portrait suivant :

Son aspect est celui de la Judith célèbre du Musée [celle de Cristofano Allori au Louvre]. Ses cheveux noirs et bouclés et tombent sur son col à la façon des anges de Raphaël. Ses yeux sont grands et noirs, formés comme les yeux modèles des mystiques et des plus magnifiques têtes italiennes. Sa figure sévère et immobile, le bas du visage peu agréable, la bouche mal faite. Sans grâce dans le maintien, rude dans le parler, homme dans la tournure, le langage, le son de la voix et la hardiesse des expressions¹³.

À Marie, George envoie des lettres qui ne font pas mystère de la nature de son attachement. Elle soupire, brûle, s'impatiente et attend la fin des représentations pour retrouver la comédienne chez elle. Elle lui écrit :

Je ne trouve pas une seule nature franche, vraie, forte, souple, bonne, généreuse, gentille, grande, bouffonne, excellente, complète comme la tienne, lui écrit-elle. Je veux t'aimer toujours, soit pour pleurer, soit pour rire avec toi¹⁴.

Cette liaison se transforme bientôt en une amitié profonde et indéfectible (vraisemblablement quand Sand fait la connaissance de Musset). Outre les pages qu'elle consacre à Marie Dorval dans plusieurs de ses écrits¹⁵, Sand s'inquiétera régulièrement de sa situation financière et de celle des membres de sa famille, acteurs comme elle, qu'elle aidera à plusieurs reprises.

L'auteur d'*Indiana* continue de chercher une passion partagée avec un(e) artiste, et ce rêve ne l'abandonnera pas de longtemps. Rêve de communion physique et intellectuelle qui lui fait dire : « Le véritable amour, c'est quand le cœur, l'esprit et le corps se comprennent et s'embrassent. L'embrassement et la sympathie de ces trois choses se rencontrent une fois en mille ans¹⁶. » Par l'entremise de Sainte-Beuve, elle fait la connaissance de Prosper Mérimée qui, séduit, décide de passer la nuit avec elle. C'est l'échec. La place parisienne retentit de ce fiasco, « la plus incroyable sottise de ma vie¹⁷ », raconté par Sand dans une lettre à Sainte-Beuve qui a circulé.

À la fin du mois de juin 1833, elle rencontre Alfred de Musset à un dîner réunissant quelques jeunes littérateurs du moment (elle y est la seule femme). De six ans son cadet, le vicomte a publié en 1829 les *Contes d'Espagne et d'Italie* qui ont assuré sa réputation de dandy inspiré. Il vient de faire paraître *Les Caprices de Marianne*. Musset fréquente beaucoup les cafés, les restaurants à la mode, les coulisses des théâtres et les bordels. Ses amis vantent ses prouesses sexuelles et colportent, faussement offusqués, ses excès de toutes sortes. Instable, violent à l'occasion, le talentueux poète est parfois victime de crises délirantes accentuées par les effets de l'alcool¹⁸. Il lui faut peu de temps toutefois pour tomber éperdument amoureux du joli brin de romancier qui se fait appeler George. Il le

lui déclare par lettre le 25 juillet :

Mon cher George, j'ai quelque chose de bête et de ridicule à vous dire. Je vous l'écris sottement au lieu de vous l'avoir dit [...]. Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour où j'ai été chez vous. [...] Maintenant, George, vous allez dire : encore un qui va m'ennuyer ! [...] Mais je sais que vous êtes bonne, que vous avez aimé, et je me confie à vous, non pas comme à une maîtresse, mais comme à un camarade franc et loyal¹⁹.

D'emblée, Sand est appréhendée par Musset comme un être double : une femme certes, que l'on peut rêver de serrer dans ses bras, en même temps qu'un véritable compagnon de littérature. Et c'est bien ainsi qu'elle-même avouera aimer son poète : « avec une force toute virile et aussi toutes les tendresses de l'amour féminin²⁰ ». Dès ses débuts à *Figaro*, Sand a considéré l'écriture et la publication comme des activités à vivre et à partager entre camarades (elle reconduit ainsi tacitement l'idée selon laquelle la création, le talent, l'activité intellectuelle sont l'apanage des hommes). Prise autrefois pour Maurice Dupin réincarné, courant les champs comme un gamin avec les petits paysans de son âge, portant la blouse et le pantalon pour monter à cheval, elle a fait durant son enfance l'expérience d'une transgression des limites, celles, invisibles mais combien efficaces, qui séparent le masculin du féminin. Avant de devenir « George Sand » et de s'identifier peu à peu au personnage qu'elle a créé pour la littérature, avant de se reconnaître intellectuellement comme *un* auteur (aucune des préfaces de ses nombreux romans ne porte la trace grammaticale du sexe auquel elle appartient), elle a vécu d'étranges confusions de rôles et de comportements.

Maîtresse de Marie Dorval, « résumé de l'inquiétude féminine arrivée à sa plus haute puissance²¹ », Sand sera ensuite celle d'un Musset volontiers ramené au statut d'enfant quand il ne s'agit pas de compagnonnage littéraire. Bisexualité qui trouvera son plein exercice dans la pratique du « métier d'écrire²² », et que ne contredisent pas les affirmations de Sand quant à sa préférence pour les hommes, amants et amis²³.

Dans l'œuvre du « romancier », cette tension entre les deux sexes est partout. À commencer par *Lélia* qui paraît en juillet. Le roman est certes signé « George Sand », mais c'est bien d'une femme qu'il s'agit et de son incapacité à répondre aux interrogations existentielles qui l'habitent et la rongent. Vieilles inquiétudes, qui remontent loin dans le temps. Les lecteurs attendaient un roman dans le genre des deux précédents, une nouvelle histoire de femme mal mariée comportant quelques arguments bien affûtés sur la condition féminine ; il n'en est rien : le troisième roman est plus ambitieux, et plus dérangeant. *Lélia* interroge sans relâche les hommes qui l'entourent sur le sens et la raison de l'existence. Les religions et les systèmes philosophiques sont passés en revue et discutés (comme au temps des conversations avec Deschartres). Pas un ne répond de manière satisfaisante au profond mal-être de la jeune femme et à son envie d'en finir. L'amour pourrait la sauver, mais Sténio, le jeune poète amoureux d'elle, n'est guère convaincant ; *Lélia* est d'ailleurs incapable d'aimer charnellement et écoute avidement les récits de son amie Pulchérie, une prostituée, dans l'espoir de

comprendre ce que signifient la liberté des corps, le désir, la jouissance. Elle finit par périr sous les coups du moine qui la convoitait, fin « gothique » comme le roman de l'époque en compte à profusion (Eugène Delacroix en fera un pastel). Dans *Lélia*, Sand se reconnaît « absolument et complètement²⁴ » ; l'ouvrage résume admirablement, dit-elle, ses propres « agitations morales²⁵ ».

La plupart des lecteurs sont décontenancés. Choqués par la grande franchise de ce roman d'un nouveau genre, les critiques atteignent une virulence inusitée. On parle même d'un duel entre Capo de Feuillide, qui n'a pas craint d'insulter l'auteur dans un article de *L'Europe littéraire* du 9 août, et Gustave Planche, l'un des amis journalistes de Sand. Musset en rit et en fait une chanson²⁶. Puis il lui déclare :

Il y a dans *Lélia* des vingtaines de pages qui vont droit au cœur, franchement, vigoureusement, tout aussi belles que celles de *René* [de Chateaubriand] et de *Lara* [de Byron]. Vous voilà George Sand ; autrement vous eussiez été Mme une telle, faisant des livres. [...] Mon cher Monsieur George Sand [...] est désormais pour moi un homme de génie²⁷.

Sainte-Beuve, auquel ont été lues des parties du roman en gestation, vole au secours de son amie. « *Lélia*, avec ses défauts et ses excès », écrit-il dans la *Revue des Deux Mondes* du 25 août, « méritait grandement d'être osé. Si la rumeur du moment lui semble contraire, la violence même de cette rumeur prouve assez l'audace de l'entreprise ».

Sand donnera une nouvelle version de *Lélia* en 1839 (c'est, avec *Spiridion*, récit d'un itinéraire spirituel raconté par un jeune moine, la seule œuvre qui fasse l'objet d'un remaniement). Si, de son aveu même, les préoccupations qu'elle y exprime rencontrent celles de sa génération, elle n'en a pas moins réussi à donner une forme romanesque à des inquiétudes très personnelles, y compris sur la place de la sexualité dans l'amour. Que la franchise de cette « mise à nu » ait pu choquer, tout particulièrement de la part d'une femme, n'est pas pour surprendre.

La fin de l'été et l'automne 1833 ressemblent à un rêve. Alfred de Musset est un amant attentif, uniquement occupé de sa gracieuse maîtresse. À Sand, il envoie des vers :

Te voilà revenu, dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour, mon bien suprême, et que j'avais perdu.
[...]
Jamais amant aimé, mourant sur sa maîtresse,
N'a dans deux yeux plus noirs bu ta céleste ivresse —
Nul sur un front plus beau ne t'a jamais baisé²⁸.

Il en fait de charmants portraits au crayon et à l'encre, parfois rehaussés de couleurs : George à l'éventail, George à la lampe, George chaussée de mules brodées, George au large chapeau à plume, accompagnée de Solange et de sa bonne²⁹. Pour s'amuser, Musset recourt parfois au portrait-charge : pour George de gros yeux, un nez volumineux, une chevelure épaisse disposée en bandeaux ;

pour lui, d'énormes boucles de cheveux encadrant un visage allongé, un très long nez, des lèvres épaisses. Il dessine aussi Solange et accompagne le portrait de cette légende : « Le fruit incestueux d'une carpe et d'un lapin offert à la ménagerie royale par le docteur G. S. » ; à la fillette de six ans aux joues rebondies il prête ces mots : « Je m'en fous ben³⁰ ! » L'amant a-t-il reçu quelque confiance à ce propos ?

En août, un bref séjour à Fontainebleau fait un instant vaciller le rêve. Lors d'une promenade en forêt, au rocher du Franchard, Musset est victime d'hallucinations et menace de se jeter dans le vide. Au retour à Paris tout rentre dans l'ordre. Sand continue d'écrire et de publier à bon rythme, très soucieuse de respecter le contrat qui la lie à la *Revue des Deux Mondes* et de toucher l'argent qui lui revient. Elle ébauche un roman historique, *Une conspiration en 1537*, dont Musset s'inspire directement pour *Lorenzaccio*. En décembre, le poète obtient enfin de sa mère l'autorisation pour faire avec George un voyage en Italie. Rome ou Venise ? Les deux villes sont tirées au sort : ce sera la célèbre Cité des doges.

Le voyage à Venise est certainement l'épisode le plus connu de la vie de George Sand comme de celle d'Alfred de Musset. Il a été cent fois raconté et mis en images. Certains ont vilipendé la femme volage, d'autres le libertin cynique qui court les bordels aux premiers signes de la maladie de sa maîtresse. Sans doute l'aventure confirme-t-elle ce que le séjour à Fontainebleau avait laissé deviner : l'état dépressif de Musset, parfois victime d'autoscopie, les idées suicidaires d'un homme alcoolique accentuées par la fièvre typhoïde qu'il a contractée dès son arrivée en Italie ; elle souligne par ailleurs chez Sand un irrépressible besoin d'aimer et de se faire aimer. L'amant déçoit-il ? Elle cherche aussitôt quelqu'un d'autre. La chose la plus étonnante sans doute est le caractère très médiatisé de l'aventure. Les amis en parlent et se montrent les lettres qu'ils ont reçues ; le milieu littéraire s'agite et prend parti ; à l'occasion la presse s'en mêle. Sur le bateau qui les mène de Lyon à Avignon, les amants célèbres croisent Stendhal (Musset le croque complètement ivre, « dansant autour de la table³¹ »). Après avoir visité Bologne et Ferrare, ils descendent dans un luxueux hôtel vénitien, l'*albergo reale* Danieli où Sand est accueillie comme un grand nom de la littérature française.

De la fin du mois de décembre 1833 au mois de juillet 1834, la jeune femme vit à Venise. Une fois Musset rentré à Paris (en mars 1834), elle occupe, dans un quartier populaire, quelques pièces de la maison de Pietro Pagello, jeune médecin auquel elle a déclaré son amour par lettre au chevet de son amant délirant de fièvre. Elle se remet à travailler d'arrache-pied, inquiète de l'argent qui n'arrive pas et de ses enfants. Toutefois, les couleurs changeantes de la lagune, le ciel somptueusement étoilé la nuit, la profusion des fleurs et des fruits, des vins et des poissons, le bagout des gondoliers, les barcarolles : « *Coi pensieri malinconici / No te sta a tormentar*^{32, 33} », tout, à Venise, l'enchanté. Bien des romans et nouvelles s'en souviendront.

À peine les amants sont-ils séparés qu'ils recommencent à s'écrire, essentiellement pour parler de leur amour. Musset envoie parfois des regrets

versifiés³⁴. Pragmatique, Sand n'hésite pas à le charger de toutes sortes de courses (livres à se procurer, nouvelles de son fils à prendre, argent à demander à Buloz), courses qu'il effectue et dont il rend compte avec empressement.

Sous le couvert d'un nouveau déguisement, Sand décide de publier une série d'articles sur les lieux qu'elle a visités et ceux qu'elle habite, sorte d'autofiction où la voix narrative est celle d'un voyageur. « George » rappelle dans la préface à l'édition en volume de 1837 :

En parlant tantôt comme un écolier vagabond, tantôt comme un vieux oncle podagre, tantôt comme un jeune soldat impatient, je n'ai fait autre chose que de peindre mon âme sous la forme qu'elle prenait à ce moment-là³⁵.

Le même rêve de liberté, de voyage que l'on fait à pied, déguisé en homme, se retrouve dans *Consuelo* où, pendant des jours, la jeune *zingarella* court la campagne en route pour Vienne avec le jeune Haydn, les jeunes gens se faisant passer pour de pauvres musiciens³⁶.

Les deux premières lettres ouvertes signées « le voyageur » ont été envoyées à Musset avant leur publication pour approbation ; elles lui sont adressées. Ainsi le vécu ne cesse-t-il pas de se transformer en discours, en lettre, en roman ; tout est objet de littérature.

L'été 1834 voit Sand de retour en France en compagnie de Pagello. Elle le quitte bientôt pour rejoindre Nohant où l'attendent ses enfants. À Paris, Pietro Pagello est laissé à la recommandation de quelques amis et tente apparemment de vendre des tableaux italiens qu'il a emmenés avec lui afin de disposer d'un peu d'argent. Rendue à l'affection des siens, sa maîtresse semble déjà l'avoir oublié.

Au début de l'automne, alors que le jeune médecin regagne l'Italie singulièrement meurtri de l'aventure qui l'a jeté dans les bras d'une femme célèbre (il en laissera un récit circonstancié³⁷), Sand et Musset renouent : « La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard³⁸ », déclare le poète. Ils se séparent à nouveau en novembre. Quelques fragments de journal font état du désespoir de Sand, « les cheveux coupés [elle les a envoyés à Musset dans une tête de mort³⁹], les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux⁴⁰ » (Delacroix a laissé de Sand à cette époque un portrait saisissant⁴¹).

Les amants se réconcilient en janvier, mais pour peu de temps. Quand Sand fuit à Nohant au mois de mars 1835, Musset a déjà décidé de donner une forme romancée à la relation sentimentale qu'il vient de vivre. *La Confession d'un enfant du siècle* paraît l'année suivante. Sand juge le livre « magnifique », « très supérieur à *Adolphe* de Benjamin Constant⁴² » :

[J]e me suis mise à pleurer comme une bête en fermant le livre, écrit-elle à Marie d'Agoult. Puis j'ai écrit quelques lignes à l'auteur pour lui dire [...] que je l'avais beaucoup aimé, que je lui avais tout pardonné, et que je ne voulais jamais le revoir⁴³.

En 1859, deux ans après la mort de Musset dont la carrière a tourné court malgré sa nomination à l'Académie française en 1852, Sand livrera sa version des

faits dans *Elle et Lui*, non sans susciter la polémique⁴⁴. *Roman* dans les deux cas, dramatique et grandiloquent chez Musset, trop soucieux sans doute de justification chez Sand. Les lettres sonnent plus juste. Malgré la réécriture de certains passages, la censure d'un certain nombre d'autres (coups de ciseaux ici, coups de crayon là), celle qui fut appelée Georgette, Georgeot, « mon frère, mon ange, mon oiseau, ma mignonne adorée⁴⁵ » ne se résoudra pas à les publier de son vivant. La correspondance échangée par Sand et Musset paraîtra pour la première fois en 1904⁴⁶.

Rien n'arrête plus le « romancier » : nouvelles et lettres ouvertes dans la *Revue des Deux Mondes*, publication de *Jacques* chez l'éditeur Félix Bonnaire, roman épistolaire qui suscite la controverse parce qu'un mari s'y suicide (il fera l'admiration de Flaubert et de Zola), puis d'*André*, histoire des amours d'un jeune aristocrate et d'une grisette, et de *Leone Leoni*, imaginé comme un pendant, avec inversion des rôles, de *Manon Lescaut* de Prévost. Si, pense Sand, les hommes disposent d'une évidente liberté de conduite, tel n'est pas le cas des femmes, incapables de secouer le joug des idées reçues et des contraintes imposées par la société. Les fictions le montrent et le démontrent de multiples façons.

En mai 1835, au journaliste saint-simonien Adolphe Guérout qui s'est permis de critiquer ouvertement son port du costume masculin, Sand déclare :

Critiquez mon costume dans d'autres idées et dans d'autres termes, si vous avez envie de disserter gravement sur un accessoire aussi puéril [...]. Soyez rassuré, je n'ambitionne pas la dignité de l'homme. Elle me paraît trop risible pour ne pas être préférée de beaucoup à la servilité de la femme. Mais je prétends posséder aujourd'hui et à jamais la superbe et entière indépendance dont vous seuls croyez avoir le droit de jouir⁴⁷.

C'est on ne peut plus clair. La littérature a permis cette déclaration d'indépendance ; la notoriété a autorisé cet aplomb et cette lucidité sur ses propres positions. « Vous voilà George Sand », avait déclaré Musset à la lecture de *Lélia*. Il ne se trompait pas. C'est *Lélia*, « George Sand » imprimé pour la première fois en toutes lettres sur sa couverture, qui signe véritablement la naissance du « romancier » :

En voyant que [...] on attaquait violemment tout dans mon œuvre, jusqu'au nom dont elle était signée, rappelle Sand alors qu'elle évoque la réception houleuse de *Lélia* dans *Histoire de ma vie*, je maintins le nom et poursuivis l'œuvre. Le contraire eût été une lâcheté⁴⁸.

Trois ans après la publication d'*Indiana*, auteur déjà d'une dizaine de nouvelles et de six romans, « George Sand » existe bien et n'a plus rien à prouver à personne. Elle est femme *et* homme de lettres, assumant non sans humour ce double postulat, faisant toutefois plus de cas de George, le romancier, que de son double femelle. Elle écrit à Scipion du Roure :

Madame Sand a dit à M. George tout ce que vous avez de bienveillance et de sympathie pour lui. Madame Sand est une bête que je ne vous engage pas à connaître et qui vous ennuerait mortellement ; mais George est un excellent garçon, plein de cœur et de reconnaissance pour ceux qui veulent bien l'aimer⁴⁹.

Dans le long processus d'avènement de soi en un autre, reste une ultime étape. Il s'agit de ne plus être une « femme esclave, mais [une] femme libre autant que notre méchante législation le permet⁵⁰ ». En octobre, une séparation judiciaire d'avec Casimir Dudevant est mise en requête au tribunal de La Châtre. À l'avocat Louis Michel qui la défend, Sand résume dans une très longue lettre treize années de vie conjugale difficile et apporte quelques précisions sur des relations qui se sont rapidement détériorées :

Il y avait eu dans la conduite et dans les manières de M. Dudevant à mon égard, une habitude toujours croissante de fiel, de raillerie grossière, d'amertume poignante, brutale, continuelle [...]. Depuis septembre 1828, époque de notre séparation de chambres, l'amertume de M. Dudevant et son indignation contre ce qu'il appelait mon dédain, cherchèrent des distractions dans des orgies de tout genre. Il s'habitua à des excès de vin qui le rendent irritable sans aucun motif et le poussent à des accès de colère et de déclamation furieuse. [...] La conduite de M. Dudevant devint si dissolue, si bruyante, ses fanfaronnades de libertinage si déplacées [...], le silence de mes nuits fut si souvent interrompu par le vacarme de ses plaisirs [...] que mon plus grand désir fut de voir entrer mon fils au collège afin de quitter Nohant sans me séparer de lui⁵¹.

Les procédures de séparation prévues par le code Napoléon sont longues et compliquées. Les juges conservent à l'égard de la femme infidèle, même quand son mari l'est aussi, des préjugés extrêmement défavorables. Dans cette affaire, Sand peut de plus craindre que sa notoriété d'écrivain et sa réputation de femme « publique » ne soient retenues contre elle. Elle mène donc pendant quelques mois « une vie monacale⁵² », soucieuse de ne pas indisposer les membres du tribunal. À Marie d'Agoult, avec laquelle elle est depuis peu liée d'amitié, elle annonce : « Le réveil sera terrible. Le lendemain de ma victoire, je jette ma béquille, je mets le feu aux quatre coins de la ville, je passe au galop de mon cheval sur le ventre du président et des juges⁵³. »

Le 16 février 1836, le tribunal prononce la séparation des époux Dudevant. Aurore Dupin recouvre tous ses biens et obtient la garde de ses enfants. Elle déclare à Sosthène de La Rochefoucauld :

Vous saurez donc que je viens de faire une guerre conjugale et maternelle, et que j'ai gagné la bataille. [...] Enfin j'ai mes enfants, et ma fortune par-dessus le marché ; [...] j'ai de quoi reposer ma tête sans trop m'excéder de travail, et la maison paternelle ne se fermera plus devant moi. [...] Me voici donc fixée en province et fort contente de mon sort⁵⁴.

Après divers appels tentés en vain par Casimir Dudevant, la procédure est close le 29 juillet⁵⁵. La voilà enfin acquise, « la superbe et entière indépendance » ! Cette fois, « George Sand » n'a plus de maître et ne dépend plus de personne. Elle ne portera plus jamais d'autre nom que celui qu'elle s'est donné.

Même si elle s'est fait quelques fidèles amis, parmi lesquels Balzac et Sainte-Beuve, Sand a mesuré le conformisme du milieu littéraire comme la versatilité de la presse parisienne. Les portraits-charges, les attaques, les insultes d'un « tas de Mirmidons crottés, criards, haineux, je ne sais de qui, en fureur je ne sais pourquoi⁵⁶ » ne cessent pas. « Je ne crois pas que la vie privée soit du domaine de la critique, fait-elle savoir à Alfred de Montferrand, qui a dirigé une *Biographie des femmes auteurs contemporaines*, et je n'aime ni le blâme ni la louange qui s'adressent à ma personne⁵⁷. » C'est Jules Janin qui, dans cette entreprise, a signé l'article consacré à Sand ; il commence en ces termes :

Qui est-il ou qui est-elle ? Homme ou femme, ange ou démon, paradoxe ou vérité ? Quoi qu'il en soit, c'est un des plus grands écrivains de notre temps. D'où vient-elle ? Comment nous est-il arrivé ? Comment tout d'un coup a-t-elle ainsi trouvé ce merveilleux style aux mille formes, et dites-moi pourquoi il s'est mis ainsi à couvrir de ses dédains, de son ironie et de ses cruels mépris la société tout entière ? Quelle énigme cet homme, quel phénomène cette femme⁵⁸ !

Les allusions à la double nature de Sand ne vont pas cesser de sitôt. Celle-ci n'ignore pas non plus qu'elle est désormais regardée par bien des gens comme une femme « perdue », tout simplement parce qu'elle écrit. Son fils Maurice, alors interne au lycée Henri-IV, lui raconte :

L'autre jour [...], ils [ses compagnons de classe] m'ont dit toutes sortes de choses, parce que tu es une femme qui écrit, que tu n'es pas une bégue[u]lle comme la plupart des mères des élèves qui sont au collège. Eh bien, mille bombes quand j'y pense ils te nomment, je ne pourrai pas te dire le mot parce qu'il est trop vilain, P...⁵⁹

À partir de la publication de *Simon* en juillet 1836, Sand va faire plus nettement du roman une tribune où « illustrer » ses idées. De solides convictions en matière de justice sociale, une grande attention portée aux conditions de vie des gens modestes, un plaidoyer constant pour la liberté et l'égalité des sexes et des classes, des vues précises sur la société telle qu'elle devrait être sous la houlette d'une « main divine⁶⁰ », constituent l'essentiel de positions qui font écho à celles des premiers socialistes, fouriéristes et saint-simoniens, positions qu'elle exprime et défend inlassablement dans ses lettres à des destinataires de plus en plus nombreux. Elles guident également les choix que Sand effectue dans sa vie personnelle, les amis avec lesquels elle décide de se lier, les actions auxquelles elle s'associe avec eux.

Pour comprendre son intérêt grandissant pour la chose politique, il faut commencer par rappeler sa déception devant une révolution « toute gâtée⁶¹ » en juillet 1830, son étonnement quand elle assiste en 1831 à une séance de la Chambre, son indignation devant le massacre des républicains au cloître Saint-Méry en juin 1832 alors qu'*Indiana* vient de sortir. L'histoire en train de se faire et ce qu'elle appelle avec ses amis « la question sociale⁶² » ne l'ont jamais laissée indifférente. En avril 1835, habillée en homme, elle assiste au procès des ouvriers lyonnais défendus par quelques ténors de l'opposition, Ledru-Rollin, Barbès, Garnier-Pagès et Louis Michel, dit Michel « de Bourges » à cause du rôle qu'il a

joué dans l'insurrection de cette ville en 1830. Ce républicain convaincu, orateur de grand talent, de sept ans son aîné, exercera sur elle, pendant les deux ans que dure leur liaison, une influence intellectuelle incontestable (la sixième lettre des *Lettres d'un voyageur* lui est adressée).

C'est l'avocat Louis Michel qui communique à Sand son enthousiasme pour l'idéal républicain ; c'est chez l'abbé Félicité de Lamennais, dont elle fait la connaissance en mai 1835, qu'elle trouve ce catholicisme social qui aura longtemps sa préférence en matière religieuse ; c'est enfin de Pierre Leroux, avocat d'un socialisme humanitaire, avec lequel elle débute une correspondance en décembre 1836, qu'elle fait son maître à penser. « Mes amis sont démocrates, et pour cause ; ils ont de gros souliers et des cravates un peu mal roulées⁶³ », prévient-elle.

Auteur des *Paroles d'un croyant* condamné par le Vatican pour sa critique du pouvoir temporel de l'Église, Lamennais est « petit, maigre et souffreteux », mais, affirme Sand, « quel rayon dans sa tête⁶⁴ ! » Ses dissensions avec l'Église, sa défense d'une forme de démocratie et d'un catholicisme plus attentif aux questions sociales l'ont rendu sympathique à Sand. Dans un mouvement d'enthousiasme, elle n'hésite pas à se déclarer sa « disciple » et à l'inviter à Nohant où il séjourne, non sans alimenter les cancans.

Dans *La Presse* du 8 mars 1837, Delphine de Girardin note ironiquement : « Chaque nouvelle relation de Sand est un nouveau roman. L'histoire de ses affections est tout entière dans le catalogue de ses œuvres⁶⁵. »

Flatté de compter une femme célèbre parmi ses relations, l'abbé lui ouvre les colonnes du journal *Le Monde*, qu'il dirige. Pendant l'hiver 1837, Sand y publie plusieurs lettres ouvertes sur la condition féminine. Elle écrit à l'abbé :

[M]e voilà lancée, et j'éprouve le désir d'étendre ce cadre des *Lettres à Marcie* tant que je pourrai y faire entrer des questions relatives aux femmes. J'y voudrais parler de tous les devoirs, du mariage, de la maternité, etc. [...] Pour vous dire en un mot toutes mes *hardiesses*, elles tiendraient à réclamer le Divorce dans le mariage. J'ai beau chercher le remède aux injustices sanglantes, aux misères sans fin, aux passions souvent sans remède qui troublent l'union des sexes, je n'y vois d'autre issue que la liberté de rompre et de réformer l'union conjugale⁶⁶.

L'association tourne bientôt court : « [Lamennais] me demandait de la littérature sans idées, se souvient Sand, et de la philosophie sans conclusion⁶⁷. » De caractère ombrageux, le réformateur a la réputation de préférer de beaucoup les pénitentes aux révoltées. Quand Sand défend le divorce, il se fâche, rompt avec elle et, tandis qu'elle continue à le défendre, se moque ouvertement d'elle avec ses amis. Les *Lettres à Marcie* cessent de paraître dans *Le Monde*, mais Sand en fait un volume, publié en 1838.

Pierre Leroux de son côté est entré comme journaliste au *Globe* avant de se convertir aux idées du saint-simonisme puis de prendre quelque distance vis-à-vis de ce qui est alors l'un des courants dominants de la pensée radicale. Avec Jean Reynaud, il se lance dans la rédaction, inachevée, de l'*Encyclopédie nouvelle* (il proposera à Sand la rédaction des articles « Spleen » et « Espérance »). En 1840, il

publie l'un de ses ouvrages les plus importants, *De l'individualisme et du socialisme* ; les idées politiques de Sand en demeureront profondément marquées. La confiance de Leroux dans une société vouée par Dieu à la perfectibilité, ses vues résolument égalitaires en matière de classe et de sexe ont tout pour emporter l'adhésion de celle qui cherche son chemin dans le maquis des théories politiques de l'époque. Sand écrit dans *Histoire de ma vie* :

[Leroux] était dès lors le plus grand critique possible dans la philosophie de l'histoire ; [...] il faisait apparaître le passé dans une si vive lumière, et il en promenait une si belle sur tous les chemins de l'avenir, qu'on se sentait arracher le bandeau des yeux comme avec la main⁶⁸.

Également fascinée par Lamennais et Leroux qu'elle considère comme « deux des plus grandes intelligences de notre siècle⁶⁹ », Sand sympathise elle aussi un moment avec le mouvement saint-simonien. Si elle adhère à la critique de la propriété, elle se méfie néanmoins des théories portant sur une sexualité libre et partagée ; elle ne comprend pas non plus le rêve oriental des disciples de Saint-Simon (celui qui va les conduire à une étonnante expédition en Égypte) et les voudrait davantage « soldats⁷⁰ » du progrès que doux visionnaires. Elle écrit aux saint-simoniens de Paris qui lui demandent son soutien :

Je suis l'enfant de mon siècle ; j'ai subi ses maux, j'ai partagé ses erreurs, j'ai bu à toutes ses sources de vie et de mort, et si je suis plus fervent [*sic*] que la masse, pour désirer son salut, je ne suis pas plus savant [*sic*] qu'elle pour lui enseigner le chemin⁷¹.

De quel parti est-elle ? « Ni saint-simonien, ni républicain (je me suppose homme un instant)⁷² », déclare bientôt Sand (pour laquelle la politique est chose masculine) au saint-simonien Adolphe Guérout qui lui a demandé de rejoindre officiellement son « Église ». Ses positions politiques s'affinent, ses idées jacobines se précisent. Sand écrit à la lecture des premiers volumes de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* de Roux :

La Gironde a perdu ses chefs sous Robespierre, et les a remplacés par Thiers, Guizot et compagnie sous Louis-Philippe. La France est gouvernée par les trois hommes les plus immoraux du siècle : Louis-Philippe, Talleyrand et Thiers⁷³.

La correspondance devient elle aussi une tribune ; Sand y raisonne sur les conditions d'avènement de la société future, une société juste, égalitaire et fraternelle. Tous les sujets d'actualité y passent, et il n'est pas jusqu'aux guerres de conquête de l'Algérie qui ne suscitent son courroux⁷⁴.

Paru en quatre livraisons dans la *Revue des Deux Mondes* puis en volume en août 1837, *Mauprat* constitue la caisse de résonance des convictions de Sand à l'époque. Le roman combine une belle inventivité narrative avec des accents résolument « gothiques » : ruines, souterrains et chambres secrètes, hommes cruels, juges prévaricateurs et moine assassin participent du goût de l'époque pour le roman noir — Hugo, Dumas, Sue, Balzac et son *Histoire des Treize*, Gautier et Mérimée, en produisent alors dans la même veine. Mais ce postulat esthétique est mis au service d'une belle leçon d'histoire (celle de la France à la

veille de la Révolution), d'une lecture politique du rôle des classes sociales, de la fortune et de la propriété, de vues originales sur le mariage, la famille et le féminin. Les descriptions de la campagne autour du village de Sainte-Sévère, le monde rural d'Ancien Régime, les rapports de petits hobereaux malhonnêtes avec les paysans qui en dépendent sont admirables de justesse, et les discussions entre les personnages résument fort bien le grand débat d'idées qui agite les années prérévolutionnaires. Sur deux points pourtant, Sand « idéalise » : d'abord en créant une héroïne très savante qui se fait l'éducatrice de l'homme qu'elle va épouser (le roman jusqu'ici a plutôt préféré l'inverse) ; ensuite en concluant son roman sur le spectacle d'une vie en communauté : passé l'orage révolutionnaire, Edmée et Bernard partagent leur vie, leur château et leurs biens avec quelques amis issus de toutes les classes sociales, l'héroïne restant jusqu'au bout « fidèle à ses théories d'égalité absolue⁷⁵ ».

Cette défense du mariage, cette célébration de l'égalité et d'un idéal communautaire sont neufs. Ils relèvent directement de convictions que les romans suivants vont faire entendre avec de plus en plus de netteté. Fini le temps où Sand était accusée d'écrire en « haine du mariage⁷⁶ » ; finis les romans du malheur conjugal et de l'adultère par amour comme le roman balzacien continue d'en compter à profusion. L'acquisition du statut désormais indiscutable de « romancier », la libération définitive de la tutelle d'un mari méprisable, quelques grandes rencontres intellectuelles, quelques liaisons marquantes aussi, ont lesté la fiction sandienne de convictions politiques, morales et religieuses et l'engagent à servir désormais des fins plus didactiques.

Au milieu de ces débats d'idées dont les romans portent l'éloquente trace et dont les lettres, longues et détaillées, adressées à de nombreux correspondants, constituent la vibrante chambre d'écho, Sand trouve le temps de voyager, d'aimer, de s'occuper de ses enfants et de Nohant, de recevoir ses amis et de céder à son goût pour la lecture, la promenade et la musique.

En août 1836, elle a prié sa femme de chambre de faire ses bagages en ces termes :

Ma vieille Tortue, faites-moi un envoi composé de = — mes chemises d'homme, je n'en ai que deux. — achetez-m'en deux de couleur [...]

— ma redingote de velours.

— tous mes pantalons

— cigarettes en paille pour 40 f.

— 2 briquets chimiques [...]

— une paire de pantoufles très aisées pour mettre en voyage avec des pieds enflés [...]

— ma robe de foulard et les manches plates de ma robe [...] grise avec des fleurs [...].

Joignez-y aussi mes dentelles et mon voile.

— deux brosses à dents, plutôt douces que rudes [...]

— *savon de miel* 2 pains⁷⁷.

Avec Maurice, âgé de treize ans, et Solange, qui va bientôt en avoir huit, Sand rejoint à Chamonix Franz Liszt et Marie d'Agoult dont elle a fait la connaissance quelques mois auparavant (pour l'occasion, Liszt et sa compagne sont surnommés les Longfellows, Sand et ses enfants les Piffœls). Marie d'Agoult se souvient dans

Madame Sand, était de très petite taille et paraissait plus petite encore dans les vêtements d'homme qu'elle portait avec aisance et non sans une certaine grâce de jeunesse virile. Ni le développement du buste ni la saillie des hanches ne trahissaient en elle le sexe féminin. La redingote en velours noire qui lui serrait la taille, les bottes à talon qui chaussaient son petit pied très cambré, la cravate qui serrait son cou rond et plein [...] ne gênaient en rien ni la liberté de son allure ni la franchise de son maintien qui donnaient l'idée d'une force tranquille. [...] Son œil noir, comme sa chevelure, avait dans sa beauté quelque chose de très étrange. Il paraissait voir sans regarder et [...] ne se laissait pas pénétrer ; un calme qui inquiétait, quelque chose de froid comme on se figure le sphinx antique⁷⁸.

Sand fait deux fois le récit de ce voyage : d'abord sous la forme d'une lettre ouverte parue dans la *Revue des Deux Mondes* comme les précédentes (c'est la dixième lettre des *Lettres d'un voyageur*, qui contient de charmantes observations sur Maurice et Solange à la montagne⁷⁹) ; ensuite sous la forme d'un journal intitulé *Entretiens journaliers avec le très docte et très habile docteur Piffoël professeur de botanique et de psychologie* (il ne sera pas publié de son vivant)⁸⁰. Écrits en miroir qui adoptent l'un et l'autre le costume du « voyageur » pour saluer le génie de Liszt (« Quand Franz joue du piano, je suis soulagé. Toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent⁸¹ ») et pour railler Lélia (« Ne prends jamais pour ton idéal de femme une âme forte, désintéressée, courageuse, candide. Le public te sifflera et te saluera du nom odieux de Lélia l'impuissante⁸² ! »). De la difficulté d'être double : une femme forte et un homme de lettres.

Pendant l'hiver et au printemps suivants, Franz Liszt et Marie d'Agoult font à Nohant deux longs séjours. Observateur attentif de ces hôtes de marque, Maurice a croqué sa mère de profil, l'œil fasciné, la cigarette à la bouche, derrière Liszt au piano, corps anguleux et longues mains agitées, avec cette légende : « Maman bien étonnée d'entendre Liszt⁸³. » Franz Liszt consacre la troisième lettre des *Lettres d'un bachelier ès musique* à son séjour à Nohant. Il écrit :

Je suis allé chercher un abri dans le coin le plus reculé du Berry, cette prosaïque province, si divinement poétisée par George Sand. Là, sous le toit de notre illustre ami [*sic*], j'ai vécu trois mois d'une vie pleine et sentie [...]. Nos occupations et nos plaisirs, les voici : la lecture de quelque philosophe naïf ou de quelque profond poète [...] ; la lettre d'un ami absent ; de longues promenades sur les bords cachés de l'Indre ; [...] les cris joyeux des enfants qui venaient de surprendre un beau sphinx aux ailes diaphanes, ou quelque pauvre fauvette [...] tombée du nid sur le gazon. C'est là tout ? Oui, en vérité, tout. [...] ce n'est point par les surfaces, c'est par les profondeurs que se mesurent les joies de l'âme⁸⁴.

À l'égard de Liszt, Sand éprouve une grande admiration et une amitié véritable. Il le lui rend bien. En 1836, le compositeur dédie « à M. George Sand » un *Rondo fantastique*⁸⁵ que celle-ci « traduit » sous la forme d'une nouvelle intitulée *Le Contrebandier*. Plus tard, quand il évoquera les débuts de sa relation avec Chopin dans la biographie qu'il lui consacre en 1852, Franz Liszt ne craindra pas d'évoquer Sand-Lélia en ces termes :

Brune et olivâtre Lélia ! tu as promené tes pas dans les lieux solitaires, sombre comme

Lara, déchirée comme Manfred [héros de Byron], rebelle comme Caïn, mais plus farouche, plus impitoyable, plus inconsolable qu'eux, car il ne s'est pas trouvé un cœur d'homme assez féminin pour t'aimer comme ils ont été aimés, pour payer à tes charmes virils l'hommage d'une soumission confiante et aveugle, d'un dévouement muet et ardent ; pour laisser protéger ses obéissances par ta force d'amazone ! Femme-héros, tu as été vaillante et avide de combats comme ces guerrières [...]. Comme elles, il t'a fallu recouvrir d'une cuirasse [...] ce sein de femme, qui, charmant comme la vie, discret comme la tombe, est adoré de l'homme, lorsque son cœur en est le seul et l'impénétrable bouclier⁸⁶.

Quant à « Arabella », Sand apprécie en elle l'aristocrate cultivée et la musicienne accomplie ; elle lui dédie *Simon* dans des termes particulièrement élogieux et s'émerveille de ce qui lui apparaît d'abord comme une « incommensurable supériorité⁸⁷ ». De son côté, Marie d'Agoult ne cache pas son admiration pour la femme indépendante, l'artiste de talent, l'amie généreuse qui les reçoit sans façons dans sa propriété de Nohant. La petite noirette et la grande blonde diffèrent toutefois radicalement : plus naturellement douée, Sand souffre bientôt de la raideur raisonneuse de Marie d'Agoult et de ses poses de femme du monde tandis que celle-ci se montre jalouse de l'ascendant naturel que la forte personnalité de son amie exerce sur son entourage, Liszt compris.

Très vive au départ (au point que l'on peut croire un moment George amoureuse de Marie), leur amitié va se dégrader peu à peu et se terminer à la suite de calomnies arrivées aux oreilles de Sand. « Vous entendez l'amitié autrement que moi, écrit-elle à Marie d'Agoult en novembre 1839, [...] vous ne pouvez pas renoncer à être une belle et spirituelle femme immolant et écrasant toutes les autres⁸⁸. » La rivalité entre les deux femmes inspirera à Balzac un roman, *Béatrix*, tandis que Sand prêterait les traits de Marie d'Agoult à la vicomtesse de Chailly dans *Horace*. De l'aveu même de Marie d'Agoult, l'influence de Sand est décisive sur la carrière littéraire qu'elle rêve d'embrasser⁸⁹. Le talent de celle qui choisit elle aussi un pseudonyme masculin pour publier n'en est pas moins bien réel, même si elle semble plus à l'aise dans l'essai que dans le roman : publié par « Daniel Stern » en 1847, *l'Essai sur la liberté* est original en bien des points.

Suite à sa rupture avec Michel de Bourges, « absorbé par une nouvelle passion⁹⁰ » au printemps 1837, Sand n'a de cesse qu'elle ne se soit trouvé un nouvel amour. L'acteur Pierre-François Touzé, dit Bocage, l'écrivain Charles Didier puis le vaudevilliste Félicien Mallefille, engagé comme secrétaire et précepteur de Maurice, se partagent tour à tour ses faveurs. Cette dispersion sentimentale a gêné Franz Liszt et Marie d'Agoult quand ils se trouvaient à Nohant ; elle suscite parfois l'incompréhension de ses meilleurs amis. À l'évidence, Sand cède volontiers au plaisir d'être séduite, possédée, aimée, mais aussi de séduire, de s'unir à qui lui plaît et d'aimer en retour : « L'amour bouillonne en moi comme la sève de la vie dans l'univers, écrivait-elle à Michel de Bourges. [...] le sein d'un homme adoré est le seul oreiller qui reposerait à la fois l'âme et le corps⁹¹. » Toujours évoqué en termes vitalistes, l'amour et tout ce qu'il implique relèvent sans doute d'un manque que rien ni personne ne pourra jamais combler. Jusqu'au vertige, Sand rêve de fusion sentimentale réparatrice.

Vain songe, obstinément poursuivi pourtant.

Toutefois, sur l'amour comme sur l'ensemble des activités humaines, il faut s'interroger et raisonner. Avec une rare franchise, Sand entretient ses correspondants à ce sujet et ne manque pas de rappeler la situation contradictoire dans laquelle se trouvent les femmes de son temps ainsi que le poids d'une opinion toujours prompte à les condamner :

L'opinion, c'est d'un côté l'intolérance des femmes laides, froides ou lâches, de l'autre, c'est la censure railleuse et insultante des hommes qui ne veulent plus de femmes dévotes, qui ne veulent pas encore de femmes éclairées, et qui veulent toujours des femmes fidèles. [...] Les femmes de notre temps ne sont donc ni éclairées, ni dévotes, ni chastes, la révolution morale qui devait les transformer au gré de la nouvelle génération masculine a été prise de travers. On n'a pas voulu relever la femme à ses propres yeux, on n'a pas voulu lui créer un rôle noble et la mettre sur un pied d'égalité qui la rendit apte aux vertus viriles. La chasteté eût été glorieuse à des femmes libres. À des femmes esclaves, c'est une tyrannie qui les blesse et dont elles secouent le joug hardiment. Je ne puis les en blâmer⁹².

Ses vues rencontrent sur ce point celles de Pierre Leroux, qui s'est fait l'avocat d'un sentiment dont « l'essence même est l'égalité⁹³ ». Sur le comportement de Sand dans le domaine sentimental, le jugement n'en tombera pas moins, implacable. « Latrine⁹⁴ », lance Baudelaire l'un des premiers ; « monstre de putasserie⁹⁵ », confiera (vraiment ?) plus tard Alexandre Dumas fils aux Goncourt qui le noteront avec satisfaction dans leur *Journal*.

Au début du mois de mars 1838, Sand reçoit à Nohant la visite de Balzac et celui-ci ne manque pas d'en faire aussitôt le récit à Mme Hanska :

[J]'ai trouvé le camarade Georges [*sic*] Sand dans sa robe de chambre fumant un cigare après le dîner, au coin de son feu [...] Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge [...]. Nous avons pendant trois jours bavardé depuis cinq heures du soir après dîner jusqu'à cinq heures du matin [...]. Elle a [...] été encore plus malheureuse avec Musset [qu'avec Sandeau]. Son mâle est rare, voilà tout. Il le sera d'autant plus qu'elle n'est point aimable [...]. Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée, *chaste*, elle a les grands traits de l'homme, *ergo* elle n'est pas une femme⁹⁶.

L'écrivain avoue à sa correspondante ne trouver chez Sand aucune force de conception, aucune habileté dans le plan de ses romans, aucune capacité à rendre le vrai et le pathétique ; mais, reconnaît-il, « sans savoir la langue française, elle a le style⁹⁷ ».

Ensemble, Sand et Balzac évoquent la question du mariage. L'écrivain est persuadé qu'il faut que l'homme y soit supérieur à la femme (c'était la position de Rousseau dans l'*Émile*). Au prétexte de comprendre les femmes mieux que personne (ce dont se prévaudront nombre de romanciers après lui), il les représente dévouées jusqu'au sacrifice, désespérées quand elles se voient trahies et abandonnées, profondément religieuses aussi. « Sentir, aimer et souffrir⁹⁸ », voilà leur destinée, rappelle-t-il dans *Eugénie Grandet*. Sand ne partage pas du tout semblables positions. Les romans écrits à cette époque, *La Dernière Aldini* et *Les Maîtres mosaïstes*, sont marqués par le souvenir de l'Italie sans doute, mais, pas

plus que dans *Mauprat*, il n'est question d'y représenter des héroïnes ne se trouvant pas les égales des hommes qu'elles aiment.

En dépit des ragots de Balzac à Mme Hanska sur le compte de Sand (notamment les nombreux amants qu'il lui prête), la singulière amitié qui lie les deux écrivains ne s'arrête pas à cette différence fondamentale. Sand occupe une place particulière dans la matière romanesque de l'auteur de *La Comédie humaine*. Dans *La Muse du département*, l'écrivain invente le terme « sandisme » pour évoquer une nouvelle manière de vivre et de se conduire ; dans *Béatrix*, c'est de Sand qu'il fait le portrait sous les traits de Camille Maupin ; plus tard, il laissera inachevé un roman ayant pour titre *La Femme auteur*. Manifestement le talent, l'originalité, la prodigieuse capacité de travail de Sand, l'exception qu'elle constitue à tous égards ne cessent de le fasciner.

En 1842, Balzac lui dédicace les *Lettres de deux jeunes mariées*. Sand en prend connaissance et lui répond aussitôt :

[L]e livre est une des plus belles choses que vous ayez écrites. Je n'arrive pas à vos conclusions, et il me semble au contraire que vous prouvez tout l'opposé de ce que vous voulez prouver. C'est le propre de toutes les grandes intelligences de sentir si vivement et si naïvement le pour et le contre [...]. Je rêve de faire sur vous un long article [...] où vous seriez peut-être plus contredit en mille choses que vous ne l'avez jamais été, et où vous seriez placé à une hauteur où personne n'a jamais su vous mettre. Je trouve qu'on ne vous a jamais compris et il me semble que moi je vous comprends bien⁹⁹.

C'est peut-être à cause de cette déclaration que Balzac, quelques mois plus tard, propose à Sand de préfacier *La Comédie humaine* en train de trouver sa forme définitive. Bel hommage rendu au « camarade » Sand ! Le projet n'aboutira pas et l'écrivain finira par rédiger lui-même les vingt-six pages du célèbre avant-propos¹⁰⁰.

En 1840, l'artiste allemand Josef Danhauser réalise une grande huile sur bois intitulée « La matinée chez Liszt » (aujourd'hui à la Nationalgalerie de Berlin). On y voit Liszt au piano devant un buste de Beethoven, Marie d'Agoult de dos, assise à ses pieds sur un coussin. En longue jupe surmontée d'une redingote, Sand est allongée dans un fauteuil, l'air rêveur ; elle tient une cigarette dans la main gauche et tend la main droite à Alexandre Dumas assis à côté d'elle. Debout derrière eux, un livre à la main, Victor Hugo semble perdu dans ses pensées tandis que Rossini tient Paganini par l'épaule. La scène est parfaitement improbable, mais elle a le mérite de réunir quelques grands noms de la musique et de la littérature européennes du temps. Elle permet de mesurer l'immense notoriété dont jouit désormais George Sand. Ses ouvrages sont traduits en anglais, en allemand, en néerlandais, en espagnol, en italien et en russe.

1. *HMV*, p. 1252.

2. *C II*, p. 118, 6 juillet 1832, à Laure Decerfz.

3. *Ibid.*, p. 88 (note), 21 mai 1832.

4. Cité par Béatrice Didier dans la notice d'*Indiana*, p. 361.

5. *HMV*, p. 1232.

6. *Ibid.*, p. 1233.
7. *Ibid.*, p. 1239.
8. « George Sand », in *Œuvres complètes*, t. XII, Paris, Cercle du Livre précieux, 1966, p. 389.
9. Cf. Honoré de Balzac, *Lettres à Mme Hanska*, tome 1 (lettres de l'hiver 1838).
10. C II, p. 193, 20 décembre 1832.
11. *HMV*, p. 1259.
12. C II, p. 369 (note), 18 juillet 1833.
13. *Journal d'un poète*, cité par José-Luis Diaz dans *Le Roman de Venise*, Arles, Actes Sud, « Babel », 1999, p. 29. Le volume rassemble l'ensemble des lettres, journaux et articles de presse parus pendant le temps de la liaison entre Sand et Musset. Les citations de leur correspondance seront extraites de ce volume.
14. C II, p. 370, 18 juillet 1833.
15. Voir « Sketches and hints », in *Œuvres autobiographiques [CEA]*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. II, p. 609 et *HMV*, p. 1296-1321.
16. C II, p. 637, 25 juin 1834, à Émile Paultre.
17. *Ibid.*, p. 375, 24 juillet 1833, à Sainte-Beuve.
18. « Talent distingué, mais dandy efféminé et âme peu honnête », a noté l'écrivain Charles Didier dans son *Journal*, tandis que « Mme Dudevant » lui apparaît « un peu sèche et sans liant » (*Le Roman de Venise*, Arles, Actes Sud, « Babel », 1999, p. 30).
19. *Ibid.*, p. 56-57.
20. *Ibid.*, p. 562, 15 avril 1834.
21. *HMV*, p. 1298.
22. C I, p. 817, 4 mars 1831, à Jules Boucoiran.
23. « J'aime donc mieux les hommes que les femmes, et je le dis sans malice, bien sérieusement convaincu que les fins de la nature sont logiques et complètes, que la satisfaction des passions n'est qu'un côté restreint et accidentel de cet attrait d'un sexe pour l'autre, et qu'en dehors de toute relation physique, les âmes se cherchent toujours dans une sorte d'alliance intellectuelle et morale où chaque sexe apporte ce qui est le complément de l'autre » (*HMV*, p. 1298).
24. C II, p. 374, 24 juillet 1833, à Sainte-Beuve.
25. *HMV*, p. 1180.
26. Elle est reproduite dans *Le Roman de Venise*, *op. cit.*, p. 81-87.
27. *Ibid.*, p. 54-55.
28. *Ibid.*, p. 63-64.
29. La plupart de ses dessins appartiennent à la collection Spoelberg de Lovenjoul en dépôt à la Bibliothèque de l'Institut. Le dernier appartient à la collection de Dina Vierny (il est reproduit dans *HMV*, p. 1547).
30. Le dessin est reproduit dans *HMV*, p. 1548.
31. *Ibid.*, p. 1281.
32. « Avec des pensées mélancoliques / Il ne faut pas vous tourmenter. »
33. Cf. « Lettres d'un voyageur », in *CEA* II, p. 689 (et toute la deuxième lettre). Voir aussi *HMV*, p. 1282 sq.
34. « Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus / De tout ce que mon cœur renfermait de tendresse, / Quand, dans la nuit profonde, ô ma belle maîtresse, / Je venais en pleurant tomber dans tes bras nus ! / La mémoire en est morte, un jour te l'a ravie / Et cet amour si doux, qui faisait sur la vie / Glisser dans un baiser nos deux cœurs confondus, / Toi qui me l'as appris, tu ne t'en souviens plus » (*Le Roman de Venise*, 30 avril 1834, p. 237).
35. *CEA* II, p. 646.
36. « Si vous n'avez pas de répugnance à vous habiller en homme, votre incognito serait assuré, et vous échapperiez à toutes les mauvaises suppositions qu'on pourra faire dans nos gîtes sur le compte d'une jeune fille voyageant seule avec un jeune garçon », lui dit le jeune compositeur. Plus loin, leur supercherie découverte, un curé s'exclame : « [...] c'est une abomination que de s'habiller en homme. Il y a dans les Saintes Écritures un verset qui condamne à mort tout homme ou femme coupable d'avoir quitté les vêtements de son sexe » (*Consuelo*, éd. De Léon Cellier et

Léon Guichard, Paris, Gallimard, « Folio », 2004, II, p. 121 et 222 respectivement).

37. Il s'agit de souvenirs manuscrits déposés à la Biblioteca Marciana de Venise sous le titre « Da Parigi a Genova » ; la traduction en a été faite par Paul Mariéton qui les a publiés en 1897 sous le titre *Une histoire d'amour*.

38. *Le Roman de Venise*, op. cit., p. 331, 23 août 1834.

39. *CEA* II, p. 1498.

40. Cf. « Journal intime », in *ibid.*, p. 953.

41. Il ne reste qu'une lithographie, maintes fois reproduite, de ce portrait de Sand aux cheveux courts et à l'expression désolée ; l'original est apparemment perdu.

42. *C* III, p. 268, 10 février 1836, à François Buloz.

43. *Ibid.*, p. 399, 25 mai 1836.

44. Cf. « Réception critique et polémique », in *Elle et Lui*, éd. Thierry Bodin, Paris, Gallimard, « Folio », 2008, p. 292-327. Voir également les lettres à Sainte-Beuve et à Émile Aucante (*C* XVI, 20 janvier 1861, p. 243-249, et du 10 février 1861, p. 293-295 respectivement).

45. *Le Roman de Venise*, op. cit., p. 236.

46. Voir la lettre à Émile Aucante du 10 mars 1864 (*C* XVIII, p. 311-314). La lettre « érotique » qui circule sur internet est un grossier canular.

47. *C* II, p. 879-880, 6 mai 1835.

48. *HMV*, p. 1219.

49. *C* III, p. 490, 18 juillet 1836.

50. *Ibid.*, p. 273-274, 11 février 1836, à Adolphe Guérout.

51. *Ibid.*, p. 77-79, 22 octobre 1835.

52. *Ibid.*, p. 228, début janvier 1836, à Marie d'Agoult.

53. *Ibid.*, p. 229-230.

54. *Ibid.*, p. 304, 5 mars 1836.

55. En réalité, au printemps 1838, Casimir Dudevant tentera de reprendre ses enfants et reviendra sur le partage de biens communs (cf. *C* IV, p. 409-410, fin mai 1838, à Caroline Cazamajou et p. 426-428, fin mai 1838, à Charlotte Mariani). Le mois de septembre 1838 verra Solange enlevée par Casimir puis rendue à sa mère. Cette fois, la séparation sera définitive.

56. *C* III, p. 370, 15 mai 1836, à Franz Liszt.

57. *Ibid.*, p. 38-39, 20 septembre 1835.

58. *Biographie des femmes auteurs contemporaines*, Paris, Armand-Aubrée, 1836, p. 439.

59. *C* III, p. 359, 9 mai 1836.

60. *Ibid.*, p. 657, 21 janvier 1837.

61. *C* I, p. 723, 31 octobre 1830, à Charles Meure.

62. *HMV*, p. 1403.

63. *C* III, p. 304, 5 mars 1836, à Sosthène de La Rochefoucauld.

64. *HMV*, p. 1411.

65. Cf. *C* III, p. 623.

66. *Ibid.*, p. 712-713, 28 février 1837.

67. *C* V, p. 486, 20 (?) mars 1844, à Alphonse Fleury.

68. *HMV*, p. 1417-1418.

69. *Ibid.*, p. 1411.

70. Voir la longue lettre de réponse aux étrennes envoyées à Sand par la famille saint-simonienne de Paris (*C* III, p. 325-329, 2 avril 1836).

71. *Ibid.*, p. 328.

72. *Ibid.*, p. 72, vers le 20 octobre 1835.

73. *C* IV, p. 16, (1837 ?), à Luc Desage.

74. « Il est étrange, observe-t-elle, de voir à quelle heure de notre vie morale, à quelle époque de notre existence politique, nous nous vantons [de faire des Arabes un peuple aussi honnête que nous] ! » (*C* III, p. 72, vers le 20 octobre 1835, à Adolphe Guérout).

75. *Mauprat*, éd. Jean-Pierre Lacassagne, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1981, p. 431.

76. Dans la douzième lettre des *Lettres d'un voyageur* (*Œuvres autobiographiques*, Paris,

Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, tome I, p. 936-943), Sand répond à M. Nisard qui a formulé cette accusation. Elle y défend l'institution du mariage. Ses arguments valent la peine d'être entendus ; elle les reprendra nombre de fois ailleurs.

77. *Ibid.*, p. 527-528, 18 août 1836, à Sophie Kramer.

78. *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, éd. Charles F. Dupêchez, Paris, Mercure de France, « Le temps retrouvé », 2007, p. 403-404.

79. « Ce que j'ai vu de plus beau à Chamonix, c'est ma fille. [...]. Sa longue chevelure blonde flotte en boucles légères jusqu'à ses reins vigoureux et souples que rien ne fatigue, ni le pas sec et forcé des mules, [...] ni les gradins de rochers qu'il faut escalader pendant des heures. [...] Son frère est moins vigoureux et moins téméraire. Tendre et doux, il reconnaît et révère instinctivement la supériorité de sa sœur. [...] "*Elle te rendra fière, me dit-il souvent, moi je te rendrai heureux*" » (« Lettres d'un voyageur », in *CEA* II, p. 902-903).

80. « Entretiens journaliers », in *CEA* II, p. 979-1018.

81. *Ibid.*, p. 981.

82. *Ibid.*, p. 989.

83. Musée de La Châtre (reproduit dans *HMV*, p. 1554).

84. *Lettres d'un bachelier ès musique*, éd. Pierre Brunel, Genève, Slatkine, « Fleuron », 1996, p. 75-76.

85. Rondo opus 5, n° 3.

86. Franz Liszt, *Chopin*, Paris, Buchet-Chastel, 1977, p. 232.

87. *C* III, p. 291, 26 (?) février 1836.

88. *C* IV, p. 799 et 803, 26 novembre 1839.

89. « [George Sand] m'encouragea beaucoup aussi à écrire. [...] Elle développa en moi l'amour de la nature et le sens poétique des choses, et par ses louanges, m'ôta une partie de la défiance que j'avais de moi-même. [...] Elle me fit scruter, sonder beaucoup plus que je ne l'avais fait les mystères de mon propre cœur ; elle m'aïda à me connaître moi-même, à m'analyser » (*Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, éd. Charles F. Dupêchez, Paris, Mercure de France, « Le temps retrouvé », 2007, p. 404).

90. *Ibid.*, p. 17, fin avril ? début mai ? 1837, à Frédéric Girerd.

91. *C* III, p. 564, vers le 15 octobre 1836.

92. *Ibid.*, p. 58, 16 octobre 1835, à François Rollinat.

93. *De l'égalité*, éd. Bruno Viard, Genève, Slatkine, « Fleuron », 1996, p. 126.

94. « Mon cœur mis à nu », in *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 1280.

95. « [...] Un monstre inconscient de sa putasserie, de son égoïsme, de sa férocité bonasse », rapportent Edmond et Jules de Goncourt dans leur *Journal* (éd. Robert Ricatte, Paris, Laffont, « Bouquins », 1989, t. II, p. 1098, 25 août 1884).

96. Honoré de Balzac, *Lettres à Mme Hanska*, t. I, p. 441, 2 mars 1838.

97. *Ibid.*, p. 442.

98. *Eugénie Grandet*, éd. Martine Reid, Paris, Le Livre de Poche, 1996, p. 263.

99. *C* V, p. 602-603, février 1842.

100. « Je viens de relire l'Avant-propos de *La Comédie humaine*. Il a 26 pages, et ces 26 pages m'ont donné plus de mal qu'un ouvrage » (*Lettres à Madame Hanska*, éd. Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, t. 1, p. 594, 13 juillet 1842). Voir aussi l'article que Sand consacre à Balzac en 1853 (in *George Sand critique, 1833-1876*, Christine Planté (dir.), Tusson, Du Lérot éditeur, 2006, p. 431-444).

MUSIQUES

À Franz Liszt, Sand a dit sa passion pour la musique, qui la jette « dans des extases et dans des ravissements qui ne sont pas de ce monde¹ ». À Marie d'Agoult, elle a rappelé qu'elle aime se trouver sous le piano quand le compositeur-interprète joue : « J'ai la fibre très forte et je ne trouve jamais les instruments assez puissants. [Liszt] est au reste, le seul artiste du monde qui sache donner l'âme et la vie au piano². » C'était déjà sous l'instrument qu'elle se réfugiait enfant, tant la voix de sa grand-mère interprétant quelque vieille mélodie à l'épinette la charmait³. Elle écrit :

Ah ! que je voudrais parfois avoir quinze ans, un maître intelligent, et toute ma vie à moi seule ! Je donnerais mon être tout entier à la musique, et c'est dans cette langue-là, la plus parfaite de toutes, que je voudrais exprimer mes sentiments et mes émotions⁴.

Sans doute la plupart des auteurs romantiques sont-ils amateurs de musique. Stendhal place Mozart, Cimarosa et Rossini plus haut que tout et passe à l'opéra ses soirées parisiennes, milanaïses et romaines. Alfred de Vigny reçoit chez lui Liszt et Chopin, qu'il présente l'un à l'autre. Grand amateur de musique lui aussi, Théophile Gautier tient la chronique artistique de plusieurs journaux et rend compte des rares concerts publics de Chopin. Honoré de Balzac n'est pas en reste — qu'on se rappelle seulement les premières pages de *La Duchesse de Langeais*, dédiée à Franz Liszt, et l'on entendra, admirablement décrit, l'effet d'un morceau exécuté à l'orgue. La musique est à la mode, pour le meilleur, mais aussi pour le pire : soirées musicales soporifiques, discussions oiseuses entre « amateurs », leçons de piano et de sentiment à domicile (pour les jeunes filles), rien n'échappe au trait acéré d'Honoré Daumier qui publie dans *Le Charivari* les séries intitulées *Soirées parisiennes*, *Croquis musicaux* et *Les Musiciens de Paris*.

Le goût et l'intérêt porté à toutes les formes de musique font de Sand l'une des musiciennes les plus accomplies de la littérature. Sa sensualité naturelle trouve dans la voix, le chant, la mélodie, des émotions sans cesse renouvelées. À la campagne, elle aime le chant des oiseaux ; elle savoure celui du rossignol qui « frappe la poitrine d'une commotion électrique⁵ », mais préfère celui du merle, qui « se rapproche davantage de nos formes musicales [...], il a des phrases d'une naïveté rustique qu'on pourrait presque noter et chanter⁶ ». Dans *Téverino*, publié en 1847, elle crée le charmant personnage de la « fille aux oiseaux » qui a le pouvoir de les attirer à elle par centaines. « L'homme-oiseau, écrit-elle, c'est l'artiste⁷. »

À Paris, Sand assiste aux premières des opéras de Berlioz et de Meyerbeer (elle a dédié la onzième lettre des *Lettres d'un voyageur* à l'auteur de *Robert le Diable*). Elle assistera plus tard aux premières de Gounod et rêvera d'écrire pour lui un

canevas d'opéra. Le piano l'enchanté. Cet instrument, dont les capacités sonores ont été sensiblement améliorées par les innovations techniques des manufacturiers Sébastien Érard⁸ et Camille Pleyel, est alors l'objet d'un grand engouement. Deux virtuoses, le Hongrois Franz Liszt et le Polonais Frédéric Chopin, que l'on entend quelquefois jouer ensemble et qui sont également interprètes de leurs propres œuvres, sont acclamés aux quatre coins de l'Europe.

Né en 1810 dans un village situé à quelques kilomètres de Varsovie d'un père français, précepteur auprès d'une grande famille, et d'une mère polonaise, Chopin a manifesté très tôt un talent exceptionnel. En 1829, il achève ses études au Conservatoire et donne, à Vienne, un concert salué par une critique enthousiaste. Il est à Paris en 1831, année où s'y installe également le poète allemand Heinrich Heine. De santé fragile, le compositeur aux yeux bleus, aux traits délicats, aux manières policées et à l'élégance de dandy a conservé un solide accent polonais. Sa notoriété n'est plus à faire quand Sand le rencontre : on se dispute ses leçons, on se presse pour entendre ses dernières compositions et savourer son immense talent d'interprète.

À l'exception de quelques apparitions publiques, Chopin ne donne pas de concert ; devant un cercle choisi, il préfère jouer des morceaux de ses compositeurs préférés (Bach, Beethoven, Schubert) auxquels s'ajoutent parfois quelques-unes de ses compositions (ou celles de Liszt). Le 8 mai 1838, Astolphe de Custine convie chez lui des hommes célèbres, des politiciens et des artistes, pour un récital donné par Chopin. Sand est du nombre.

Le musicien et la femme de lettres se sont déjà rencontrés mais, de prime abord, Chopin se méfie de cette femme de six ans son aînée, dotée d'une solide réputation de liberté dans tous les domaines. Ils se plaisent pourtant, se le disent et deviennent amants peu de temps après. « Nous nous sommes livrés au vent qui passait et qui nous a emportés tous deux dans une autre région pour quelques instants⁹ », avoue Sand à Albert Grzymala dans une lettre datée de la fin du mois de mai 1838. Ce dernier, ancien aide de camp du prince Poniatowski exilé en France à la suite de la révolution polonaise, est proche de Chopin et sera le confident du couple tout le temps de leur liaison. Grâce à lui, Sand est introduite dans le cercle des réfugiés polonais de Paris ; celui-ci compte quelques grandes figures aristocratiques et intellectuelles, parmi lesquelles le poète Adam Mickiewicz, « génie égal à celui de Byron¹⁰ », qui occupe la chaire de littérature slave au Collège de France.

À l'époque de sa rencontre avec Chopin, Sand est toujours liée à Félicien Mallefille ; de son côté le musicien est attaché sentimentalement à Maria Wodzinska et rêve de fiançailles. Cette situation conduit Sand à raisonner sur le sens et la viabilité d'une relation avec Chopin. Elle s'en explique à Grzymala :

Amour d'artiste, amour de femme, amour de sœur, amour de mère, amour de religieuse, amour de poète, que sais-je ? Il y a [des amours] qui sont nés et morts en moi le même jour, sans s'être révélés à l'objet qui les inspirait. Il y en a qui ont martyrisé ma vie et qui m'ont poussée au désespoir, presque à la folie. Il y en a qui m'ont tenue cloîtrée durant des années dans un spiritualisme excessif. Tout cela a été parfaitement sincère¹¹.

Une autre chose l'inquiète encore : le musicien préférerait-il l'entente des âmes à celle des corps ? « Est-ce qu'il peut y avoir [...] pour les natures sincères un amour purement intellectuel ? Est-ce qu'il y a jamais d'amour sans un seul baiser et un baiser d'amour sans volupté¹² ? », demande-t-elle.

Quoi qu'il en soit, à partir du mois de juin, Sand et Chopin ne se quittent plus. Sand est très éprise et ne le cache pas à ses correspondants ; de son côté, sincèrement amoureux, Chopin trouve chez Sand une affection généreuse mais aussi une sensibilité exceptionnelle à la musique. Célèbres, « le poète et le musicien¹³ » le sont tous les deux, mais Sand l'est encore davantage ; elle fréquente le Tout-Paris artiste et, entre la capitale et sa propriété de Nohant, mène un train de vie confortable, principalement grâce à l'argent qu'elle gagne par la publication de ses romans.

Les projets de voyage se précisent à la fin de l'été 1838, alors que Chopin manifeste des problèmes pulmonaires qui font déjà craindre la phthisie (et que Félicien Mallefille se fait menaçant à l'égard de son ancienne maîtresse). Des amis espagnols ont recommandé un séjour dans une île des Baléares au large de Barcelone et, le 18 octobre, Sand prend le chemin du Midi accompagnée de ses deux enfants. Les voyageurs sont à Avignon le 25, ils visitent ensuite la fontaine de Vaucluse puis les arènes de Nîmes. Le 29, ils sont à Perpignan où Chopin les rejoint (le couple n'y passe pas inaperçu et fait l'objet d'une ovation spontanée¹⁴). Le 1^{er} novembre, tout le monde embarque pour Barcelone à Port-Vendres : « Quel bonheur ! [Chopin] est ici, et bien portant. [...] il a bonne mine, nous partons dans quelques heures. Nous avons un ciel d'Italie¹⁵. » Chopin, Sand, Maurice et Solange sont à Palma le 8 novembre. Ils s'installent d'abord dans une grande maison, *So'n Vent* (Maurice en a laissé un dessin), avant de déménager le 15 décembre pour une chartreuse abandonnée, à quelques kilomètres du village de Valldemosa, en pleine montagne. Ils ont l'intention d'y rester jusqu'au printemps suivant. Sand écrit dans un premier mouvement d'enthousiasme :

[L]a g[ran]de chartreuse de Valldemosa, [...] c'est la poésie, c'est la solitude, c'est tout ce qu'il y a de plus artiste, de plus *chiqué* sous le ciel, et quel ciel ! quel pays ! nous sommes dans le ravissement. [...] C'est la terre promise, et comme nous avons réussi à nous caser très bien, nous sommes enchantés. [...] Chopin a fait hier trois lieues à pied avec Maurice et nous [Solange et elle], sur des cailloux tranchants. Tous deux ne s'en portent que mieux aujourd'hui. Solange et moi engraissons à faire peur mais non pitié¹⁶.

Ce deuxième séjour en terre étrangère réserve toutefois plus d'une surprise. Alors que Venise est depuis des siècles le lieu de villégiature de gens de toutes les nationalités, Majorque est une petite île fermée sur elle-même où la vie est austère, la religion puissante, le « tourisme » quasiment inexistant. « Figurez-vous, écrit Sand à Balzac, une population sauvage, carthaginoise pour la loyauté, espagnole pour le fanatisme¹⁷. » Sand attendait un été permanent ; elle trouve un temps frais, parfois très pluvieux, peu favorable aux tuberculeux. Elle rêvait d'une terre de liberté, ouverte aux arts et bienveillante aux artistes ; elle côtoie une culture rurale très modeste et parfaitement traditionnelle. De plus, la situation politique espagnole demeure chaotique (depuis l'Empire, la politique étrangère

de la France en est très largement responsable) et le paysan majorquin choisit plus volontiers le camp des conservateurs (les carlistes, favorables au frère de Ferdinand VII) que des libéraux (qui ont préféré Maria-Cristina de Bourbon).

L'étonnement de la population à l'égard de ces étrangers riches et célèbres va croissant : ce couple non marié, cette famille qui ne va pas à l'église le dimanche, cet artiste peut-être atteint d'une maladie contagieuse qui se fait envoyer de Paris un piano à queue, suscitent la curiosité puis l'hostilité. L'incompréhension grandit de part et d'autre et les incidents se multiplient. *Un hiver à Majorque*, qui paraît en 1842, en rend compte. Mis à part quelques brefs passages, l'ouvrage ne rend pas justice à la singularité de la culture majorquine et ne ménage pas l'habitant, sauvage demeuré selon Sand à « l'âge du cochon¹⁸ ». L'ouvrage sera froidement accueilli en Espagne — à juste titre¹⁹.

Malgré des conditions de vie assez rudimentaires et une toux qui ne le quitte plus, Chopin achève à Majorque les vingt-quatre préludes opus 28 dédiés à Camille Pleyel (grâce auquel il a disposé d'argent pour le voyage) ; il compose également une mazurka et une ballade²⁰. De son côté, celle que « le petit Chop²¹ » appelle volontiers « Jutrzenca » (« aurore » en polonais) ne chôme pas. Elle soigne son amant « comme [s]on enfant²² » ; elle achète, non sans peine apparemment, les provisions nécessaires au ménage ; à l'occasion, elle aide sa cuisinière et prête main-forte à une lavandière locale dont elle fustige la paresse. Elle fait également la classe à Maurice et Solange « pendant six ou sept heures » par jour, et « comme de coutume [...] passe la moitié de la nuit à travailler pour [s]on compte²³ ». C'est ainsi qu'elle est devenue « père et mère de [s]es enfants, [...] l'homme qui dirige l'extérieur et la femme qui surveille l'intérieur²⁴ ». Habitée depuis longtemps à ce temps d'écriture nocturne qu'aucun tracas de la vie quotidienne ne vient plus interrompre, Sand termine alors une version remaniée de *Lélia* et un nouveau roman, *Spiridion*, qui a pour héros un jeune moine (Gustave Doré illustrera le récit de plusieurs dessins)²⁵.

La santé de Chopin, « ange de douceur et de bonté²⁶ », ne s'améliore pas et Sand s'en inquiète sérieusement, même si lui-même sait en plaisanter²⁷. Sans doute Maurice a-t-il profité de son séjour « sur les terres méridionales²⁸ » pour se fortifier et le caractère de Solange, tout en « résistance et emportement²⁹ », s'est-il un peu amélioré, mais la chartreuse est si humide, l'hostilité des habitants si manifeste, l'état physique de Chopin si préoccupant que le retour en France est décidé à la fin du mois de février 1839. Sand écrit dans *Un hiver à Majorque* :

Nous étions [...] seuls à Majorque, aussi seuls que dans un désert, et quand la subsistance de chaque jour était conquise, moyennant la guerre aux *singes*, nous nous asseyions en famille pour en rire autour du poêle. Mais à mesure que l'hiver avançait, la tristesse paralysait dans mon sein les efforts de gaieté et de sérénité. L'état de notre malade empirait toujours ; le vent pleurait dans le ravin, la pluie battait nos vitres, la voix du tonnerre perçait nos épaisses murailles et venait jeter sa note lugubre au milieu des rires et des jeux d'enfants³⁰.

Dans une lettre à Charlotte Marliani, Sand est plus brutale :

Dieu fasse que [...] je ne remette jamais le pied en Espagne ! C'est un pays qui ne me

convient sous aucun rapport [...]. Le climat de Majorque devenait de plus en plus funeste à Chopin, je me suis hâtée d'en sortir. Nous avons été à Majorque comme des *parias* à cause de la toux de Chopin et aussi parce que [nous] n'allions pas à la messe. Mes enfants étaient assaillis à coups de pierre, sur les chemins. On disait que nous étions *païens*, que sais-je ? Il faudrait écrire dix volumes si on voulait donner une idée [...] de la méchanceté de cette race stupide, voleuse et dévote³¹.

À Marseille, le docteur Cauvière examine Chopin et juge son état critique. Impossible de reprendre la route. « Dans la nuit, écrit Chopin à Grzymala, [George] travaille beaucoup — et moi je dors car on me donne des pilules à l'opium — et le matin elle dort et moi je reste tranquille, je tousse et je médite³². » La convalescence du musicien dure quatre mois. Maurice en laisse un portrait ainsi légendé : « Chopin à Marseille ne s'amuse guère, mai 1839³³. »

Pendant son séjour dans cette « sottie ville³⁴ », Sand compose un drame historique se déroulant à une époque lointaine, en Italie où, pour des questions d'héritage, on a fait croire à l'héroïne qu'elle était un homme et on l'a élevée comme telle. Publié en 1840, *Gabriel* est l'un des ouvrages de Sand les plus incisifs sur la différence des sexes et ses implications. L'auteur y rappelle la force des préjugés à l'égard des femmes et, même si la démonstration demeure assez ambiguë, travaille à convaincre de leur inanité. Gabriel affirme à son précepteur au début de la pièce :

Quant à moi, je ne sens pas que mon âme ait un sexe, comme vous tâchez de me le démontrer. [...] je ne suis pas brave d'une manière absolue, ni poltron d'une manière absolue. [...] Croyez-moi, nous sommes tous sous l'impression du moment, et l'homme qui se vanterait devant moi de n'avoir jamais eu peur me semblerait un grand fanfaron, de même qu'une femme pourrait dire devant moi qu'elle a des jours de courage sans que j'en fusse étonné³⁵.

À la lecture de *Gabriel*, Balzac se déclare « dans le ravissement » ; « c'est une pièce de Shakespeare, et je ne comprends pas que vous n'ayez pas mis cela en scène³⁶ », lui écrit-il.

Au début du mois de juin, après quelques jours de villégiature à Gênes, Chopin, Sand et ses enfants regagnent Nohant. L'été de 1839 se passe dans la sérénité. Au premier étage de la maison, Chopin occupe une chambre confortable avec vue sur le jardin ; sa porte a été matelassée de manière à lui éviter les bruits du dehors. Sur un piano à queue de Pleyel installé dans le grand salon, il compose plusieurs œuvres importantes, parmi lesquelles la célèbre marche funèbre³⁷. Sa compagne avoue le traiter comme « un autre Maurice³⁸ » et s'accommoder de l'instabilité de son caractère comme de son état de santé :

Chopin est toujours tantôt mieux, tantôt moins bien, jamais mal ni bien précisément. Je crois bien que le pauvre enfant est destiné à une petite langueur perpétuelle. Son moral, heureusement, n'en est point altéré. Il est gai dès qu'il se sent un peu de force, et quand il est mélancolique il se rejette sur son piano et compose de belles pages³⁹.

Par ailleurs, Sand poursuit avec application l'éducation de ses enfants :

Je ne puis enseigner ni latin, ni grec, mais du moins j'ai réussi à bien enseigner le français

et nous sommes plongés jusqu'au cou dans l'histoire, la philosophie, les religions, avec toutes les questions géographiques, littéraires et artistiques qui s'y rattachent. En un mot Maurice [16 ans] et moi nous faisons notre éducation côte à côte, l'encyclopédie [*l'Encyclopédie nouvelle*] de Leroux et Reynaud à la main. [...] je vulgarise le texte afin de le rendre saisissable. [...] Le reste du temps il lit, il dessine et je surveille. J'en fais autant avec Solange en proportionnant la leçon à ses facultés et à son âge [12 ans]. [...] ce préceptorat me profite et me plaît⁴⁰.

De 1833 à 1837, Maurice avait été placé au lycée Henri-IV avant d'en être retiré parce qu'il s'y trouvait très malheureux. Après Jules Boucoiran puis Félicien Mallefille, le temps des précepteurs est passé. Sand forme seule son fils, puis sa fille. Lassée toutefois des conflits qui ont surgi après le départ de Maurice, entré à seize ans, en novembre 1839, dans l'atelier d'Eugène Delacroix, elle décide de mettre Solange en pension dans une institution non religieuse de Paris. « Je suis très contente, écrit-elle à son vieil ami berrichon Gustave Papet. [...] [Maurice] a pris la peinture au sérieux et Delacroix en passion. [...] Solange est toujours superbe et un peu altière, mais elle gagne aussi beaucoup. La pension lui va bien⁴¹. »

De retour à Paris à l'automne 1839, « après avoir bisqué, ragé, pesté, juré contre les tapissiers, serruriers, etc. etc., etc.⁴² », Sand a emménagé au 16 rue Pigalle tandis que Chopin a conservé son appartement au 5 de la rue Tronchet pour y donner ses leçons. Balzac écrit à Ève Hanska :

G[eorge] Sand demeure rue Pigalle, 16, au fond d'un jardin, [...] elle a une salle à manger où les meubles sont en bois de chêne sculpté. Son petit salon est couleur café au lait et le salon où elle reçoit est plein de vases chinois superbes, pleins de fleurs. Il y a toujours une jardinière pleine de fleurs, le meuble est vert, il y a un dressoir plein de curiosités, des tableaux de Delacroix, son portrait par Calamatta [...]. Le piano est magnifique et droit, carré, en palissandre. D'ailleurs Chopin y est toujours. *Elle ne fume que des CIGARETTES* et pas autre chose. Elle ne se lève qu'à quatre heures, à quatre heures Chopin a fini de donner ses leçons. On monte chez elle par un escalier dit *de meunier*, droit et raide. Sa chambre à coucher est brune, son lit est deux matelas par terre, à la turque. Elle a de jolies petites, petites mains d'enfant⁴³.

Peu à peu, la vie de Sand s'organise entièrement autour de Chopin. L'hiver se passe à Paris, les mois d'été et une partie de l'automne à Nohant, où ses enfants viennent les rejoindre. Le couple reçoit beaucoup, à la campagne plus encore qu'à la ville, les amis polonais de l'un et les amis berrichons de l'autre, venus en voisins, mais aussi les amis socialistes de Sand, parmi lesquels des personnalités aussi différentes qu'Emmanuel Arago, avocat et vaudevilliste, et Agricola Perdiguier, menuisier originaire d'Avignon, qui a introduit Sand aux pratiques du compagnonnage. À Nohant :

On dîne en plein air, les amis viennent tantôt l'un, tantôt l'autre, on fume, on jase, et le soir quand ils sont partis Chopin me joue du piano entre chien et loup, après quoi il s'endort comme un enfant en même temps que Maurice et Solange⁴⁴.

Dorloté « comme un enfant », le compagnon de Sand paraît s'être éloigné physiquement assez vite de celle à laquelle il est sincèrement attaché et qui, tout

en lui assurant une vie confortable (Chopin n'a d'autres revenus que ceux que lui procurent ses leçons de piano et ses concerts), le place dans une situation inédite, celle d'une famille véritable. On le comprend à la seule lecture des lettres de Sand (qui a malheureusement détruit celles de Chopin⁴⁵), le musicien n'est pas doté d'un caractère facile. À Paris, il fulmine contre les embarras de la grande ville ; à la campagne, il prétend volontiers qu'il s'ennuie, même si c'est là surtout qu'il compose. Sand écrit :

Mon autre fils, Chopin, est toujours frêle et souffreteux, écrit Sand, son âme est la perfection dans un corps malade, par conséquent dans une imagination inquiète et un caractère irrésolu et mélancolique⁴⁶.

Toutefois, s'il lui arrive souvent dans ses lettres de se moquer d'un « sceptique spleenétique⁴⁷ » et de fustiger les manies de misanthrope capricieux de Chopin, Sand ne dissimule jamais une affection profonde et une admiration sans bornes pour le talent exceptionnel de celui qu'elle désigne dans la correspondance par toutes sortes d'hypocoristiques inventifs. Elle écrit à Albert Grzymala alors que Chopin est à Paris :

Il me manque autant que je lui manque. J'ai besoin de veiller sur lui, autant qu'il a besoin de mes soins. Sa figure me manque, sa voix, son piano, sa petite tristesse, et jusqu'au bruit déchirant de sa toux me manquent [...]. Moi, je ne lui manquerai jamais, soyez-en sûr, et ma vie lui est consacrée pour toujours⁴⁸.

Avec le pianiste Ignaz Moscheles, Chopin a donné un récital à Saint-Cloud, en octobre 1839, devant Louis-Philippe et sa famille. En 1841, après six ans d'absence sur la scène publique, il se décide à donner un concert dans la salle de concerts de Pleyel, non sans hésitations et conditions de toutes sortes qui font écrire à Sand :

Une grande, grandissime nouvelle, c'est que le petit Chip Chip va donner un rrrrrrrand concert. Ses amis le lui ont tant fourré dans la tête qu'il s'est laissé persuader [...] et l'on ne peut rien voir de plus drôle que le méticuleux et irrésolu Chip, obligé de ne plus changer d'avis. [...] Ce cauchemar chopinesque se passera dans les salons de Pleyel le 26 [avril]. Il ne veut pas d'affiches, il ne veut pas de programmes, il ne veut pas de nombreux public, il ne veut pas qu'on en parle. Il est effrayé de tant de choses que je lui propose de jouer sans chandelles, et sans auditeurs sur un piano muet⁴⁹.

Le concert au cours duquel Chopin a interprété plusieurs de ses compositions⁵⁰ est un triomphe : Franz Liszt en donne un compte rendu enthousiaste dans la *Revue et Gazette musicale* du 2 mai. Quelques jours plus tard, Sand écrit à Hippolyte Chatiron :

Chopin s'est mis en mesure de chômer tout l'été, en donnant un concert où, en deux heures et deux coups de main, il a mis dans sa poche 6 000 et quelques centaines de francs, au milieu des bravos, des *bis*, des trépignements des plus jolies femmes de Paris⁵¹.

Chopin récidive l'année suivante, avec le même succès⁵², en compagnie cette fois de Pauline Viardot, cantatrice-concertiste de renommée internationale, fille

du ténor espagnol Manuel Garcia, sœur de la Malibran et, depuis 1839, l'une des artistes que Sand admire et affectionne le plus⁵³.

En août 1842, Pauline fait avec son mari, Louis Viardot, directeur du Théâtre-Italien, un long séjour à Nohant. Maurice copie alors une sainte Anne de son maître Delacroix qui ornera l'église de Nohant. Solange a quitté sa pension pour l'été. Les journées se passent à faire de la musique et, sur le conseil de Sand, à courir la campagne afin d'y entendre les chants et les airs de musique du folklore berrichon, le « chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet [...] aux [laboureurs]⁵⁴ » ou les bourrées interprétées à la cornemuse et à la vielle, instruments au son desquels on danse alors dans les villages des alentours. Sand observe dans *Consuelo* :

Il y a une musique qu'on pourrait appeler naturelle parce qu'elle n'est point le produit de la science et de la réflexion, mais celui d'une inspiration qui échappe à la grandeur des règles et des conventions. C'est la musique populaire : celle des paysans particulièrement. Que de belles poésies naissent, vivent et meurent chez eux, sans avoir jamais eu les honneurs d'une notation correcte [...]. L'artiste inconnu qui improvise sa rustique ballade en gardant ses troupeaux, ou en poussant le soc de sa charrue [...] s'astreindra difficilement à retenir et à fixer ses fugitives idées. [...] C'est pour cela que ces chansons et ses romances pastorales [...] se perdent pour la plupart [...]. Les musiciens formés aux règles de l'art ne s'occupent point assez à les recueillir⁵⁵.

À l'automne 1843, Sand et Chopin quittent la rue Pigalle pour les numéros 5 et 7 du square d'Orléans. Maurice et Solange y ont également leur place. Elle rappelle dans *Histoire de ma vie* :

La bonne et active Marliani [femme du consul d'Espagne] nous avait arrangé une vie de famille. [...] Nous dînions chez elle tous ensemble à frais communs. C'était une très bonne association, économique comme toutes les associations, et qui me permettait de voir du monde chez madame Marliani, mes amis plus intimement chez moi, et de prendre mon travail à l'heure où il me convenait de me retirer. Chopin se réjouissait aussi d'avoir un beau salon isolé, où il pouvait aller composer ou rêver. [...] Maurice avait son appartement et son atelier au-dessus de moi. Solange avait près de moi une jolie chambrette où elle aimait à faire la *dame* [...] les jours de sortie [de sa pension]⁵⁶.

Trois années passent, au cours desquelles Sand et Chopin se partagent entre Paris et Nohant. Quels beaux étés que ceux où musique et littérature dialoguent sans fin ! Sous la houlette de Sand, « Chopin le *fuyeur* de succès, Solange la raisonneuse, Bouli [Maurice] l'enfant de la nature⁵⁷ », Pauline et Louis Viardot bientôt parents d'une petite fille, et avec eux les amis berrichons de toujours passent des heures à table, se baignent dans l'Indre, s'amuse de quelques mystifications mémorables (ainsi la servante de Sand se faisant passer pour sa maîtresse aux yeux de visiteurs importuns⁵⁸) ou des mimes de Chopin (qui contrefait des amis communs, des musiciens de sa société ou encore des « types » de son pays natal⁵⁹). Quelques excursions émaillent également les longues promenades à pied dans la Vallée-Noire : à cheval ou en voiture, on découvre Gargilesse, Crozant, Chateaubrun, Dun-le-Palestel, Éguzon ou les ruines de l'abbaye de Fontgombault. À ses hôtes, Sand lit parfois des extraits des romans en

cours quand son compagnon ne se met pas au piano ; la nuit, quand le silence s'est fait dans la maison, elle continue d'écrire, des heures durant, sur des feuilles volantes ou sur des pages de cahier qu'elle a confectionnées elle-même.

La peinture n'est pas en reste. Eugène Delacroix, « le premier maître de ce temps-ci⁶⁰ », lié d'amitié avec Sand depuis qu'il a fait pour la première fois son portrait en 1833, rejoint les « artistes » dans le Berry. Après avoir donné les magnifiques portraits de Sand et Chopin en 1838⁶¹, quelques pastels et crayons (dont Maurice, couché sur le ventre, en train de dessiner), il peint à Nohant, en 1842, un coin de jardin, puis, sur un jupon de toile de la maîtresse de maison, une « Éducation de la Vierge ». Il revient l'été suivant, en 1843, et réalise notamment des études de fleurs⁶².

À Nohant, « nid rustique où tous les rangs ne sont pas encore assez confondus à mon gré, et d'où sont bannies les *vertus sociales* du jour⁶³ », Sand tient un moment la réalisation d'un vieux rêve, celui d'une communauté d'artistes que tout lierait, goûts, caractères et convictions politiques, et qui ferait bourse commune, comme au square d'Orléans.

Consuelo procède le plus manifestement de ce souhait passionné. Le roman illustre également une sensibilité exceptionnelle au chant et à la voix, ainsi qu'une rare connaissance de la musique et de son répertoire vocal. Composée de souvenirs et de rêves, puissamment habitée de considérations sur la philosophie et la religion, sur la musique et la politique⁶⁴, cette œuvre magistrale commence à paraître en feuilleton au mois de février 1842. Elle est dédiée à Pauline Viardot, « ma Consuelo chérie⁶⁵ », qui inspire directement ce portrait d'une femme artiste de génie. *Consuelo* et sa suite, *La Comtesse de Rudolstadt*, se déroulent entre 1742 et 1755 dans l'Europe des Lumières. L'héroïne en est une jeune fille d'origine modeste, « de bon sang espagnol⁶⁶ », qu'un talent musical exceptionnel conduit à une carrière de cantatrice. Composé de quatre parties, la fresque romanesque débute à Venise (où Consuelo chante le *Salve Regina* de Pergolèse), se poursuit au château des Géants en Bohème (où le fils de la maison, Albert de Rudolstadt, fou inspiré, s'éprend d'elle) ; il conduit à Vienne par des chemins de traverse, puis à Berlin et à Prague. Après mille aventures, Consuelo finit par retrouver Albert de Rudolstadt qui n'a pas cessé de lui vouer un amour infini.

La musique est partout. On chante, on s'émeut des voix admirables de quelques grands artistes du temps, on compare entre eux les créations des compositeurs les plus célèbres, et le jeune Haydn sert un moment de facétieux compagnon de voyage à la jeune femme. À la fin du roman, avec son mari et ses deux enfants, Consuelo décide de reprendre la route : « La vie est un voyage qui a la vie pour but⁶⁷ », conclut avec optimisme la voix narrative. « Quel talent, nom de Dieu ! quel talent ! c'est le cri que je pousse, par intervalles⁶⁸ », écrira Flaubert qui relit le roman en décembre 1866.

En mai 1846, quand Chopin part pour Nohant achever quelques-unes des compositions qu'il a commencées, les tensions se sont multipliées. La désillusion profonde de Sand à l'égard de cette liaison sentimentale qui s'est peu à peu muée en chaîne pesante ne date pas d'hier⁶⁹. À Albert Grzymala, confident de sa

relation avec Chopin depuis le début, elle écrit :

Le mal qui ronge ce pauvre être au moral et au physique me tue depuis longtemps, et je le vois s'en aller sans avoir jamais pu lui faire de bien, puisque c'est l'affection inquiète, jalouse et ombrageuse qu'il me porte, qui est la cause principale de sa tristesse. Il y a sept ans que je vis comme une vierge avec lui et *avec les autres*. Je me suis fait vieille avant l'âge, et même sans effort ni sacrifice, tant j'étais lasse des passions et désillusionnée sans remède⁷⁰.

L'attitude des enfants de Sand est venue compliquer une situation qui leur est pourtant familière depuis l'adolescence. À vingt-deux ans, Maurice entend se comporter en maître de Nohant et ne supporte guère les (timides) ingérences du musicien dans ce domaine. De son côté, Solange, âgée de dix-huit ans, entretient avec le compagnon de sa mère une relation équivoque : Chopin est manifestement sous le charme de cette très jeune femme que sa mère juge paresseuse et vindicative (les lettres adressées à sa « grosse » ou à « Mademoiselle Margot » en font état depuis longtemps). De son côté, Sand a invité Chopin à modérer « une passion exclusive et jalouse⁷¹ » à son endroit. Elle l'a également prié de renvoyer son domestique polonais et de ne plus recevoir à Nohant quelques hôtes polonais indelicats. Ses amis socialistes, poètes-ouvriers, « compagnons » et sympathisants divers, n'ont pas de leur côté la faveur du musicien (pas plus que de Delacroix, qui s'en plaint ailleurs).

La publication, en mars 1846, de *Lucrezia Floriani* n'est pas faite pour arranger les choses. Comme elle le fera dans d'autres ouvrages, Sand y offre une sorte d'autofiction dans laquelle il est difficile de ne pas reconnaître quelques membres de son entourage. Faible et capricieux, le prince Karol poursuivant la comédienne Lucrezia d'un amour jaloux fait immanquablement penser au musicien. Il faut néanmoins croire Sand quand, se défendant dans *Histoire de ma vie* d'avoir fait (seulement) le portrait de Chopin, elle affirme : « La nature ne dessine pas comme l'art, quelque réaliste qu'il se fasse⁷². »

Quand Chopin quitte Nohant à la fin de l'été, sa relation avec Sand est moribonde. À Paris, il retrouve avec plaisir ses élèves et ses amis musiciens, parmi lesquels le violoncelliste Auguste Franchomme pour lequel il compose quelques très belles pièces pour violoncelle et piano. Il a fait la connaissance de Jane Stirling qui sera son égérie pendant les trois dernières années de sa vie.

Solange s'éprend bientôt d'un hobereau berrichon, Fernand de Preaulx, et on parle mariage. En février 1847, Sand et sa fille posent à Paris dans l'atelier du sculpteur Auguste Clésinger qui jouit, à trente-trois ans, d'une solide réputation. Il donne un très beau buste de Sand et un moulage de son bras (aujourd'hui l'un et l'autre au Musée de la vie romantique). Solange s'en éprend, rompt avec Preaulx au désespoir⁷³ et décide d'épouser l'artiste malgré les mises en garde de sa mère et les avis défavorables que celle-ci a recueillis à son endroit. « À un mariage modeste et doux [Solange] substitue un mariage brillant et brûlant⁷⁴ », observe Sand, qui craint que « l'orgueil ne joue un plus grand rôle dans sa vie que la tendresse et le dévouement⁷⁵ ». À Maurice, elle avoue toutefois que la résolution de Clésinger, « cette tension de la volonté, sans fatigue ni défaillance, [l']étonne et [lui] plaît beaucoup⁷⁶ ».

Le mariage est célébré à Nohant le 19 mai, en présence du père de la mariée. Sand a généreusement doté sa fille et lui a offert l'hôtel de Narbonne, situé au 89 rue de la Harpe à Paris, où le jeune couple va s'installer⁷⁷. Chopin n'assiste pas à la cérémonie mais il a soutenu Solange contre sa mère, malgré son antipathie pour le sculpteur. En juillet, il adresse une lettre (détruite) à cette dernière dans laquelle il critique son attitude à l'égard de sa fille et souhaite prendre ses distances. Sand y répond brièvement, non sans dissimuler sa surprise devant « ce bizarre dénouement à neuf années d'amitié exclusive⁷⁸ ».

Lors d'un bref séjour de Solange et de son mari à Nohant en juillet 1847 toujours, une scène violente éclate. « Blagueur comme Dumas, comme lui couvert de dettes⁷⁹ », Clésinger propose à sa belle-mère d'hypothéquer Nohant afin de disposer des 24 000 francs dont il a besoin pour rembourser ses dettes. Alors qu'elle se récrie, il l'accuse de lui avoir fait croire à plus de richesses qu'elle n'en a en réalité et finit par la menacer avec une carabine. Maurice s'interpose quand Sand reçoit un coup de poing en pleine poitrine. Le curé et le peintre Eugène Lambert, ami de Maurice, interviennent à leur tour pour tenter de calmer le sculpteur : « Te figures-tu de pareilles scènes à Nohant, dans ma famille, avec mon caractère, celui de Maurice, d'Augustine et de Lambert ? en présence du curé et des domestiques forcés de se mettre entre nous⁸⁰ ? », demande Sand à l'un de ses correspondants. La rupture est consommée, le couple quitte Nohant pour n'y plus revenir.

Le choc est rude. Sand se retrouve seule, définitivement séparée de Chopin et brouillée avec une fille qui lui paraît bien ingrate. De plus, les projets de mariage de sa petite-cousine, Augustine Brault, tournent court. Sand s'était mis en tête de lui faire épouser Maurice, puis le peintre Théodore Rousseau (venu passer quelques jours à Nohant, il y avait peint sur le motif⁸¹). Elle impute cet échec aux manigances de sa fille⁸². « Cette année 1847, écrit-elle à Giuseppe Mazzini, [est] la plus agitée et la plus douloureuse peut-être de ma vie⁸³. »

Dans une très longue lettre adressée à Emmanuel Arago, elle fait l'historique de ses relations difficiles avec sa fille, raconte dans le détail la scène terrible qui vient d'avoir lieu et s'étonne du soutien indéfectible de Chopin à Solange, qui a précipité leur rupture :

J'ai la conscience d'avoir été [...] la plus tendre, la plus faible et la plus débonnaire [des mères]. J'ai travaillé comme un nègre pour satisfaire des goûts de luxe qui n'étaient, certes, pas les miens [...]. Je cédaï à tout, je me faisais sa femme de chambre, sa couturière, son jockey, sa coiffeuse, sa promeneuse, rentrant, sortant, restant, payant, cousant, travaillant jour et nuit, étant esclave du caprice, et ne sachant jamais ni refuser ni punir.

Elle déclare ensuite à propos de Chopin :

Pour moi, quel débarras ! quelle chaîne rompue ! Toujours résistant à son esprit étroit et despotique, mais toujours enchaînée par la pitié et la crainte de le faire mourir de chagrin, il y a neuf ans que pleine de vie, je suis liée à un cadavre⁸⁴.

À quoi Emmanuel Arago répond :

Solange n'aime réellement qu'elle-même ; elle rapporte tout à elle seule, et veut énergiquement que tout provienne d'elle pour retourner à elle. [...] Depuis plusieurs années, [Chopin] était fasciné par elle, et souffrait d'elle avec plaisir ce qui l'aurait exaspéré de la part de tout autre. J'ai vu, vu, bien vu, qu'il avait pour elle un sentiment profond. [...] Que faire ? rien — Que dire ? c'est un malheur pour lui, beaucoup plus que pour toi. — La chaîne te pesait : t'en voici délivrée⁸⁵.

Un an après, en mars 1848, Sand croise Chopin par hasard, dans l'escalier qui conduit à l'appartement de Charlotte Marliani. Ce dernier lui apprend la naissance de la petite Jeanne Clésinger (l'enfant mourra quelques jours plus tard). Sa mère en ignorait tout.

Après une éprouvante tournée de concerts en Angleterre au printemps 1849, le musicien meurt à Paris le 17 octobre d'une phtisie dont il a souffert toute sa vie. C'est à Auguste Clésinger qu'est confiée la réalisation de son masque mortuaire et d'un moulage de sa main (au Musée de la vie romantique). Grâce à une collecte organisée par Delacroix, le mari de Solange exécute également le monument funéraire de Chopin au cimetière du Père-Lachaise. Sand écrit à Pierre-Jules Hetzel :

Cette mort m'a affectée profondément. [...] Là-haut ou là-bas [...], il se souviendra que je l'ai soigné neuf ans comme à peine on soigne son propre fils ; que j'ai sacrifié d'excellentes et honnêtes relations à ses jalousies, à son caprice ; que j'ai souffert moralement enfin pour l'amour de lui, dans ces neuf ans. [...] après cela, je n'en veux plus de cette vie amère et pleine de faussetés, d'ingratitude et d'injustices révoltantes⁸⁶.

Plus tard, dans *Histoire de ma vie*, Sand donne de Chopin un portrait beaucoup plus nuancé ; le souvenir du musicien « modeste par principe et doux par habitude, mais [...] impérieux par instinct et plein d'un orgueil légitime⁸⁷ » ouvre et ferme le grand récit de soi commencé en 1847. Elle y évoque « des années de tendresse, de confiance et de gratitude qu'une heure d'injustice ou d'égarement n'a point annulées⁸⁸ ». Dans un texte de 1841, Sand a trouvé les mots les plus justes pour saluer l'exceptionnel talent d'interprète de Chopin ainsi que son génie de compositeur :

Et puis la note bleue résonne et nous voilà dans l'azur de la nuit transparente. [...] Un chant sublime s'élève. Le maître sait bien ce qu'il fait. [...] Il sait que la musique est une impression humaine et une manifestation humaine. C'est une âme humaine qui pense, c'est une voix humaine qui s'exprime. C'est l'homme en présence des émotions qu'il éprouve, les traduisant par le sentiment qu'il en a [...] ⁸⁹.

COMBATS

Si les années 1840 sont marquées par le compagnonnage de Sand avec Chopin et son amitié pour la cantatrice Pauline Viardot, si elles placent la musique au

cœur de sa vie plus nettement qu'à aucun autre moment, elles sont aussi celles de combats qui la conduisent à une véritable activité militante, combats sans lesquels ses romans ne se comprennent que superficiellement.

Sand continue d'y faire entendre des convictions directement inspirées par Pierre Leroux, qui demeure son maître à penser (elle lui a dédié *Spiridion*)⁹⁰, et par un catholicisme résolument social : ainsi qu'en témoignent *Consuelo* et bien d'autres romans de cette décennie, son vocabulaire politique demeure profondément marqué par une vision religieuse. « La voix du peuple est la voix de Dieu⁹¹ », proclame Leroux dans l'une de ses formules qu'affectionne un romantisme *chrétien*, qui est aussi celui de Victor Hugo ou de Lamartine.

Quelles sont les raisons pour lesquelles Sand, sans relâche, plaide en faveur d'une autre politique, d'une autre forme de gouvernement, d'une autre société ? Une histoire personnelle d'abord, dont elle tire une grande fierté : « Moi, je n'ai rien de bourgeois dans le sang. Je suis fille d'un patricien et d'une bohémienne [...]. Je serai avec l'esclave et la bohémienne, et non avec les rois et leurs suppôts⁹². » Une « grande affection *humanitaire* » ensuite, un « sentiment de fraternité humaine », « l'idéal d'une société meilleure⁹³ » pour ceux qu'elle appelle désormais « les prolétaires », paysans, artisans et ouvriers, hommes et femmes. Les termes le disent : si pour Sand la politique est réflexion et stratégie, « idéologie » à la suite de Rousseau et de tous ceux que Pierre Leroux a réunis autour du vocable « socialisme » dont il est l'inventeur, elle est aussi affection, sympathie, compassion. L'*idéal* qui la mène est un vieux rêve partagé par les enfants de la Révolution, celui de l'égalité marchant main dans la main avec la fraternité.

Un souci toujours plus vif d'indépendance et de liberté d'expression va conduire Sand à fonder une revue littéraire, puis à participer à la création d'un journal d'opposition dans le Berry. La presse occupe désormais une place considérable dans la vie des individus. La fondation du journal *La Presse* par Émile de Girardin en 1836 a définitivement précipité le pays dans l'ère médiatique. L'importance de cette presse, grande ou « petite », dans la diffusion des informations et des idées ne cesse de croître. Sand ne l'ignore pas, elle qui a fait ses premières armes dans un petit journal satirique et qui a publié en feuilleton dans des journaux et revues la plus grande partie de ses romans.

Les relations qu'elle entretient avec le directeur de la *Revue des Deux Mondes* donnent depuis quelque temps déjà des signes d'essoufflement. Les raisons de cette situation sont directement liées à des positions ouvertement socialistes que François Buloz n'entend pas faire endosser à la *Revue* qu'il dirige. Durant l'été 1841, comme elle en a l'habitude, Sand lui soumet le manuscrit de son nouveau roman, *Horace*. Le roman se passe à Paris au début de la monarchie de Juillet ; quelques ouvriers et étudiants y critiquent le gouvernement, déplorent les événements du cloître Saint-Méry et appellent à la résistance. « [...] dans l'état du pays et avec le travail des sociétés secrètes il serait imprudent et peut-être coupable de jeter un aliment aussi facile à saisir à l'agitation des masses⁹⁴ », écrit Buloz à Sand. Il propose des changements dans le manuscrit, ce dont il est coutumier, mais il suggère également des coupes, provoquant l'incrédulité puis la

colère de sa correspondante. « Je ne veux pas *le changer*. Non, cent fois NON⁹⁵ », lui répond Sand. Elle rompt bientôt le contrat qui la lie à la *Revue* et tout commerce avec son directeur.

Un projet surgit de cette rupture, celui de créer une revue littéraire moins complaisante à l'égard de l'intelligentsia parisienne et du gouvernement, plus libre de ton, plus ouverte aussi aux questions sociales. Dans ce but, Sand dresse d'abord le bilan de sa situation financière, puis avise quelques amis fidèles et finit par réunir la somme nécessaire. Pierre Leroux, Louis Viardot et elle-même, « nous entendant sur tous les points comme si nous ne faisions qu'un⁹⁶ », en assurent la direction. « Cette fois enfin, [...] je puis dire ce que j'ai sur le cœur avec l'espoir d'être entendue et de ne pas être une voix isolée au milieu du charivari social⁹⁷ », écrit-elle à Scipion du Roure. Le premier numéro de *La Revue indépendante* paraît en novembre 1841 ; il contient le premier chapitre du roman refusé par Buloz et un article consacré à la poésie populaire que Sand signe du nom de Blaise Bonnin (paysan berrichon fictif qui réapparaîtra plusieurs fois par la suite).

La poésie populaire a été encouragée par la création récente de journaux tels que *La Ruche populaire*, *L'Union* ou *L'Atelier*. Des gens d'origine modeste, des hommes et quelques femmes, y publient leurs poèmes et sollicitent le parrainage d'hommes de lettres du temps. Ces derniers les conseillent, les aident à trouver un éditeur et préfacent parfois leurs ouvrages. Sand admire les poèmes de Charles Poncy, maçon toulonnais avec lequel elle restera liée d'amitié le reste de sa vie ; elle accepte de préfacer ses publications. Elle soutient également des artisans et des ouvriers du nom de Gilland, Magu, Reboul, Vinçart ou Adélaïde Bousquet. Son admiration pour la poésie populaire conforte ses vues sur le caractère « naturellement » poétique des « prolétaires », et sur la dimension « primitive » de leur talent. Elle affirme dans son article :

Hégésippe Moreau [...] et bien d'autres encore nous ont appris qu'il y a dans le peuple, dans les prolétaires, tous les talents, toutes les sortes de génie. Heureuse la patrie, si elle savait tirer de tous ses enfants le plus grand effet possible, suivant les dons que la nature a départis à chacun⁹⁸ !

Le cas d'Agricol Perdiguier, menuisier avignonnais, compagnon du Devoir, auteur du *Livre du compagnonnage* publié en 1839, n'est pas de même nature. Avec lui, elle apprend le fonctionnement du compagnonnage, son histoire et ses traditions. Son goût des sociétés secrètes, de l'illuminisme, de la franc-maçonnerie et du carbonarisme s'en trouve ravivé. Elle s'en inspire pour la rédaction du *Compagnon du tour de France*, qui paraît en décembre 1840. Avec son héros, le menuisier Pierre Huguenin amoureux d'Yseult de Villepreux, elle donne le premier portrait romanesque d'un ouvrier. Elle affirme dans la préface :

Un ouvrier est un homme tout pareil à un autre homme [...] et je m'étonne beaucoup que cela étonne encore quelqu'un. Il n'est pas nécessaire d'avoir été reçu bachelier pour être aussi instruit que tous les bacheliers du monde. [...] cette prétendue infériorité de race ou de sexe est un préjugé qui n'a même plus l'excuse aujourd'hui d'être soutenu de bonne foi [...] ⁹⁹.

Le roman est mal accueilli : libéraux et bonapartistes critiquent sa dimension didactique et ses partis pris idéologiques tandis que Marie d'Agoult en donne un compte rendu acide dans *La Presse*. Horace, qui lui fait suite, ne rencontrera pas un meilleur accueil. Ce qui fait dire à Balzac, qui exagère beaucoup : « On ne veut plus nulle part de G[eorge] Sand depuis ses dernières productions. [...] *Le Compagnon du tour de France* l'a tuée¹⁰⁰. »

Le premier numéro de *La Revue indépendante* connaît un franc succès et Sand peut écrire à Théodore de Seynes à la fin de l'année 1841 :

Ma part de direction ainsi que celle de Leroux porte sur le côté intellectuel et moral, mais comme c'est enfin une revue créée par notre sentiment et notre jugement des choses, nous désirons son succès comme nous désirons celui de nos idées. [...] Je crois que nous ferons quelque chose de consciencieux et de sérieux qui ne sera pas sans fruit. Mes romans n'y seront que l'enseigne pour attirer les badauds [...], ces badauds feront aller la machine, et le fond de l'œuvre qui est de parler sans entraves et sans voile aux âmes sympathiques, s'accomplira si Dieu le permet. Jusqu'ici la machine fonctionne bien et les abonnés viennent en foule¹⁰¹.

La deuxième entreprise à requérir les soins de Sand est la création d'un journal d'opposition. À l'origine de ce projet, une « affaire » qui, en juillet 1843, marque son entrée dans l'action politique proprement dite. Une idiote de quinze ans, dont les religieuses de La Châtre avaient la charge, a été délibérément abandonnée dans la campagne ; après avoir erré plusieurs semaines au hasard des chemins et avoir été la proie de vagabonds, elle a été retrouvée, enceinte. Sand décide aussitôt de protester dans *La Revue indépendante*, d'abord en y publiant un article signé Blaise Bonnin (celui-ci accuse la supérieure de l'hospice où Fanchette avait été placée et l'administration qui l'a couverte) ; ensuite en faisant paraître une brève communication signée cette fois de son nom dans laquelle elle dénonce les carences de l'administration à tous les échelons. Sand fait ensuite réunir ces textes en brochure, vendue au profit de la jeune fille.

Malgré un mouvement d'opinion en faveur de Fanchette, le procureur du roi à La Châtre lève toute sanction contre l'établissement religieux et, dans une lettre publiée à sa demande dans *La Revue indépendante*, accuse Sand de « roman ». Celle-ci répond vertement :

Si, de stupide, Fanchette n'est pas devenue folle [...], si elle est infectée des honteuses plaies de la débauche et de la prostitution, à qui la faute ? Et *il n'y a pas de coupables* ? et votre *ordonnance de non-lieu* sur ce fait *déplorable* en est *une preuve manifeste* ? [...] et je suis un romancier ? Ah ! vous en êtes un autre ! si c'est une honte, buvez-la¹⁰².

À l'occasion de l'affaire de Fanchette (dont elle se souvient dans son roman *Jeanne*, publié en 1844¹⁰³), Sand a mesuré la difficulté d'exprimer ses idées et de les diffuser ailleurs que dans une revue qui lui appartient. « Des faits du même genre, observe-t-elle, et de plus affreux encore, se répètent souvent sous nos yeux [...], sans que [...] l'indignation publique ait un organe pour s'en plaindre¹⁰⁴. » Convaincue qu'il faut au Berry un journal d'opposition, la voilà en campagne pour réunir des fonds, trouver des collaborateurs, constituer un conseil

d'administration et convaincre un imprimeur digne de confiance de se lancer dans l'aventure (elle finit par accepter le concours de Pierre Leroux et de son frère, installés comme imprimeurs à Boussac). Sand a sur ses objectifs des idées parfaitement claires :

[J]'aime le journalisme, celui de province surtout. J'y sens plus de loyauté, plus d'indépendance, plus d'avenir. [...] Il ne faut pas que ce soit le journal de *Mr un tel*, celui de George Sand encore moins encore [...]. Il faut que ce soit le cœur du bataillon sacré, et que ceux qui n'écrivent pas, pensent le journal tout autant que ceux qui le griffonnent ; nous proclamerons tout cela en débutant, dans les termes convenables¹⁰⁵.

C'est chose faite le 1^{er} septembre 1844, date à laquelle paraît le premier numéro de *L'Éclaireur, Journal des départements de l'Indre, du Cher et de la Creuse*, imprimé à La Châtre et dont le rédacteur en chef est le journaliste républicain Victor Borie. Deux mille francs par an sont mis au service d'un journal qui compte vingt-cinq actionnaires et paraît une fois par semaine. L'hebdomadaire s'avoue sans détour pour ce qu'il est, un journal d'opposition à « l'autorité locale, qui est devenue chez nous, [...] d'une insolence et d'une immoralité révoltantes¹⁰⁶ ». Dans le troisième numéro, Sand adresse une lettre ouverte « Aux fondateurs de *L'Éclaireur de l'Indre* », dans laquelle elle précise les liens qu'elle entend entretenir avec le journal et réaffirme sa foi dans une société « fondée sur des principes très différents de ceux qui régissent la société actuelle¹⁰⁷ ». La révolution de 1848 aura raison de *L'Éclaireur*. Il cessera de paraître en juillet. Il en ira de même pour *La Revue indépendante*.

Désormais, Sand dispose de deux tribunes de genres très différents pour faire entendre ses idées. Littérature et politique se conjuguent parfaitement dans son esprit et il s'agit bien de mettre son talent, mais aussi la notoriété qu'elle a acquise grâce à la littérature, au service d'une espérance puissante, du « rêve d'une société meilleure¹⁰⁸ » dont les implications sont multiples. Sand manifeste un sens aigu de l'histoire, une perception forte du *moment* où certains changements deviennent possibles, en même temps qu'une remarquable acuité à l'égard de la lente évolution des mentalités. Parce que celles-ci freinent plus volontiers les changements qu'elles ne les précipitent, on ne saurait, pense-t-elle, tenter de forcer le destin coûte que coûte. Souvent, les actions politiques audacieuses tournent court parce que ceux qui les ont entreprises ont préjugé de l'état des esprits. En attendant quelque circonstance exceptionnelle qui permette des changements majeurs, il n'en faut pas moins travailler à la réforme de tout ce qui limite les droits, trop réduits, des uns et favorise le pouvoir, trop grand, des autres. Dans l'article intitulé « La politique et le socialisme¹⁰⁹ », elle écrit :

Nous convenons d'appeler *politique* une action toute matérielle exercée par la société pour modifier et améliorer ses institutions ; *socialisme* une action toute scientifique exercée sur les hommes pour les disposer à réformer les institutions sociales.

Avant la révolution de février 1848, Sand multiplie son soutien à toutes les formes de critique du gouvernement en place ; elle appelle à la « démocratie¹¹⁰ » et réclame pour le peuple, qui concentre les forces vives de la nation, respect et

considération. Pour les paysans tout particulièrement. Parmi les écrivains de sa génération, Sand est l'une des seules à avoir une connaissance profonde d'un « milieu » qui est alors celui de la plus grande partie de la population française. Qu'on compare *Les Paysans* de Balzac aux *Maîtres sonneurs* et l'on comprendra tout ce qui sépare un écrivain disposé à ne voir dans le paysan qu'un être ignorant et madré de celle qu'intéressent tous les acteurs du monde rural, leurs us et coutumes, leur manière de vivre et de penser.

Blaise Bonnin avait pris la défense de Fanchette dans *La Revue indépendante*. Il réapparaît dans *L'Éclaireur* pour expliquer aux lecteurs les raisons de l'état de misère dans lequel le paysan se trouve plongé :

Je ne sais pas comment ça s'est emmanché, mais avec l'Empire, avec la Restauration, et encore plus avec la nouvelle révolution de l'an [18]30, voilà que la féodalité, la dîme, le servage, et jusqu'à la corvée [...], tout ça nous est retombé sur le corps. [...] Le régime féodal, c'est le pouvoir absolu de celui qui possède sur celui qui ne possède pas. La dîme, c'est l'impôt, qui ne profite qu'aux riches [...]. Le servage, c'est notre état de misère qui nous livre à la merci de l'usurier bourgeois, du fermier bourgeois, du propriétaire bourgeois ou non bourgeois ; et la corvée, c'est la prestation en nature pour les prétendus travaux d'utilité publique¹¹¹ !...

Formulé dans une langue « simple », le réquisitoire du paysan porte sur la nature des difficultés quotidiennement rencontrées, les mesures prises par le gouvernement mais demeurées sans effet et l'urgence d'une éducation favorisant réellement les couches les plus modestes de la population. Au même moment, Sand milite d'ailleurs pour « la propagation presque gratuite de bons livres¹¹² », projet qui sera plusieurs fois remis sur le métier sans aboutir.

Les lecteurs sont-ils dupes de ce travestissement de voix et de ce nouveau pseudonyme de Blaise Bonnin ? Dans *L'Éclaireur de l'Indre*, Sand prend soin de préciser :

Le pseudonyme qui voile le sexe n'est un mystère pour aucun de ceux qui accordent quelque attention à nos écrits. Nous ne reconnaissons pas à l'autre sexe une supériorité innée ; mais nous sommes bien forcé [*sic*] de reconnaître le résultat de l'éducation incomplète que nous avons reçue [...]. Rien ne remplace, dans la vie des femmes, cette instruction première, cette *Minerve tout armée*, qui, selon Diderot, sort tout à coup du cerveau du jeune bachelier pour combattre ses premières impressions, ses premières erreurs¹¹³.

Et d'ajouter :

Nous voyons la cause de la femme et celle du peuple offrir une similitude frappante qui semble les rendre solidaires l'un de l'autre¹¹⁴.

Sand n'est pas la seule à imaginer l'alliance « naturelle » de ceux que la société ignore, exploite et maltraite ; les saint-simoniens pensent de même, ainsi que quelques figures appartenant à la mouvance socialiste des années 1840, parmi lesquelles Flora Tristan. Celle-ci entre en relation avec Sand en 1844, alors qu'elle entame un tour de France dans l'espoir de créer cette « union ouvrière » qu'elle appelle de ses vœux (elle mourra d'épuisement à Bordeaux au cours du voyage).

« C'est une femme active, courageuse, sincère je crois, mais pleine d'orgueil, de confiance dans l'infaillibilité de ses découvertes socialistes qui ne sont qu'enfantillages¹¹⁵ », note Sand pour l'un de ses correspondants, regrettant toutefois de voir l'auteur des *Pérégrinations d'une paria* s'attribuer le monopole de la défense des « classes prolétaires¹¹⁶ ». À la même époque, Sand se trouve brièvement en relation avec Pauline Roland, socialiste féministe, collaboratrice à la *Revue sociale* de Pierre Leroux (elle sera déportée en Algérie à la suite du coup d'État de 1851)¹¹⁷.

Durant ces années fécondes intellectuellement et politiquement, la production de romans n'est pas en reste, loin s'en faut. Sand l'a affirmé souvent, il est dans sa *nature* d'être « romanesque » et de raconter des histoires pour le plaisir. Mais pas de n'importe quelle façon, dans le seul but de se distraire et d'amuser les lecteurs à sa suite. La « mission » de l'écrivain, dont Victor Hugo fait un prophète, un visionnaire menant le peuple et l'éclairant, consiste bien à faire de toute forme de littérature une tribune où exposer non seulement des réflexions sur la société, son histoire et son fonctionnement, mais aussi sur les conditions de sa transformation.

Utopique, le roman sandien l'est résolument, tout particulièrement à cette époque. Cette dimension, que l'on doit à ses convictions politiques, et non à quelque goût pour la fantaisie et l'anticipation, trouve son assise dans une observation attentive de la réalité. Pas de pensée politique sans cela. Rien par conséquent qui relève de quelque idéalisme vague, de quelque naïveté irrépressible, de quelque sentimentalité facile, ainsi qu'on le reprochera à Sand par la suite. Les objectifs sont clairement définis, les ambitions précises, et les raisons cent fois énoncées ; elles s'allient à une grande maîtrise de la narration romanesque, avec ses rebonds, pauses, surprises et galerie de personnages « typiques » — à ceci près qu'y figurent toujours une jeune femme très instruite et un jeune homme sensible au caractère de celle qui apparaît d'entrée de jeu comme son égale. Ce mélange d'utopie et de réalisme confère à la matière romanesque une force singulière, qui n'est pas sans trouver d'écho chez Hugo, Sue, Lamartine ou Dumas, quand ils saisissent à bras-le-corps la « question sociale » et la mettent en fiction.

En janvier 1845, non sans difficulté¹¹⁸, *Le Meunier d'Angibault* commence à paraître en feuilleton dans *La Réforme*. Situé dans la Vallée-Noire, il rappelle *Valentine* et annonce les romans champêtres à venir. L'auteur y dénonce les préjugés liés au sexe et à la condition sociale et fait dialoguer sur ces thèmes Marcelle, une aristocrate éclairée, Henri, un ouvrier parisien très instruit, et maître Louis, un meunier sage et avisé. À la fin du roman, l'ordre utopique est réalisé : les riches et les pauvres s'allient, la famille s'est recomposée et agrandie sur le modèle « communautaire » ; les méchants, aristocrates égoïstes et paysans cupides, sont punis. Dans son roman, Sand n'en a pas moins livré une excellente analyse des conditions de vie du monde rural, des problèmes économiques du meunier et des paysans dont dépend son activité, des usages de la campagne.

Elle récidive l'année suivante avec *La Mare au Diable*, conçu et réalisé à une

vitesse prodigieuse : « J'ai fini mon petit roman, je l'ai fait en quatre jours [...]. Je l'ai fait cent fois plus vite que je ne pensais. *C'est venu*¹¹⁹ », annonce-t-elle à Anténor Joly, responsable des feuilletons au journal *L'Époque*. Dédié à Frédéric Chopin, *La Mare au Diable* met en scène les amours de jeunes paysans du Berry, Germain et Marie, qui, une nuit, se perdent en forêt et campent au lieu-dit « la mare au Diable ». Leur histoire est racontée à la veillée par un broyeur de chanvre, selon des modalités dont Sand a été le témoin enfant : « Lorsque les chanvriers venaient broyer [le chanvre], [...] comme la moitié du hameau voulait écouter leurs histoires, on les installait à la petite porte de la cour qui donne sur la place¹²⁰. » Elle se sert de ce modèle à des fins esthétiques (en inventant un style et une forme nouvelle), politiques (elle y prêche l'égalité des sexes et des classes) et morales (elle y fait l'apologie de la bonté).

La langue du récit est simple, imagée, émaillée de mots berrichons. C'est par ce travail stylistique dont la simplicité dissimule en réalité une grande inventivité que Sand entend « traduire » le « langage antique et naïf des paysans de la contrée¹²¹ ». *La Mare au Diable* participe aussi directement d'une réflexion sur l'art populaire et sur le paysan naturellement artiste, ses contes, ses chansons et légendes, ses danses et coutumes en constituant le témoignage le plus manifeste. Dans l'apostrophe de l'auteur au lecteur qui précède le récit, Sand rappelle la nature de sa poétique :

Certains artistes de notre temps [...] s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie ; mais, en peignant la misère si laide, si avilie [...] leur but est-il atteint, et l'effet en est-il salutaire, comme ils le voudraient ? [...]

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs [...]. L'art n'est pas une étude de la réalité positive ; c'est une recherche de la vérité idéale¹²².

Une fois conclu le mariage entre Germain et Marie, le roman est précipité dans le réel : il se termine sur la manière dont, durant trois journées, les noces se célèbrent dans le Berry, démarche à caractère ethnographique qui rencontre sur ce point les intérêts du temps¹²³.

Suit, en 1847, *Le Pêché de monsieur Antoine*, qui reproduit en partie le schéma du *Meunier d'Angibault* (un jeune socialiste s'éprend d'une aristocrate), mais dans lequel Sand étend son plaidoyer en faveur de réformes profondes visant la société dans son ensemble. Ainsi voit-on le héros, Émile Cardonnet, pourfendre, devant son interlocuteur M. de Boisguibault :

[L]a noblesse aussi bien que l'argent, la grande propriété, la puissance des individus, l'esclavage des masses, le catholicisme jésuitique, le prétendu droit divin, l'inégalité des droits et des jouissances, base des sociétés constituées, la domination de l'homme sur la femme, considérée comme une marchandise dans le contrat de mariage, et comme propriété dans le contrat de la morale publique [...]¹²⁴.

L'année suivante, ces questions seront plus que jamais d'actualité.

Qui est George Sand au début de l'année 1848 ? Un personnage public, admiré par les uns et vivement critiqué par les autres pour avoir rejoint, sans dissimulation aucune, le camp des « visionnaires », socialistes et républicains. Non seulement Sand les a rejoints, mais, grâce à la création de *La Revue indépendante* puis de *L'Éclaireur de l'Indre*, elle est l'un de leurs porte-parole les plus actifs et les plus efficaces. Elle ne se contente pas de suivre l'actualité sociale et de publier des articles à ce propos ; elle écrit également des romans dans lesquels ses préoccupations politiques se trouvent forcément discutées par les personnages qu'elle met en scène. Qu'on ne s'y trompe pas, pourtant. Elle fait observer à Jean Dessoliaire, tailleur et activiste républicain, à propos du *Péché de monsieur Antoine* :

J'ai essayé de soulever des problèmes sérieux dans des écrits dont la forme frivole et toute de fantaisie permet à l'imagination de se lancer dans une recherche de l'idéal absolu qui n'a pas d'inconvénients en politique. [...] Les personnages dissertent sans conséquence et cherchent, comme les individus qui causent au coin de leur feu, à se rendre raison du présent et de l'avenir¹²⁶.

Même s'il est manifeste que son action politique a infléchi le cours de sa carrière romanesque et que ses convictions se sont retrouvées, en partie pour le moins, dans la bouche de ses personnages, Sand n'en confond pas pour autant des activités qu'elle juge bien distinctes : « Un roman n'est pas un traité¹²⁷ », conclut-elle.

En 1848, « madame Sand », ainsi qu'on la désigne habituellement, est une femme de quarante-quatre ans au regard pénétrant, aux manières franches, à la mise résolument simple. Elle est séparée de son compagnon depuis l'année précédente. Elle vit seule à Nohant en compagnie de son fils, jeune homme de vingt-cinq ans bientôt, qui partage ses convictions politiques comme ses intérêts intellectuels et qu'elle présente volontiers comme sa raison de vivre¹²⁸. Elle est également mère d'une fille de vingt et un ans mariée depuis quelques mois, avec laquelle elle s'est brouillée à la suite d'un différend que la suite de sa vie ne réussira pas à dissiper. Pour ce qui regarde sa vie privée, elle n'a pas caché à ses amis ses désillusions, ses chagrins, son profond découragement parfois. L'optimisme joyeux qui règne dans la plupart de ses romans, les déclarations sentimentales et la nécessité d'une vie à laquelle un amour puissant, fidèle et définitif, donne son sens, les représentations de la famille comme un ensemble ouvert où se mêlent harmonieusement les générations et les classes sociales sur le modèle fouriériste du phalanstère paraissent relever de quelque croyance fabuleuse, en réalité assez éloignée de sa propre existence. « L'amour et moi ne passons plus par la même porte depuis bien longtemps¹²⁹ », a-t-elle écrit à Emmanuel Arago en 1846.

Sur la révolution de février 1848, les récits, les témoignages et les analyses

abondent. Il convient de s'y rapporter si l'on veut avoir une vision précise d'un moment politique complexe dont Sand est à Paris, pendant quelques mois, l'une des actrices privilégiées. Provoquée par une série de facteurs économiques propres aux temps de crise, cette révolution a été souhaitée par une opposition très active composée de libéraux, de bonapartistes, de républicains et de socialistes. Le mécontentement à l'égard du gouvernement d'un roi « citoyen » couve en réalité depuis des années, attisé par une presse d'opposition particulièrement dynamique, relayé par une presse satirique qui n'a eu de cesse de saper l'autorité de « la poire¹³⁰ » en multipliant les caricatures du roi et de ses ministres.

« Quelqu'un conçoit un idéal ; on rit, et on lui pardonne en disant : c'est beau, trop beau. Puis les temps marchent, les faits s'accomplissent, et il arrive que l'idéal est dépassé¹³¹ », avait écrit Sand à Charles Poncy, le poète ouvrier qu'elle avait encouragé à publier. Voici qu'à la fin du mois de février, brusquement, le fameux idéal semble sur le point d'être réalisé. Après quelques journées d'insurrection, de barricades et d'émeutes à Paris, Louis-Philippe abdique. Le 24 février, la deuxième République est proclamée et un gouvernement provisoire est mis en place dans l'attente d'élections générales. Abolition de la peine de mort pour les délits politiques, abolition de l'esclavage, de la censure et de la prison pour dettes comptent au nombre des réformes installées dans l'urgence ; le suffrage universel est également accordé — aux hommes.

Le 1^{er} mars, Sand arrive à Paris et s'installe dans un petit appartement au 8 rue de Condé, tout près du Palais du Luxembourg. Elle y reçoit ses amis républicains et socialistes. Louis Blanc, Jean Reynaud, Étienne Arago, Armand Barbès sont du nombre. L'année précédente, alors qu'il décorait le plafond de la bibliothèque du Palais (aujourd'hui celle du Sénat), Delacroix avait fait figurer Sand sous les traits d'Aspasie dans sa galerie de personnages historiques. Joli salut à l'amie artiste, petit signe prémonitoire.

Sand obtient bientôt de Ledru-Rollin un laissez-passer lui donnant accès à tous les membres du gouvernement. Le 4 mars, après s'être félicitée du calme qui a régné lors des funérailles des victimes des émeutes récentes, elle résume ainsi la situation pour son cousin René de Villeneuve :

Ce que nous avons chassé n'était pas regrettable. Nous nous lançons dans l'inconnu avec la foi et l'espérance. [...] cette république ne répètera pas les fautes et les égarements de celle que vous avez vue [celle de 1793]. Aucun parti n'y est disposé. Le peuple a été sublime de courage et de douceur. Le pouvoir est *généralement* composé d'hommes purs et honnêtes. Je suis venue m'assurer de tout cela par mes yeux, car je suis intimement liée avec plusieurs [...]. Nous leur [aux gens du peuple] devons de n'avoir pas laissé durer des luttes sanglantes et les classes riches leur doivent d'avoir inspiré de la confiance et du calme aux classes pauvres. [...] Aimez-moi toujours, bien que je sois *républicaine*¹³².

À ses correspondants, Sand fait part avec enthousiasme de l'avènement de la « vraie république¹³³ » et répète qu'elle se reconnaît entièrement dans les forces populaires en marche vers la démocratie. Quelques jours plus tard, elle est de retour à Nohant. Maurice vient d'être élu maire de la petite commune de Nohant-Vicq (il ne le restera que quelques mois) et Sand entend que les listes

électorales de l'Indre pour l'assemblée nationale comportent au moins un candidat ouvrier et un candidat paysan : « Cette pilule, note-t-elle, passe difficilement par le gosier de la bourgeoisie et pourtant c'est bien peu pour le peuple¹³⁴. » Il s'agit bien de ne pas faire passer le brusque changement de régime pour quelque manigance parisienne dans laquelle le monde rural ne se reconnaîtrait pas et n'aurait rien à gagner. Rude besogne. Sand le sait, le paysan berrichon est naturellement méfiant ; le notable, lui, n'entend pas partager le pouvoir.

Les positions de Sand ne sont pourtant guère de nature à rassurer les modérés. Même si elle prend soin de préciser en privé que « le communisme prêché jusqu'à ce jour n'est pas le [s]ien¹³⁵ », elle utilise le mot dans un sens qui est celui de la gauche radicale, et si, dans un texte adressé « Aux Riches », elle n'entend pas qu'il soit brandi comme un épouvantail par les conservateurs, elle déclare tout de même que, selon elle, la France « est appelée à être [communiste] avant un siècle¹³⁶ », c'est-à-dire parfaitement égalitaire, nantie d'une forme de gouvernement où toutes les forces sociales sont *associées*¹³⁷.

Elle publie également plusieurs appels au peuple, l'invitant au courage, à la détermination, à la conscience politique bien entendue et au vote :

Le présent, ô peuple ! tu l'as trouvé : c'est la place publique, c'est la liberté : c'est la forme républicaine qu'il faut conserver à tout prix ; c'est le droit de penser, de parler, d'écrire ; c'est le droit de voter et d'élire les représentants, source de tous les autres droits [...] ; c'est le droit de vivre ; c'est l'unique moyen de te rapprocher promptement de [...] faire le miracle de l'union fraternelle qui détruira toutes les fausses distinctions, et rayera le mot même de *classes* du livre de l'humanité nouvelle¹³⁸.

Au ministère de l'Instruction publique, Jean Reynaud la sollicite pour la rédaction de brochures populaires. La figure de Blaise Bonnin est à nouveau utilisée pour diffuser des idées dont l'efficacité tient notamment à leur formulation « simple ». Par la voix du paysan berrichon, Sand appelle à la détermination, mais sans impatience, et au respect des règles démocratiques ; elle rappelle que l'ouvrier parisien constitue avec le paysan « deux hommes du même sang et du même cœur¹³⁹ » et que la capitale ne peut rien faire sans le soutien des provinces¹⁴⁰. Elle se voit également confier les éditoriaux de l'organe de presse officiel du gouvernement provisoire, le *Bulletin de la République*. Pendant plusieurs semaines, Sand contribue activement, mais anonymement, au *Bulletin*. « Me voilà [...] occupée comme un homme d'État », écrit-elle à Maurice. « J'ai déjà fait deux circulaires gouvernementales aujourd'hui, une pour le ministère de l'Instruction publique, et une pour le ministère de l'Intérieur¹⁴¹. » Elle ajoute :

Ce qui m'amuse, c'est que tout cela s'adresse aux *maires*, et que tu vas recevoir par la voie officielle les instructions de ta *mère*. Ah ! ah ! monsieur le *maire* ! vous allez marcher droit, et pour commencer vous allez lire vos *Bulletins de la République* tous les dimanches à votre garde nationale réunie¹⁴².

Puis c'est à un journal qu'elle songe à nouveau. Avec l'aide financière de Louis Viardot cette fois, elle fonde *La Cause du peuple* auquel Victor Borie et Théophile

Thoré, républicains convaincus, prêtent leur concours¹⁴³. « Notre *chez-nous* c'est la place publique, ou la presse, l'âme du peuple enfin¹⁴⁴ », répète Sand. L'hebdomadaire commence à paraître le 9 avril, se vend 25 centimes et prend beaucoup de temps à composer ; il ne comptera que trois numéros. Dans *La Vraie république*, Sand fait également paraître une série d'articles brefs où elle expose son point de vue sur les événements du moment, parfois en se faisant passer pour un homme ou une femme de condition modeste. Très soucieuse de rendre compte au plus près de l'opinion de ceux qu'elle défend, elle les invite à faire connaître leurs revendications et à participer à la vie politique. « Aujourd'hui, écrit-elle dans le journal qu'elle tient alors, tout est bien changé ! [les travailleurs] s'occupent de politique, parce qu'aujourd'hui la politique touche au travail, à la vie des travailleurs¹⁴⁵. »

À la demande d'Étienne Arago toujours qui, comme les révolutionnaires de 1789, voit dans le théâtre un moyen idéal de propagande, Sand fait jouer un prologue, *Le Roi attend*, au Théâtre-Français rebaptisé Théâtre de la République. Tandis que, situation inouïe, Louis XIV attend, Molière s'interroge sur la nature de la monarchie et observe : « Qu'est-ce qu'un roi ? Un homme qui a la puissance de faire le bien, et c'est seulement quand il le fait qu'il se distingue des autres hommes¹⁴⁶... » Après un dialogue imaginaire avec les grands dramaturges du passé, Molière conclut sur la nécessité d'un autre théâtre et d'un autre système politique. La première représentation a lieu le 6 avril. Elle est gratuite. Le gouvernement y assiste au grand complet ; Pauline Viardot chante une *Marseillaise* de sa composition et l'actrice Rachel interprète la *Marseillaise* véritable. Grand succès. « Ce qu'il y avait de plus beau c'était le public, le peuple propre, calme, attentif, intelligent, délicat, [...] plus décent que les abonnés des Italiens et de l'Opéra¹⁴⁷ », observe Sand, moins enchantée de son succès que des preuves de l'existence de cette « république fraternelle¹⁴⁸ » qu'elle a tant appelée de ses vœux.

Le *Bulletin de la République* du 15 avril déchaîne toutefois un tollé. Dans ce seizième numéro, le radicalisme de l'éditorialiste, dont l'identité n'est guère ignorée du milieu politique, la conduit à émettre l'idée selon laquelle, si les élections étaient trop ouvertement favorables à la bourgeoisie, il faudrait en ajourner les résultats. Il paraît difficile pour Sand de ne pas tenter de juguler les forces conservatrices coûte que coûte, quitte à menacer l'avènement de la démocratie¹⁴⁹. La presse d'opposition se déchaîne, les républicains modérés sont offusqués, les caricatures et les charges contre Sand se multiplient¹⁵⁰. À Nohant, une poignée de conservateurs menacent de pénétrer dans la maison et de la mettre à sac ; Maurice en fait part à sa mère, atterré. À Paris, la situation devient inquiétante ; la peur s'installe, les rumeurs les plus folles circulent : « On dit à la mobile que la banlieue pille, à la banlieue que les communistes font des barricades. C'est une vraie comédie¹⁵¹ », écrit Sand à son fils qui, de son côté, peine à imposer ses vues au conseil de sa commune : « Aurions-nous g[ran]d mérite à être révolutionnaires si tout allait de soi-même et si nous n'avions qu'à vouloir pour réussir¹⁵² ? », demande-t-elle.

Le 28 avril, Sand est à l'Hôtel de Ville où elle attend le résultat des élections du 23. Le calme qui règne dans la rue où des clubs politiques se sont créés spontanément la rassure. Les nouvelles qui suivent la réjouissent :

Tous les membres du gouvernement provisoire sont élus. Lamartine [...], Ledru-Rollin [...], Louis Blanc [...], Perdiguer est élu à Paris et à Avignon. J'espère que Gilland [l'un des poètes ouvriers] l'est dans son département. Étienne Arago et Barbès le sont dans les leurs. J'attends avec impatience le résultat de l'Indre. [...] En somme la république se défendra. Mais il y aura une fameuse lutte à livrer, contre la bourgeoisie¹⁵³.

En réalité, la victoire revient surtout aux républicains modérés. Le 4 mai, un parlementaire anglais de passage à Paris, Richard Monckton-Milnes, organise un « déjeuner littéraire¹⁵⁴ » en l'honneur de Sand. Lamartine, Mérimée et Alexis de Tocqueville comptent parmi les invités. Libéral convaincu, ce dernier offre dans ses *Souvenirs* une analyse extrêmement intéressante du moment qui sépare les premiers signes de la révolution de Février de la chute, en octobre 1849, du gouvernement d'Odilon Barrot auquel lui-même a appartenu. Du fameux déjeuner, il laisse la description suivante :

Milnes me plaça à côté de Mme Sand ; je n'avais jamais parlé à celle-ci, je crois même que je ne l'avais jamais vue (car j'avais peu vécu dans le monde d'aventuriers littéraires qu'elle habitait). [...] J'avais de grands préjugés contre Mme Sand, car je déteste les femmes qui écrivent, surtout celles qui déguisent les faiblesses de leur sexe en système, au lieu de nous intéresser en nous les faisant voir sous leurs véritables traits ; malgré cela, elle me plut. Je lui trouvai des traits assez massifs, mais un regard admirable ; [...] ce qui me frappa surtout fut de rencontrer en elle quelque chose de l'allure naturelle des grands esprits. Elle avait, en effet, une véritable simplicité de manières et de langage, qu'elle mêlait peut-être à quelque peu d'affectation de simplicité dans ses vêtements. [...] Nous parlâmes une heure entière des affaires publiques, on ne pouvait parler d'autre chose en ce temps-là. D'ailleurs, Mme Sand était alors une manière d'homme politique ; ce qu'elle me dit sur ce sujet me frappa beaucoup ; c'était la première fois que j'entrais en rapport direct et familier avec une personne qui pût et voulût me dire en partie ce qui se passait dans le camp de nos adversaires. [...] Mme Sand me peignit très en détail et avec une vivacité singulière l'état des ouvriers de Paris, leur organisation, leur nombre, leurs armes, leurs préparatifs, leurs pensées, leurs passions, leurs déterminations terribles. Je crus le tableau chargé et il ne l'était pas ; ce qui suivit le montra fort bien¹⁵⁵.

Si Tocqueville ne dissimule ni ses préjugés à l'égard des femmes ni sa grande méfiance à l'égard des « Montagnards¹⁵⁶ », il n'en reconnaît pas moins à Sand de réelles compétences politiques. En tant que femme, elle ne jouit pourtant d'aucune légitimité pour y prétendre : elle ne dispose pas du droit de vote, elle ne peut briguer aucun poste politique. Quelques femmes déterminées en rêvent pourtant un instant. Dans le journal qu'elle dirige, *La Voix des femmes*, la saint-simonienne Eugénie Niboyet invite Sand à se porter candidate à la députation en ces termes :

Le représentant qui réunit nos sympathies, c'est le type *un et une* : être mâle par la virilité, femme par l'intention divine, la poésie, nous voulons nommer *Sand*. [...] Elle s'est faite homme par l'esprit, elle est restée femme par le côté maternel. Sand est puissante et n'effraie personne ; c'est elle qu'il faut appeler par le *vœu de toutes au vote de tous*¹⁵⁷.

Que l'exercice de l'intelligence et le travail de l'esprit fassent perdre aux femmes leur féminité et les masculinisent, ou qu'ils les condamnent à être doubles, *savant* d'un côté, *mère* de l'autre, comme le pense la féministe Niboyet, continue de constituer l'un des préjugés les plus tenaces en la matière, partagé aussi bien par les hommes que par les femmes. Une caricature d'Alcide Lorentz parue dans *Le Miroir drolatique* le rappelle à sa façon. On y voit Sand dans un costume d'homme ; pantalon, gilet et redingote soulignent néanmoins ses formes féminines ; elle tient une cigarette à la main (l'usage du tabac apparaîtrait décidément comme un signe de transgression) ; à gauche, on distingue quelques titres de romans ; deux cartels portent les mots de « chambre des députées » et de « chambre des mères ». Le portrait-charge s'accompagne de cette légende ironique :

Si de George Sand ce portrait
Laisse l'esprit un peu perplexe,
C'est que le génie est abstrait,
Et comme on sait n'a pas de sexe.

La réponse de Sand à l'invitation inattendue d'Eugénie Niboyet paraît le même jour dans deux journaux dont les directeurs sont de ses amis, *La Réforme* de Louis Blanc et *La Vraie République* de Théophile Thoré. Elle est brutale : l'auteure fait savoir qu'elle ne connaît pas les dames qui ont sollicité sa candidature et espère « qu'aucun électeur ne voudra perdre son vote en prenant fantaisie d'écrire [s]on nom sur son billet¹⁵⁸ ». L'importance de la question toutefois ne lui a pas échappé. Peu de jours après, elle adresse aux « membres du comité central » (comité qui accorde son investiture aux candidats potentiels de la gauche) une longue lettre dans laquelle elle justifie son refus de briguer quelque forme de pouvoir que ce soit :

Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique ? Oui, un jour, je le crois [...], mais ce jour est-il proche ? Non, je ne le crois pas, et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement. [...] Pour que la société soit transformée, ne faut-il pas que la femme intervienne politiquement dès aujourd'hui dans les affaires publiques ? — J'ose répondre qu'il ne le faut pas, parce que les conditions sociales sont telles que les femmes ne pourraient pas remplir honorablement et loyalement un mandat politique. La femme étant sous la tutelle et la dépendance de l'homme par le mariage, il est absolument impossible qu'elle présente des garanties d'indépendance politique [...]. Il me paraît donc insensé, j'en demande pardon aux personnes de mon sexe qui ont cru devoir procéder ainsi, de commencer par où l'on doit finir, pour finir apparemment par où l'on eût dû commencer¹⁵⁹.

Sand souhaite la participation des femmes à la vie politique, mais pas avant qu'elles n'aient obtenu les droits civils ; les droits politiques n'ont de sens à ses yeux que si, d'abord, au sein de la vie privée, la plus parfaite égalité règle les rapports entre les hommes et les femmes. À la même époque, Sand ne l'ignore pas, des femmes d'inspiration saint-simonienne réclament l'obtention des droits civils et politiques ; par ailleurs, à la suite de Saint-Simon, d'Enfantin, de Fourier, elles refusent le mariage et affichent une certaine liberté de comportement en

matière sexuelle.

Pour sa part, Sand refuse catégoriquement cette « déplorable fantaisie¹⁶⁰ ». Elle défend le mariage et la famille ; elle ne se souvient de sa propre expérience que pour dénoncer la condition d'esclave de la femme mariée qui, physiquement et moralement, ne s'appartient pas¹⁶¹. Elle fait de l'égalité la condition *sine qua non* à l'obtention de tout autre droit et y insiste : « La mère de famille, mineure à quatre-vingt ans, est dans une situation ridicule et humiliante » ; quant aux droits des hommes sur celles qu'ils ont épousées, ils sont « sauvages, atroces, anti-humains¹⁶² ». Dans une lettre à Hortense Allart, politiquement proche des doctrinaires et auteure d'un essai intitulé *La Femme et la démocratie de nos temps*, Sand revient sur ce point : « Moi, je n'ai qu'une passion, l'idée d'égalité. [...] mais c'est un beau rêve dont je ne verrai pas la réalisation. [...] Les hommes n'en sont pas là. Ils ont trop de rancune, trop de peur, trop de petitesesses¹⁶³. »

Néanmoins, Sand est bien alors « une manière d'homme politique » et se trouve traitée comme telle. Une caricature anonyme la montre en costume de mousquetaire, de profil, l'œil exorbité ; elle porte dans les cheveux, en guise d'ornement, la cocarde révolutionnaire (petit clin d'œil au célèbre portrait qu'Auguste Charpentier a réalisé d'elle en 1838).

Si elle déjeune avec Alexis de Tocqueville, elle rencontre également plusieurs fois Alphonse de Lamartine. Au départ, elle n'a guère apprécié le poète et a consacré un article sévère à ses *Recueils poétiques* parus en 1841¹⁶⁴. Quand, en janvier 1843, Lamartine se montre ouvertement hostile à la politique du gouvernement de Louis-Philippe et annonce son intention de réunir les forces de gauche, elle salue néanmoins sa détermination et ses talents d'orateur¹⁶⁵. Vu de plus près, elle le juge néanmoins trop occupé de lui-même, trop convaincu de sa supériorité sur ceux qui l'entourent. Dans les années qui suivent 1848, Lamartine auteur lui paraîtra un « vieux Narcisse ridicule¹⁶⁶ », « vieux intrigant¹⁶⁷ » avec lequel elle se gardera bien de collaborer.

Derrière une courtoisie de façade, l'aristocrate bourguignon de son côté se méfie beaucoup de Mme Sand. Comme Tocqueville, il demeure hostile aux femmes sorties du rôle que la « nature » leur a imparti. Dans son *Cours familier de littérature*, il prend à partie celles qui, pour faire de la politique, ont abandonné leurs enfants et oublié leur sainte mission de mère. Immorale et dénaturée, Sand, écrit-il, a « perdu son sexe dans la mêlée du génie¹⁶⁸ ». On aura reconnu l'argument, tenace.

Le climat politique se dégrade de jour en jour. Le 15 mai, les radicaux tentent le tout pour le tout : la foule pénètre dans le Palais-Bourbon et ses chefs proclament la dissolution de l'Assemblée nationale. Ce coup d'État avorté conduit à une série d'arrestations. Barbès, Blanqui et Raspail sont conduits en prison. Sand désapprouve avec force la « déplorable folie » de ses « amis au pouvoir¹⁶⁹ » ; elle craint, à juste titre, que celle-ci ne conduise à un durcissement des positions des forces conservatrices et des républicains modérés. Très abattue, vilipendée par ceux qui ne manquent pas de voir un lien entre ses positions radicales et les agissements de ses amis, elle rentre à Nohant deux jours plus tard.

Pour elle, la révolution est finie, et, dans l'immédiat, l'activité politique. Elle explique à Hortense Allart :

[V]ous avez peur de la république comme je la voudrais, et moi je me résigne tristement à la république que vous voulez, si le peuple sans lumière et sans enthousiasme se décide à faire un nouveau bail avec le passé. Je ne suis pas comme vous idolâtre des talents au point [...] de prendre pour phares des noms propres [...]. J'apprécie le talent de votre Guizot, mais je le déteste ; je lis votre Thiers avec plaisir, mais je ne me fie pas à lui pour le succès de mon idée [l'égalité] ; et quant à mon idée, je lui ai voué ma vie et je sais fort bien qu'elle est mon bourreau¹⁷⁰.

Bientôt, le spectre de la guerre civile s'empare des esprits. Paris s'agite, la province s'inquiète. Le 23 juin, le gouvernement décide de dissoudre les ateliers nationaux garantissant un salaire aux ouvriers engagés dans les chantiers publics. Les jours suivants, la capitale est secouée par de violentes batailles de rues. L'état de siège est proclamé et le ministre de l'Intérieur, le général Cavaignac, choisit de réprimer avec fermeté l'insurrection : elle fait plus de cinq mille morts et conduit à des milliers d'arrestations suivies bientôt de déportations en Algérie pour un certain nombre d'opposants. Les forces socialistes se trouvent désormais minoritaires ; les libéraux et les républicains modérés triomphent. Sand écrit à Charles Poncy :

J'ai été accablée d'abord d'un tel dégoût en quittant Paris, ensuite d'une telle horreur en apprenant les funestes nouvelles de Juin, que j'ai été malade et comme imbécile pendant des jours. Ma santé se rétablit, mais mon âme restera à jamais brisée, car je n'ai plus d'espérance pour le temps qui me reste à vivre¹⁷¹.

À la fin de l'année, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République. « Qu'il ait la franchise de s'avouer prétendant, et la France verra si elle veut rétablir la monarchie au profit de la famille Bonaparte¹⁷² », avait écrit Sand dans *La Réforme* peu de temps auparavant, le jugeant « ennemi par système et par conviction de la forme républicaine¹⁷³ ». Le candidat l'emporte de très loin sur ses rivaux, Cavaignac, Ledru-Rollin, Raspail et Lamartine. Cette belle victoire ne laisse pas d'étonner, même ceux qui, *a priori*, ne lui étaient pas défavorables : « Des républicains, des légitimistes, des démagogues lui donnèrent leurs voix, se souvient Tocqueville ; car la nation était comme un troupeau effarouché qui court de tous côtés sans suivre aucun chemin¹⁷⁴. »

Pour sa part, Sand voit dans cette élection la preuve que le temps d'une république égalitaire et fraternelle n'est pas encore arrivé. Elle est toutefois convaincue que le peuple n'acceptera pas longtemps un chef « réactionnaire », que seule une grande peur collective a pu conduire au pouvoir. Dans *La Réforme* toujours, elle commente ainsi l'événement :

Qu'est-ce que prouve cette énorme majorité de suffrages en faveur de celui de tous les partis qui représente le moins la République ? Au premier abord, la réponse semble devoir être celle-ci : la majorité des Français n'est pas républicaine ; et sans doute le parti de la réaction va se prévaloir de cette considération. Eh bien, la réaction se trompera [...] : le peuple est républicain quand même, et il ne sera pas si facile qu'on le pense de lui enlever sa souveraineté¹⁷⁵.

Suivent trois années de gouvernement difficiles où la liberté d'expression se trouve entravée et l'opposition muselée, où la France, au grand dam de Sand qui est alors en correspondance suivie avec Giuseppe Mazzini (l'un des principaux acteurs de l'unité italienne), vole au secours des États pontificaux contre l'armée de Garibaldi : la division du général Oudinot rétablit la souveraineté pontificale le 15 juillet 1849, dénouement que Sand juge « mille fois plus triste pour la France que pour l'Italie¹⁷⁶ ».

Le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon Bonaparte dissout l'Assemblée et invite les Français à confirmer sa décision par un plébiscite. Sand est alors à Paris : elle a assisté aux répétitions de sa pièce, *Le Mariage de Victorine*, qui est jouée au Théâtre du Gymnase. Dans le journal improvisé qu'elle tient pendant quelques jours, elle analyse la situation, observe les mouvements de la rue et note : « Je regarde l'esprit de réaction comme l'aveugle fatalité qu'il faut vaincre par le temps et la patience¹⁷⁷. » Le 21 décembre, à une majorité écrasante, Bonaparte est confirmé dans ses choix. La deuxième République a vécu. Désabusée, Sand écrit à Pierre-Jules Hetzel :

Après tout, lorsque les lois fondamentales d'une république sont violées, les coups d'État, ou pour mieux dire les coups de fortune ne sont pas plus illégitimes les uns que les autres. Le suffrage universel détruit, ainsi que le droit de réunion, et la liberté de la presse, nous n'étions vraiment plus en république, nous étions gouvernés par une oligarchie, et je ne tiens pas plus à l'oligarchie qu'à l'empire¹⁷⁸.

L'année 1848 a vu se concrétiser pendant quelques mois le bel idéal politique de Sand et de ses amis républicains et socialistes ; la chute, toutefois, a été particulièrement rude, et la suite ne fera que confirmer les appréhensions de celle qui continue, depuis Nohant, à porter une très grande attention à la situation du pays et à l'état des forces de gauche. Cette année s'accompagne en coulisses de quelques événements d'ordre familial. Augustine Brault, cousine dont Sand a fait sa fille d'adoption, épouse André-Charles de Bertholdi (pour aider le jeune couple à s'installer, la « marraine » n'hésite pas à s'endetter). Solange accouche en février d'une petite fille qui ne vivra que quelques jours ; le couple Clésinger connaît alors de graves difficultés financières et vend l'hôtel de Narbonne que Solange avait reçu en dot.

Si les convictions politiques de la mère sont partagées par le fils, elles ne le sont pas par la fille. Au détour d'une longue lettre exposant ses problèmes d'argent, Solange glisse, sûre de déplaire :

Je ne vois pas dans ceux qui ont le pouvoir des gens désintéressés, des citoyens dévoués corps et âme à la patrie. Je vois des acteurs célèbres, d'habiles comédiens qui oublient l'ensemble de la pièce qu'ils jouent pour chercher à se distinguer les uns des autres et à briller séparément. Cette république ne m'enthousiasme guère, je l'avoue¹⁷⁹.

En décembre, Hippolyte Chatiron décède des suites de l'alcoolisme, perdu depuis un moment déjà « entre l'idiotisme et la folie¹⁸⁰ ». Turbulent compagnon de jeux d'abord, davantage porté plus tard à accompagner Casimir Dudevant à la chasse et au cabaret qu'à lui rappeler ce qu'il doit à sa femme, « l'enfant de la

petite maison » aura occupé dans la vie de sa demi-sœur une place étrange. On le retrouve régulièrement dans la correspondance : le plus souvent Sand critique son comportement et plaint la femme qu'il a épousée de devoir supporter un homme fantasque, brutal à l'occasion, excessivement porté sur la boisson ; dans les lettres qu'elle lui adresse, elle le pousse à s'amender tout en l'assurant de son soutien indéfectible. Lors de la mémorable dispute de juillet 1847, Hippolyte une fois encore n'a pas le beau rôle, lui qui ne cherche qu'à attiser le ressentiment de Solange à l'égard de sa mère. À l'évidence, il est devenu pour sa demi-sœur comme pour son entourage un poids bien plus qu'un soutien. Toute sa vie, sa *place* aura été difficile, lui qui est membre de la famille Dupin tout en ne l'étant pas, dedans et dehors, bâtard irrémédiablement.

L'année suivante voit une pièce de Sand triompher à l'Odéon. Les acteurs amateurs du théâtre de société de Nohant inaugurent leur nouvelle salle ; suite à ses démarches auprès de Prosper Mérimée, l'auteure obtient le classement de la petite église médiévale ornée de fresques de la commune de Nohant-Vicq. Chopin est mort, Solange a accouché d'une deuxième petite fille appelée Jeanne-Gabrielle ; la naissance de cette enfant la rapproche de sa mère.

En décembre 1849, deux jeunes gens arrivent à Nohant. Le premier est un Allemand de belle prestance, un musicien ami de Pauline Viardot, Hermann Müller-Strübing, auquel Sand, un moment, semble ne pas être indifférente. Le second est le graveur Alexandre Manceau, ami de Maurice. Âgé de trente et un ans, cet homme aux traits fins et à la calvitie naissante, au caractère enjoué et conciliant, va passer en compagnie de la maîtresse de maison le reste de sa vie. Il sera son amant, son secrétaire, son *factotum* fidèle et diligent, aussi habile à organiser les représentations théâtrales de Nohant qu'à planifier les déplacements à Paris ou les voyages en famille. Greffier attentif des activités de la femme célèbre dont il est amoureux, il tient, à partir de 1852, des agendas où se trouvent consignés jour après jour, avec une grande minutie, les moindres faits et gestes de celle qu'il désigne invariablement sous le nom de « Madame ». Il s'en occupera jusqu'à sa mort¹⁸¹.

Au cours des années 1830, Sand est devenue « romancier » et a manifesté un vif intérêt pour les questions politiques et religieuses ; elle s'est séparée de son mari et, tandis que ses deux enfants grandissaient, elle a affiché une grande liberté de conduite dans le domaine sentimental. Dans les années 1840, sa production romanesque s'est intensifiée et sa notoriété a crû ; ses romans se sont fait l'écho de convictions plus nettement socialistes et sa présence dans le débat politique est devenue plus visible ; le génie de Chopin a régné un moment sur Nohant tandis que Maurice rejoignait l'atelier de Delacroix, puis que Solange épousait le sculpteur Clésinger.

Sand laisse derrière elle des années difficiles où, résolument *artiste* dans ses goûts et son comportement, elle a mené toutes sortes de combats, en politique, en littérature et dans sa vie personnelle. Au moment où s'ouvre la décennie suivante, les combats politiques ont échoué, pour elle et pour tous ceux qui partagent ses vues. Restent ses « goûts de travail, de famille et de retraite¹⁸² »,

Nohant, Maurice, Solange et sa fille, les amis de toujours aux yeux desquels elle n'a pas démerité et, souverain, son immense talent de conteuse. Mille projets ont pris forme et sont en cours de réalisation, dans le roman comme au théâtre, pour lequel Sand se passionne peu à peu ; le théâtre de société et le théâtre de marionnettes occupent par ailleurs une place non négligeable ; mère et fils y travaillent ensemble. Quant à Alexandre Manceau, il est le compagnon attentionné d'une femme qui sait ce qu'elle fait. On aurait tort de croire qu'il ne s'agit de sa part que de subjuguer un « enfant » : l'évidente discrétion de Manceau, dont Auguste Lehmann laisse un beau portrait au crayon, ne peut passer de son côté pour quelque manque de caractère. En réalité, une relation solide va se construire peu à peu, dans laquelle les deux partenaires trouvent leur compte. Affection librement consentie, généreusement donnée et reçue, ainsi que Sand l'a toujours souhaité. Le 7 juillet 1850, elle écrit à ce propos à Pierre-Jules Hetzel :

Oui, je me porte bien, et je suis très heureuse, très heureuse. Je crois vraiment que c'est la première fois de ma vie que je peux me rendre compte de cela et que je peux m'abandonner avec un peu d'égoïsme. [...] jusqu'à présent j'avais toujours mis tant de dévouement dans mes affections que je ne songeais même pas à me demander si j'aimais pour mon agrément particulier [...]. Je n'ai pas cherché ce que j'ai trouvé, je l'ai peut-être mérité par une vie bien malheureuse et bien patiente. [...] Mais, ma foi, c'est si bon d'être aimé et de pouvoir aimer tout à fait [...]. J'ai quarante-six ans, j'ai des cheveux blancs, cela n'y fait rien. On aime les vieilles femmes plus que les jeunes, je le sais bien maintenant. Ce n'est pas la personne qui a à durer, c'est l'amour ; que Dieu fasse durer celui-ci, car il est bon¹⁸³ !

1. Outre cette lettre à Liszt (*C* III, p. 371, 15 mai 1836), Sand a raconté dans la dixième lettre des *Lettres d'un voyageur* son émotion devant le musicien à l'orgue dans une église de Fribourg, procédant à quelques variations sur les premières mesures du *Dies irae* de Mozart (*CEA* II, p. 913 sq.).

2. *C* III, p. 476, 10 juillet 1836.

3. *HMV*, p. 650.

4. Dans cette lettre du 5 mars 1849 à Pauline Viardot (*C* IX, p. 63), Sand détaille aussi la manière dont, seule à Nohant, sans Chopin désormais, loin des salles de concerts et de l'Opéra, elle parvient à « entendre » la musique qu'elle aime.

5. « Lettres d'un voyageur », in *CEA* II, p. 801.

6. *HMV*, p. 852.

7. *Ibid.*, p. 55.

8. Érard invente le pédalier et le double échappement. Cette dernière innovation permet une virtuosité accrue (le marteau qui frappe la corde peut être actionné autant de fois et aussi rapidement qu'on le souhaite).

9. *C* IV, p. 429, fin mai 1838.

10. *HMV*, p. 1492. Sand lui consacre en 1839 quelques pages dans « Essai sur le drame fantastique – Goethe, Byron, Mickiewicz », repris dans *Autour de la table*, Paris, Michel Lévy, 1862, p. 111-195.

11. *C* IV, p. 434.

12. *Ibid.*, p. 437.

13. Franz Liszt, *op. cit.*, *Chopin*, p. 248.

14. *C* IV, p. 511, à Albert Grzymala, 1^{er} novembre 1838.

15. *Ibid.*, *id.*
16. *Ibid.*, p. 522, à Charlotte Marliani, 14 novembre 1838.
17. *Ibid.*, p. 710, 2 juillet 1839.
18. *Un hiver à Majorque*, in *CEA II*, p. 1048.
19. Voir Carlota Vicens-Pujol, « La réception d'*Un hiver à Majorque* en Espagne », in *Un été à Majorque* de Llorenç Villalonga, trad. Marie-France Borot, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2008, p. 247-259.
20. La mazurka dite la « Palmienne » (opus 41, n° 2) et une ballade (opus 38, n° 2). Sur ce point, l'auteur a suivi, ici comme ailleurs, l'ouvrage de Sylvie Oussenko, *Chopin*, Paris, Eyrolles, 2009.
21. *C IV*, p. 537, à Charlotte Marliani, 28 décembre 1838.
22. *Ibid.*, p. 531, à Charlotte Marliani, 14 décembre 1838.
23. *Ibid.*, p. 553-554, à Alexis Duteil, 20 janvier 1839.
24. *C VI*, p. 847, 22 avril 1845, à René de Villeneuve.
25. *Un hiver à Majorque* contient également des interrogations et critiques de la vie monastique. « On comprend l'ennui incommensurable de ce moine pour qui la nature a épuisé ses plus beaux spectacles, et qui n'en jouit pas, parce qu'il n'a point un autre homme à qui faire partager sa jouissance ; la tristesse brutale de ce pénitent qui ne souffre plus que du froid et du chaud, comme une plante ; et le refroidissement mortel de ce chrétien chez qui rien ne ranime et ne vivifie l'esprit d'ascétisme. Condamné à manger seul, à travailler seul, à souffrir et à prier seul, il ne doit plus avoir qu'un besoin, celui d'échapper à cette épouvantable claustration » (*CEA II*, p. 1136).
26. *C IV*, p. 531, à Charlotte Marliani, 14 décembre 1838.
27. « J'ai été malade comme un chien, ces deux dernières semaines. J'avais pris froid en dépit des dix-huit degrés de chaleur, des roses, des orangers, des palmiers et des figuiers. Trois médecins — les plus célèbres de l'île — m'ont examiné. L'un a flairé mes crachats, l'autre a frappé pour savoir d'où je crachais, le troisième m'a palpé en écoutant comment je crachais. Le premier a dit que j'allais crever, le deuxième que j'étais en train de crever, le dernier que je l'étais déjà » (lettre du 15 novembre 1838 à Julian Fontana, cité par Sylvie Oussenko, *Chopin*, p. 81-82).
28. *Ibid.*, p. 560, à Charlotte Marliani, 22 janvier 1839.
29. *Ibid.* (« un terrible fond de résistance et d'empotement »).
30. *Un hiver à Majorque*, in *CEA II*, p. 1160.
31. *C IV*, p. 569, à Charlotte Marliani, 15 février 1839.
32. *Lettres retrouvées*, éd. Thierry Bodin, Paris, Gallimard, 2004, p. 36, 13 avril 1839.
33. *Album Sand*, p. 99.
34. *Lettres retrouvées*, *op. cit.*, p. 37, 13 avril 1839, à Albert Grzymala.
35. *Jean Zyska, Gabriel*, Paris, Michel Lévy frères, 1867, p. 163.
36. *Correspondance*, éd. Roger Pierrot, Paris, Garnier, 1966, t. IV, p. 476, 18 juillet 1842.
37. Chopin compose alors un *scherzo* (opus 39, n° 3), la célèbre marche funèbre (sonate en si bémol mineur, opus 35), quatre mazurkas (opus 41) et deux nocturnes (opus 37).
38. *C IV*, p. 663, à Charlotte Marliani, 3 juin 1839.
39. *Ibid.*, p. 726, à Charlotte Marliani, 24 juillet 1839.
40. *Ibid.*, p. 677, à David Richard, 12 juin 1839.
41. *C V*, p. 263, 2^e quinzaine de mars 1841.
42. *Lettres retrouvées*, *op. cit.*, p. 39, 8 (?) novembre 1839.
43. Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, t. I, 15 mars 1841, p. 527.
44. *C IV*, à Charlotte Marliani, 15 juin 1839.
45. Chopin a conservé soigneusement les lettres que Sand lui a adressées. Sa sœur en est la dépositaire après sa mort et elle finit par les confier par l'intermédiaire d'un ami à Alexandre Dumas fils en 1851. Celui-ci commet l'indiscrétion de les lire, puis les remet à Sand qui lui laisse entendre qu'elle les a détruites à cause des multiples plaintes à l'endroit de Solange qu'elles contenaient : « Vous savez maintenant quelle maternelle tendresse a rempli neuf ans de ma vie. [...] Mais le côté secret de cette correspondance, vous le savez maintenant. Il n'est pas bien grave

mais il m'eût été douloureux de le voir commenter et exagérer » (C X, p. 455, 7 octobre 1851). Pour plus de précisions, voir Joseph Barry, *George Sand ou le scandale de la liberté*, Paris, Seuil, 1982, p. 311 (ce dernier voit dans l'éloignement de Chopin pour Sand la conséquence de son homosexualité refoulée [p. 245-246]).

46. *Ibid.*, p. 763, 29 août 1842, à David Richard.

47. *Ibid.*, p. 413, début septembre 1841, à Pauline Viardot.

48. C VI, p. 286, 18 novembre 1843.

49. C V, p. 282-283, 18 avril 1841, à Pauline Viardot.

50. À l'occasion de ce concert, Chopin a joué son 3^e *Scherzo* (op. 39), deux *Polonaises* (op. 40), la *Ballade en fa majeur* et les *Mazurkas* (op. 41).

51. *Ibid.*, p. 290-291, 26 avril 1841.

52. Sand juge le concert « aussi beau, aussi brillant et aussi lucratif que celui de l'année dernière, [...] qui prouve combien on est désireux d'entendre le plus parfait et le plus exquis des musiciens » (C V, p. 607, 4 mars 1842, à Hippolyte Chatiron).

53. Sur cette relation exceptionnelle, voir la préface aux *Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot (1839-1849)*, éd. Thérèse Marix-Spire, Paris, Nouvelles éditions latines, 1959.

54. *La Mare au Diable*, éd. Léon Cellier, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1973, p. 40-41.

55. *Consuelo*, éd. de Léon Cellier et Léon Guichard, Paris, Gallimard, II^e partie, « Folio classique », 2004, p. 23.

56. *HMV*, p. 1489. Voir aussi C V, p. 743-744, 4 août 1842, à Marie de Rozières.

57. *Lettres retrouvées*, *op. cit.*, p. 54, 11 (?) août 1844, à Pauline Viardot.

58. Liszt le premier en a donné un récit cocasse dans *Lettres d'un bachelier ès musique*, p. 78 *sq.*

59. *HMV*, p. 1495.

60. *Ibid.*, p. 1322 (le chap. 5 de la V^e partie lui est consacré).

61. Sand y contemple Chopin jouant du piano. Les deux portraits ont toutefois été découpés par le premier propriétaire du tableau et séparés. Le portrait de Sand est au musée Ordrupgaard (à Charlottenlund, Danemark), celui de Chopin au Louvre.

62. Cf. Arlette Sérulaz, « Amie et sœur bien chère... », in *George Sand. Une nature d'artistes*, Jérôme Godeau (dir.), Paris-Musées, 2004, p. 75-85 ; et, dans le même volume, Vincent Pomarède, « ... "Il parle mieux que je n'écris"... À propos de George Sand et d'Eugène Delacroix », p. 87-95. Voir aussi la lettre du 5 janvier 1853 où Sand dresse la liste des œuvres de Delacroix en sa possession (C XI, p. 534-537, à Théophile Silvestre).

63. *Lettres retrouvées*, *op. cit.*, p. 54, 11 (?) août 1844, à Pauline Viardot.

64. Sand s'y inspire des théories de Pierre Leroux : « Il faut que je vous dise, G[eorge] Sand n'est qu'un pâle reflet de P[ierre] Leroux, un disciple fanatique du même Idéal [...]. Il y a [dans *Consuelo*] de bien ennuyeux chapitres, ils sont de moi. Il y a des pages magnifiques, elles sont de lui. Je ne suis qu'un vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître » (C VI, p. 431, 14 février 1844, à Ferdinand Guillon).

65. C V, p. 765, 29 août 1842, à Pauline Viardot.

66. *Consuelo*, *op. cit.*, p. 13.

67. *La Comtesse de Rudolstadt*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2004, p. 579.

68. « J'ai pris *Consuelo* que j'avais dévoré jadis dans la *Revue indépendante*. J'en suis, derechef, charmé » Flaubert-Sand, *Correspondance* [C], éd. Alphonse Jacobs, Paris, Flammarion, 1989, p. 112, 27 décembre 1866.

69. Sand a noté pour Delacroix : « Nous portons notre joug avec la patience de nos bœufs, Chopin avec sa santé souffreteuse et résignée, Maurice avec son caractère d'enfant au maillot, moi avec ma montagne de pierre qui à force de peser sur moi est devenue adhérente à mon individu. [...] Mon idéal n'est plus dans la vie réelle. [...] En attendant, je fais des romans, parce que c'est une manière de vivre hors de moi » (C VI, p. 219, 13 août 1843).

70. C VII, p. 700-701, 12 mai 1847.

71. C VI, p. 915, 12 ou 13 novembre 1843, à Ferdinand François.

72. *HMV*, p. 1497. Voir aussi la lettre à Hortense Allart, datée du 22 juin 1847 (C VII,

p. 756-759).

73. Voir sa lettre du début mai 1847 (*C VII*, p. 672-676).

74. *Ibid.*, p. 663, 18 avril 1847, à Charles Poncy.

75. *Ibid.*, p. 647, 5 avril 1847, à Charles Poncy.

76. *Ibid.*, p. 660, 16 avril 1847.

77. *C VIII*, p. 24, 18-28 juillet 1847, à Emmanuel Arago.

78. *Ibid.*, p. 55, 28 juillet 1847 (dernière lettre à Chopin).

79. *Ibid.*, p. 9, mi-juillet 1847, à Emmanuel Arago.

80. *Ibid.*, p. 8, mi-juillet 1847, à Emmanuel Arago.

81. Sur sa production à Nohant, une huile représentant une ferme berrichonne et quelques dessins, voir *George Sand, une nature d'artiste*, catalogue de l'exposition du bicentenaire de la naissance de George Sand au Musée de la vie romantique, Association Paris-Musées, 2004, p. 131-135.

82. Voir à ce sujet les lettres de l'époque aux amis et à Théodore Rousseau. Ce dernier aurait été victime d'une indiscretion : Maurice pourrait avoir été l'amant d'Augustine ; voir aussi la lettre du 9 octobre 1847 à Pauline Viardot (*Lettres retrouvées*, p. 68-72).

83. *Ibid.*, p. 56, 28 juillet 1847.

84. *Ibid.*, respectivement p. 21 et 47-48, 18-26 juillet 1847.

85. Cf. *C VIII*, p. 49. Solange a laissé des pages sur Chopin datant de 1896. Censurées à coups de ciseaux, de son propre aveu, par Aurore Sand, elles sont conservées à la Bibliothèque nationale (quelques extraits sont disponibles en ligne).

86. *C IX*, p. 320-321, 5 octobre 1849.

87. *HMV*, p. 1497.

88. *Ibid.*, p. 1502.

89. *Impressions et souvenirs*, Paris, Calmann-Lévy, 1896, p. 96-97.

90. En 1843, Pierre Leroux avait monté à Boussac une imprimerie qui occupait sa famille et celles de ses frères, soit une vingtaine de personnes au total. Mauvais gestionnaire, inventeur d'une machine à composer qu'il ne réussit pas à rentabiliser, il devait tirer l'essentiel de ses moyens d'existence de l'argent que lui donnaient ses amis, Sand tout particulièrement. Celle-ci finit par se lasser des continuelles demandes d'argent dont elle était l'objet, mais aussi de la manière qu'avait Leroux d'adapter ses idées politiques aux circonstances (cf. *C VIII*, p. 166, fin novembre 1847, à Charlotte Marliani). Leroux sera élu à l'Assemblée nationale en 1848 ; il s'exilera en Angleterre après 1851.

91. Cité par Michelle Perrot dans son introduction à *Politique et Polémiques (1843-1850)*, éd. Michelle Perrot, Paris, Belin, 2004, p. 18.

92. *C VI*, p. 487, 20 (?) mars 1844, à Alphonse Fleury.

93. *C V*, p. 365, juillet 1841, à Charlotte Marliani.

94. *Ibid.*, p. 456, 10 octobre 1841 (date de la réponse de Sand, perdue).

95. *Lettres retrouvées*, *op. cit.*, p. 47, 9 octobre 1841.

96. *C V*, p. 550, 28 décembre 1841, à Théodore de Seynes.

97. *Ibid.*, p. 568, 15 janvier 1842.

98. Quelques années après avoir écrit cet article (« Les poètes populaires », repris dans *George Sand critique*, p. 171), Sand reconnaîtra que la défense des poètes prolétaires n'est plus nécessaire, « les uns ayant prouvé qu'ils ne méritaient pas l'attention, les autres s'étant mis à versifier tout aussi bien que les *messieurs* » (*C XI*, p. 543, 13 janvier 1853, à Frédéric Girerd).

99. *Le Compagnon du Tour de France*, éd. Jean-Louis Cabanès, Paris, Le Livre de Poche, 200, p. 37-38 (préface de 1851).

100. Honoré de Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, *op. cit.*, p. 654, 19 mars 1843.

101. *C V*, p. 550-551, 28 décembre 1841.

102. *Ibid.*, p. 97.

103. Voir sur ce point la préface de Pierre Laforgue à *Jeanne*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot éditeur, 2006, p. 44.

104. *C VI*, p. 385, 18 janvier 1844, à Auguste Richard de Lahautière.

105. *Ibid.*, p. 435-436, 15 février 1844, à Charles Duvernet.
106. *Ibid.*, p. 385, 18 janvier 1844, à Auguste Richard de Lahautière.
107. « Lettre d'introduction » [*L'Éclair*, 1^{er} septembre 1844], in *Politique et Polémiques*, p. 119.
108. *Ibid.*
109. *Ibid.*, p. 166.
110. C'est le mot qui conclut son article du 6 décembre 1844 (« Réponse à diverses objections », *ibid.*, p. 196).
111. « Lettre d'un paysan de la Vallée-Noire écrite sous la dictée de Blaise Bonnin » [5 et 12 octobre 1844], *ibid.*, p. 143.
112. C VI, p. 488, 20 (?) mars 1844, à Alphonse Fleury.
113. *Ibid.*, p. 189.
114. *Ibid.*, *id.*
115. *Ibid.*, p. 509, 2 avril 1844, à Jules Boucoiran.
116. *Ibid.*, *id.*
117. La Bibliothèque historique de la Ville de Paris conserve quelques lettres inédites de Pauline Roland à George Sand.
118. Le tome VI de la correspondance permet de suivre les difficultés considérables de publication de ce roman : démêlés avec divers directeurs de revues et journaux, nécessité d'en assurer une rédaction rapide, problèmes de contrat, de format du roman, etc. (cf. *Le Meunier d'Angibault*, éd. Béatrice Didier, Paris, Le Livre de poche, 1985, p. 393-398).
119. C VII, p. 151-152, 1^{er} novembre 1845.
120. *HMV*, p. 837.
121. *La Mare au Diable*, *op. cit.*, p. 153.
122. *Ibid.*, p. 31 et 33 respectivement.
123. Sand a également consacré un article aux Peaux-Rouges de l'Iowa en visite à Paris en 1846. Cf. : « Relation d'un voyage chez les sauvages de Paris », repris dans *Le Diable à Paris*, éd. Jacques Seebacher, Paris, Mille et une nuits, 2004, p. 35-73. Il s'agit de deux lettres ouvertes dans lesquelles Sand s'interroge sur le destin des Indiens, partagés « entre la nécessité de périr de misère et celle de s'initier à notre imparfaite civilisation » (p. 41). Elles sont illustrées de dessins de Maurice Sand.
124. *Le Pêché de monsieur Antoine*, éd. Jean Courrier et Jean-Hervé Donnard, Meylan, Éditions de l'Aurore, 1982, p. 180.
125. Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, préface de Fernand Braudel, Paris, Gallimard, « Folio », 1978, p. 211.
126. C VII, p. 685, 2 novembre 1848.
127. *Ibid.*, *id.*
128. « [...] je vous assure que sans Maurice... je sais bien que je me débarrasserais de ma pauvre vie » (C VIII, p. 17, 25 juillet 1847, à Marie de Rozières). Voir aussi, dans *Histoire de ma vie*, la table des matières du XIII^e chapitre de la dernière partie où figure une section intitulée « Mon fils me console de tout ».
129. C VII, p. 561, 9 décembre 1846.
130. C'est au caricaturiste Charles Philipon que l'on doit la représentation, à l'occasion de son procès en 1831, du roi sous la forme d'une poire. L'image sera souvent exploitée ensuite.
131. *Ibid.*, p. 187, 24 octobre 1845.
132. C VIII, p. 316-317, 4 mars 1848.
133. *Ibid.*, p. 340, 13 mars 1848, à Ferdinand François.
134. *Ibid.*, p. 333, 9 mars 1848.
135. C XI, p. 339, 6 septembre 1852, à Émile de Girardin.
136. Sand définit sa conception dans d'autres textes que *Politique et Polémiques* (p. 232). Dans « Le père communisme, à Théophile Thoré », lettre parue dans *La Vraie République* le 17 mai 1848 (p. 469-475), elle définit le terme et les représentations que s'en font ses adversaires. Elle adresse aussi à cette époque une lettre ouverte à Karl Marx publiée dans un

journal allemand, ainsi que plusieurs lettres à Bakounine.

137. « Je suis communiste comme on était chrétien en l'an 50 de notre ère », précise-t-elle à Pierre Bocyte. « C'est pour moi l'idéal des sociétés en progrès, la religion qui vivra dans quelques siècles. Je ne peux donc me rattacher à aucune forme du communisme actuel puisqu'elles sont toutes assez dictatoriales et croient pouvoir s'établir sans le concours des mœurs, des habitudes et des convictions. Aucune religion ne s'établira par la force. Nous marchons doucement et naturellement à celle-là, par le principe de l'association » (C X, p. 345, 30 ? juin 1851).

138. *Politique et Polémiques*, p. 241.

139. *Ibid.*, p. 277.

140. Pour l'ensemble des textes signés Blaise Bonnin, *ibid.*, p. 253-289.

141. C VIII, p. 359, 23 mars 1848.

142. *Ibid.*, *id.*

143. Quelques étrangers parmi lesquels Eliza Ashurst, fille d'un réformateur féministe anglais qui a traduit plusieurs de ses romans, y participent également (C VIII, p. 436-438).

144. *Ibid.*, p. 372, 28 mars 1848, à Charles Poncy.

145. « Souvenirs de mars-avril 1848 », in *CEA* II, p. 1190.

146. *Théâtre complet* [T], Paris, Michel Lévy, 1866-1867, tome I, p. 134.

147. C VIII, p. 389, 7 avril 1848, à Maurice Sand.

148. *Ibid.*, p. 527, 29 juin 1848, à Augustine Brault.

149. Sur sa « responsabilité morale », dans la rédaction de cette lettre, *ibid.*, p. 585, 6 août 1848, à Frédéric Girerd. Sur ces positions à l'égard de quelque régime « totalitaire », Sand s'explique encore dans une longue lettre à Pierre-Jules Hetzel datée du 29 décembre 1851 (C X, p. 612-617).

150. Voir Bertrand Tillier, *George Sand chargée*, Tusson, Du Lérot éditeur, 1993, p. 22-26 et, plus généralement, *La Caricature entre République et censure. L'imagerie politique en France de 1830 à 1880 : un discours de résistance ?*, Philippe Régnier (dir.), Presses universitaires de Lyon, 1996.

151. C VIII, p. 421, 18-19 avril, à Maurice Dudevant.

152. *Ibid.*, p. 429, 21 avril 1848, à Maurice Dudevant.

153. *Ibid.*, p. 435, 28 avril 1848, à Maurice Dudevant.

154. Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 209.

155. *Ibid.*, p. 210-211.

156. *Ibid.*, p. 208.

157. C VIII p. 391 (en note).

158. *Ibid.*, p. 392.

159. *Ibid.*, p. 401, mi-avril 1848.

160. *Ibid.*, p. 402.

161. Wanda, la mère d'Albert de Rudolstadt, faisait déjà à ce sujet un réquisitoire éloquent (cf. *La Comtesse de Rudolstadt*, Gallimard, « Folio Classique », 2004, p. 388 *sq.*).

162. *Ibid.*, p. 404.

163. *Ibid.*, p. 507, 12 juin 1848.

164. « Il comprend, donc il sent ; il sent, donc il aime ; il aime, donc il agit. Mais d'où viennent ces contradictions sans nombre, cet éclectisme sans issue et toute cette agitation sans résultat ? [...] d'une frivolité naturelle, insurmontable, qui l'entraîne à la suite d'un billet doux, d'un papillon, d'un zéphire, de moins encore, d'une distinction sociale ou d'un succès immédiat, tout au milieu de ses recueils philosophiques et religieux [...]. Lisez sa préface : c'est un chef-d'œuvre de grâce, de poésie, d'incohérence et de puérilité. Il n'y parle que de lui-même [...] » (« Lamartine utopiste » [décembre 1841], in *Questions d'art et de littérature*, éd. Henriette Bessis et Janis Glasgow, Paris, Des Femmes, 1991, p. 132).

165. « Vous voilà le chef de l'opposition, lui écrit Sand [...]. Vous avez senti l'idée et la pensée de votre siècle parler en vous [...]. Marchez, allez, voilà tout ce que peuvent vous dire, avec joie, confiance, et respect, ceux qui sentent résonner dans leur propre sein, la sincérité admirable de votre voix » (C VI, p. 21, 29 janvier 1843).

166. C IX, p. 658, 10 août 1850, à Pierre-Jules Hetzel.
167. C X, p. 221, 16 avril 1851, à Pierre-Jules Hetzel.
168. *Cours familier de littérature*, Paris, 1869, t. XXVI, p. 92. Voir aussi Georges Lubin, « Lamartine et George Sand », in *Lamartine, Colloque du Centenaire*, éd. Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1971, p. 209-220.
169. C VIII, p. 457, 16 mai 1848, à Emmanuel Arago.
170. *Ibid.*, p. 508, 12 juin 1848.
171. *Ibid.*, p. 578-579, 1^{er} août 1848.
172. *Ibid.*, p. 717, 1^{er} décembre 1848.
173. *Ibid.*, *id.*
174. *Souvenirs*, p. 208.
175. « À propos de l'élection de Louis Bonaparte à la présidence de la République », in *Politique et Polémiques*, p. 566.
176. C IX, p. 227, 24 juillet 1849, à Giuseppe Mazzini.
177. « Journal de novembre-décembre 1851 », in *CEA* II, p. 1199.
178. C X, p. 614, 29 décembre 1851 (pour une analyse complète de la situation, voir les autres lettres adressées au même correspondant).
179. Cf. C VIII, p. 345, 20 mars 1848. « [...] ma fille [...] traverse tout avec l'insouciance d'un cœur froid et d'une tête vive. [...] Forte créature, mais incomplète », note plus tard Sand dans « Journal de novembre-décembre 1851 », in *CEA* II, p. 1202.
180. *HMV*, p. 1502.
181. Cf. *Agendas [A]*, éd. Anne Chevereau, Paris, Touzot, 1990-1993, 6 vol. Sur cette longue relation, voir l'excellent travail d'Évelyne Bloch-Dano, *Le Dernier Amour de George Sand*, Paris, Grasset, 2010, qui fait suite à l'ouvrage d'Anne Chevereau, *Alexandre Manceau : le dernier amour de George Sand*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot éditeur, 2002.
182. C VIII, p. 615, 6 octobre 1848, à René Vallet de Villeneuve.
183. C IX, p. 608-609.

CONTINUITÉS

Au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851, les arrestations se comptent par milliers, les tentatives d'insurrection dans la capitale et dans les grandes villes de province sont étouffées, la répression est engagée à tous les niveaux de la société (elle atteint notamment Edgar Quinet, Jules Michelet et Adam Mickiewicz qui sont révoqués de leurs fonctions au Collège de France).

Condamnés pour leurs activités politiques, plusieurs amis de Sand ont quitté le pays : Pierre-Jules Hetzel s'est réfugié à Bruxelles où il vivra jusqu'en 1859, année de la loi d'amnistie ; Pierre Leroux a gagné l'Angleterre ; quant à Armand Barbès, il est condamné à la prison à perpétuité et a gagné l'étranger lui aussi (compris dans l'amnistie, il ne rentrera pas en France et mourra en Hollande en 1870¹).

Frappé par le décret de bannissement du 9 janvier 1852 avec soixante-cinq députés de l'opposition, Victor Hugo quitte Paris pour Bruxelles puis pour les îles anglo-normandes. Beaucoup plus visiblement qu'aucun autre, il va incarner l'opposition à celui qu'il appelle « Napoléon le Petit ». Il prévient dans *Choses vues* :

Que M. Bonaparte se le dise bien, il n'aura pas raison de nous. [...] Nous républicains, nous proscrits, nous sommes le devoir vivant. Que M. Bonaparte en prenne son parti, nous lui avons fait la guerre à la tribune, nous lui avons fait la guerre dans la rue, nous lui ferons la guerre dans les catacombes².

Très éloignée des cercles fréquentés par Hugo, Sand n'a guère témoigné jusqu'ici d'admiration pour le poète et le dramaturge, d'accord sur ce point avec Sainte-Beuve et Balzac : « J'ai lu par curiosité *Ruy Blas*, avait-elle écrit à Charlotte Marliani en 1839. Quelle bêtise, quelle absurdité, quelle platitude, quelle niaiserie ! Emphatique et trivial, plus que jamais³. » La vive résistance manifestée par Hugo à l'égard de la politique d'un Bonaparte qu'il a d'abord soutenu, le bannissement dont il est l'objet, la publication d'*Histoire d'un crime* puis de *Napoléon le Petit* en 1852 suscitent néanmoins son intérêt et sa sympathie. Cette fois, deux des grands auteurs du temps se retrouvent unis dans un soutien inconditionnel aux résistants et aux bannis, dans la défense d'une forme de gouvernement démocratique et républicain. « Les hommes sont mauvais [...] », écrit Sand, commentant les événements récents. « L'idée est bonne et vivra⁴. »

Quelques lettres échangées de loin en loin à partir de 1855 attestent les rapports entre les auteurs, tout en déférences et politesses (de la part de Hugo

surtout, qui sait tourner un compliment et envoyer ses félicitations sous forme versifiée⁵). Toutefois, Sand n'en démord pas : « Le luxe des mots ne me touche pas comme la vérité des sentiments et la netteté des idées⁶. » En 1863, elle rend compte du livre d'Adèle Foucher-Hugo, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ; l'article, assez ambigu, ne dissimule guère ses sentiments à l'égard du poète⁷. « Hugo, écrit-elle plus tard, croit avoir renouvelé [la langue], il n'a trouvé que l'expression de son génie personnel⁸. » Durant le second Empire, Sand et Hugo vont se rendre mutuellement hommage, pour des raisons essentiellement politiques. Il arrivera à Sand d'apprécier la poésie de Hugo (ainsi quand elle prend connaissance des *Contemplations*⁹), sans cesser de le juger « trop le chirurgien de son siècle¹⁰ ». Il arrivera à Hugo de défendre Sand dans la presse et de susciter sa reconnaissance sincère¹¹. S'allier contre leurs ennemis communs autrement que symboliquement, se rencontrer (même si Hugo a invité Sand à venir le voir à Hauteville-House¹²), ni l'un ni l'autre ne l'ont fait. Reste *l'estime*, véritable : pas plus Hugo que Sand ne chercheront à la dissimuler. « Cher et grand esprit, je vous aime et je vous vénère¹³ », lui déclare l'auteur des *Misérables*.

Sand a obtenu de rencontrer Louis-Napoléon Bonaparte afin de plaider en personne la cause d'amis républicains condamnés à mort, à la prison à vie ou à la déportation en Algérie. Elle fait de même par lettre, n'hésitant pas à envoyer au prince une « douloureuse supplique¹⁴ » en faveur de condamnés à mort ou à faire appel à sa clémence : « Ordonnez l'élargissement de tous mes compatriotes de l'Indre. Parmi ceux-là j'ai plusieurs amis, mais que justice soit faite pour tous¹⁵. » Elle écrit encore au neveu de Napoléon :

Je ne suis pas Mme de Staël [...]. Si vous n'acceptez pas en moi ce qu'on appelle mes opinions (mot bien vague pour peindre le rêve des esprits ou la méditation des consciences) du moins, je suis certaine que vous ne regretterez pas d'avoir cru à la droiture, au désintéressement de mon cœur¹⁶.

Elle est entendue en quelques occasions et reçoit le soutien du comte d'Orsay et du prince Jérôme, cousin de celui qui sera bientôt proclamé empereur.

Plus que jamais toutefois, Sand doit faire face à de rudes critiques, émises aussi bien par les conservateurs qui ne lui pardonnent pas son ingérence en politique que par les socialistes. Ravis de pouvoir ajouter à la liste des scandales de Mme Sand la folle détermination qui l'a saisie au début d'une révolution heureusement vite étouffée, ses adversaires ne sont pas prêts de lui pardonner le fameux *Bulletin* où elle a appelé au suspense du résultat des élections en cas de besoin. Imprimés à des milliers d'exemplaires, les pamphlets d'Adolphe Chenu (*Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques*) et de Louis Reybaud (*Les Montagnards de 1848*) contiennent contre Sand des mots cinglants. Les charges de Tony Johannot et d'Honoré Daumier dans *Les Divorceuses* ironisent sur ses ambitions déplacées. Dans *Les Contemporains*, série consacrée aux personnalités de son époque, Eugène de Mirecourt salue le talent de Sand en termes flatteurs, mais désapprouve lui aussi ses prises de position politiques : « Sachez-le bien, madame, écrit-il, le *progrès* est un fruit qui pousse avec lenteur. Vous avez tort de vous

joindre à ceux qui s'obstinent à le faire mûrir en serre chaude¹⁷. » Jules Barbey d'Aurevilly persifle plus tard dans *Les Bas-bleus* :

Elle n'est, si vous l'écoutez, qu'une aimable rêveuse, vierge de tout ce qu'on lui reproche [...]. Elle a le génie et elle a l'innocence ! le génie auquel nous avons cru si vite ! l'innocence à laquelle nous ne croyons pas ! Elle les a maintenant l'un et l'autre, — aussi vrai, pardieu ! qu'elle n'a pas écrit les bulletins de Ledru-Rollin¹⁸ !

Sans utiliser l'ironie ou l'insulte, certaines femmes formulent des reproches de même nature. En France comme à l'étranger¹⁹, Sand leur sert à toutes de modèle et constitue à leurs yeux un encouragement à écrire. Intitulée « Femme de lettres au travail », une caricature d'Alcide Lorentz en témoigne : on y voit une jeune femme élégante, fumant une petite pipe de terre tout en contemplant la plume à la main un encrier en forme de tête de George Sand ; une vingtaine de volumes portant le nom de cette dernière jonchent le sol. Il n'empêche que ses positions politiques sont diversement appréciées. Auteure de nombreux romans et pièces de théâtre à succès, Alexandrine de Bawr, dans *Mes souvenirs*, rend hommage au grand talent narratif de Sand ; elle n'en conclut pas moins :

Plût au ciel qu'au lieu de s'attacher à combattre avec acharnement tous les principes qui constituent la société, Mme Sand eût consacré sa plume d'or au bonheur de ses semblables ! Combien nous aurait-elle rendues fières d'être femmes, et combien aurait-elle mérité la reconnaissance de ses contemporains²⁰ !

Alors qu'elle appelle le pouvoir à la modération, Sand rencontre par ailleurs « beaucoup de méchanceté²¹ » de la part des socialistes et des républicains qui considèrent son intervention auprès de Louis-Napoléon comme une trahison. Elle écrit à Pierre-Jules Hetzel :

[O]n m'écrit de tous côtés : Vous vous compromettez, vous vous perdez, vous vous déshonorez, vous êtes bonapartiste ! *Demandez et obtenez pour nous*, mais haïssez l'homme qui accorde [...], cela m'inspire un profond mépris et un profond dégoût pour l'esprit de parti, et je donne de bien grand cœur [...] ma *démission politique* [...]²².

Les accusations se multiplient, les insultes fusent, et les journaux ne sont pas en reste. En septembre 1852, Sand demande à Émile de Girardin de pouvoir disposer d'un droit de réponse dans les colonnes de son journal, *La Presse* :

J'espère que vous ne croyez pas que je m'émeus de la critique littéraire, mais que vous comprenez que je ne veux plus subir d'injures personnelles. [...] Je veux bien que [les journalistes] fassent intervenir je ne sais quelle haine politique dans la critique de mes idées, c'est leur besoin, mais je ne veux pas qu'ils me traitent d'impertinente, d'orgueilleuse, de folle [...]. Ces Messieurs ont une chaire d'invectives ouverte tous les lundis à leur bile, et je ne sais pas si on ne me mettrait pas à la porte, le jour où je voudrais répondre, d'un journal quelconque, aux injures d'un autre journal. Est-ce indiscret de vous demander si je vous gêne en vous demandant de dire deux mots par votre fenêtre aux passants ? [...] Votre journal est le seul que je lise, [...] le seul où je me sente à *ma place* pour une réclamation personnelle²³.

Sa demande est aussitôt satisfaite.

Tandis que Sand continue de faire des observations amères sur des temps difficiles où « la moitié de la France a dénoncé l'autre », où « Paris est un chaos, et la province une tombe²⁴ », elle n'en est pas moins occupée de projets littéraires de toutes sortes. Sa notoriété n'a pas faibli, son lectorat a augmenté et les années à venir ne vont pas démentir une position en littérature qui est celle des grands auteurs du temps. Du seul point de vue de la littérature, 1848 tient sans doute davantage du bref suspens (pendant quelques semaines Sand a abandonné ses nombreux projets en cours pour s'occuper exclusivement de politique et répondre à quelques commandes spécifiques de la part du gouvernement provisoire) que de la rupture véritable. Que son travail porte la marque d'une grande espérance puis d'une profonde désillusion est l'évidence, on va le voir ; il est toutefois significatif de constater que tout ce qui va être imaginé et publié durant les années qui suivent la révolution se trouve déjà en cours d'élaboration bien avant, l'œuvre se trouvant prise dans un mouvement continu d'expansion et de transformation.

Deux entreprises littéraires de taille vont le montrer. La première est la publication des romans champêtres. À l'occasion de *La Mare au Diable* parue en 1846 (l'année même où l'Anglais William Thoms forge le terme « folklore »), Sand a planté le décor, villageois et berrichon, pour les histoires « simples » qu'elle entend raconter ; elle s'est approprié un genre, celui des contes à la veillée traditionnellement associés à la littérature populaire ou destinés aux enfants (elle rêvera un moment de réunir les quatre romans champêtres en volume sous le titre *Les Veillées du chanvreur*²⁵) ; elle a enfin imaginé de faire d'un paysan le narrateur d'histoires dont il a été le témoin. On lit aux dernières lignes de la préface de *La Petite Fadette* :

Le chanvreur ayant bien soupé, et voyant à sa droite un grand pichet de vin blanc, à sa gauche un pot de tabac pour charger sa pipe à discrétion toute la soirée, nous raconta l'histoire suivante :

Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille, et du profit par-dessus le marché. Il cueillait dans ses prés du foin à pleins charrois, et, sauf celui qui était au bord du ruisseau, et qui était un peu ennuyé par le jonc, c'était du fourrage connu dans l'endroit pour être de première qualité.

La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Enfin, il avait, derrière sa grange²⁶...

Les histoires d'amour racontées par le chanvreur se ressemblent à bien des égards. Très inventives, les intrigues finissent toutes par le mariage de protagonistes qui ont vaincu des différences sociales et financières pour s'unir à celles qu'ils aimaient. Dans *La Mare au Diable*, une jeune servante se marie avec un paysan riche et veuf ; dans *La Petite Fadette*, publiée en 1849 et dédiée à Armand Barbès, une fille très pauvre et un peu *fade* (fée) finit par épouser l'un des *bessons* (jumeaux) d'un paysan aisé ; dans *François le Champi*, publié en volume l'année suivante²⁷, un « enfant abandonné dans les champs²⁸ » fait de même avec la riche paysanne qui l'a recueilli (le roman fera les délices de Marcel

Proust enfant²⁹) ; dans *Les Maîtres Sonneurs* enfin, publié en 1853 et composé de trente-deux veillées, l'humble Brulette, d'abord amie de Joset, joueur de cornemuse *ébervigé* (idiot), tombe amoureuse d'Huriel, fils d'un bûcheron, et devient sa femme à la fin du récit. Ce dernier roman, le plus élaboré des romans champêtres, constitue le pendant de *Consuelo* en matière de musique : cette fois, c'est la musique populaire et ses interprètes inspirés qui sont l'objet de descriptions enthousiastes et se trouvent au cœur de l'action.

Les préfaces dialoguées de *François le Champi* et de *La Petite Fadette* posent deux questions : comment rendre en littérature « la vie rustique et naturelle³⁰ » ? Qu'écrire alors que le grand rêve d'une société égalitaire s'est éloigné ? Sand affirme (au masculin) dans la préface de *La Petite Fadette* :

C'est à la suite des néfastes journées de juin 1848, que troublé et navré, jusqu'au fond de l'âme, par les orages extérieurs, je m'efforçai de retrouver dans la solitude, sinon le calme, du moins la foi. [...] j'avoue humblement que la certitude d'un avenir providentiel ne saurait fermer l'accès, dans une âme artiste, à la douleur de traverser un présent obscurci et déchiré par la guerre civile³¹.

En ces temps difficiles, l'art intervient à titre de baume, la poésie qui le fonde permettant seule de continuer de croire à « l'idéal » : « Célébrons tout doucement cette poésie si douce, lit-on plus loin ; exprimons-la, comme le suc d'une plante bienfaisante, sur les blessures de l'humanité³². »

Les préfaces affichent par ailleurs un double postulat, déjà affirmé à plusieurs reprises, celui de l'intérêt pour « la vie primitive » et de la supériorité de ses manifestations artistiques sur les autres : « Il y a certaines complaints bretonnes faites par les mendiants [...] qui prouvent que l'appréciation du vrai et du beau a été plus spontanée et plus complète dans ces âmes simples que dans celles des plus illustres poètes³³ », lit-on dans la préface de *François le Champi*.

L'intérêt pour « l'art primitif » et, plus largement, pour les moindres manifestations de la vie rurale dans le Berry relève chez Sand d'une attention exceptionnelle au quotidien d'un monde qu'elle connaît depuis l'enfance³⁴ ; il recoupe également des curiosités partagées par plusieurs artistes du temps, dont le Nerval des *Chansons et légendes du Valois*, mais aussi par les historiens et les premiers ethnographes.

Dans le grand mouvement de sauvegarde, d'archivage et de collecte de toutes les formes d'art populaire qui commence en Bretagne sous l'Empire et traverse le siècle, le Berry est loin d'être en reste, et Sand n'est pas la seule à y participer. En 1842, Hippolyte-François Jaubert publie son *Vocabulaire du Berry* (cette publication est suivie en 1856 d'un imposant *Glossaire des parlers du centre de la France*). Sand, qui composera plus tard un lexique de mots berrichons à son usage³⁵, l'en félicite aussitôt. Elle écrit :

Il y avait bien longtemps que je projetais une grammaire, une syntaxe et un dictionnaire de notre idiome, que je me pique de connaître à fond. [...] je crois encore que nous parlons ici [à Nohant] le berrichon pur et le français le plus primitif. [...]

Je vous dois les plus sincères éloges pour la réhabilitation et le nouveau lustre que vous donnez à notre idiome, à nos figures, et à quelques mots qui sont de création indigène et

donc rien ne peut traduire la finesse. Fafiot, fafioter, berdin, (qu'il faut écrire, je crois, *bredin*, parce que nous disons *beurdin*, comme *peurnez*, prenez, *bourdouiller*, bredouiller, *deurser*, dresser) sont des nuances d'ironie très fines, et je défie l'Académie tout entière de nous en donner l'équivalent³⁶.

En 1845, *L'Éclaireur de l'Indre* publie des *Légendes et croyances du centre de la France* que signe Laisnel de La Salle. Entre 1851 et 1855 paraissent dans *L'Illustration* cinq articles de Sand sur les coutumes du Berry (notamment celles qui accompagnent la célébration du mariage, dont il a déjà été question dans *La Mare au Diable*), mais aussi sur le caractère spécifique du pays et de ses habitants³⁷. « On m'a fait l'honneur ou plutôt l'amitié de me dire quelquefois [...] que j'avais été le Walter Scott du Berry³⁸ », rappelle-t-elle, faisant allusion au rôle joué par le grand écrivain dans la promotion de la culture écossaise.

Quand, en 1852, le ministère de l'Instruction publique décide de procéder à la collecte des chants populaires, Sand applaudit. Elle y avait invité autrefois Chopin et Pauline Viardot en visite à Nohant et a elle-même noté sur du papier à musique certains airs de chansons berrichonnes. Elle écrit — dans *L'Illustration* toujours :

Notre avis est que la publication du texte musical serait indispensable. Dans la chanson populaire, les paroles se passent si peu d'air, que, si vous les lisez, elles ne vous disent rien, tandis qu'elles vous surprennent, vous charment ou vous exaltent si vous les entendez chanter³⁹.

Toutefois, en vraie créatrice qu'elle est, Sand se souvient, observe et transforme. Placée sous le signe de la rusticité et du primitivisme, la langue du chansonnier est le résultat d'un travail stylistique remarquable : non seulement Sand incorpore dans ses récits des termes berrichons (on en compte une centaine dans *La Petite Fadette* : *accoté*, *affener*, *agasse*, *amiteux*, *aumaille*, *bavousette*, *bouchure*, *brebiage*...), mais elle utilise également des mots trouvés chez Rabelais et Montaigne, quelques impropriétés voulues et des inventions lexicales pures et simples. La syntaxe est dépouillée, archaïsante à dessein, le propos semé de métaphores empruntées au monde animal et végétal. Le portrait du Berry relève à la fois d'un vif souci du vrai et de l'invention littéraire qui le métamorphose en partie. « [Le vrai], déclare Sand, n'est pas plus dans le réel enlaidi que dans l'idéal pomponné⁴⁰. »

L'affirmation résume sa position en matière d'esthétique et les idées exposées dans ses lettres à Champfleury, auteur des *Aventures de Mlle Mariette* en 1854⁴¹. Ardent défenseur de Gustave Courbet, il est l'un des premiers à faire du réalisme « une machine de guerre⁴² » au service d'une grande révolution moderne dans les arts. Les arguments de Sand valent la peine d'être entendus. Ils témoignent de la parfaite conscience de ses choix, réaliste quand il s'agit de décrire le monde paysan, fidèle à son « idéal » quand il s'agit d'illustrer dans le roman ses convictions politiques, convaincue aussi de la nécessité du Beau : l'art transfigure le réel, répète Sand, inutile de travailler à le rendre ignoble. Sans doute un tel programme esthétique signe-t-il son appartenance à l'époque romantique, dont

les « réalistes » chercheront précisément à se démarquer autant que possible. Plus fondamentalement pourtant, il relève d'une conviction profonde, et même d'une nécessité existentielle. Sand, dans *Histoire de ma vie*, l'a formulée en ces termes :

[J]'ai la poésie pour condition d'existence, et tout ce qui tue trop cruellement le rêve du bon, du simple et du vrai, qui seul me soutient contre l'effroi du siècle, est une torture à laquelle je me dérobe autant qu'il est possible.

[D]ans toutes les conditions où j'ai été libre de choisir ma manière d'être, j'ai cherché un moyen d'idéaliser la réalité autour de moi et de la transformer en une sorte d'oasis fictive, où les méchants et les oisifs ne seraient pas tentés d'entrer ou de rester. Un songe d'âge d'or, un mirage d'innocence champêtre, artiste ou poétique, m'a prise dès l'enfance et m'a suivie dans l'âge mûr⁴³.

En octobre 1858, sous le titre *Légendes rustiques*, Sand publie encore douze légendes berrichonnes aux noms sonores, parmi lesquelles *Les Pierres-Sottes*, *Les Laveuses de nuit*, *Le Meneu' de loups*, *Le Moine des Étangs-Brisses*, *Les Flamбетtes*⁴⁴. Il lui paraît urgent de les consigner par écrit avant qu'elles ne tombent dans l'oubli. Elle écrit à Maurice :

Ces choses se perdent à mesure que le paysan s'éclaire, et il est bon de sauver de l'oubli qui marche vite, quelques versions de ce grand poème du merveilleux, dont l'humanité s'est nourrie si longtemps, et dont les gens de la campagne sont aujourd'hui, à leur insu, les derniers bardes⁴⁵.

Maurice, dit « Bouli », « ne veut rien être que peintre⁴⁶ » et partage depuis longtemps l'intérêt de sa mère pour le folklore berrichon. Il dessine le Berry (et les visiteurs de Nohant) depuis l'enfance et continue de fixer d'un coup de crayon tout ce qui frappe son regard. Chaudement recommandé par Sand, il se fait peu à peu connaître comme illustrateur. La campagne berrichonne, les paysans au travail, les bœufs et leurs ornements, les activités propres à chaque saison, les cornemuseux et vieilles accompagnant la bourrée et autres danses traditionnelles, la fête du chou, le champ de foire ainsi que les légendes qui circulent encore dans le pays font l'objet de nombreux dessins, en grande partie publiés dans la presse.

Sur les mêmes sujets, l'ancien élève de Delacroix exécute également des tableaux à l'huile : au Salon de mai 1853, il expose les *Muletiers berrichons* ; il récidive en 1857⁴⁷. Même si son talent n'est pas exceptionnel, Maurice partage les intérêts de son temps : ses productions sont contemporaines du *Vanneur*, des *Botteleurs* et des *Glaneuses* de Millet (la ressemblance entre les « crasseux rustres » de Sand et les « innocents forçats » du peintre de Barbizon n'échappera pas à Huysmans, qui les jugera aussi « fictifs⁴⁸ » les uns que les autres). Maurice avait illustré les articles de sa mère parus dans *L'Illustration*. Il fera de même pour les *Légendes rustiques*. Les lavis originaux sont accrochés aux murs de la salle à manger de Nohant.

Histoire de ma vie est la seconde entreprise à occuper Sand avant et après la révolution. Sur le conseil de Pierre-Jules Hetzel, elle a commencé la rédaction de son autobiographie en avril 1847. Elle confie à Charles Poncy en décembre de la même année :

J'ai entrepris un travail de longue haleine, intitulé *Histoire de ma vie*. C'est une série de souvenirs, de professions de foi et de méditations dans un cadre dont les détails auront quelque poésie et beaucoup de simplicité⁴⁹.

Le geste est exceptionnel. Mis à part quelques mémoires d'aristocrates publiés sous la Restauration, dont ceux de Félicité de Genlis parus en 1825, les femmes ne se sont jamais lancées dans quelque grande « histoire de moi⁵⁰ » comme Rousseau dans ses *Confessions*, Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* ou Dumas dans ses *Mémoires* (inachevée, l'autobiographie de Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, ne sera pas connue avant la fin du siècle).

Le travail à peine commencé, Pierre-Jules Hetzel cherche un éditeur pour une opération éditoriale qui se veut ambitieuse (elle devrait avoir la longueur de l'*Histoire des Girondins* de Lamartine) mais se révèle complexe à réaliser⁵¹. Alors que Sand est en relation épistolaire avec René de Villeneuve pour obtenir des informations sur sa famille, la révolution de Février éclate. Le récit est abandonné. Il est repris le 1^{er} juin 1848, peu de jours après le retour de Sand à Nohant. Le chapitre VIII de la deuxième partie ne passe pas sous silence les événements qui viennent de se dérouler :

Si j'eusse fini ce livre avant la Révolution, c'eût été un autre livre, celui d'un solitaire, d'un enfant généreux, j'ose le dire, car je n'avais étudié l'humanité que sur des individus souvent exceptionnels et toujours examinés par moi à loisir. Depuis j'ai fait, de l'œil, une campagne dans le monde des faits, et je n'en suis point revenue telle que j'y étais entrée. [...] Mon livre sera donc triste si je reste sous l'impression que j'ai reçue ces derniers temps. Mais qui sait ? le temps marche vite, et, après tout, l'humanité n'est pas différente de moi, c'est-à-dire qu'elle se décourage et se ranime avec une grande facilité⁵².

C'est finalement Émile de Girardin qui, en 1854, se porte acquéreur des droits de publication d'*Histoire de ma vie* dans son journal. Les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand y ont été publiés, assez irrégulièrement, entre octobre 1848 et février 1850, suivis des *Mémoires* de Dumas à partir de l'été 1852 (l'un et l'autre y ont consacré quelques pages à Sand⁵³). *Histoire de ma vie* commence à paraître dans *La Presse* le 5 octobre 1854. Au total, jusqu'au mois de juin de l'année suivante, cent trente-huit feuillets y sont publiés. Le succès est énorme, le journal s'arrache : une caricature représentant cinq hommes coiffés d'un chapeau haut de forme tentant de lire un papier tenu par un ouvrier à casquette paraît dans *Le Journal pour rire* avec cette légende : « Grand succès de l'*Histoire de ma vie* de George Sand. Quelques enthousiastes et impatients se seraient même entendus avec le porteur de copie pour avoir la primeur. » Dès la fin du mois d'octobre 1854, l'éditeur Lecou a également commencé à publier le texte en volumes brochés. La première édition complète compte vingt volumes⁵⁴.

Sand l'avait annoncé à son amie Charlotte Marliani alors qu'elle commençait à écrire : « C'est une histoire de ma vie (non pas des CONFESSIONS) [...]. J'ai assez à raconter ma vie morale (d'*artiste*) et intellectuelle, sans faire du public mon confident intime. Mon livre sera sérieux et utile⁵⁵. » *Histoire de ma vie* ne contredit pas cette déclaration. D'emblée, Sand insiste sur l'intérêt de *toute* vie et fait de l'autobiographie une activité démocratique, loin des orgueilleux mémoires

des aristocrates du passé :

Artisans, qui commencez à tout comprendre, paysans, qui commencez à savoir écrire, n'oubliez donc plus vos morts. Transmettez la vie de vos pères à vos fils [...] ! La truelle, la pioche ou la serpe sont d'aussi beaux attributs que le cor, la tour ou la cloche. [...] Écrivez votre histoire, vous tous qui avez compris votre vie et sondé votre cœur⁵⁶.

Elle souligne ensuite la place privilégiée que tient dans son récit « la vie intérieure, la vie de l'âme, c'est-à-dire l'histoire de son propre esprit et de son propre cœur, [...] ces impressions personnelles, ces voyages ou ces essais de voyage dans le monde abstrait de l'intelligence ou du sentiment⁵⁷ ». Enfin, même si elle consacre quelques pages du dernier chapitre d'*Histoire de ma vie* à peindre le caractère de Chopin, elle entend bien ne donner sur sa vie privée aucune sorte de détail : « vis-à-vis du public, je ne m'attribue pas le droit de disposer du passé de toutes les personnes dont l'existence a côtoyé la mienne⁵⁸ », tient-elle à préciser. Ainsi évoque-t-elle ses dissensions avec Casimir Dudevant en quelques lignes et fait-elle de même pour l'événement le plus « médiatisé » de sa vie, sa liaison avec Alfred de Musset.

Sa singulière histoire familiale, sa grand-mère, le pédant Deschartres et l'impétueuse Sophie, sa bonne et son demi-frère Hippolyte, ses jeux avec les petits paysans de Nohant, ses facéties au couvent des Dames anglaises en compagnie de Mary G*** resurgissent sous sa plume avec une vivacité remarquable ; plus tard, le décès de sa grand-mère, son mariage, la naissance de ses deux enfants, ses débuts en littérature, les figures de Marie Dorval, Michel de Bourges, Balzac, Delacroix et bien d'autres rencontrés au fil de sa carrière font l'objet de tableaux particulièrement incisifs. Sans doute, portée par la volonté irréprouvable d'être « une femme qui écrit⁵⁹ », Sand sait-elle admirablement raconter des histoires, mais elle sait aussi, avec une acuité singulière, analyser ses craintes et ses espérances, dire sa souffrance face à la longue inimitié de sa mère et de sa grand-mère, et de même la dépression dans laquelle, malgré l'invention de « Corambé », elle est tombée entre la fin de son adolescence et les premières années de sa vie littéraire. « [...] personne n'a été plus loin que vous dans ces analyses », lui écrira plus tard Gustave Flaubert. « Il y a dans l'*Histoire de ma vie* des pages là-dessus, qui sont d'une profondeur démesurée⁶⁰. »

Ces années qui vont de la fin de la monarchie de Juillet au début du second Empire la voient par ailleurs soucieuse de la diffusion de son œuvre et de la possibilité de la rendre accessible à tous. Des considérations politiques, mais aussi financières, sous-tendent plusieurs projets éditoriaux d'envergure menés avec Pierre-Jules Hetzel, personnage central pour comprendre ses choix dans le domaine du livre et de l'édition.

Devenu une sorte d'agent littéraire de Sand avant la révolution de 1848, ce dernier est un ami sûr et fidèle, souvent confidant de ses problèmes personnels. Très attentif au fonctionnement du marché du livre, très inventif aussi dans le domaine éditorial (devenu éditeur en 1843, il poursuit ses activités à Bruxelles après le coup d'État), il conseille Sand dans la négociation de ses contrats avec les

directeurs de journaux ou de revue puis avec les éditeurs et veille à la bonne marche de ses affaires, c'est-à-dire aux conditions des revenus qu'elle peut attendre de ses publications et à la stricte observation des contrats qui ont été passés, aidé sur ce point par l'avocat Gabriel Falampin.

Deux projets éditoriaux se précisent au fil des années : le premier est la diffusion populaire de certains ouvrages de Sand sous une forme peu coûteuse (« Ce sera enfin le moyen de populariser des ouvrages faits en grande partie pour le peuple, mais que, grâce aux spéculations stupides et aristocratiques des éditeurs, les bourgeois seuls ont lus⁶¹ ») ; le second est la vente de son capital littéraire à un éditeur qui se chargera de son exploitation, sans qu'elle ait à négocier continuellement avec tel ou tel directeur de feuilleton ou de revue, avec tel ou tel éditeur ensuite (« Je serais délivrée par là du détail des affaires et je placerais mon fonds⁶² »).

Le premier projet trouve son aboutissement en septembre 1851, quand débute la publication de ses *Ceuvres illustrées*, pour laquelle trois éditeurs, Blanchard, Hetzel et Marescq, se sont associés, non sans peine⁶³. Tirée sur un papier de grand format, imprimée sur deux colonnes en petits caractères, chaque livraison coûte 20 centimes de l'époque (sur le modèle du « roman à quatre sous » qui vient d'être créé pour diffuser des romans à bon marché) ; pour chaque roman, Sand a composé une nouvelle préface ou une notice. Hetzel a décidé de confier les illustrations, gravées sur bois, à Tony Johannot, très apprécié dans la profession. Sand réussit malgré tout à imposer « Mauricot⁶⁴ », puis, au décès de l'artiste en 1852, à le faire engager comme seul illustrateur malgré les réticences non dissimulées de l'éditeur et des graveurs devant des dessins dont le trait, jugé faible, est difficile à reproduire. Neuf volumes, chacun d'eux composé de plusieurs romans et nouvelles, paraîtront entre 1851 et 1856. Avec ceux de Balzac, Hugo et Sue, les volumes signés par Sand connaîtront les meilleurs tirages, vingt mille exemplaires en moyenne⁶⁵.

En l'espace de quinze ans, grâce à une série d'innovations techniques et à la rude concurrence que se livrent les éditeurs Gervais Charpentier, Michel Lévy et Louis Hachette, le prix du livre a baissé considérablement, tandis que le lectorat croissait et se diversifiait sensiblement. Bien décidée à profiter de la petite révolution qui a frappé le monde de l'édition, Sand s'est résolument engagée dans cette littérature « industrielle » tant décriée par certains. Outre le projet des *Ceuvres illustrées*, elle signe un contrat avec l'éditeur Lecou pour la diffusion de ses œuvres au format dit « Charpentier » (ancêtre du livre de poche), sans illustration cette fois, puis avec Louis Hachette pour l'exploitation de certains titres dans la toute nouvelle « Bibliothèque des chemins de fer ». Autre manière d'assurer une large diffusion de ses romans.

Au début des années 1850, on la voit également chercher à exploiter et à protéger le capital représenté par ses œuvres, craignant qu'après son décès, Maurice et Solange, peu disposés à s'entendre, ne songent à liquider leurs parts et ne se trouvent lésés dans l'opération⁶⁶. Les lettres adressées à Émile Aucante, qui lui sert d'intermédiaire auprès des éditeurs parisiens, témoignent d'incessants

calculs ayant pour objectif de garantir à la fois sa liberté d'auteur et la valeur marchande de l'œuvre existante, « manuscrits, [...] romans, pièces de théâtre, tout enfin⁶⁷ ». Walter Scott s'était retrouvé ruiné à la suite de la faillite de son éditeur ; Sand n'entend pas subir le même sort et être contrainte à travailler jusqu'à « [s]'hébéter⁶⁸ ». En 1855, après bien des tentatives concernant « la g[ran]de question de la propriété littéraire⁶⁹ », l'éditeur Michel Lévy, désormais le premier sur la place parisienne dans le domaine de la librairie générale, lui propose l'exploitation de ses œuvres dans deux collections à bon marché. Cinq ans plus tard, un traité en fait l'éditeur attiré de Sand pour le reste de sa carrière.

Très au fait de l'évolution de la presse et de l'édition et entendant bien y occuper la place qui lui revient, Sand se comporte à cet égard en remarquable femme d'affaires. Si elle souhaite exploiter au mieux un capital acquis par un travail considérable, elle agit aussi en chef de famille, soucieuse de léguer à ses enfants les revenus de son *métier* d'écrivain.

ARTS ET SPECTACLES

À l'occasion de la première représentation du *Démon du foyer* en septembre 1852, Sand écrit à Émile de Girardin : « Je commence à quarante-huit ans, un nouvel *état* : le théâtre. On ne veut pas m'y laisser prendre ma place. Je veux la prendre et je la prendrai⁷⁰. »

Le propos s'inscrit sur fond de polémique, et d'échec. Le coup d'État de décembre 1851 avait provoqué l'interruption des représentations du *Mariage de Victorine* au Théâtre du Gymnase. En mars de l'année suivante, le public avait peu goûté une comédie intitulée *Les Vacances de Pandolphe*, pourtant inventive et drôle. Cette fois, Sand tente une « comédie italienne dans un cadre Watteau⁷¹ » qui ne rencontre guère de succès non plus. Les critiques peinent manifestement à concilier les positions politiques prises par l'auteur pendant la révolution avec un type de comédies qui empruntent à Molière, Marivaux (quand il met en scène valets et paysans) et Sedaine⁷².

Le théâtre compte alors au nombre des divertissements les plus populaires. Il fait l'objet de convoitises et de fantasmes qui ne se limitent pas seulement pour les auteurs à la notoriété et aux recettes conséquentes que peut procurer une pièce qui marche bien. De Stendhal à Zola, il fait rêver presque tous les hommes de lettres (pour des raisons qui tiennent notamment aux modalités de production des pièces, les femmes y sont rares⁷³). Le fonctionnement de l'univers théâtral se révèle toutefois complexe. Tour à tour sévère et bon enfant, attentif et désinvolte, le public, qui s'est considérablement diversifié au fil des ans et de la multiplication des salles de spectacles parisiennes, se révèle difficile à intéresser et à conserver. Musset avait connu l'échec avec *La Nuit vénitienne* et Hugo avec *Les Burgraves* ; Flaubert verra tomber *Le Candidat* et Zola son adaptation de *Thérèse*

Raquin.

La première incursion de Sand dans le domaine théâtral remonte au mois d'avril 1840, quand *Cosima ou la haine dans l'amour*, drame en cinq actes, est monté au Théâtre-Français avec Marie Dorval dans le rôle-titre. La pièce ne connaît que sept représentations. Sand, qui avait déjà composé plusieurs romans « dans la forme dialoguée », prétendit à l'époque qu'on l'avait « fait aller où [elle] ne voulait pas⁷⁴ », c'est-à-dire qu'elle s'était laissé persuader de monter une pièce qui n'avait pas vraiment vocation à être jouée.

Neuf ans plus tard, elle fait une deuxième tentative. Elle adapte cette fois pour la scène *François le Champi*. La pièce est jouée au Théâtre de l'Odéon que dirige Pierre Bocage. Sand traite de « petite bluette » sa « pastorale en trois actes⁷⁵ » pour laquelle elle a procédé à une réécriture de l'intrigue de départ. Elle l'a également agrémentée de « petites mélodies berrichonnes⁷⁶ » qu'elle a retranscrites elle-même et qui plaisent beaucoup. Son ami François Rollinat, qui assiste à la représentation du 24 novembre 1849, lui écrit :

[L]e succès du *Champi* a été immense : on a été ému, on a ri, on a pleuré [...]. Ce succès est d'autant plus complet, qu'il est dû, non pas à des déclamations socialistes [...] mais au charme et à l'incomparable simplicité de la pièce⁷⁷.

Quand il s'agit de comédies, le théâtre de Sand reste marqué par la *commedia dell'arte* et ses avatars du Théâtre-Italien ; elle y apprécie ce qu'elle préfère par-dessus tout, « une étude des caractères réels⁷⁸ », ainsi qu'elle l'explique en préface du livre de Maurice, *Masques et bouffons*, admirablement illustré. Elle mâtine cette influence de références classiques, la plus évidente étant Molière pour lequel son admiration ne faiblit pas (il tenait le rôle principal dans *Le Roi attend*, elle le prend pour sujet d'une pièce montée au Théâtre de la Gaîté en mai 1851⁷⁹). Les drames de Sand s'inspirent de leur côté du drame « bourgeois » de la fin du XVIII^e siècle autant que du mélodrame romantique. Dans tous les cas, l'auteur y mêle des convictions politiques, notamment sur la condition féminine. Le mélange apparaît parfois hasardeux.

À cette distinction générique, il faut ajouter une distinction géographique : quand elle ne choisit pas le Berry, Sand continue de situer volontiers ses pièces en Italie — ainsi *Le Démon du foyer* a-t-il pour cadre « une *villetta* aux environs de Milan⁸⁰ ». Elle appelle par ailleurs « *villageoiserie* », une pièce « dramatique et comique⁸¹ », qui fait rire et pleurer comme *François le Champi*, et qui porte sur la scène parisienne les façons de vivre et de parler de Nohant et des villages alentour. C'est le cas de *Claudie*, monté en janvier 1851 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin (Bocage lui-même y tient le rôle du père Rémy, un vieux moissonneur octogénaire) ou du *Pressoir*, monté en septembre 1853 au Théâtre du Gymnase⁸². La première pièce connaît un franc succès (et sera encore jouée à la Comédie-Française en 1926) ; la deuxième ne rencontre qu'un succès d'estime. Dans tous les cas, Sand souhaite un théâtre d'éducation, où la morale, souvent appuyée sur la pitié, ne laisse pas de doute sur les intentions de l'auteur.

Sans doute n'existe-t-il pas chez elle, comme chez Diderot ou Hugo par

exemple, une véritable théorie de l'art de la scène⁸³. On la trouve néanmoins énoncée régulièrement dans les préfaces aux pièces de théâtre éditées, dans la préface générale aux trois volumes de théâtre publiés par Lévy en 1866, dans la correspondance et dans de nombreux passages de ses romans, en particulier quand ils ont le théâtre pour sujet. En 1851, *Le Château des Désertes* met en scène une troupe de comédiens amateurs ; de son propre aveu, Sand entend y « remuer quelques idées sur l'art dramatique⁸⁴ ». Il y en aura d'autres. Théâtre et fiction s'opposent moins qu'ils ne se ressemblent, les effets d'écho de l'un à l'autre étant nombreux. La plupart des pièces de théâtre seront d'ailleurs des adaptations de romans : l'intrigue se trouve simplifiée, les dialogues sont revus et ajustés aux besoins de la forme théâtrale.

Passer du manuscrit au soir de la première représentation n'est pas une petite affaire, Sand n'a pas été longue à le découvrir. À peine la rédaction de la pièce achevée, il faut entrer en relation avec un directeur de théâtre afin de le convaincre de l'intérêt de la pièce. Il faut ensuite discuter point par point le contrat sur lequel les parties vont se mettre d'accord (calcul des droits d'auteur, durée d'exploitation, conditions liées au principe de non-concurrence). Il faut enfin décider de la date de la première représentation compte tenu du calendrier de programmation et de la disponibilité des acteurs. Après quoi, les répétitions peuvent commencer, au Théâtre du Gymnase dirigé par Adolphe Lemoine-Montigny, mais aussi au Théâtre de la Gaîté, au Vaudeville, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin ou à l'Odéon⁸⁵. Sand observe :

Les gens [...] croient généralement que tous les mouvements et toutes les intonations s'improvisent librement à la représentation. Ils ne savent pas que le long et minutieux travail des répétitions consiste à emprisonner, à garrotter l'acteur dans la convention de son rôle avec une précision automatique⁸⁶.

Au moment des répétitions, Sand, le plus généralement, quitte Nohant pour Paris (dans la plus grande discrétion⁸⁷). Elle n'entend rien laisser au hasard et précise ses vues sur la disposition de la scène, le décor et l'éclairage, les costumes et les accessoires (sur ce point, elle a pu donner des précisions par lettre, dessins à l'appui, parfois avec le secours de Maurice). À la date du 15 novembre 1849, à quelques jours de la première de *François le Champi*, elle écrit à Bocage :

Cher ami, je vous envoie les coiffes et les instructions nécessaires, pour vos dames. La chaise est représentée dans le dessin, *costume de Madeleine* que Maurice vous a envoyé. C'est un fauteuil en bois garni de cuir, ou de paille avec coussinets de grosse toile. Il n'y a rien de particulier, ni de spécial au Berry dans ces vieux meubles [...]. Le tabouret tient au fauteuil et roule avec. [...]

Observations générales sur les coiffures de femmes.

Toutes les coiffes doivent être soutenues par un dessous piqué, pareil à celui que j'envoie. Entre ce dessous piqué et la coiffe il faut un serre-tête de même forme en soie blanche ou noire pour les deuils, en satin rose ou bleu pâle pour les toilettes. [...] Ne défaites pas la coiffe montée sans faire bien attention à la manière dont elle est attachée. Tout le caractère est dans la manière d'ajuster les barbes. [...] Mariette ne devrait pas avoir de dentelles au 1^{er} acte, mais il n'est pas nécessaire qu'elle ait les barbes rabattues, ces barbes rabattues sont surtout coiffures de veuve⁸⁸.

Si Sand s'attache à la véracité des costumes, elle veille également à la musique, notamment aux airs berrichons pour les pièces rustiques (on la voit même composer le rondeau qui termine *Les Vacances de Pandolphe*⁸⁹). Dans le souci de montrer la province dans ses plus menus détails, elle porte une extrême attention aux détails qui font « vrai ». Elle crée ainsi un théâtre « régionaliste » qui doit sans doute son caractère aujourd'hui désuet à la volonté, politique, de montrer l'homme du peuple, villageois ou paysan, fondamentalement bon et généreux.

Le choix des acteurs retient également toute son attention. Elle en connaît bon nombre. À ses yeux Frédéric Lemaître, Pierre Bocage et Bouffé comptent parmi les meilleurs⁹⁰, comme Rachel, Rose Chéri ou Sylviane Arnould-Plessy ; elle apprécie beaucoup les Berton, père et fils, et a conservé des contacts avec les enfants de Marie Dorval, comédiens eux aussi. *Le Pressoir*, dit-elle, a été fait « pour Geoffroy, Lesueur, Lafontaine, Bressant et Dupuis, [...] je les vois dans ces rôles⁹¹ » ; *Maitre Favilla*, monté à l'Odéon en 1855, est dédié à l'acteur Antoine Rouvière, qui y tient le rôle principal.

Sand le sait, un comédien, c'est un physique et une voix (un timbre, une diction, un accent parfois), une manière particulière de se mouvoir sur la scène, de gesticuler, de rendre un visage expressif ; c'est aussi une « intelligence », qui peut, comme dans le cas de Marie Dorval, se révéler « inouïe de sciences psychologiques et riche d'observations fines et profondes⁹² ». « *L'art* » véritable ne se confond pas avec « *l'artifice*⁹³ », affirme-t-elle. Il faut avant tout jouer *juste* et pour cela rester « dans sa nature⁹⁴ ».

Le soir de la première, Sand retient son souffle : « Une représentation sera toujours un coup de dés [...] où celui à qui sa conscience d'artiste ne reproche rien peut porter beaucoup de calme, et prévoir la mauvaise chance avec beaucoup de philosophie⁹⁵. » Bien ou mal reçue, la pièce tient l'affiche quelques jours, quelques semaines ou quelques mois pendant lesquels Sand se félicite ou s'irrite des critiques reçues. Il lui arrive de repenser à certaines répliques et de dresser pour le directeur de théâtre la liste des amendements qu'elle propose : « C'est pour vous et pour vos excellents artistes, l'affaire d'un quart d'heure d'étude⁹⁶ », note-t-elle dans une lettre adressée à Bocage toujours à propos de *François le Champi*.

Devenue dramaturge, Sand continue d'apprécier beaucoup le théâtre comme spectatrice : autrefois, elle a admiré Marie Dorval dans ses quelques grands rôles du théâtre romantique, elle a de même applaudi Pauline Viardot dans de nombreux opéras. Elle assiste volontiers aux représentations des pièces de ses amis (Alexandre Dumas fils, Paul Meurice ou Auguste Vacquerie, avec lesquels elle est en correspondance), mais aussi à bien d'autres grands et petits succès du temps. Toutefois, elle ne doit pas seulement son excellente connaissance de tous les métiers du théâtre aux acteurs qu'elle fréquente et à ses talents d'observatrice. Elle la doit aussi à une longue pratique du théâtre de société dont les débuts à Nohant remontent au mois de décembre 1846.

Au départ, il ne s'agit que de simples divertissements en famille, des sortes de pantomimes avec accompagnement musical. Sand explique à Emmanuel Arago :

Tous les soirs, j'ai un ballet à composer et à écrire. On se costume en conséquence, je suis l'orchestre qui conduit la pantomime au piano, sur les airs variés *ad libitum* de *Malbrough s'en va-t-en-guerre*, *J'ai du bon tabac*, *Au clair de la lune*, etc., etc. Les acteurs sont Maurice, Lambert, Titine [Augustine Brault] et Fernand [de Preaulx, le fiancé de Solange]. Solange qui ne veut pas remuer, est le public, moi l'orchestre, le poète, le souffleur, le metteur en scène, le régisseur, etc. [...] Tous les soirs on jouera une nouvelle pièce. J'écris la pièce pendant le dessert, on apprend les rôles pendant le café. On est costumé à dix heures, c'est le plus long et ce qui amuse le mieux, la pièce est jouée à minuit, on soupe ensuite et on se couche à deux heures⁹⁷.

Si ce type d'amusement a fait les délices des châteaux au XVIII^e siècle, l'inventivité de la femme-orchestre dans ce domaine est néanmoins remarquable, comme son goût du travestissement et du jeu de rôles auquel il invite naturellement. Jouer à être quelqu'un d'autre (en empruntant un instant son costume), mais aussi tenir tous les rôles à la fois (ici, tous les métiers, masculins, liés à la production artistique) semble décidément relever d'une injonction puissante qui se fait entendre tout au long de l'histoire personnelle de Sand.

Au départ les activités théâtrales de Nohant sont assez informelles : le soir, pour se distraire, on s'est d'abord amusé de mimes (ceux de Chopin notamment) ; puis sont venues les saynètes plus ou moins improvisées et les pantomimes accompagnées de musique (Maurice et son ami Eugène Lambert, rencontré dans l'atelier de Delacroix et rapidement traité par Sand comme un fils adoptif⁹⁸, s'y sont volontiers prêtés). Ensuite, les canevas sont apparus, les acteurs amateurs sont devenus plus exigeants, la « régisseuse » s'est montrée plus ambitieuse. En 1850, Sand a procédé à des modifications dans le plan du rez-de-chaussée du château de Nohant. Elle a fait abattre le mur entre l'ancienne chambre de Casimir et la pièce qui servait de garde-meuble, et y a fait construire une véritable scène, avec coulisses, décors et rideau, précédée d'un espace assez vaste pour accueillir plusieurs rangées de bancs ; une loge pour les acteurs, accessible par un petit escalier de bois, a été placée en demi-étage⁹⁹.

Véritable théâtre en miniature, le théâtre de Nohant apparaît comme un lieu idéal pour mesurer la justesse d'une scène ou d'une réplique, tester une situation comique ou touchante, juger de la difficulté d'un rôle. Il devient le laboratoire des pièces qui vont être jouées à Paris. Sand explique à Solange :

Je donne quelquefois les comédies au diable parce qu'elles me prennent, tous les quinze jours, deux ou trois jours que j'aimerais donner au travail [...]. Mais [...] ce théâtre m'a été utile et m'a donné des notions assez nettes, je ne dirais pas sur les combinaisons scéniques [...], mais sur les situations où se portent spécialement l'intérêt ou l'amusement du spectateur. J'en juge par moi-même, et je crois que notre méthode d'improvisation est une excellente étude. Je laisse faire presque toutes les pièces à Maurice, je le tire d'embarras quand il n'en peut plus sortir [...]. Des scènes bien placées et bien posées amènent des choses charmantes et que les acteurs sont tout étonnés de trouver sans effort. Tu ne te fais pas d'idée du progrès qui s'est fait ici et comme on est arrivé à l'ensemble et à la proportion¹⁰⁰.

La plupart des pièces présentées au théâtre dans les années 1850 sont rodées à Nohant. Outre Sand, la troupe est constituée de Manceau, Maurice et Lambert,

ainsi que de quelques vieux amis et hôtes de passages, Charles Duvernet, Victor Borie ou le peintre Léon Villeveille. Les domestiques sont volontiers de la partie, parmi lesquels la jeune Marie Caillaud. Tous partagent avec Sand le goût des costumes, des perruques et du maquillage. Maurice a laissé des acteurs un dessin à la plume daté de janvier 1850. Il représente une vingtaine de personnes autour d'une grande table, dont sa mère, au centre, et Manceau debout, à gauche, et porte la légende suivante : « Manceau dès le début se pose en directeur de la troupe de Nohant. Lecture du règlement. Vives et nombreuses réclamations¹⁰¹. »

Les amateurs reçoivent parfois l'aide d'acteurs chevronnés, parmi lesquels Pierre Bocage, ou quelque renfort venu de Paris. C'est le cas au moment de la composition du *Mariage de Victorine*, imaginé comme une suite au *Philosophe malgré lui* de Sedaine. Parce qu'il lui manque quelqu'un pour « jouer un rôle gentil et court¹⁰² », Sand écrit à Pierre-Jules Hetzel :

Trouvez-nous un petit élève du Conservatoire pas laid, gentil, sans prétention, bon enfant, qui viendra nous rendre service, ou gagner quelques sous à son choix et qui, dans tous les cas, aura à se louer de nous dans l'occasion. [...] Vous savez notre manière de jouer, manière tout intime qui n'exige pas des acteurs, mais qui représente une sorte de lecture calme et placée en scène par plusieurs personnes. [...] Venez avec lui si vous êtes libre, nous voudrions jouer du 15 au 20 [septembre] courant. Il trouverait ici costumes, perruques, rouge, etc.¹⁰³...

Même s'il n'est pas le chef de la troupe, Maurice n'en est pas moins la cheville ouvrière du théâtre de société de Nohant. Aidé d'Eugène Lambert, il réalise des décors aux motifs traditionnels peints à la détrempe. En plus des décors, il seconde sa mère à chaque étape de la production d'une nouvelle pièce, depuis la rédaction du canevas jusqu'à la première représentation. Il élabore également avec elle nombre de costumes originaux, ainsi que l'attestent deux albums d'aquarelles de sa main conservés à la Bibliothèque nationale de France.

Le théâtre ne sert pas exclusivement de laboratoire aux pièces parisiennes. Il possède aussi son propre répertoire. Les manuscrits conservés sont pour la plupart de la main de Sand¹⁰⁴, mais Maurice a pu, à l'occasion, corriger ou amender les scénarios de sa mère. Sand explique :

Souvent je ne fais que mettre en ordre les scènes qu'ils [les acteurs de la troupe] me demandent de jouer, et rendre possibles leurs propres idées. C'est un genre où *l'auteur* disparaît entièrement, un théâtre où *tous* sont auteurs¹⁰⁵.

En plus petit nombre, les canevas de la main de Maurice exploitent les ressorts dramatiques les plus traditionnels ; Sand est parfois intervenue à son tour pour rectifier une tirade ou proposer une didascalie. Maurice aime les histoires de brigands, les drames fantastiques, les comédies rustiques inspirées directement de la vie à Nohant, les scènes comiques se déroulant dans une Italie ou un Orient de fantaisie. Production sans autre prétention que celle de rire et s'amuser en espérant faire rire aussi les spectateurs.

Familiers de Nohant, « invités » et gens du village constituent un public disparate pouvant atteindre une cinquantaine de personnes. Celles-ci reçoivent

bientôt un carton d'invitation à l'en-tête du « Théâtre de Nohant », qui porte, outre le titre de la pièce qui va être jouée, le numéro de la place qui leur a été attribuée. C'est à Maurice que l'on doit les affichettes calligraphiées sur papier bleu ou bistre annonçant les représentations. Sur l'une d'entre elles, on lit :

Nohant Rentrée de Mlle Ida 5 octobre 1856
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LE FEU !!
drame en deux tableaux¹⁰⁶

En 1865, Sand préfacera l'édition de cinq pièces groupées sous le titre *Théâtre de Nohant*. La première pièce, *Le Drac*, charmante fantaisie à propos d'un spectre, est dédiée à Alexandre Dumas fils. Elle écrit :

Vous êtes venu et vous avez aimé cette manière de raconter et de figurer un rêve devant une réunion de famille, à peu près comme on raconterait soi-même au coin du feu. J'ose donc la publier, et je la mets sous la sauvegarde de votre indulgence en vous la dédiant, [...] comme à un excellent ami dont le sens artiste admet et comprend sans pédantisme toutes les libertés de l'art¹⁰⁷.

Fruit d'un véritable travail collectif, le théâtre de Nohant relève moins de l'improvisation que d'une sorte de théâtre expérimental dont il ne faut pas minimiser la dimension récréative — ainsi pour *Plutus*, dédié à Alexandre Manceau, et qui s'ouvre sur un dialogue cocasse entre Aristophane et Mercure. On y teste certes des intrigues et des répliques de pièces qui verront le jour sur la scène parisienne, mais on s'amuse aussi, beaucoup, de représentations de fantaisie où l'on imite les sujets et où l'on mime les usages du vrai théâtre. À l'évidence, il s'agit d'un *jeu*, mais d'un jeu complexe, où certains acteurs ne sont pas amateurs, où la « régisseuse », volontiers en scène comme le rappellent les aquarelles de Maurice, ne fait pas seulement de la littérature pour s'amuser, où ses proches enfin, tous « artistes » de quelque façon, manifestent une inventivité remarquable, tant dans les décors et les costumes que dans la mise en scène parodique des activités du théâtre.

Il faut ajouter à ce divertissement un autre type de spectacle imaginé par Maurice dès la fin de l'année 1847. Sand se souvient dans *Le Théâtre de marionnettes de Nohant* :

[P]our la première fois, avec l'aide d'Eugène Lambert, et sans autre public que moi et Victor Borie, Maurice installa une baraque de marionnettes dans notre vieux salon. [...] nous n'étions plus que quatre à la maison : deux de nous se consacrèrent à charmer les longues soirées d'hiver des deux autres¹⁰⁸.

Le premier castelet de Maurice consiste en « une chaise dont le dos tourné vers les spectateurs était garni d'un grand carton à dessin et d'une serviette cachant les deux artistes agenouillés » ; quant aux marionnettes, elles se réduisent à « deux bûchettes, à peine dégrossies et emmaillotées de chiffons¹⁰⁹ ». Très vite toutefois, devant le succès rencontré par des compositions inventives et drôles, les

conditions de production et la fabrication des marionnettes s'améliorent. Après quelques mois d'interruption en 1848, les activités reprennent. Les marionnettes sont alors au nombre de dix-sept. À partir de 1854, Maurice dispose d'un vrai théâtre de marionnettes placé à droite de la pièce qui abrite déjà le théâtre de société. La scène, à la mécanique particulièrement ingénieuse, permet des manipulations de marionnettes de plus en plus compliquées. Les représentations se succèdent à bon rythme comme l'indique le carnet tenu par Sand et portant la mention : « Archives du théâtre de marionnettes de Maurice Sand. » Toutes les productions y sont consignées avec leur titre, leur auteur, leurs monteurs et la date de leur représentation :

1854

~~Orwald l'Écossais~~ (comédie) de Maurice Sand joués par Maurice et Lambert

~~Roccoforte~~ (comédie)

~~Yseult de Vivonne~~ (drame)

~~Elfrida la juive~~ (drame)

~~Un gendarme et un sac de farine~~ (comédie) Maurice joués par Maurice-Thiron [?]

~~Rochon~~.XXII (comédie)

~~18 h 45~~ (drame)

~~Les romans de Nieuwtedaars~~ (drame) Maurice joués par Maurice et Lambert

~~Don Quichotte~~ (drame, 2 actes)

~~Le chapeau du Haricot~~ (comédie) Maurice joué par Maurice et V. Borie¹¹⁰

Les sources d'inspiration du théâtre de marionnettes, les auteurs fantastiques, la *commedia dell'arte*, Shakespeare et Tirso de Molina, sont aussi, on le comprend, celles du théâtre de société et d'une partie des pièces produites à Paris. C'est ainsi que se font écho et se télescopent à Nohant trois types de spectacles, du plus noble au plus simple, du plus sérieux au plus comique. Vertigineux miroir déformant du réel, l'art du *spectacle*, celui de l'illusion, est ainsi démultiplié. Sand observe :

La marionnette obéit sur la scène aux mêmes lois fondamentales que celles qui régissent le théâtre en grand. C'est toujours le temple architectural, immense ou microscopique, où se meuvent des appétits ou des passions. Entre le Grand-Opéra et les baraques des Champs-Élysées, il n'y a pas de différence morale. Le Méphisto de Faust est le même Satan que le diable cornu de Polichinelle¹¹¹.

Au fil des années, les marionnettes gagnent en sophistication et en nombre. Tandis que les uns sculptent les têtes de marionnettes nécessitées par la création de nouvelles histoires, que les autres confectionnent costumes et accessoires, l'un des « ouvriers » de cet atelier peu banal leur fait la lecture à voix haute¹¹². Maurice taille dans du bois de tilleul des visages d'hommes et de femmes aux traits expressifs. Lambert les peint, y ajoute des cheveux de crin, de paille ou des cheveux véritables ; deux clous vernis leur servent d'yeux. On s'occupe ensuite de donner à ces têtes un costume adapté à leur sexe et à leur fonction. Les greniers de Nohant conservent de grands meubles à tiroirs où Sand a tracé les mots « rubans », « boutons », « coiffures », « chapeaux » et d'autres encore qui attestent

l'ampleur des activités de couture et de bricolage qu'elle supervise. Elle-même exécute « bon nombre d'uniformes militaires, des costumes Moyen Âge, enfin des habits de cour Louis XV et Louis XVI brodés *ad hoc* en soie, en chenille, en or et argent dur soie et velours » et tire « un juste orgueil » de la lingerie des marionnettes féminines, « des chemises, des jupons, des collerettes de toute sorte¹¹³ ».

Décor, accessoires, mobilier, rien n'est laissé au hasard dans ce théâtre miniature. L'éclairage est l'objet de savantes considérations : la volonté de représenter le jour, la nuit, le soleil, les étoiles, le reflet de la lune conduit les montreurs à de vrais prodiges techniques. Balandard, figure bouffonne au franc-parler autour de laquelle bien des histoires s'organisent, s'affirme peu à peu comme la figure centrale des spectacles de marionnettes. Autour de lui, on trouve des marionnettes représentant toutes sortes d'états et de conditions, des aristocrates, des bourgeois, des domestiques, des paysans, des gens d'Église, des bagnards, sans oublier quelques figures fantastiques. Certains personnages récurrents ont des noms, ainsi le capitaine Vachard, la fée Azote, le frère Riboulard ou la sœur Céleste ; les histoires se modifient en fonction de leurs apparitions. Une grande partie des marionnettes est désormais exposée dans les écuries du château de Nohant.

1. Cf. Sand-Barbès, *Correspondance d'une amitié républicaine (1848-1870)*, éd. Michelle Perrot, Lagarde-Firmacon, Éd. le Capucin, 1999.

2. « Semences jetées de l'exil », in *Choses vues*, éd. Hubert Juin, Paris, Gallimard, « Quarto », 2002, p. 801.

3. C IV, p. 617, 25 mars 1839.

4. CX, p. 615, 29 décembre 1851, à Pierre-Jules Hetzel.

5. Cf. *George Sand, Victor Hugo, Correspondance croisée*, éd. Danielle Bahiaoui, Nîmes, HB Éditions, 2004.

6. CXI, p. 385, 29 septembre 1852, à Charles Poncy.

7. « Victor Hugo », in *Questions d'art et de littérature*, éd. Henriette Bessis et Janis Glasgow, Paris, Des Femmes, 1991, p. 305-309. Le commentaire portant sur la reprise de *Lucrece Borgia* en 1870 n'a pas été écrit par Sand (*ibid.*, p. 369-375).

8. CXXII, p. 607, 3 novembre 1871, à Alexandre Dumas fils.

9. C XIII, p. 627-628, 24 mai 1856, à Pierre-Jules Hetzel. Sand dira son admiration dans un article dont Hugo la remercie le 30 juin 1856 (Hugo-Sand, *Correspondance croisée*, *op. cit.*, p. 78-80).

10. « Il est trop le chirurgien de son siècle », écrit-elle à la suite de la lecture d'*Actes et paroles pendant l'exil*. « Il ne lui parle que de ses misères, de ses maux, de ses fautes. On devient plus malade avec un guérisseur qui vous effraye et vous navre » (C XXIV, p. 442, 13 novembre 1875, à Charles-Edmond).

11. CXV, p. 675, 1^{er} février 1860.

12. « Guernesey peut donner la main à Nohant », note Hugo (Hugo-Sand, *Correspondance*, p. 79, 30 juin 1856).

13. Hugo-Sand, *Correspondance croisée*, *op. cit.*, p. 92, 21 août 1859.

14. CX, p. 712, 12 février 1852, au prince Louis-Napoléon Bonaparte.

15. *Ibid.*, p. 730-731, 20 février 1852.

16. *Ibid.*, p. 659-661, 20 janvier 1852.

17. *Les Contemporains*, Paris, J.-P. Roret et Cie, 1854 (sans tomain), p. 95.

18. « Mme George Sand jugée par elle-même », repris dans *Les Bas-bleus*, Paris-Bruxelles, Société générale de librairie catholique, 1878, p. 61. « Les succès (et surtout les éditeurs de Mme Sand) semblent empêcher ce monsieur de dormir », commente ironiquement Solange dans l'une de ses lettres, non sans toutefois donner raison à Barbey sur certains points : « Cette obstination à la candeur littéraire, à la naïveté en morale » (lettre du 12 octobre 1862, extraits reproduits dans le catalogue de la vente de la collection Georges Lubin, Catalogue de la vente Drouot, Paris, Drouot, 7 novembre 2000, p. 22).

19. Pendant les premiers mois de 1852, Elizabeth Barrett-Browning rend plusieurs fois visite à Sand en compagnie de son mari. Sa correspondance contient le récit de ces visites (voir Joseph Barry, *George Sand ou le scandale de la liberté*, p. 316-318). Elle consacrera à Sand quelques poèmes.

20. *Mes souvenirs*, Paris, Passard, 1853, p. 13-14.

21. CX, p. 733, 22 février 1852, à Pierre-Jules Hetzel.

22. *Ibid.*, p. 737, 22 février 1852.

23. CXI, p. 338-339, 6 septembre 1852.

24. CX, p. 734 et 735 respectivement, 22 février 1852, à Pierre-Jules Hetzel.

25. Le projet, déjà mentionné dans *La Mare au Diable*, est expressément énoncé à la fin de la préface de 1848 de *La Petite Fadette*, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2004, p. 250.

26. *La Petite Fadette*, éd. Martine Reid, Paris, Gallimard, « Folio », 2004, p. 251 et 37 respectivement.

27. Le texte a paru d'abord en feuilleton dans le *Journal des Débats* entre octobre 1847 et mars 1848 ; la pièce tirée du roman a connu un vif succès en novembre 1849.

28. *François le Champi*, éd. André Fermigier, « Folio classique », 1976, p. 55.

29. Cf. Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, « Folio », 1985, p. 54-57.

30. *François le Champi*, *op. cit.*, p. 42.

31. *La Petite Fadette*, *op. cit.*, p. 33 (préface de 1851).

32. *Ibid.*, p. 249 (préface de 1848).

33. Sand poursuit : « Et la musique donc ! N'avons-nous pas dans notre pays [le Berry] des mélodies admirables ? Quant à la peinture, ils n'ont pas cela ; mais ils le possèdent dans leur langage, qui est plus expressif, plus énergique et plus logique cent fois que notre langue littéraire » (*François le Champi*, éd. André Fermigier, Gallimard, « Folio Classique », 1976, p. 47-48).

34. Cf., outre les travaux déjà anciens de Marie-Louise Vincent (*La Langue et le style rustique de George Sand dans les romans champêtres*, Paris, Champion, 1916), Daniel Bernard, « George Sand pionnière de l'ethnographie », in *George Sand. Une Européenne en Berry*, p. 120-149.

35. Il est conservé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris et a été édité par Monique Parent dans le numéro d'avril-mai 1954 du *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*.

36. CV, p. 678 et 680 respectivement, entre le 18 et le 28 mai 1842.

37. « Le Berry », explique-t-elle dans le premier article, « n'est pas doué d'une nature éclatante. Ni le paysage ni l'habitant ne sautent aux yeux par le côté pittoresque, par le caractère tranché. C'est la patrie du calme et du sang-froid. Hommes et plantes, tout y est tranquille, patient, lent à mûrir. » (*Promenades dans le Berry. Mœurs, coutumes, légendes*, éd. Georges Lubin, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992, p. 28 ; le volume contient les cinq articles parus dans *L'Illustration* et les *Légendes rustiques*.)

38. *Promenades dans le Berry*, *op. cit.*, p. 27.

39. *Ibid.*, p. 82.

40. *François le Champi*, *op. cit.*, p. 50.

41. Cf. Champfleury-George Sand, *Du réalisme. Correspondance*, Paris, Éditions des Cendres, 1991.

42. *Ibid.*, p. 23-24, novembre-décembre 1853.

43. *HMV*, p. 1129.

44. Elles sont reproduites dans *Promenades dans le Berry*, *op. cit.*, p. 119-223.

45. CXV, p. 23, 1^{er} août 1858.

46. CVIII, p. 615, 6 octobre 1848, à René Vallet de Villeneuve.

47. Dans *Le Monde illustré*, un critique risque ce commentaire : « Monsieur Maurice Sand a eu pour longues les suaves et grandioses imaginations de sa mère. Il sera son digne enfant. Il pourra peindre ce qu'elle écrit » (C XIV, p. 413, 3 août 1857). Sand recopie le propos dans une lettre à Maurice.

48. *Certains*, Paris, UGE, 1975, p. 412.

49. C VIII, p. 188, 14 décembre 1847.

50. *Ibid.*, p. 114, 2 novembre 1847, à Pierre-Jules Hetzel.

51. Pour le détail de l'histoire de cette publication, voir *HMV*, p. 35-37.

52. *Ibid.*, p. 502.

53. Cf. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Maurice Levaillant, Paris, Flammarion, tome IV, 1982, p. 550-556. « Je ne vous dirai rien de l'éloge que m'a bien voulu décerner M. de Chateaubriand, notre défunt maître comme on dit *dans les Arts*. Je ne l'ai pas lu, ne lisant pas *la Presse* », écrit Sand à René de Villeneuve (C IX, p. 622, 14 juillet 1850). Dans *Vie de Rancé*, Chateaubriand avait déjà consacré un paragraphe à Sand où, de la même manière, le compliment se mêlait au reproche (cf. C VII, p. 160, 7 octobre 1845, à Charlotte Marliani). Dumas de son côté imagine de consacrer quelques pages de ses *Mémoires* à Sand et lui demande des informations sur sa vie : « Vous résumer en quelques pages une vie qui me paraît vieille de trois ou quatre cents ans, ce serait impossible et il ne se trouve pas dans cette vie retirée et monotone en apparence, un intérêt romanesque suffisant pour vous en imposer le récit », lui répond-elle, avant de lui annoncer qu'elle aussi est en train d'écrire ses mémoires (C XI, p. 473, 23 novembre 1852). Cf. *Mémoires*, II, p. 989-994.

54. Elle contient quelques précisions de plus sur les ancêtres de l'autobiographe réclamées par les lecteurs des feuilletons ainsi qu'un hommage à Armand Barbès que, par prudence, Girardin avait préféré ne pas publier dans les colonnes de son journal (voir *HMV*, p. 1480-1483).

55. C VIII, p. 207, 22 décembre 1847.

56. *HMV*, p. 64-65.

57. *Ibid.*, p. 47.

58. *Ibid.*, p. 1192.

59. C III, p. 359, 9 (?) mai 1836 (dans une lettre de Maurice à sa mère).

60. Flaubert ajoute, dans cette lettre du 23-24 février 1869 (Flaubert-Sand, C, p. 219) : « Ce que je dis est vrai, puisque les esprits les plus éloignés du vôtre, sont restés ébahis devant elles. Témoin les De Goncourt. »

61. C X, p. 151, 16 mars 1851, à Charles Poncy.

62. C XI, p. 729, 10 juin 1853, à Émile Aucante.

63. Voir les longues lettres adressées à Pierre-Jules Hetzel en 1850 et 1851, où Sand discute pied à pied les propositions, les revenus envisagés, la nature des contrats, etc. Voir aussi le traité signé par Sand et son acte d'association avec Hetzel, ainsi que plusieurs traités contenant de menues modifications (C X, p. 125-128, 5 mars 1851, p. 134-136, 10 mars 1851, *sq.*).

64. C IX, p. 832, 7 décembre 1850, à Maurice Sand.

65. Cf. Jean-Yves Mollier, « George Sand et les prémices de la culture de masse », in *George Sand. Littérature et politique*, Martine Reid et Michèle Riot-Sarcey (dir.), Nantes, Éditions Pleins feux, 2007, p. 165-174, que je suis sur cette question.

66. « Je crains qu'à ma mort, mes héritiers ayant à liquider leurs parts, l'exploitation de cette propriété ne soit entravée par la difficulté de faire le partage et l'appréciation. On m'a dit que, dans ce cas, le tribunal la mettrait en adjudication, et qu'elle pourrait, selon les circonstances, tomber au-dessous de sa valeur d'une manière considérable au préjudice de mes enfants » (C XI, p. 729, 10 juin 1853, à Émile Aucante).

67. C XI, p. 728.

68. *Ibid.*

69. *Ibid.*, p. 742, 12 (?) juin 1853, à Émile Aucante.

70. C XI, p. 338, 6 septembre 1852.

71. C X, p. 649, 16 janvier 1852, à Adolphe Lemoine-Montigny, directeur du Théâtre du Gymnase.

72. « Vous serez donc étonné, écrit Sand à Lemoine-Montigny, que j'aie fait une pièce comique [...] et ce qu'il y a d'étrange, c'est que j'ai essayé d'en faire une triste et que je n'ai pas pu. Et pourtant je me meurs » (C X, p. 652). Voir aussi la préface qui accompagne le texte de la pièce et où Sand se dit soucieuse d'éviter « les critiques personnelles » (*Les Vacances de Pandolphe*, in *Théâtre complet* [T], Paris, Michel Lévy, 1866-1867, tome 2, p. 90).
73. À l'époque de Sand, Virginie Ancelot, Delphine de Girardin, Mélanie Waldor et Alexandrine de Bawr écrivent également pour la scène.
74. C V, p. 37, vers le 26 avril 1840, à Jules Janin.
75. C IX, p. 348, 21 novembre 1849, à Rozanne Bourgoing.
76. *Ibid.*, p. 372, 8 décembre 1849, à Jean-Baptiste Lassus.
77. *Ibid.*, p. 357.
78. Sand écrit : « *La Commedia dell'arte* n'est pas seulement l'étude du grotesque et du facétieux. [...] c'est surtout l'étude des caractères réels, poursuivie depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours » (préface à *Masques et bouffons* de Maurice Sand, Paris, Michel Lévy, 1860, p. 6).
79. Dédiée à Alexandre Dumas, *Molière*, intéressante réflexion sur le couple formé par Jean-Baptiste et son épouse Armande, ne comptera que quelques représentations. Voir la longue préface écrite pour l'édition Lévy de 1866 où Sand cherche à analyser les raisons de l'échec de sa pièce (T I, p. 313-324) et la lettre à du 16 mars 1851 (C X, p. 146-148, à Pierre-Jules Hetzel). Plus tard, en 1864, Nadar aura l'idée de la photographier en Molière (grande perruque, pièce de velours sur les épaules).
80. T II, p. 199.
81. C XI, p. 552, 16 janvier 1853, à Pierre-Jules Hetzel.
82. Dans la préface, Sand revient sur sa volonté de mettre en scène des villageois, et non des paysans, et s'explique sur cette différence (T II, p. 265-267).
83. Voir sur cette question l'excellente synthèse offerte par Olivier Bara dans *Le Sanctuaire des illusions. George Sand et le théâtre*, Paris, Presses de Paris-Sorbonne, 2010.
84. *Le Château des Désertes*, dédicace, p. 3.
85. Dès 1852, Sand a dit sa répugnance pour le Théâtre-Français où les pièces sont soumises au verdict d'un comité de lecture dont elle craint désormais les opinions politiques.
86. « Le Théâtre des marionnettes de Nohant », in *CEA*, II, p. 1251.
87. « Ne dis à personne, pas même à ton bonnet de nuit, que je vais à Paris, écrit-elle à sa fille. Tu sais que cela fait sortir de terre des milliers de gens inconnus, méconnus, incompris avec des manuscrits dans leurs poches, et qui me découvrent avec un art incompréhensible » (C X, p. 235, 26 avril 1851, à Solange Clésinger).
88. C IX, p. 357-358.
89. « Embrassons-nous, mignonne / Jeunesse passera » (voir T II, p. 197).
90. T III, p. 225 (préface à *Maitre Favilla*).
91. C XI, p. 545, 13 janvier 1853, à Adolphe Lemoine-Montigny.
92. *HMV*, p. 1298.
93. *Le Château des Désertes*, Paris, Michel Lévy, 1854 [1851], p. 19.
94. C XIII, p. 80, 23 février 1855, à Sarah Félix.
95. T I, p. 6.
96. C IX, p. 368, 4 (?) décembre 1849.
97. C VII, p. 559-560, 9 décembre 1846.
98. Arrivé à Nohant en 1844, Eugène Lambert, dit « Lambrouche », y passera dix ans, avant de regagner Paris et de se marier. Il laisse quelques tableaux de Nohant, des natures mortes, des portraits de chiens et de chats (*George Sand. Une nature d'artiste*, p. 126-127).
99. Anne-Marie de Brem, *La Maison de George Sand à Nohant*, op. cit., p. 55.
100. C X, p. 132, 10 mars 1851.
101. George Lubin, *Album Sand*, op. cit., p. 147.
102. C X, p. 421, 8 septembre 1851, à Pierre-Jules Hetzel.
103. *Ibid.*, p. 421-422.

104. La Bibliothèque historique de la Ville de Paris en conserve bon nombre ; les bibliothèques de La Châtre et de Châteauroux en comptent également quelques-uns dans leurs collections ; d'autres sont conservés en mains privées.

105. CXIV, p. 539, fin novembre 1857, à Maria-Laetitia de Solms.

106. Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP), Fonds Sand H 407/2.

107. *Théâtre de Nohant*, Paris, Michel Lévy, 1865, p. 6.

108. « Le Théâtre de marionnettes de Nohant », in *CEA* II, p. 1253.

109. *Ibid.*, p. 1253.

110. BHVP, Fonds Sand H 322.

111. « Le Théâtre de marionnettes de Nohant », in *CEA* II, p. 1251.

112. À la veille de 1848, c'est l'*Histoire des Girondins* de Lamartine qui retient l'attention et qui suscite l'envie de faire entendre la clameur révolutionnaire jusque sur les planches du petit théâtre de marionnettes. (*CE A*, II, p. 1254).

113. *Ibid.*, p. 1262.

BONHEURS, CHAGRINS, INQUIÉTUDES

Les années 1840 ont été marquées par la musique et la grande figure de Frédéric Chopin. De fortes convictions politiques ont conduit Sand à participer activement aux débuts de la révolution de 1848. Durant la décennie suivante, la politique n'est pas abandonnée, mais elle s'est repliée sur l'écrit : l'auteur de *François le Champi* est avant tout une grande voix de l'opposition qui, dans la presse, critique, proteste ou encourage. Les années de plomb qui suivent le « 18 brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte », comme l'appelle Karl Marx, ne permettent guère autre chose.

La vie est davantage tournée vers toutes sortes de pratiques artistiques, accompagnées de travaux de couture et de bricolage. Petits et grands talents y participent sans souci de hiérarchie des fonctions et des capacités. Nanti d'une scène de théâtre et d'un théâtre pour les spectacles de marionnettes, Nohant se transforme en un fabuleux atelier où chacun vaque avec plaisir à ses occupations. Sand poursuit ainsi son rêve d'une communauté d'artistes vivant en bonne intelligence.

Chopin s'est éloigné, puis il est mort. Celui qui partage désormais la vie de Sand est un homme jeune, de quatorze ans son cadet, à peine plus âgé que Maurice, peintre et graveur comme lui. Dans les activités quotidiennes de la maison, c'est un homme de plus, actif et diligent, qui semble occuper rapidement une place plus voisine de celle d'un mari que celle qu'avait occupée Chopin, ne se souciant que de musique. Alexandre Manceau se voit bientôt confier l'administration de Nohant, dont il s'acquitte scrupuleusement (c'était autrefois la tâche de Casimir, qui ne s'était d'ailleurs pas trop mal débrouillé, vendant un champ ici, rachetant un terrain là, de manière à donner au domaine de Nohant une plus grande cohérence¹).

De caractère entreprenant, le jeune artiste est naturellement mêlé aux activités théâtrales : il joue la comédie et intervient parfois dans la rédaction des canevas ; c'est à lui que l'on doit le règlement du théâtre, d'ingénieux effets d'éclairage de la scène, ainsi que des décors ambitieux pour lesquels, à l'automne 1856, il surveille « les menuisiers, les barbouilleurs et les découpeurs, du matin à la nuit² ». Fêru d'entomologie, il collectionne les espèces rares et communique bientôt à toute la famille son intérêt pour les chenilles, les papillons et les insectes. Il exécute deux très beaux portraits de Sand, l'un d'eux à partir d'un crayon de Thomas Couture, dont elle est particulièrement satisfaite.

Il consigne enfin scrupuleusement les activités de la journée dans un agenda, de même que l'état d'avancement des pièces de théâtre et des romans, dont la lecture est volontiers proposée le soir aux familiers de la maison. Quand il est absent, Sand prend sa place, convaincue de l'intérêt de cette consignation

minutieuse d'activités qui ne sont pas seulement les siennes : les agendas se présentent comme un véritable journal de bord de la vie à Nohant et de tous les déplacements de ses habitants.

Régisseur et secrétaire, graveur et bricoleur, Manceau est discret, mais sa discrétion ne peut passer pour quelque sorte d'effacement. Très soucieux de ne pas dépendre financièrement de Sand, il n'abandonne pas le dessin et la gravure³ ; celle-ci lui procure quelques revenus dont il entend faire bon usage. Il expose chaque année au Salon de peinture tout en travaillant à l'illustration de livres (il lui arrive même de graver, pour les ouvrages de Sand, des dessins de Maurice). Sur cette relation qui semble avoir trouvé très vite ses marques, Sand est peu loquace. Il semble pourtant que l'accord entre Alexandre et Aurore (« Manceau » et « Madame », comme ils ont pris l'habitude de se désigner pudiquement pour les autres dans les agendas et la correspondance) ait été profond — la suite le montrera.

Les hommes aimés par Sand se ressemblent assez physiquement : dans les dessins que l'on conserve d'eux, ils apparaissent fragiles, d'apparence menue, se tenant un peu sur la réserve ; ils lui ressemblent à certains égards. Leur âge ? Sand le répète à maintes reprises, elle a besoin de l'entrain de la jeunesse pour ne pas sombrer dans l'amertume et l'inquiétude, quitte à être toujours un peu, « par instinct et par goût⁴ », la mère de ceux qu'elle aime et qui l'entourent. Elle rappelle dans *Histoire de ma vie* :

J'aime la rêverie, la méditation et le travail ; mais au-delà d'une certaine mesure, la tristesse arrive, parce que la réflexion tourne au noir, et si la réalité m'apparaît forcément dans ce qu'elle a de sinistre, il faut que mon âme succombe, ou que la gaieté vienne me chercher. [...] J'ai besoin absolument d'une gaieté saine et vraie⁵.

Souvent évoquée, la nature maternelle de Sand se caractérise par une grande générosité, un dévouement continu, une manière exceptionnelle de penser et de pourvoir à tout, un goût certain pour l'autorité. Dans le domaine des relations intimes, pourtant, le mot « enfant » semble plus approprié. Sand l'avoue elle-même :

Que faire donc pour égayer les heures de la vie en commun dans l'intimité de tous les jours ? Parler politique occupe les hommes en général, parler toilette dédommage les femmes. Je ne suis ni homme ni femme sous ces rapports-là ; je suis enfant. Il faut qu'en faisant quelque ouvrage de mes mains qui amuse mes yeux, ou quelque promenade qui occupe mes jambes, j'entende autour de moi un échange de vitalité qui ne me fasse pas sentir le vide et l'horreur des choses humaines⁶.

Sand cherche des hommes qui lui ressemblent, des enfants sans doute, mais des enfants *comme elle*. Avec eux, elle entend vivre en toute liberté, créer et voyager, dans un bel « échange de vitalité ». C'était le scénario de son entrée dans la carrière des lettres en compagnie de Jules Sandeau et de ses amis berrichons ; c'est également celui qu'elle a imaginé dans les *Lettres d'un voyageur*, où elle se présente comme un « écolier vagabond⁷ », tout à la joie du chemin et de l'indépendance. Rapport fantasmé à l'autre sexe qu'elle n'abandonnera pas de

sitôt.

La même histoire recommence avec Manceau et le temps n'a (presque) pas modifié les choses : le jeune graveur est à peine plus âgé que Chopin quand Sand a fait sa connaissance ; il a l'âge de la plupart des hommes qu'elle a connus jusqu'ici. Portrait de l'amant en éternel jeune homme ? Portrait de l'artiste en éternel jeune homme ? « L'individu nommé G[eorge] Sand⁸ » doit (aussi) souhaiter faire d'Alexandre un frère, un copain, un compagnon de route, un artiste, comme lui.

En compagnie de Manceau, Sand se promène dans la campagne. Dès son enfance, elle a été une excellente marcheuse et goûte beaucoup la randonnée pédestre. Venu d'Angleterre, ce loisir d'un genre nouveau suppose que l'on ne marche pas pour se rendre quelque part pour quelque raison précise, au champ ou au village voisin pour l'embauche ou la vente du bétail, mais que l'on marche pour le plaisir du grand air et des paysages. Le tourisme local commence à se répandre et modifie le regard porté sur le monde rural. Parfois suivis d'une voiture, souvent en compagnie de quelque visiteur, Sand et son compagnon se rendent à pied dans les villages des environs de Nohant, à Briantes, Sarzay, Saint-Chartier, Neuvy-Saint-Sépulchre, La Motte-Feuilly, Sainte-Sévère, mais aussi à Crevant et aux mines de plomb d'Urciers.

Tantôt on admire un village perché, un château ou une ferme particulièrement « pittoresque » ; tantôt on visite une église romane peinte à fresque ou quelque curiosité naturelle. Eugène Grandsire, autre rapin ami de Maurice, a croqué « Madame » en costume de promeneuse, robe longue boutonnée jusqu'au cou et large chapeau pourvu d'une ample gaze protégeant le visage des insectes et du soleil⁹. Il a également laissé de ces excursions dans la vallée de la Creuse quelques dessins, plus tard publiés dans *Le Monde illustré*.

Durant l'été 1857, les randonneurs ont découvert la vallée de la Creuse et retrouvé le petit village de Gargilesse, « qui, dans cette saison, est un paradis terrestre¹⁰ ». Elle écrit à Maurice, en déplacement à Paris :

Nous venons d'arriver [à Nohant] ce soir, pas trop fatigués, malgré une dizaine de lieues [environ quarante kilomètres] à pied en deux jours sous un soleil des tropiques, à preuve que Manceau y a pris un papillon d'Afrique et un autre du midi de la France, Algira et Gordius. [...] De Châteaubrun à Gargilesse par les bords de la Creuse il y a un joli bout de chemin. Quatre heures de marche sans chemins frayés, ça compte. [...] C'est un pays féerique et que malgré toutes nos courses nous ne connaissions pas. [...] Je t'ai bien regretté, mais nous faisons des châteaux en Espagne pour avoir là une cabane [...] ¹¹.

C'est chose faite en mai de l'année suivante. Avec ses économies, Manceau se rend propriétaire d'une toute petite maison que Sand appelle plaisamment « Villa Algira » ou « Villa Manceau » : deux petites pièces au rez-de-chaussée et à l'étage que relie un escalier de meunier, une cave, un grand toit pentu, un minuscule jardin, très pentu lui aussi. On prend ses repas à l'auberge voisine et on s'accommode gaiement d'une installation des plus modestes :

La maisonnette composée de deux chambres excessivement propres, lits de fer, chaises de paille, tables de bois blanc, est soudée à d'autres maisons pareilles mais moins propres,

habitées par les paysans de l'endroit [...]. Je ne suis pas pour eux une châtelaine mais une *auvergnate*, ni homme ni femme, c'est-à-dire une *étrangère qui n'est pas du bourg*, mais qui s'y plaît tout de même¹².

Tandis que Sand travaille dans la petite chambre qui lui est réservée, son compagnon partage avec les enfants du village son intérêt pour les insectes :

Nous sommes à Gargillesse, mon Bouli, et nous n'y avons pas beau temps [...]. Heureusement la maisonnette est bien close et bien habitable, quelque temps qu'il fasse, et j'y travaille quand il pleut. [...] Tous les enfants chassent la chenille et apportent souvent des choses intéressantes. Manceau les met en ordre et donne des récompenses selon la trouvaille, rien si la chenille n'est pas apportée fraîche et bien portante dans une feuille, rien si elle est commune. Un beau jour, tout le village fera partie de la Société entomologique¹³.

Manceau ne ménage pas sa peine pour rendre confortable sa « maisonnette » et y loger quelque invité au besoin. Sand observe, pour Maurice toujours :

Il n'y a pas moyen de l'empêcher d'arranger sa baraque beaucoup plus pour nous que pour lui. Il en fait une cabine de navire en mesurant les centimètres pour que chacun ait tout son fourniment, chacun son clou, chacun son pot, la place de chaque botte, etc., etc. [...] il satisfait à son gré ses deux passions, le dévouement et le bibelotage. Je me dis cela pour me consoler de le voir obstinément dépenser ses petits profits. [...] Tu sauras que Manceau s'est baigné dans la Creuse. [...] Le dimanche toute la population se jette à l'eau, nage et pêche. Les petits enfants et quelques femmes nagent aussi. Les femmes travaillent plus que les hommes, voilà encore de grandes différences *d'avec chez nous*¹⁴.

Sand s'amuse beaucoup de cette demeure d'un nouveau genre et des habitudes de vie d'un pays qui, très accidenté, ne ressemble guère à Nohant. « Cette vie de village, pêle-mêle avec la véritable *rusticité* me paraît beaucoup plus normale que la vie de château¹⁵ », déclare-t-elle à Solange. Avec Manceau, elle fera régulièrement à Gargillesse de brefs séjours. *Promenades autour d'un village* accompagne l'édition illustrée des romans champêtres en 1859¹⁶. Sand y raconte ses randonnées dans la région et les découvertes qu'elle y a faites. Elle s'y montre également attentive au goût, nouveau, pour le pittoresque rural et aux débats portant sur le nouveau courant esthétique en vogue, le réalisme :

L'art aime et voit aujourd'hui tout ce qui est naïf, même la brouette cassée qui, avec une urne renversée, compose un tableau sur le fumier blond où le coq se promène d'un air aussi vaniteux que s'il foulait un tapis de pourpre [...]. Sentir que tout est du ressort de l'artiste, voilà, quant à moi, tout ce que je peux entendre au mot de réalisme [...] ¹⁷.

Maurice est toujours célibataire. Sand avait souhaité le voir épouser sa cousine Augustine Brault, mais n'y avait pas réussi. Depuis, elle veille, invitant régulièrement son fils à ne pas se laisser « coiffer¹⁸ » par tel ou tel joli minois lorsqu'il séjourne à Paris, tentant d'intéresser quelque marchand à ses dessins, gravures et tableaux. « Reviens le plus tôt que tu pourras. C'est mon refrain¹⁹ », ne manque-t-elle pas de lui écrire dès qu'il quitte Nohant. Tant bien que mal, « Bouli » essaie de percer : il tente d'obtenir de l'État quelque commande (au besoin des copies de tableaux) et d'exposer au Salon. Il regrette l'indifférence de son maître Delacroix, qui n'a pas la réputation de se soucier beaucoup de ses

élèves (sa mère n'hésite pas à solliciter ce dernier « très instamment²⁰ », sans grand succès semble-t-il). En 1855, alors que Manceau et Lambert exposent au Salon qui accompagne la première Exposition universelle de Paris, Maurice est découragé : aucune de ses œuvres n'a été retenue. Sand l'invite à la persévérance et à la patience²¹.

Ses lettres aux amis n'en font pas mystère, le mariage du « cher mignon²² » occupe sa pensée. Elle cherche « une *bonne* fille, heureuse de se faire gâter, et apportant de quoi rendre possible l'augmentation future de la famille²³ ». Avec Jules Boucoiran, qui a été le précepteur de son fils, elle se fait plus précise. En février 1857, elle lui écrit sans détour :

Maurice est décidé à se marier et il cherche femme. Il n'a pas encore rencontré ce qui lui convient, et je vous demande, à vous [...] qui avez été l'instituteur de la meilleure jeunesse du pays, si vous avez un parti qui serait à sa convenance morale et positive.

Voilà sa situation pécuniaire. En l'établissant, je peux [...] lui donner en dot 200 000 f. en bonnes terres. Son père lui promet 50 000 f. en dot. [...] Après moi, Nohant offrira au moins 200 000 f. à partager entre sa sœur et lui. Plus ma propriété littéraire qui peut représenter un très bon capital. Après M. Dudevant, il y aura aussi plus de 100 000 f. (dit-il) à partager.

[...] Maurice [...] a en outre, dans la peinture, une industrie qui lui rapporte quelque chose et qui lui est un gagne-pain assuré [...]. Il est gentil, comme vous savez, raisonnable, n'ayant jamais fait de sottise, bon fils, et destiné à être bon père, car il adore les enfants. [...] Il a trente-trois ans maintenant, mais personne ne veut le croire tant il a l'air jeune.

[S]i vous connaissez une jeune personne dans des conditions approximatives, comme figure agréable, caractère bon et sûr, goût de l'intérieur [...] enfin aussi comme fortune [...], Maurice irait vous trouver. Peu nous importe le rang et l'occupation de la famille, pourvu que la source du bien-être soit honorable, et que les parents n'exigent pas le séjour prolongé et établi loin de Paris [...] et loin de moi, qui donne, pour tout l'été, le logement, la table, toutes les aises et gâteries qu'il est doux de donner à ses enfants. [...]

[Maurice] est d'une bonne santé et d'un sang très pur. Il faudrait bien aussi que le sang féminin fût de bonne qualité et que nous eussions l'espoir de bons marmots à adorer²⁴.

Combien les scénarios de romans, ceux où l'amour vient d'un seul coup à des jeunes gens sans fortune, égaux de cœur et d'esprit, sont éloignés de semblables calculs !

Apprenant deux ans plus tard que Maurice est tombé amoureux d'une jeune fille de seize ans, Sand charge Émile Aucante de prendre des renseignements sur ses parents, commerçants aisés de la rue Poissonnière à Paris. Malgré le souhait de Maurice d'épouser « une très jeune femme », elle craint « l'irrésolution de son caractère²⁵ ». Déjà, elle est entrée dans toutes sortes de considérations financières quand elle apprend que les parents de Clothilde ne sont pas mariés. Les projets sont aussitôt arrêtés²⁶. Suivant sur ce point les usages de son temps, Sand se conduit en aristocrate et en héritière, ce qu'elle a pourtant cherché à oublier elle-même, ce qu'elle a condamné dans ses récits. Aussi s'arroe-t-elle sans hésiter le droit d'intervenir dans la vie intime de celui auquel elle a donné son nom. « [Maurice] est toujours ma consolation fidèle²⁷ », se plaît-elle à répéter.

La petite société de Nohant est alors essentiellement masculine. Sand en règle les activités, dormant pendant la matinée, cousant ou se promenant dans l'après-

midi, composant des canevas et lisant en société le soir, quand il n'y a pas de spectacle sous quelque forme. En fin de soirée, elle se retire dans sa chambre du premier étage pour écrire des lettres à des correspondants de plus en plus nombreux et pour reprendre le roman abandonné la nuit précédente. Le calme se fait dans la maison, une obscurité profonde enveloppe le jardin, aucun bruit ne sourd des quelques masures qui forment le village de Nohant. Manceau a préparé pour elle du papier, des plumes taillées, de l'encre bleue, du papier à cigarettes, du tabac et un verre d'eau sucrée. À la lumière des bougies, plus tard celle des lampes à huile, Sand se met à composer, cédant à cette fabuleuse capacité d'absorption et de concentration qui semble avoir toujours été la sienne. L'écriture n'est pas chez elle en rivalité avec la vie ; elle n'a pas choisi l'une au dépend de l'autre comme Balzac ou plus tard Flaubert. La création semble représenter le point d'orgue de la journée, que Sand fait durer une bonne partie de la nuit.

Depuis 1832, elle n'a pas cessé d'écrire très vite, toujours « dans le coup de feu²⁸ » du dernier roman à rédiger, avouant parfois n'avoir « plus le temps de manger et de dormir²⁹ » quand le journal attend le feuilleton suivant, l'éditeur les épreuves corrigées. Pour autant, elle n'écrit pas au fil de la plume, sans corrections ni ratures, comme se sont plu à l'accréditer certains critiques, prompts à y reconnaître une manière de procéder typiquement féminine³⁰. En réalité, les manuscrits conservés portent la trace de corrections nombreuses, de passages entiers réécrits ou supprimés ; la composition des chapitres est revue à l'occasion, modifiée parfois substantiellement. Les suggestions des proches, les conseils des éditeurs quant au titre, au découpage en chapitres ou à la longueur de l'ouvrage conduisent également à toutes sortes de remaniements. Rien de « naturel » dans l'écriture de Sand, mais un travail constant et considérable, allié à une remarquable maîtrise de l'ensemble de la production, du manuscrit au livre.

En mai 1856, « ayant la main brisée et contractée de fatigue³¹ », elle réussit à changer d'écriture après plusieurs semaines d'exercices patients. Elle adopte une écriture « droite », qui permet d'écrire « beaucoup plus vite sans trop barbouiller³² » et qui permet également une meilleure évaluation du nombre de pages obtenues une fois imprimées (elles sont l'objet d'incessants calculs dans les lettres adressées aux éditeurs). Tandis qu'elle se « tue de travail³³ », il lui arrive de rêver de cesser d'écrire pour se consacrer à la marche, au travail dans le jardin, à la lecture. Elle écrit à Pierre Bocage en 1854 :

J'avoue que les lettres ne me donnent pas moitié tant de plaisir que la bêche et que j'aspirerais à avoir de l'argent ou pas de charges, ce qui reviendrait au même pour moi. Et alors, je voudrais oublier que j'ai été auteur, et me plonger dans la vie physique, avec une vie morale de rêverie, de contemplation, de lectures modérées et choisies [...]. Voilà mon rêve [...]³⁴.

Elle avoue un peu plus tard :

J'aspire toujours à l'absence. L'absence pour moi, c'est un petit coin où je me reposerais de toute affaire, de tout souci, de toute relation ennuyeuse, de tout tracasserie domestique, de toute responsabilité de ma propre existence³⁵.

Désormais, la production de romans est parfois ressentie comme une entrave à la liberté personnelle, la nécessité de gagner de l'argent pour toute la maisonnée contraignant à un travail harassant et continu.

De l'argent, Sand en gagne abondamment³⁶. Le produit de ses terres est relativement peu important (de 7 000 à 9 000 francs par an, c'est-à-dire quelques dizaines de milliers d'euros), mais elle touche des sommes conséquentes pour la publication de ses romans, essais et articles dans la presse, pour leur édition en volume, pour leurs rééditions nombreuses sous toutes sortes de formes, et pour les représentations de ses pièces de théâtre. Avec Balzac et Hugo, elle est l'un des auteurs les mieux payés de son temps, Eugène Sue demeurant longtemps le premier.

Les dépenses sont toutefois considérables, et Sand ne dispose guère d'économies. Elle avoue dans une lettre au banquier Édouard Rodrigues :

J'ai passé ma vie à ne me satisfaire jamais, à écrire quand j'aurais voulu rêver, à rester quand j'aurais voulu courir, à faire des économies sordides sur certains besoins entièrement personnels, certain luxe de robes de chambre et questions de pantoufles [...] ; à ne pas flatter la gourmandise des convives, à ne pas voir les théâtres, les concerts, le mouvement des arts, à me faire anachorète, moi qui aimais l'activité de la vie et le grand air des voyages³⁷.

À Nohant, elle entretient une vaste maisonnée, tient table ouverte et accueille parfois des amis, leurs épouses et leurs enfants pour plusieurs jours ou semaines, aidée de plusieurs domestiques pour la cuisine, le ménage, le jardin et les attelages. Elle conserve à Paris un pied-à-terre qu'elle loue à l'année, au 3 rue Racine, puis au 97 rue des Feuillantines (l'actuelle rue Claude-Bernard), sur lequel veille la veuve Martine. Outre l'entretien de Maurice, qui dispose d'une servante attachée à son service, et de sa fille, à laquelle elle verse une pension, elle soutient également financièrement le ménage d'Augustine de Bertholdi tout en payant les services de son agent Émile Aucante, et en se permettant des largesses à l'égard de vieux amis et d'habitants de Nohant dans le besoin.

Ses démarches constantes auprès des éditeurs, les discussions, irritations et conflits qui en résultent, constituent la preuve la plus manifeste de sa grande attention à l'argent gagné. On la voit faire l'apologie du travail bien fait où l'on ne ménage pas sa peine³⁸, comme on la voit soucieuse de faire fructifier son capital littéraire. À ses yeux, l'argent a pour intérêt premier d'assurer l'indépendance ; il permet par ailleurs la générosité sous toutes ses formes. Dans ses romans, quelle que soit leur condition sociale, les personnages s'en procurent honnêtement et ne manquent pas de débattre de son importance, qui demeure relative. L'argent est fait pour être gagné, puis partagé, dépensé pour le bien commun, et non thésaurisé ; il ne peut être le moteur de l'existence, comme c'est le cas chez Balzac, qui voit dans l'argent le « seul dieu moderne³⁹ ».

La naissance de la petite Jeanne en 1849 a rapproché Solange de sa mère. Les relations entre mère et fille reprennent peu à peu, non sans méfiance de part et d'autre. Sand écrit à Pierre-Jules Hetzel :

Ma fille m'est tombée des nues vendredi dernier, elle est repartie ce matin. Elle est venue

seule avec sa fille et la bonne, m'a embrassée avec assez de tendresse mais trop d'aplomb, et ne m'a pas donné ni demandé un mot d'explication sur le passé. [...] J'ai été plus froide et plus sévère que ce n'est dans mes moyens. Elle a été plus soumise et plus contenue que de coutume : frivole et en dessous, n'aimant personne et manquant tout à fait de la conscience du cœur. Du reste fort gracieuse et belle parleur pour le moment [...], point bonne, hélas ! pas du tout⁴⁰.

Quelques lettres s'échangent une fois Solange rentrée à Paris, et Sand se risque même à encourager sa fille à écrire⁴¹. « Je me demande », note-t-elle néanmoins, « si [Solange] n'est pas un songe [...], l'ombre de quelque chose que j'ai cru mettre au monde, mais qui est resté à demi dans celui des chimères⁴². » Au printemps 1852, les rapports entre les époux Clésinger, « aussi peu justes et vrais l'un que l'autre⁴³ », affichent des signes de détérioration certaine, même s'il y a longtemps qu'ils sont l'un et l'autre occupés ailleurs. Solange séjourne plusieurs fois à Nohant avec Jeanne dans les mois qui suivent. En août, elle laisse la petite à la garde de Sand pendant quelques semaines, le temps de régler des affaires pressantes. La vivacité de « Nini », sa drôlerie quand elle aide au jardinage ou apprend à broder, font le bonheur de sa grand-mère et de ses proches. Soucieuse de lui épargner les querelles et la vie dissipée de ses parents, Sand forme bientôt le projet d'en obtenir légalement la garde, répétant ainsi le geste de sa grand-mère à son égard.

En décembre 1854, la séparation des époux est officielle. Irrité de l'ascendant pris par sa belle-mère sur sa femme et sa fille, le sculpteur a placé l'enfant dans une pension parisienne en attendant la décision du tribunal qui doit décider de son sort. Quelques jours plus tard, alors que Sand vient d'obtenir officiellement la garde de l'enfant, c'est le drame. Victime de la scarlatine, Jeanne décède dans la nuit du 13 au 14 janvier 1855. Elle n'a pas encore six ans. On lit dans l'agenda :

Dimanche 14 janvier [de la main de Manceau]. [...] Vers 10 heures [du soir] un exprès de Châteauroux apporte une dépêche télégraphique qui annonce que la pauvre Nini a cessé de souffrir [...]. Madame est désolée et tout le monde avec elle.

Lundi 15 [de la main de George Sand]. Journée morte. J'ai été deux fois au cimetière pour marquer d'abord la fosse et pour voir ensuite si c'était fini. [...] J'ai causé avec Maurice qui est bien démoralisé de tant de malheurs. Manceau est parti ce matin pour Châteauroux [...] pour attendre Solange et *Nini*⁴⁴ !

Sand écrit à Adolphe Lemoine-Montigny le 17 janvier :

Mon ami [...], je fais un grand effort pour vous écrire. Nous avons déposé hier auprès de ma grand-mère et de mon père notre chère petite Jeanne, morte à sa pension d'une scarlatine mal guérie et à la suite de six mois de mal-être et peut-être de chagrin. [...] Je ne vous dis rien de ma douleur. [...] et d'ailleurs je ne trouverais pas aujourd'hui de mots pour la dire. Ma pauvre fille en est un peu folle [...]. Maurice est tout brisé [...]. Manceau a le cœur déchiré comme moi, il aimait tant cette petite dont il s'était fait *la bonne*⁴⁵ !

De mémoire, Sand exécute à la plume plusieurs portraits de la petite fille, seuls souvenirs qui en soient conservés. Tout l'hiver, « malade par la suite d'un bien grand chagrin⁴⁶ », elle exprime à ses correspondants sa douleur profonde et revient sur l'attitude inqualifiable de son gendre, qu'elle tient pour responsable

du décès de Jeanne. « J'avais, écrit-elle à Ida Dumas, arrangé ma vie pour *elle* et il m'en coûte d'en reprendre l'usage pour mon propre compte⁴⁷. » À Paris, Solange cherche à s'étourdir dans les activités mondaines, envoyant régulièrement à sa mère des récits piquants de ses dîners et soirées (sans mentionner les noms des hommes qui entourent une jeune femme très jolie, fille d'une femme très célèbre).

Le 11 mars 1855, accompagnée de Maurice et de Manceau, Sand quitte Nohant pour une « promenade en Italie⁴⁸ » dont elle ne rentrera qu'à la fin du mois de mai. En gestionnaire attentive des dépenses de Nohant, elle a laissé des ordres précis à Sylvain Brunet, son cocher :

Garder 1 coq et 12 jeunes poules. Un boisseau de graines par mois tout au plus.

Acheter à La Châtre du pain de chien pour Jacques [un domestique].

Si la lape [la jeune chienne] suit la mère Marie laissez-la faire, mais si elle reste à la maison, il faut la donner.

Clefs du pressoir, de la cave, du garde-meuble, des greniers à foin et de la boulangerie à Henri [frère de Sylvain].

Pas de lessive. S'il y a besoin de quelques torchons, Henri les fera blanchir chez sa mère. J'en payerai le blanchissage.

Pas de four.

Quand les métayers feront des charrois je les payerai. On ne leur donnera pas à manger, puisqu'il n'y a pas de cuisine en mon absence. [...]

Le père Henri relèvera la treille du jardin, avec les perches prises dans le petit bois. [...]

[II] bêchera le reste des carrés du jardin et les ensèmera, en luzerne et en avoine⁴⁹.

Et ainsi de suite. Cette fois, c'est à Rome qu'elle se rend, en train d'abord, puis, après quelques visites dans les environs de Marseille, en bateau jusqu'à Gênes. Par la mer toujours, les voyageurs gagnent ensuite Livourne et Pise, puis Civita-Vecchia. Le 19 mars, ils ont atteint la Ville éternelle. En séjour à la Villa Médicis, le peintre Gustave Boulanger la leur fait visiter. La première impression de Sand n'est pas très positive. Elle écrit à Solange :

Le premier jour ici nous a fort désenchantés. La route depuis la mer jusqu'à la porte de Rome est un affreux désert. La ville moderne est si laide comparativement à celle du passé qu'on se croit d'abord mystifié, car cette ville du passé toute prise et comme étouffée par les constructions nouvelles est d'abord invisible⁵⁰.

Maurice étant tombé malade, elle décide bientôt de quitter Rome et de s'installer dans la campagne, à Frascati :

[C]omme Rome est la chose la plus immense et la plus fatigante du monde à parcourir et à regarder, et que la vie, dans une chambre d'auberge, est odieuse, nous avons quitté les splendeurs de la semaine sainte au moment où l'univers s'y précipitait. Nous sommes venus nous installer à Frascati [...]. Nous avons trouvé pour un prix modeste, le rez-de-chaussée de la villa Piccolomini. Un palais, rien que ça, mais quel palais ! des fresques partout et des meubles nulle part, pas mal de puces, enfin l'Italie de cette région et Majorque, ça se ressemble sous beaucoup de rapports⁵¹.

Les visites reprennent, mais rien n'y fait. Si Sand aime les promenades dans la belle campagne romaine bordée au loin de montagnes — alors, écrit-elle, « on

entre dans le paradis⁵² » —, elle continue de goûter modérément les ruines, les palais, les musées et les églises :

C'est curieux, c'est beau, c'est intéressant, c'est étonnant, mais c'est trop mort [...]. Il faudrait vivre là-dedans, l'esprit tendu, la mémoire mirobolante et l'imagination éteinte. [...] Quand on a passé plusieurs journées à regarder des urnes, des tombeaux, des cryptes, des *colombarium*, on voudrait bien sortir un peu de là et voir la nature. Mais à Rome, la nature se traduit en torrents de pluie jusqu'à ce que tout d'un coup, viennent la chaleur écrasante et le mauvais air. La ville est immonde de laideur et de saleté ! C'est La Châtre centuplée en grandeur ; car c'est immense et orné de monuments anciens et nouveaux qui vous cassent le nez et les yeux à chaque pas, sans vous réjouir, parce qu'ils sont étouffés et gâtés par des amas de bâtisses informes et misérables⁵³.

Sur ce dernier point, elle n'est pas la seule de cet avis : la plupart des voyageurs français de l'époque font état du déplorable état d'abandon de la capitale pontificale. Le 23 avril, Maurice, Manceau et Sand gagnent Florence en voiture et y reprennent les visites. « Agréable séjour pour qui aime les villes », commente Sand, qui apprécie toutefois une Florence « complètement civilisée⁵⁴ », contrastant heureusement avec Rome. Le train les conduit ensuite à Lucques et à La Spezia, « endroit tranquille et délicieux, [...] très praticable pour la promenade⁵⁵ » :

Aujourd'hui nous voilà à travers champs, passant les ravins et grim pant partout à pied sec. Je suis assise par terre sur le sable chaud tout rempli de fleurs ; encore des bruyères blanches, des orchys superbes, des romarins et une foule de plantes superbes aussi, dont je ne sais pas les noms⁵⁶.

On comprend que « Madame » continue d'apprécier davantage la belle campagne et la grande nature que la ville, ses églises et ses musées — l'impression qu'elle conserve de Rome n'est pas près de disparaître⁵⁷. À Gênes, Maurice, qui laisse du voyage de nombreux dessins, quitte Manceau et sa mère pour se rendre à Milan. Ceux-ci reprennent le bateau pour Marseille, puis le train pour Paris où ils passent quelques jours à revoir de vieux amis : pour l'occasion, Sand se veut élégante et réclame à sa femme de chambre sa « robe moirée à raies grises et violettes avec le corsage et un ou deux cols brodés pour mettre avec cette robe qui est montante⁵⁸ ». Retour à Nohant le 29 mai.

À peine les voyageurs sont-ils arrivés que le travail reprend de plus belle. Articles, romans, pièces de théâtre, les projets en cours ne manquent pas. En août, Sand reçoit quelques hôtes de passage, parmi lesquels Sylviane Arnould-Plessy, actrice de renom, alors maîtresse du prince Jérôme Napoléon, la jeune actrice Bérangère (elle a notamment tenu un rôle dans *Le Pressoir*) et Émile de Girardin, qui vient de perdre sa femme.

L'été suivant, « très malade⁵⁹ », Solange fait à Nohant un séjour de plusieurs semaines. Navrée de son état, sa mère songe un moment à l'emmener aux eaux, puis y renonce. Quelques soupçons, quelques répliques un peu vives, et les rapports sont à nouveau tendus. Sand accuse bientôt Solange de répandre des propos calomnieux sur son compte auprès de ses vieux amis. « Mon pire ennemi en ce monde est ma fille. C'est gai⁶⁰ ! » écrit-elle à Émile Aucante. Quand Solange

fait état d'une situation financière difficile, Sand lui répond :

J'ai cinquante-cinq ans et ne puis renouveler les forces que la nature va sans doute bientôt me refuser. Je n'ai pas placé un centime, je ne l'ai jamais pu. Il eût fallu me retirer dans un petit coin et vivre absolument seule, n'en jamais sortir et faire des économies. [...] vis de peu ou apprends à travailler. À tout, tu réponds, c'est impossible. Que veux-tu donc que j'invente pour toi ma pauvre enfant ? [...] Le seul conseil que je puisse te donner, c'est d'avoir une forte volonté pour les privations ou pour le travail, et quand tu dis *ça m'ennuie*, je n'ai plus rien à dire⁶¹.

Dans les années 1850, les occupations mais aussi les vicissitudes de la vie privée trouvent davantage d'échos dans l'œuvre romanesque. Deux romans sont directement inspirés par les activités théâtrales de Nohant, *Le Château des Désertes*, publié en 1851, et *L'Homme de neige*, publié en 1859. Ce dernier paraît en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes* et signe la réconciliation de Sand avec son directeur, François Buloz. Le roman se passe en Suède à la fin du XVIII^e siècle (Sand a fait à ce sujet les quelques lectures indispensables pour saupoudrer le récit, juste ce qu'il faut, de détails « couleur locale »). Dédié à Maurice, il a pour protagoniste Christian Waldo, un jeune montreur de marionnettes, et offre l'occasion idéale pour exposer toutes les ressources que l'on peut tirer de ces « petits acteurs⁶² ».

Attentive aux problèmes posés par les recompositions familiales, Sand, dans d'autres romans de l'époque, traite des difficultés relationnelles entre générations, entre mère, fille et fille adoptive (ainsi dans *Mont-Revêche*, en 1853, ou *La Filleule*, paru en volume la même année). Elle a cessé pour un temps de rêver de familles utopiques pour exposer les mésaventures singulières de jeunes femmes exigeantes, de pères et de mères désemparés.

Écrite au retour d'Italie, *La Daniella* est publiée en 1857. Mélange de journal et de correspondance émaillés de mots italiens⁶³, le roman raconte les aventures d'un jeune peintre, Jean Valreg, en séjour à Rome et prend à certains égards le contre-pied de *Corinne ou l'Italie* de Germaine de Staël, paru plus d'un demi-siècle auparavant : la critique du gouvernement des États pontificaux y est beaucoup plus vive et l'engouement pour Rome et ses ruines singulièrement tempéré⁶⁴. Très opposée au soutien apporté au pape par Napoléon III, l'amie de Mazzini et de Garibaldi n'entend pas passer sous silence l'incurie de l'administration pontificale, l'arrogance des prélats, la grande misère économique et morale des habitants. Victor Hugo lui écrit de Guernesey :

Daniella est un grand et beau livre [...]. Je ne vous parle pas du côté politique de l'ouvrage, car les seules choses que je pourrais écrire à propos de l'Italie seraient impossibles à lire en France et empêcheraient probablement ma lettre de vous parvenir. Je vous parle, à vous artiste, de l'œuvre d'art ; quant aux grandes aspirations de liberté et de progrès, elles font indiciblement partie de votre nature, et une poésie comme la vôtre souffle toujours du côté de l'avenir. La révolution, c'est la lumière, et qu'êtes-vous sinon un flambeau⁶⁵ ?

Tout le monde ne l'entend pas de cette oreille, loin s'en faut. Les clivages politiques se retrouvent immanquablement dans les critiques, nombreuses, qui portent surtout sur les idées politiques et esthétiques distillées dans le roman.

Inquiet du ton dont Sand s'est autorisée pour critiquer un État allié de la France, le ministre de l'Intérieur adresse un avertissement à *La Presse*, dans lequel *La Daniella* paraît en feuilleton. Un an plus tard, Sand prendra ouvertement fait et cause pour la réunification italienne en publiant deux articles, *La Guerre et Garibaldi*, qui circuleront ensuite sous forme de brochures.

Elle imagine par ailleurs un roman dialogué mettant en scène des paysans et des animaux (*Le Diable aux champs*) et un roman fantastique (*Les Dames vertes*), puis elle publie en 1858 un excellent roman « d'époque et de couleur du temps de Louis XIII⁶⁶ », *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, qui a pour cadre principal le château de Briantes, près de Nohant. Sand explique à Charles-Edmond :

Le roman historique promet des choses sérieuses, des personnages importants, des récits de grande chose. Ce n'est pas là ce que je fais [...]. J'ai fait la chose à mon point de vue, et j'ai beaucoup cherché pour rester dans l'exactitude historique des moindres coutumes, idées et manières d'agir du temps qui me sert de cadre. Je n'ai pas rattaché ma fable à un point historique qui ne soit rigoureusement exact⁶⁷.

C'est l'une des rares démarches du genre dans l'ensemble d'une production romanesque qui se caractérise par sa remarquable plasticité. *La Ville noire*, qui dresse un vivant portrait de la condition des ouvriers papetiers et couteliers dans la ville de Thiers, paraît en 1861, comme *Le Marquis de Villemer*. Après les romans engagés des années 1840, après les romans champêtres, Sand réussit à imposer à sa matière romanesque d'autres formes et d'autres sujets, continuant de faire preuve d'une belle énergie créative et d'une grande inventivité. Réaliste ? L'étiquette, décidément, ne lui paraît convenir ni à son œuvre ni à celle des jeunes auteurs du moment, ainsi qu'elle l'explique à Ernest Feydeau qui vient de lui envoyer son roman *Fanny* :

On s'est mêlé de baptiser votre manière et [celle de Flaubert] de *réalisme*, je ne sais pas pourquoi [...]. Le nom de *réalisme* ne convient pas, parce que l'art est une interprétation multiple, infinie. C'est l'artiste qui crée le réel en lui-même, son réel à lui, et pas celui d'un autre⁶⁸.

Déjà formulés (notamment pour Champfleury), de tels propos se retrouveront durant les années qui suivent. Au-delà de son souci de définir un rapport très personnel à l'art et au réel dont il entend rendre compte, Sand manifeste une grande liberté dans la composition de ses fictions : elle passe avec aisance du roman « engagé » au roman fantastique, du roman historique au roman d'analyse des rapports familiaux, ou au roman qui mêle tout cela ensemble. Sa poétique romanesque relève de cet étonnant mélange des genres qu'elle illustrera jusqu'au bout, changeant sans cesse ses personnages de cadre, de milieu, d'époque, et trouvant dans la forme épistolaire ou dans le journal un matériau de remploi lui convenant particulièrement bien.

Utilisant volontiers la première personne, elle rapproche plus nettement qu'autrefois l'écriture du roman de celle de la correspondance, tandis que les nombreux articles qu'elle continue de publier prennent volontiers la forme de la lettre ouverte. Dès lors, la *manière* de l'artiste apparaît moins contrainte par les

distinctions entre genres littéraires : quelle que soit la nature du texte produit, elle est immédiatement reconnaissable.

AFFAIRES DE FAMILLE

Physiquement, George Sand a changé. En janvier 1853, à près de quarante-neuf ans, elle a annoncé à Pierre-Jules Hetzel « la crise de [s]on âge », des « transpirations accablantes⁶⁹ » et des fatigues continuelles. Sa silhouette menue s'est alourdie, ses traits se sont épaissis, ses cheveux ont blanchi par endroits. Crayons, pastels, lithographies, portraits à l'encre et à l'aquarelle réunis dans les volumes de la correspondance montrent une Sand accusant peu à peu les signes certains de l'âge. Sauf à faire état de temps en temps du sentiment de diminution de sa capacité de travail, jusqu'alors considérable, elle-même ne semble pas en faire grand cas, continuant de « rire et courir [la campagne] *comme une jeunesse*⁷⁰ ».

De passage à Paris à son retour d'Italie, elle a commandé un corset avec « des buscs beaucoup plus forts⁷¹ » que ceux qui avaient été initialement prévus. Le corps se sangle de plus près, les bourrelets s'écrasent, l'embonpoint se dissimule dans des robes plus amples, à la taille moins marquée, au col montant, comme le veut la mode du temps. Sand ne montre plus ses bras, ses épaules, une partie de son buste. Quant au pantalon, il seyait à la jeunesse, qui autorisait toutes sortes de fantaisies et d'aspirations à l'indépendance. L'indépendance s'est réfugiée dans la tête et dans la plume ; le costume, lui, est devenu on ne peut plus sage.

Sand apparaît davantage occupée de ses toilettes qu'autrefois. Nature des tissus, couleur, coupe de la robe à confectionner, présence d'ornements tels que dentelle, guipure, soutache ou broderie, tout est objet de considérations précises. C'est Solange surtout qu'elle charge de ses commissions à Paris et à laquelle elle détaille ses *desiderata* en la matière. Elle lui écrit par exemple :

Je choisis [...] à cause de ta recommandation, [...] la petite rayure gris et noir [à] 8 f. le mètre, grande largeur, maison Chevaux Aubertot. Envoie-moi ce qu'il en faut avec un peu trop en cas d'accident, de la soie grise pour doubler le corsage, du velours pour border, et tu me feras dans ta lettre un petit croquis de la façon que tu me conseilles⁷².

Ou encore :

L'échantillon que je t'envoie est de la maison de la chaussée d'Antin. C'est dans les 56 f. les 12 mètres. Je le trouve seulement un peu noir. Mais si tu le trouves bien, je m'en contente. J'aimais beaucoup dans ce *lot* les carreaux jaune et noir. [...] N'oublie pas la doublure. [...] Le but de la robe est d'avoir quelque chose de très simple à mettre le matin à Paris, ou dans une ville si je fais un voyage⁷³.

Le 27 octobre 1852, dans son atelier du quai de l'Horloge à Paris, le

photographe Pierre-Amboise Richebourg a reçu l'auteur et son fils Maurice, venus se faire « daguerréotyper ». Le 6 décembre, les portraits arrivent à Nohant : « Nous avons reçu des photographies de Madame, note Manceau dans l'agenda, mais c'est si affreusement laid que nous avons tout jeté au feu. Les souvenirs sont plus fidèles que de pareilles réalités⁷⁴. » Dure expérience que de se voir pour la première fois « en vrai », après tant de portraits exécutés par des artistes grands et petits !

Sand croit avoir détruit ses portraits⁷⁵, mais c'est compter sans la nature spécifique de cette invention nouvelle (son usage a été rendu public en 1839), et sans l'intervention de Félix Nadar, graveur, illustrateur et génial touche-à-tout. Dix ans plus tard, l'un des portraits autrefois détruits resurgit. Installé dans son grand atelier du boulevard des Capucines, le photographe a récupéré les épreuves de Richebourg⁷⁶. Il en choisit une, qu'il tire sur papier puis retravaille. Il tire ensuite le portrait au format « carte de visite » et le met en vente. La notoriété de Sand, qu'il apprécie depuis longtemps⁷⁷, l'assure du succès de l'opération. Quand Sand reçoit des lettres lui demandant de dédicacer ce daguerréotype qu'elle croyait détruit, sa surprise est grande. Malgré les retouches, elle ne paraît guère à son avantage : en robe noire et col de dentelle blanche, le corps tassé sur une chaise, elle lève sur l'objectif un regard navré. Elle entre alors en contact avec Nadar. Rendez-vous est pris pour de nouvelles séances de pose.

Les 4 et 5 mars 1864, Sand se rend à son atelier. Elle y retourne le 9. À l'occasion de ces séances (alors très longues, compte tenu du temps d'exposition des plaques argentiques), elle arbore trois tenues différentes : une robe de moire noire à soutaches, une robe à carreaux ornée d'un nœud de dentelle, une robe à rayures noir et blanc dont l'encolure s'inspire du burnous. Elle porte aux oreilles de jolis pendentifs en or, ses cheveux frisés au fer sont séparés par une raie bien visible au milieu de la tête. Dans sa robe à rayures, Sand pose plus d'une vingtaine de fois, tour à tour debout, accoudée à une colonne, assise de face, de trois quarts ou de profil. Fortement retouchés ensuite (Nadar fait disparaître les cernes et les rides d'expression, affine le cou et le bas du menton), ces portraits connaîtront une diffusion considérable, d'abord sous forme de portraits au format « carte de visite » (parfois dédicacés par l'auteur), plus tard de cartes postales. « Mes enfants sont dans le ravissement de mes photographies et ils vous remercient de les avoir faites », écrit Sand à Nadar le 24 mars 1864. « [...] Détruisez donc l'affreuse photographie Richebourg⁷⁸. »

Un peu plus tard, Nadar compose une lithographie facétieuse à la gloire de celle qui est devenue une amie véritable : il entoure l'un des portraits photographiques qu'il vient d'exécuter de sept vignettes cocasses qui résument sa vie à la manière des vies de saints⁷⁹. La huitième vignette forme un large bandeau au bas de la planche. Elle est intitulée : « Sur les fauteuils de l'Académie française ». Les romans y sont posés à la place des académiciens ; le bicorne sur la tête, ceux-ci contemplent cette « occupation » avec un étonnement manifeste.

Quand il ne s'agit pas de chiffons, les rapports entre Solange et sa mère demeurent difficiles. La jeune femme continue de lui demander sans cesse de

l'argent. Sand la soupçonne d'entretenir quelque liaison coûteuse avec l'un des jeunes hommes dont elle est entourée. Quand Solange lui fait part de ses projets de visite à Nohant, voire d'installation dans le Berry, la réponse de Sand est catégorique :

Je m'oppose [...] à ce que tu viennes ici pendant le mois de septembre ou d'octobre. Je vois et je veux voir des personnes dont tu m'as parlé avec trop d'antipathie pour qu'il me plaise de les réunir avec toi. [...] Il en est de même pour les essais d'acquisition autour de moi, et si ton voyage à Châteauroux a ce but, je t'engage à y renoncer dans ton propre intérêt. Je n'aime pas les *surprises* [...]. J'entends ne pas *savoir* comment tu arranges ta vie intime, et pour cela faire, je ne veux pas que tu demeures près de Nohant⁸⁰.

À la réception de cette lettre, Solange décide de rompre tout commerce avec sa mère. Celle-ci continue pourtant de lui verser une pension jusqu'en octobre 1865, où ses appréhensions se changent en conviction : Solange se fait entretenir. À Charles Poncy, elle explique :

Si [Solange] n'était qu'une femme galante, volage, coquette ou fantasque, je la gronderais et je subirais le mal qu'elle se fait elle-même. Mais c'est bien autre chose qu'une tête folle, c'est une âme perverse. C'est une femme payée et entretenue. [...] Elle a 3 000 francs de pension et elle ne travaille pas. [...] il faut au moins 20 000 francs par an pour la vie qu'elle mène ; où les prend-elle ? Je ne le sais que trop à présent que tout le monde le sait. [...] Moi, je n'accepte pas la prostitution et rien n'existe plus entre moi et une personne qui a pris ce chemin-là, en riant, la tête haute, avec [...] un nom qu'il eût fallu respecter et des ressources suffisantes pour vivre noblement dans la retraite, l'étude et la médiocrité⁸¹.

Sand juge la vie de sa fille à l'aune de sa propre histoire. Si elle-même a affiché une grande liberté de conduite dans le domaine sentimental, elle n'a jamais voulu dépendre financièrement de quiconque. À l'inverse, ce sont souvent les hommes qu'elle a aimés qui ont vécu, en partie, de l'argent qu'elle a gagné. Elle n'a jamais pu concevoir autre chose non plus qu'une relation entre *artistes*, le partage de la pratique artistique, littérature, musique ou peinture, établissant à ses yeux une égalité de quelque sorte et garantissant des goûts communs. La conduite de Solange lui paraît à tous égards ordinaire, lâche, immorale aussi. Voilà les deux femmes brouillées pour longtemps : Sand se tait, sa fille va voyager⁸².

Avec son fils, les rapports sont bien différents. En mars 1861, Maurice est décoré de la Légion d'honneur⁸³. Il va avoir trente-sept ans. Grâce à sa mère, il s'honore de l'amitié du prince Jérôme. Après un bref séjour en Algérie, il s'embarque, le 23 juin, sur le yacht du prince. Destination l'Amérique ! « Je fais taire toutes les faiblesses du cœur maternel⁸⁴ », lui écrit Sand avant de s'inquiéter du coût du voyage. Après l'Espagne, le Portugal, les Açores puis Terre-Neuve, New York est en vue le 28 juillet :

Je reçois tes lettres qui me donnent du calme et du courage. Que de choses tu auras vues ! que de choses à me raconter ! Je n'aime pas beaucoup les brouillards où vous errez cinq à six jours par exemple ! Enfin il faut qu'il y ait de tout cela dans votre tournée d'aventures ! Ce sont des souvenirs qui s'amassent pour toi, et j'espère que tu en tiens journal, pour les retrouver dans leur ordre, et me dire tout cela clairement. Je te suis sur la carte, mais comme cela sera plus joli quand tu seras là pour me tracer ta route⁸⁵ !

Le 12 octobre, Maurice est de retour à Nohant, « frais, gaillard et dispos après une petite promenade de plus de six mille lieues », tandis que Sand se déclare « *écrasée de soulagement*⁸⁶ ». Le fils a suivi les conseils de sa mère : il a tenu un journal de voyage et se lance dès son retour dans la rédaction de ses aventures. *Six mille lieues à toute vapeur* est publié en 1862 chez l'éditeur Michel Lévy ; Sand a préfacé l'ouvrage.

Les activités artistiques communes reprennent de plus belle et l'intérêt pour la botanique, l'entomologie et la minéralogie conduit à des promenades sans fin dans la campagne environnante. Sand s'est trouvé un nouveau fils adoptif en la personne d'Alexandre Dumas fils, jeune dramaturge plein de talent qui participe bientôt aux canevas du théâtre de société et travaillera avec elle à quelques adaptations de romans pour la scène. Il joue également la comédie et Sand appelle à revenir à Nohant cet « enfant joli, joli⁸⁷ » à peine a-t-il repris la route de Paris. Elle a également joint à son phalanstère d'artistes le jeune Édouard Cadol, qui entame lui aussi une carrière de dramaturge, et le peintre Charles Marchal, de vingt et un ans son cadet (il laisse de Sand un beau portrait au crayon daté de 1861). Elle écrit à Alexandre Dumas fils :

Marchal fait mon bonheur. Les sentiments les plus tendres nous unissant, à présent je suis *sa cousine* Dieu sait pourquoi. Moi je l'appelle *mon chéri*. Mais ce soir nous nous sommes disputés. Il m'a menacée de me casser mes lunettes, et je l'ai menacé de les lui passer à travers le corps, et il est bien drôle, et bien amusant, et très bon au fond, excellent⁸⁸.

Voilà qui rappelle davantage le théâtre de marionnettes que l'aveu d'une quelconque liaison. Sand a-t-elle réellement éprouvé pour le peintre autre chose qu'une affection un peu vive, qu'elle évoque régulièrement sur le mode comique ? Est-elle devenue sa maîtresse plus tard⁸⁹ ? Il est possible que l'artiste photographié à l'époque par Bingham (pose avantageuse, moustaches et barbichette, la main gauche au revers du veston) ait réussi à se faire aimer.

Dans tous les cas, c'est de jeunes gens qu'elle continue de s'entourer, de grands enfants dont elle apprécie la drôlerie, la joie de vivre et le talent. Elle a bien fait d'Augustine de Bertholdi sa fille adoptive (pour ne pas dire sa fille de substitution), elle manifeste bien de l'affection pour la jeune actrice Bérangère (qu'elle emmène avec elle en voyage) ou pour Marie Caillaud (qui manifeste de réels talents de comédienne malgré son état de domestique), mais elle continue de préférer la compagnie masculine : aucune de ces femmes n'est réellement artiste, aucune ne possède cette gaieté franche que l'on se témoigne entre « camarades ».

Bientôt Sand ne se tient plus de joie. Le 17 mai 1862, c'est fait : Maurice est marié ! À trente-neuf ans, il épouse la fille du graveur Luigi Calamatta, Lina, qui en a vingt. Les familles se connaissent depuis longtemps (l'artiste a autrefois gravé un portrait de Sand), les arrangements n'ont pas traîné (le père, sans grande fortune, passera avec sa fille, à Nohant, la moitié de l'année), les mariés paraissent enchantés l'un de l'autre.

Nadar a tiré leur portrait : les cheveux grisonnants, Maurice porte un nœud papillon et une chaîne de montre en or orne visiblement son gousset (il ressemble

davantage à un propriétaire terrien qu'à un montreur de marionnettes) ; appuyée contre un guéridon, *grassotta*, généreuse chevelure sombre, yeux à fleur de tête, Lina a adopté la pose nonchalante de la bonne enfant qu'on souhaite qu'elle soit. Sa future belle-mère écrit :

L'enfant est une petite Romaine pur sang, *nera, nera*, comme dit la chanson, crépue, mignonne, fine, une voix charmante, une physionomie type. Elle est aimable et vraie, j'en raffole. C'était ma préférée de toutes les *jeunesses* qui nous entouraient. [...] Enfin l'avenir nous sourit⁹⁰.

En juillet de l'année suivante, tous les souhaits de Sand sont exaucés. Elle écrit à Alexandre Dumas fils :

Marc, Antoine Sand⁹¹ est né ce matin, anniversaire de la prise de la Bastille. Il est grand et fort, et il m'a regardée dans les yeux d'un air attentif et délibéré quand je l'ai reçu tout chaud dans mon tablier. [...] On l'a fourré dans un bain de vin de Bordeaux, où il a gigoté avec une satisfaction marquée. Ce soir, il tette [*sic*] avec voracité, et sa nourrice, qui n'est autre que sa petite mère, est gaie comme un pinson. [...] Le père Maurice a pleuré comme un veau et le père Calamatta comme une huître à la vue de ce solide moutard⁹².

La famille, le rôle de la femme, le sentiment maternel ? Sand a sur ce point des vues souvent énoncées, dont elle reconnaît le caractère traditionnel :

La femme peut bien, à un moment donné, remplir d'inspiration un rôle social et politique, mais non une fonction qui la prive de sa mission naturelle : l'amour de la famille. On m'a dit souvent que j'étais arriérée dans mon idéal de progrès, et il est certain qu'en fait de progrès l'imagination peut tout admettre. Mais le cœur est-il destiné à changer ? Je ne le crois pas, et je vois la femme à jamais esclave de son propre cœur et de ses entrailles. J'ai écrit cela maintes fois et je le pense toujours⁹³.

Farouchement attachée à l'égalité entre les hommes et les femmes, Sand l'est indiscutablement, mais davantage semble-t-il pour elle-même et les protagonistes de ses romans. Par ailleurs, elle n'a jamais, comme le fait Marie d'Agoult par exemple, séparé le féminin de sa « mission naturelle », la maternité, essentialisant des qualités et défauts féminins dont elle-même, « romancier », se juge (en partie) dépourvue. Il n'est décidément pas facile de se délivrer de stéréotypes fondés depuis des siècles en « nature ». Les contradictions de Sand sur ce point, elle qui a pourtant su trouver des mots si justes pour peindre la condition d'esclave des femmes mariées et qui a réclamé avec tant de force les droits civils, en constituent la preuve et invitent à la réflexion.

Le bonheur est malheureusement de courte durée et les deux années à venir vont se révéler particulièrement éprouvantes. Depuis un moment déjà, Maurice manifeste à l'égard de Manceau une hostilité à peine déguisée. Les tensions s'accroissent à l'occasion de son mariage, puis de la naissance de son fils. Cette fois, le chef de famille, le maître de Nohant, c'est lui — c'est pour le moins le sentiment qu'il en a. En novembre 1863, le ton monte, les propos s'enveniment, jusqu'au moment où Maurice invite tout bonnement le compagnon de sa mère à quitter Nohant où il réside depuis quatorze ans. Sand prend alors un parti inattendu : elle propose de quitter Nohant et d'aller vivre quelque temps avec

Manceau non loin de Paris. Manceau note dans l'agenda :

[...] on m'annonce que je suis libre de m'en aller à la St Jean prochaine [...]. Je vais donc retrouver ma liberté et si je veux aimer quelqu'un et me dévouer encore, puisque c'est là ma joie à moi, je pourrai le faire en toute liberté⁹⁴.

Quitter Nohant ? La chose semble à peine imaginable. Sand semble avoir paré au plus pressé, mêlant à des considérations affectives des considérations d'ordre pratique et économique. Vivre à Paris est trop coûteux si l'on veut vraiment y être installé confortablement. Vivre près de Paris est néanmoins souhaitable si l'on veut suivre de près les répétitions puis les représentations théâtrales, celle de Manceau comprise⁹⁵. Par ailleurs, il paraît nécessaire de laisser le jeune couple plus libre de ses mouvements et Maurice gérer une propriété qui lui appartiendra un jour. Enfin, l'état de santé de Manceau présente depuis quelque temps des signes de ressemblance inquiétants avec celui de Chopin en fin de vie. Il continue de maigrir, tousse sans arrêt et paraît avoir deux fois son âge (dans le portrait qu'en fait Nadar en 1864, Manceau, le coude appuyé sur un gros livre posé sur guéridon, a le regard triste d'un homme usé).

On se sépare donc, mais avec l'assurance de revenir régulièrement à Nohant passer quelques semaines. Quelques mois plus tard, en mars 1864, Alexandre Manceau fait l'acquisition d'une « maisonnette isolée, tout au bout et au bas de la ville⁹⁶ », avec jardin, dans la commune de Palaiseau, désormais reliée à Paris par le chemin de fer. Sand explique :

Nous allons nous caser auprès de Paris, afin de pouvoir nous occuper de théâtre et d'autres travaux plus réalisables là où nous serons. Nous organisons Nohant sur un bon pied de conservation, afin de pouvoir tous les ans y passer une saison tous ensemble. Ce n'est pas un départ, ni un abandon du pays, ni une séparation de famille, c'est une installation plus légère à *porter* et à *transporter* car nous avons aussi p[ou]r l'année prochaine des projets de voyage⁹⁷.

À Paris, Sand quitte la rue Racine pour un modeste appartement situé rue des Feuillantines. Manceau continue de ne pas ménager sa peine, s'occupant de « vider les lieux⁹⁸ ». Nadar lui rend visite dans ce « logement d'étudiant » et en sort « le cœur un peu serré⁹⁹ » tant le lieu et son aménagement à la mauresque lui paraissent modestes¹⁰⁰.

Les nouvelles continuent d'arriver de Nohant, auxquelles Sand répond par de longues lettres dans lesquelles elle détaille ses activités du moment, ses sorties au théâtre, les succès des uns, les « fours » des autres, les répétitions de ses propres pièces. « Cocoton », dont elle va être la marraine à l'occasion d'un baptême protestant, lui manque beaucoup. Manceau envoie ses « respects et amitiés¹⁰¹ ».

Sand a recommencé à faire ses comptes, et ceux de son fils :

Je crois que le séjour de Nohant s'il est réalisable avec économie ne doit pas dépasser le revenu, et que la dot de Lina avec le travail de Mauricot doivent payer les petits déplacements et voyages à volonté, très réalisables quand Cocoton sera sevré, c'est-à-dire l'automne prochain¹⁰².

Quand survient la vente des œuvres d'Eugène Delacroix suite à son décès

en 1863, Sand fait observer à son fils que « le tableau de fleurs atteindrait, dit-on, un bon prix¹⁰³ » :

Si tu veux vendre, *c'est l'heure*, poursuit-elle. [...] Je me réserverais *Le Centaure*, ma vie durant. C'est son dernier cadeau, et *La Confession du Giaour*, c'est le premier. Restent la *S[ain]te Anne*, les *Fleurs*, la *Cléopâtre*, 2 *Lélia*, la *Chasse au lion*, les *Carrières*, plusieurs ébauches, des chevaux, des coins de jardin, des croquis, un lion aquarellé, le portrait de Mickiewicz, etc.¹⁰⁴.

Que de merveilles ! Les besoins d'argent sont-ils si pressants ? À l'époque, Sand sollicite beaucoup de monde autour d'elle, réclame une augmentation au directeur de la *Revue des Deux Mondes* et convainc le banquier Édouard Rodrigues de lui venir en aide (elle lui vendra *L'Éducation de la Vierge*, peint par Delacroix lors d'un séjour à Nohant). Maurice de son côté décide de se séparer de l'ensemble des œuvres du maître en sa possession, mais non sans peine, et sans réaliser les profits escomptés.

Au début du mois de juin 1864, il a quitté Nohant pour Guillery avec sa femme et son fils afin de présenter le jeune Marc-Antoine au baron Dudevant. Encouragée par Sand, la démarche n'est pas tout à fait désintéressée : celle-ci craint en effet que Casimir ne lègue les quelques biens dont il dispose à la fille qu'il a eue de sa servante-maîtresse (ce qu'il fait en effet l'année suivante, désignant Rose Dalias, âgée de dix-sept ans, comme sa « légataire générale »). Elle prie Maurice de trouver quelque occasion pour éclaircir la chose auprès de son père, mais il a d'autres soucis : quelques jours après son arrivée, le bébé souffre d'une dysenterie violente. « *Pas de fruits, pas de fruits*, d'ici à bien longtemps¹⁰⁵ », recommande aussitôt la grand-mère par lettre.

L'enfant faiblit, Maurice et Lina le veillent nuit et jour, l'inquiétude grandit. Les télégrammes qui parviennent à Palaiseau jour après jour ne font état d'aucun signe d'amélioration. Sand finit par prendre le train pour Agen et par courir « sans respirer¹⁰⁶ » jusqu'à Guillery. Le 22 juillet, elle arrive trop tard : le petit Marc-Antoine est mort la veille, dans un dernier accès de fièvre. Il est enterré au cimetière du village. Elle écrit à Maurice et Lina :

Je pleure en dormant, en marchant, en travaillant, et la moitié du temps sans penser à rien, comme en état d'idiotisme. Il faut laisser faire la nature. [...] Mais combattez l'amertume, mes pauvres enfants. [...] Nous aimerons, nous souffrirons, nous espérons, nous craindrons, nous serons pleins de joie, de terreurs, en un mot nous vivrons encore, puisque la vie est comme cela un terrible mélange¹⁰⁷.

À l'automne, Sand songe à venir passer quelques semaines à Nohant et reparler argent. Elle n'a pas l'intention de peser sur la bourse du jeune ménage et l'explique à Lina :

Comme nous ne pouvons pas faire la division de nos aliments à la cuisine, je vous remettrai pour Manceau et moi une somme égale à celle que vous dépenserez pour vous. Je ne mange pas de viande¹⁰⁸, mais je mange des plats sucrés, cela se compensera. Quant à Manceau, il ne mange certes pas plus que Mauricot [...]. Je prendrai Sylvie pour faire mon service et aider Marie [Caillaud] à la cuisine. Je la paierai à part, à la journée. Marie n'aura

donc pas de surcroît d'ouvrage. Je pourrai acheter ma bougie à part, mais pour l'huile, le bois, le charbon, je contribuerai pour moitié. [...] si je consommais sur le revenu de Nohant, il serait entamé et c'est ce que je ne veux pas¹⁰⁹.

En compagnie de Manceau, elle passe six semaines dans le Berry, pendant lesquelles elle tente, en vain, de ranimer un peu les esprits par la composition de pièces de théâtre de société. Pour tenter de distraire Maurice, elle n'a pas non plus ménagé sa peine pendant la rédaction d'un roman dont celui-ci est l'auteur, *Raoul de La Châtre*, fantaisie médiévale un peu leste¹¹⁰. Il s'agit du deuxième roman de Maurice, qui a publié *Callirhoé* en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes* au printemps 1863 avant sa publication en volume chez Michel Lévy, l'éditeur des romans de sa mère (le roman n'a pas obtenu beaucoup plus qu'un succès d'estime).

Après avoir relu et revu le manuscrit, après avoir corrigé les épreuves, Sand assiste avec satisfaction à la publication du livre. Elle sollicite aussitôt des comptes rendus auprès de tous les critiques de sa connaissance : « Accordez à cet homme que vous avez connu enfant et [qui] a été l'affaire de cœur de ma vie, un peu de la sollicitude que vous avez eue pour moi à mes débuts¹¹¹ », ne craint-elle pas d'écrire à Sainte-Beuve. Elle n'a de cesse ensuite de convaincre Maurice d'adapter son roman pour la scène. Sous le titre *La Brabançonne*, il tente, aux dires de sa mère, « un mélodrame¹¹² ». Aussitôt cette dernière se remet en campagne, imagine des acteurs, un théâtre, des répétitions, se réjouissant de voir, après les épreuves qu'ils viennent de traverser, « Lina tout à son grand ménage, Maurice écrivant [...] aujourd'hui un drame, demain un roman, et faisant de la science à sa récréation¹¹³ ».

Au début de l'année 1865, c'est toutefois l'état de santé du « brave Manceau¹¹⁴ » qui l'inquiète. Cela fait deux ans que son compagnon n'est guère vaillant, qu'il tousse, peu ou beaucoup selon les moments. À quarante-sept ans, le graveur est atteint de tuberculose. À l'époque, cette maladie ne se soigne pas, et ses symptômes sont souvent confondus avec des affections non mortelles. Durant quelques mois, Manceau se tient auprès de Sand « tout chétif et tout souffrant¹¹⁵ », s'affaiblissant davantage de jour en jour. Celle-ci consulte plusieurs médecins de son entourage, dont le docteur Darchy. Elle observe :

L'état de Manceau a empiré gravement cet hiver, et le printemps ne l'améliore pas. [...] cette toux continuelle l'épuise et l'état général est très compromis. Il y a des sueurs abondantes la nuit, peu de sommeil, pas d'appétit, pas de forces, de l'essoufflement, de l'oppression, une peau toujours brûlante, [...] des quintes et des crachats à toute heure et parfois à tout instant. [...] j'en suis venue à craindre pour lui tous les médicaments et n'avoir plus confiance ni espoir en rien.

J'aurai du courage, mais mon cœur se meurt¹¹⁶.

« Je suis toujours dans la tristesse et la crainte¹¹⁷ », répète-t-elle à Maurice. En mai, elle s'étonne qu'un nouveau médecin consulté à Paris par Manceau ne juge pas son état pour ce qu'il est, celui d'un homme auquel il ne reste que peu de temps à vivre. Pour le soigner, on tente d'étranges remèdes, de l'oxygène « mitigé », du vin de quinquina, une lotion camphrée (le « Raspail »), un régime à

base de boulettes de viande crue accompagnées de boisson alcoolisée¹¹⁸. Rien n'y fait, comme on peut le croire.

Sous les yeux de sa compagne, Manceau continue de dépérir. « Je travaille près de lui sans bouger, sans sortir pour faire autre chose qu'un tour de jardin¹¹⁹ », note Sand en juin. Le 5 juillet, elle fête discrètement ses soixante et un ans. À Palaiseau, Manceau ne parle plus guère. Il a cessé de s'intéresser aux lettres qui parviennent à « Madame » et « vit tout seul maintenant¹²⁰ ». Sand écrit à Francis Laur :

Ce qui est horrible, ce qui demande toutes les forces, toutes les volontés, toutes les croyances de l'âme, c'est l'agonie à laquelle j'assiste, de l'être le meilleur, le plus dévoué, le plus grand par le cœur¹²¹.

« Les jours s'écoulaient comme un cauchemar¹²² » jusqu'au décès d'Alexandre Manceau le 21 août. Elle annonce à Maurice :

Notre pauvre ami a cessé de souffrir. [...] quand nous avons voulu l'éveiller à cinq heures pour lui faire prendre quelque chose il a essayé de parler sans suite comme dans un rêve. [...] il est mort sans en avoir aucune conscience et sans paraître souffrir. Je remercie Dieu, au milieu de ma douleur, de lui avoir épargné les horreurs de l'agonie. Il en a eu une de quatre à cinq mois, c'est bien assez. [...] Je suis brisée de toutes les façons, mais après l'avoir habillé et arrangé moi-même sur son lit de mort, je suis encore dans l'énergie de volonté qui ne pleure pas¹²³.

Le chagrin est très profond et les lettres, si discrètes pendant tant d'années, se font plus éloquentes sur la nature des liens qui les a unis. Sand avoue avoir perdu « l'admirable compagnon de [s]a vie pendant quinze ans, ce soutien dévoué de [s]a vieillesse¹²⁴ ». Il est enterré dans le cimetière de Palaiseau où elle a été lui choisir « une belle place¹²⁵ ». Après l'enterrement (sans passage par l'église), Sand revient seule à Palaiseau : « Quel silence dans cette petite chambre où j'entrais sur la pointe des pieds à toutes heures du jour et de la nuit ! Je crois toujours entendre cette toux déchirante¹²⁶. » Le 28 août, elle est à Nohant.

L'automne se passe en va-et-vient entre Paris, Palaiseau et Nohant. Sand tente comme elle peut de mettre de l'ordre dans les affaires de Manceau. Celles-ci se révèlent passablement désordonnées. Les inquiétudes s'ajoutent alors à la peine, en particulier quand Sand réalise que les sommes gagnées à l'occasion de ses succès au théâtre ont été « jetée[s] à pleine main¹²⁷ » par Manceau, aussi prodigue à l'égard de ses proches que maladroit dans la gestion de ses finances. La maisonnette de Gargillesse avait été vendue à Maurice en 1864, sous réserve d'usufruit. La maison de Palaiseau, dont Manceau est propriétaire pour moitié, sera vendue en 1869. Par testament, il a désigné Maurice comme son légataire universel.

Quelques mois plus tard, le 10 janvier 1866, Lina met au monde une petite fille qui reçoit le prénom de sa grand-mère. C'est l'embellie. La maison de Nohant semble revenir à la vie. Sand reprend espoir et se compare à « un vieux buis tout couvert de nœuds, de cicatrices, et qui repousse toujours¹²⁸ ».

Deux ans plus tard, le 11 mars 1868, une deuxième petite fille naît à Nohant.

Maurice et sa mère sont à Paris quand leur parvient la nouvelle de l'accouchement de Lina, que l'on attendait un mois plus tard. Aussitôt, Sand annonce la nouvelle à la cantonade et dresse le portrait de celle qui a été appelée Gabrielle : « Très brune comme Lolo [Aurore], avec de grands yeux noirs comme Lolo, c'est une Lolo numéro deux¹²⁹. » En présence du prince Jérôme, Aurore et Gabrielle sont baptisées dans la religion protestante en décembre : « [...]idée de Maurice [...] qui ne veut pas de persécution et d'influence catholique autour de ses filles¹³⁰ », précise la grand-mère.

Cette fois, la petite famille de Maurice et Lina Sand est au complet, et les éléments constitutifs des dernières années de la vie de George Sand sont en place. En 1867, elle est revenue vivre définitivement à Nohant, mais elle a conservé un pied-à-terre à Paris. Elle a quitté son domicile précédent pour emménager dans l'entresol d'un immeuble tout neuf, au 5 rue Gay-Lussac, où elle est locataire, comme elle l'a toujours été. La décoration est apparemment plus en rapport cette fois avec la notoriété de la maîtresse des lieux¹³¹.

« MON PETIT IDÉAL DE TRAVAIL PAISIBLE¹³² »

Le temps des conflits familiaux, des querelles intestines et des grands chagrins est cette fois révolu. Années difficiles, qui donnent par moments le sentiment d'un Nohant moins harmonieux que sa propriétaire ne travaille à le donner à penser, en particulier dans ses lettres, miroir nécessairement déformant de la réalité quotidienne. La présence d'artistes peintres de petit talent, auxquels s'ajoute une poignée de dramaturges et de journalistes républicains pique-assiette vivant aux crochets d'une Sand infatigable, l'étrange inertie d'un Maurice pas plus pressé de gagner sa vie que de s'engager dans une relation stable (sans parler de sa jalousie envers Manceau) forment le revers d'une belle image, celle de Nohant en ruche active autour de « Madame », où l'après-midi se passe en quêtes de plantes, de pierres et d'insectes rares, le soir en spectacles, jusqu'à l'heure tardive de la « pioche », ainsi qu'elle désigne son temps quotidien de littérature.

Les visiteurs continuent de se succéder, et sur la vie à Nohant les avis divergent, inévitablement. « Belle maison, jolie vie, simple, unie, cordiale, indépendante pour chacun, d'un ton de bonne compagnie¹³³ », observe Eugène Fromentin quand il vient à Nohant à l'invitation de Sand alors qu'il est en train d'achever *Dominique* (qu'il lui dédiera). « Un grand esprit, dit-il encore à propos de son hôtesse, un excellentissime cœur¹³⁴. » Théophile Gautier raconte pour sa part aux frères Goncourt :

Mme Sand arrive, avec un air de somnambule, et reste endormie tout le déjeuner. Après le déjeuner, on va dans le jardin. On joue au cochonnet, ça la ranime. Elle s'assied et se met à causer. On cause généralement, à cette heure, des choses de prononciation : par exemple, sur

la prononciation d'*d'ailleurs* et de *meilleur*. La causerie affriolante toutefois, ce sont les plaisanteries stercoraires. [...] En ce moment, il n'y a qu'une chose dont on s'occupe là-bas, la minéralogie. Chacun a son marteau, on ne sort pas sans¹³⁵.

Bien qu'elle fasse régulièrement état d'une grande lassitude, qu'elle déclare vouloir en finir avec la production « de *vaines fictions*, c'est-à-dire [...] des romans plus ou moins réussis¹³⁶ », il n'en est pas moins vrai que les dernières années de la carrière littéraire de Sand sont intenses. Comme celles qui précèdent, elles sont marquées par une succession d'échecs et de triomphes au théâtre, de succès, parfois de polémiques, dans le domaine romanesque.

En 1863, Sand a décidé d'écrire un livre « contre le confessionnal¹³⁷ ». Elle y met en scène un jeune libre-penseur refusant, non sans atermoiements et interrogations, d'épouser une catholique, et y pourfend le sacrement de la pénitence¹³⁸. Ouvertement anticlérical, *Mademoiselle La Quintinie* suscite le tollé. Théodore de Banville, Charles Baudelaire et Jules Barbey d'Aureville n'ont pas assez d'invectives pour pourfendre « un livre mou et déclamatoire¹³⁹ ». Passe encore que Sand donne à ses romans des accents champêtres et socialistes, mais qu'elle ose s'attaquer à la religion, qu'elle dénonce les abus des uns et la naïveté des autres, voilà qui paraît impardonnable. La réaction du Vatican ne se fait pas attendre : l'ensemble de son œuvre est mis à l'Index en décembre de la même année¹⁴⁰.

En mars 1864, Sand monte à l'Odéon une adaptation de son roman *Le Marquis de Villemér*, auquel Dumas fils a mis la main à sa demande. La première de ce drame sentimental aux accents égalitaires suscite un mouvement d'enthousiasme inattendu : aux cris de « Vive George Sand, Vive M[ademoise]lle La Quintinie, à bas les cléricaux¹⁴¹ », les étudiants du quartier Latin réservent un triomphe à l'auteur de la pièce. Même chose aux représentations suivantes, où l'on crie et l'on chante à tue-tête : « *Enfoncés les jésuites ! Hommes noirs, d'où sortez-vous ? [...], Vive La Quintinie, Vive George Sand, Vive Villemér*¹⁴². »

Au cœur du second Empire, George Sand apparaît toujours comme une grande figure de l'opposition et demeure un sujet de controverse. Ses convictions politiques et ses vues féministes, son esthétique que d'aucuns jugent désormais surannée au nom du réalisme, sa façon de ne pas ménager l'institution littéraire (notamment à l'occasion d'un pamphlet intitulé *Pourquoi les femmes à l'Académie ?* en 1863¹⁴³) continuent de lui attirer de nombreuses critiques mais aussi des sympathies véritables.

Sa relation avec Gustave Flaubert en constitue sans doute le meilleur témoignage. Les deux écrivains se sont rencontrés à Paris à l'occasion de l'un de ces dîners réunissant hommes de lettres et gens célèbres chez le restaurateur Magny, rue de la Contrescarpe-Dauphine (aujourd'hui rue Mazet) dans le VI^e arrondissement. Sainte-Beuve, inventeur de ces dîners, a eu l'idée de pérenniser la formule¹⁴⁴. À quarante-six ans, Flaubert est connu comme auteur de *Madame Bovary*, qui doit une bonne partie de son succès au scandale du procès qui a suivi sa publication¹⁴⁵ ; il a publié *Salammbô* en 1862 (Sand est l'un des rares critiques à avoir salué cette œuvre singulière) et s'est ensuite attelé à une nouvelle version

de *L'Éducation sentimentale*. Sa modestie plaît tout de suite à Sand, un peu intimidée lors de son premier dîner chez Magny. Les Goncourt notent dans leur journal :

Mme Sand vient aujourd'hui dîner chez Magny. Elle est là, à côté de moi, avec sa belle et charmante tête, dans laquelle, avec l'âge, s'accuse, de jour en jour, un peu plus le type de la maîtresse. Elle regarde le monde d'un air intimidé, jetant dans l'oreille de Flaubert : « Il n'y a que vous ici qui ne me gêniez pas ! » Elle écoute, ne parle pas, a une larme pour une pièce en vers de Hugo, à l'endroit de la sentimentalité fausse de la pièce. [...] Ce qui me frappe chez la femme-écrivain, c'est la délicatesse merveilleuse de petites mains, perdues, presque dissimulées dans des manchettes de dentelle¹⁴⁶.

Commence entre Sand et Flaubert une relation, principalement épistolaire, d'une rare qualité. Entre la farce et la plainte (elle prend chez Flaubert une place considérable), le ton est vite trouvé. Certes, « *l'homme-roman*¹⁴⁷ » ne ressemble en rien à sa « chère maître ». Mais à celui qu'elle appelle bientôt son « cher troubadour¹⁴⁸ », Sand n'en prend pas moins un plaisir infini à exposer ses vues sur la vie et sur la littérature. Flaubert avoue ne pas attendre grand-chose de la première ; il accorde une place si importante à la seconde qu'elle éclipse tout. Tandis qu'elle compose *Mademoiselle Merquem*, Sand écrit en janvier 1869 :

J'ai le temps. Je fais mon petit roman de tous les ans, quand j'ai une heure ou deux par jour pour m'y remettre. Il ne me déplaît pas d'être empêchée d'y penser. Ça le mûrit¹⁴⁹.

Alors qu'il rédige *L'Éducation sentimentale*, Flaubert explique :

J'ai passé huit jours à Paris à la recherche de renseignements assommants. [...] Je viens de relire mon plan. Tout ce que j'ai à écrire m'épouvante, ou plutôt m'écœure à vomir ! Il en est toujours ainsi quand je me remets au travail. C'est alors que je m'ennuie ! que je m'ennuie ! que je m'ennuie¹⁵⁰ !

Même si certains passages de la correspondance confinent au dialogue de sourds, Sand et Flaubert donnent à leurs échanges une franchise et une lucidité peu communes. Sans autre exemple dans la littérature du temps, une amitié véritable se construit peu à peu que vont renforcer plusieurs séjours à Croisset pour Sand, à Nohant pour Flaubert.

À la fin du mois d'août 1866, Sand se rend pour la première fois dans la propriété de campagne des Flaubert située à quelques kilomètres de Rouen. L'écrivain lui présente sa mère et sa nièce Caroline avec lesquelles il vit, et ne manque pas de lui lire quelques pages de *La Tentation de saint Antoine*. La réception est chaleureuse, les discussions littéraires infinies, le lit et les repas excellents. « Je suis comme un coq en pâte¹⁵¹ », note Sand dans l'agenda. En novembre, elle revient passer quelques jours à Croisset. À son départ, Flaubert lui écrit :

Je suis tout *dévisé* depuis votre départ. [...] Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses, et si rares ! Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, mais j'éprouve pour vous une tendresse *particulière* et que je n'ai ressentie pour personne, jusqu'à présent. Nous nous entendions

De son côté, Flaubert se rend pour la première fois à Nohant au mois de décembre 1869. « Quels braves et aimables gens vous faites tous ! déclare-t-il au retour. Maurice me semble l'homme *heureux* par excellence. Et je ne peux m'empêcher de l'envier, voilà¹⁵³ ! » En compagnie d'Ivan Tourgueniev, il y retournera quelques jours en avril 1873. À leur départ, Sand note dans l'agenda : « On vit avec le caractère plus qu'avec l'intelligence et la grandeur. Je suis fatiguée, *courbaturée*, de mon cher Flaubert. [...] il est excellent, mais trop exubérant de personnalité¹⁵⁴ ».

Les lettres échangées avec Flaubert pendant les dix dernières années de la vie de Sand offrent un admirable condensé de ses activités et de ses idées. Tout y est : la justification de ses choix politiques et esthétiques, les romans (qu'elle envoie à Flaubert dédicacés), les pièces de théâtre (aux premières desquelles l'ami assiste fidèlement), les articles sur toutes sortes de sujets (parfois à l'adresse explicite du « troubadour »), les récits de brefs voyages, les activités en famille, sans oublier les problèmes de santé des uns et le décès des autres, de vieux amis chéris dont la disparition désole¹⁵⁵ : « Comme nous en avons dans le cœur, de ces morts ! » répond alors Flaubert. « Chacun de nous porte en soi sa nécropole¹⁵⁶ ».

À Flaubert, Sand dédie *Le Dernier Amour* d'abord paru en 1866 dans la *Revue des Deux Mondes* (les Goncourt en font des gorges chaudes). En 1868, elle publie *Mademoiselle Merquem* dont l'action se passe en Normandie dans un petit village de pêcheurs ; l'héroïne est une jeune femme très cultivée qui sert de marraine à une petite communauté utopique. Sand s'est souvenue de ses visites à Flaubert pour ses descriptions de la côte et a même réussi à glisser dans son roman quelques lignes de *Salammbô*. Elle mentionne au passage la construction de maisons à Yport et Étretat, « nouvelle villégiature maritime¹⁵⁷ » récemment créée à l'usage des Parisiens.

En 1869, Flaubert fait paraître *L'Éducation sentimentale*. La critique n'est pas tendre : impersonnalité de la voix narrative et abus de descriptions sont les défauts le plus généralement épinglés. « Quel ennui¹⁵⁸ ! », conclut Francisque Sarcey tandis que les journalistes font chorus. Flaubert est consterné. Sand promet un article dans les meilleurs délais et le reconforte comme elle peut : « Une grenouille commence à coasser, toutes les autres s'en mêlent¹⁵⁹ », rappelle-t-elle ; « ces grands éreintements sont l'inévitable consécration d'une grande valeur¹⁶⁰ ». Même si elle n'est pas favorable à la fameuse impersonnalité chère à Flaubert, elle voit dans *L'Éducation sentimentale* un ouvrage tranchant considérablement sur la production du temps, « un beau livre, de la force des meilleurs de Balzac et plus réel, c'est-à-dire plus fidèle à la vérité d'un bout à l'autre¹⁶¹ ».

Apprécier les ouvrages de ses contemporains à l'aune de leur réputation future est un exercice difficile. Sand en admire certains et en critique d'autres, parfois à tort, parfois avec une étonnante prémonition. Au fur et à mesure que s'accroît sa notoriété, les envois d'auteurs sont plus fréquents ; à la fin de sa carrière, elle reçoit la plupart des romans qui sont publiés. Le plus souvent, elle trouve le

temps d'en prendre connaissance et répond à ceux et celles qui les lui ont fait parvenir, en particulier s'il s'agit d'une première publication. Il lui arrive d'en publier un compte rendu critique dans l'un des journaux ou dans l'une des revues de littérature auxquels elle collabore.

Dans l'ensemble toutefois, elle ne peut passer pour quelque Sainte-Beuve en jupon¹⁶². Il lui arrive de saluer les publications de gens qu'elle estime, parmi lesquels Louis Blanc, Jules Michelet¹⁶³, plus tard Gustave Flaubert, les frères Goncourt, Eugène Fromentin ou Ernest Renan, mais aussi d'écrire sur des auteurs qu'elle a aimés, Fenimore Cooper, auteur du *Dernier des Mohicans*, ou Harriet Beecher-Stowe, à laquelle on doit *La Case de l'oncle Tom*. À la demande des éditeurs, elle préface également des rééditions de textes de Shakespeare, Goethe, Senancour et Rousseau, dont elle s'est diverses fois inspirée dans ses romans.

Les œuvres de femmes ne semblent pas susciter de sa part un intérêt particulier¹⁶⁴. Toutefois, si elle n'a guère apprécié Flora Tristan, Sand s'est peu à peu rapprochée d'Hortense Allart, dans laquelle elle avait pourtant vu d'abord le parangon de « la femme-auteur ». « Toutes nos histoires de femmes sont cousines germaines¹⁶⁵ », lui écrit-elle. Elle a également rendu un bel hommage à Delphine de Girardin après sa disparition en 1855¹⁶⁶, alors qu'elle-même n'a jamais songé à ironiser sur sa condition de femme de lettres comme le fait Delphine dans l'avant-propos cocasse de *La Canne de M. de Balzac*. Quant à Marie d'Agoult, elle est depuis longtemps brouillée avec elle lorsque, séparée de Liszt depuis plusieurs années, la belle comtesse tient à Paris, sous le second Empire, un salon où se retrouvent des opposants modérés au régime en place.

En février 1868, Sand passe trois semaines à Bruyères, dans le Var, chez Juliette Adam (femme de lettres et salonnière, elle a épousé un député de gauche), puis rend visite à son vieil ami Charles Poncy à Toulon. C'est son deuxième séjour dans le sud de la France. Au printemps 1861 déjà, elle s'y était rendue pour se remettre d'une fièvre typhoïde. Elle avait loué une maison à Tamaris et y avait séjourné plusieurs semaines en compagnie de Manceau, de Maurice (qui devait en laisser un bel album de dessins) et de sa bonne, Marie Caillaud. « Je ne change pas d'avis sur le Midi », écrit-elle cette fois à son ami Henry Harrisse. « Il est pompeux et pas aimable comme le Nord ; le soleil brûle et le vent transperce. Cette nature vivace est dure et j'aime mieux un ruisseau du Berry avec sa mousse et son cresson, que ces torrents où rien ne coule ni ne pousse¹⁶⁷. »

Sur la côte méditerranéenne, Sand a croisé Solange, pour l'heure installée à Cannes. La mère et la fille sont toujours brouillées, même si quelques lettres ont été échangées de loin en loin (notamment à propos de projets de roman de la part de Solange, Sand lui interdisant d'utiliser son pseudonyme pour publier¹⁶⁸). Au retour, elle passe plusieurs jours à Paris. Elle se rend au Salon et admire les tableaux qu'y exposent Corot, Daubigny et Fromentin. Si Marchal et Lambert se partagent ses suffrages, elle juge *L'Aumône d'un mendiant* de Courbet « à se tordre de rire¹⁶⁹ » — il est vrai qu'à l'époque les œuvres du peintre d'Ornans suscitent généralement peu d'enthousiasme. En octobre, elle sera de retour à Paris pour

l'adaptation théâtrale de *Cadio*, qui a suscité bien des tracasseries. Le succès du *Marquis de Villemer* ne se renouvellera pas : la pièce est retirée de l'affiche après quelques représentations.

En mai 1868, Nadar réalise une nouvelle série de portraits. Sand apparaît plus corpulente ; elle porte un curieux fichu en résille dans les cheveux ainsi qu'un vêtement orné de dentelles que recouvre en partie un châle ajouré. Pour la dernière séance de pose, au printemps 1870, alors qu'elle a soixante-cinq ans, elle revêtira une robe sombre à tablier terminée par deux rangs de volants et sera coiffée d'une voilette noire. Nadar l'a placée devant un décor peint évoquant la forêt, appuyée à une sorte de barrière de bois. Goût du temps, qui ne sert guère le modèle.

Sand a écrit à Flaubert en début de l'année 1869 :

L'individu nommé G. Sand se porte bien, [il] savoure le merveilleux hiver qui règne en Berry, cueille des fleurs, signale des anomalies botaniques intéressantes, coud des robes et des manteaux pour sa belle-fille, des costumes de marionnettes, découpe des décors, habille des poupées, lit de la musique, mais passe surtout des heures avec la petite Aurore qui est une fillette étonnante. Il n'y a pas d'être plus calme et plus heureux dans son intérieur que ce vieux troubadour retiré des affaires, qui chante de temps en temps sa petite romance à la lune, sans grand souci de bien ou mal chanter pourvu qu'il dise le motif qui lui trotte par la tête, et qui, le reste du temps flâne délicieusement. Ce pâle personnage a le grand plaisir de t'aimer de tout son cœur, de ne point passer de jour sans penser à l'autre vieux troubadour, confiné dans sa solitude en artiste enragé, dédaigneux de tous les plaisirs de ce monde, ennemi de la loupe [pour la botanique] et de ses douceurs. Nous sommes, je crois, les deux travailleurs les plus différents qui existent¹⁷⁰.

La santé toutefois n'est plus très bonne. Régulièrement, le corps manque d'élan, d'entrain, d'énergie. L'active maîtresse de Nohant s'arrête : le dos, la gorge, les yeux, les reins, l'estomac, l'intestin affichent des signes certains de dysfonctionnement. À Flaubert, elle s'avoue régulièrement « patraque¹⁷¹ » et consulte par correspondance ses quelques amis médecins. Elle a changé de régime, mange peu, a renoncé aux « *viandes vraies* » : « Je déjeune de deux œufs en omelette ou sur le plat, et d'une tasse de café. Je dîne d'un peu de poulet ou de veau et de légumes. [...] Je bois du cidre avec enthousiasme, plus de vin de Champagne¹⁷² ! » Pour le reste, c'est « le calme... *de la vertu*, [...] état d'inoffensivité forcée, sans mérite par conséquent, mais agréable et bon à savourer¹⁷³ ».

Les romans continuent de se succéder à bon rythme. Après *Tamaris* en 1862, inspiré par son premier séjour dans le Midi, *La Confession d'une jeune fille*, en 1865, revient sur des relations familiales difficiles. Publiée la même année, *Laura* est une charmante composition à caractère fantastique sur fond de recherches géologiques et minéralogiques. Les liens entre curiosités du moment et inquiétudes récurrentes sont toujours là, qui se maintiendront dans les romans à venir. À l'automne 1869, Sand fait un bref voyage dans les Ardennes ; elle les prendra pour cadre de son roman *Malgré tout* (qui suscitera la polémique). Au printemps de l'année suivante, elle publie un diptyque sur le milieu théâtral, *Pierre qui roule* et *Le Beau Laurence* : un jeune homme rêvant de devenir acteur y

suit une troupe de comédiens itinérants, ce qui permet de fines observations sur le métier d'acteur et la question de l'interprétation.

Le 19 juillet 1870, après des mois de gesticulations et de menaces de part et d'autre, la France déclare la guerre à la Prusse. Sand demande aussitôt à son « troubadour » :

Es-tu à Paris, au milieu de cette tourmente ? Quelle leçon reçoivent les peuples qui veulent des maîtres absolus ! France et Prusse s'égorgeant pour des questions qu'elles ne comprennent pas ! Nous voilà dans les grands désastres, et que de larmes au bout de tout cela, quand nous serions vainqueurs ! On ne voit que de pauvres paysans pleurant leurs enfants qui partent. La mobile nous emmène ceux qui nous restaient, et comme on les traite pour commencer ! Quel désordre, quel désarroi dans cette administration militaire qui absorbait tout et devait tout avaler ! Cette horrible expérience de la guerre va-t-elle enfin prouver au monde que la guerre doit être supprimée ou que la civilisation doit périr¹⁷⁴ ?

Flaubert est à Croisset. Il s'afflige et fulmine :

[J]'ai le cœur serré d'une façon qui m'étonne. Et je roule dans une mélancolie sans fond, malgré le travail, malgré le bon saint Antoine [son roman en cours, *La Tentation de saint Antoine*] qui devrait me distraire. [...] la guerre y est pour beaucoup. Il me semble que nous entrons dans le *noir* ?

Voilà donc l'homme naturel ! Faites des théories maintenant ! Vantez le Progrès, les Lumières et le bon sens des Masses, et la douceur du peuple français. Je vous assure qu'ici, on se ferait assommer si on s'avisait de prêcher la Paix. [...]

Ah ! lettrés que nous sommes ! L'humanité est loin de notre idéal ! Et notre immense erreur, notre erreur funeste, c'est de la croire pareille à nous, et de vouloir la traiter en conséquence¹⁷⁵.

La population est bientôt sollicitée pour alimenter la Caisse de secours aux blessés, ce que Sand fait généreusement à deux reprises. Quant à Flaubert, il s'est engagé comme infirmier à l'Hôtel-Dieu de Rouen. « Si l'on fait le siège de Paris, j'irai faire le coup de feu. Mon fusil est tout prêt¹⁷⁶ », affirme-t-il.

La défaite de Sedan le 1^{er} septembre plonge le pays dans la stupeur. L'empereur s'est rendu aux Prussiens, le second Empire prend fin dans la débâcle. La République est proclamée à Paris le 4 septembre « *sans coup fêrir* ! Fait immense, unique dans l'histoire des peuples¹⁷⁷ ! », note Sand avec enthousiasme dans l'agenda. De son côté, Flaubert broie du noir : « Je me regarde comme un homme *fini*. [...] On ne peut plus écrire, quand on ne s'estime plus. Je ne demande qu'une chose, c'est à crever, pour être tranquille¹⁷⁸. »

Une épidémie de variole s'étant déclarée à Nohant, Maurice et sa famille quittent le village pour Saint-Loup, dans la Creuse. Sand les y rejoint, puis ils partent ensemble pour le château de Boussac, « chez de bons amis¹⁷⁹ ». Peu de jours après, ils sont de retour à La Châtre, hôtes cette fois des Duvernet. Maurice préfère ne pas trop s'éloigner de Nohant. Les nouvelles concernant l'avancée de l'ennemi et l'état des armées arrivent difficilement jusque dans le Berry. On se trouve réduit aux maigres informations distillées dans la presse, aux nouvelles reçues par lettre, aux conjectures. Où sont les Allemands ? Que fait l'armée de la Loire ? Est-il vrai qu'on a vu des casques prussiens à Issoudun ? Finalement, au

début du mois de novembre, le danger de voir les Prussiens dans l'Indre s'éloignant, Sand et sa famille se décident à regagner Nohant (de ces quelques semaines, elle a laissé un récit circonstancié et des observations suggestives publiés sous le titre *Journal d'un voyageur pendant la guerre*¹⁸⁰).

Dès le 5 septembre, au lendemain de Sedan, Sand a par ailleurs publié dans *Le Temps* une lettre ouverte intitulée « Lettre à un ami », dont Flaubert est le destinataire. Elle y retrouve son ton de socialiste radicale : elle demande au gouvernement en place des explications sur la défaite, des comptes sur la situation de grand désarroi dans laquelle le pays est plongé, des mesures contre ceux qui ont trahi la confiance publique. Au prince Jérôme, surpris de telles déclarations, elle explique :

Ne suis-je pas républicaine en principe depuis que j'existe ? La république n'est-elle pas un idéal qu'il faut réaliser un jour ou l'autre dans le monde entier ? La question de temps et de possibilité rentre dans la politique et je ne me fais pas juge des questions de fait, je ne saurais pas ; seulement la République proclamée sans effusion de sang est un grand pas dans l'histoire des idées. Elle prouve la force de l'idée, et quand l'idée prévaut dans une grande résolution des masses, on doit suivre ce mouvement [...] ¹⁸¹.

Le 28 janvier 1871, l'armistice est conclu. Nommé chef du pouvoir exécutif de la République dont le gouvernement s'est replié à Bordeaux, Thiers est chargé d'entrer en négociation avec Bismarck. Les conditions imposées à la France défaite sont dures : la convention signée le 26 février prévoit la cession de l'Alsace et de la Lorraine et une indemnité de cinq milliards de francs. Le pire, toutefois, est à venir. Le 18 mars, Paris entre en rébellion contre le gouvernement et, le 28, la Commune est déclarée. Sand désapprouve énergiquement ce mouvement insurrectionnel tenté par l'extrême gauche ; elle y voit l'ouvrage d'un « parti d'exaltés », qui « se précipite de gaieté de cœur dans l'abîme¹⁸² ».

Le 21 mai, les troupes du gouvernement lancent l'assaut contre les communards qui tiennent la ville depuis deux mois. Elles pénètrent dans Paris et livrent pendant une semaine de violents combats tandis que leurs opposants, tentant de retarder leur avancée, mettent le feu aux édifices publics et aux maisons. Le 28 mai, la Commune a vécu ; la répression suit, particulièrement brutale. Des milliers de personnes sont fusillées sans la moindre forme de procès. « L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant de toutes bouches », écrit Flaubert arrivé à Paris le 11 juin. « La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bêtise parisienne¹⁸³ ! »

De son côté, Sand prend à nouveau un parti qui ne plaît guère à ses vieux amis républicains. Si elle condamne fermement la répression effroyable à laquelle se livrent les troupes gouvernementales (ce que fait également Hugo, qui offre de recevoir les communards en fuite à Bruxelles, où lui-même s'est réfugié après un bref retour à Paris), elle n'a pas de mots assez durs pour fustiger l'insigne folie dans laquelle une poignée d'insensés a précipité la capitale, et avec elle la nation tout entière. Son dialogue épistolaire avec Flaubert la laissant insatisfaite, elle lui adresse une nouvelle lettre ouverte dans *Le Temps*, ce qui a pour effet d'agacer singulièrement ce dernier. « Recausons¹⁸⁴ », lui écrit-il néanmoins quelque temps

plus tard. L'échange reprend. Les lettres sont longues. Flaubert défend la thèse du gouvernement des meilleurs, Sand continue de plaider pour le peuple : « Je plains l'humanité, répète-t-elle, je la voudrais bonne, parce que je ne veux pas m'abstraire d'elle ; parce qu'elle est moi ; parce que le mal qu'elle se fait me frappe au cœur¹⁸⁵. »

La vie à Nohant se poursuit comme auparavant, plus que jamais familiale. Alors que Maurice est malade, Sand déclare à Flaubert :

Il est l'âme et la vie de la maison. Quand il s'abat, nous sommes mortes, mère, femme et filles. [...] Nous nous aimons passionnément nous cinq, et la *sacro-sainte littérature*, comme tu l'appelles, n'est que secondaire pour moi dans la vie¹⁸⁶.

À soixante-sept ans, Sand semble décidément avoir trouvé la paix dans la vie de famille à Nohant, sous la houlette de Maurice, seul maître désormais, au grand dam de Solange, qui le juge « confit et endurci dans la personnalité et la soif de posséder¹⁸⁷ ». Elle explique à Flaubert :

Je suis arrivé [*sic*], moi, à un état philosophique d'une sérénité très satisfaisante et je n'ai rien surfait en te disant que toutes les misères qu'on peut me faire, ou toute l'indifférence que l'on peut me témoigner ne me touchent réellement plus et ne m'empêchent pas, non seulement d'être heureux [*sic*] en dehors de la littérature, mais encore d'être littéraire avec plaisir et de travailler avec joie. [...]

J'ai eu assez de compliments dans ma vie, du temps que l'on s'occupait de littérature. [...] De l'argent, j'en ai gagné de quoi me faire riche. Si je ne le suis pas, c'est que je n'ai pas tenu à l'être, j'ai assez de ce que Lévy fait pour moi [...]. Ce que j'aimerais, ce serait de me livrer absolument à la botanique, ce serait pour moi le paradis sur terre. Mais il ne faut pas, cela ne servirait qu'à moi [...]¹⁸⁸.

Sand continue donc d'adapter ses romans pour le théâtre (en juin 1872, c'est le tour de *Mademoiselle La Quintinie*¹⁸⁹) et de publier de nouveaux romans, *Francia* ou *Césarine Dietrich*, ainsi qu'un volume de « mélanges », *Impressions et Souvenirs*. En décembre 1872, *Nanon* commence à paraître en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes*. La protagoniste y raconte sa vie depuis le jour où, petite paysanne pauvre, propriétaire d'un seul mouton, elle a fait la rencontre d'un fils de famille promis à la tonsure, Émilien de Franqueville.

Particulièrement bien mené, ce récit essentiellement situé durant les années révolutionnaires offre à Sand l'occasion de réfléchir sur l'histoire et l'usage de la violence en temps de révolution, ainsi que sur les grands bouleversements politiques vécus par ceux qui demeurent à ses yeux les forces vives de la nation, les paysans¹⁹⁰. Avec *Nanon*, elle campe un personnage féminin exceptionnel, doté des « meilleures qualités des deux sexes¹⁹¹ », courageux et doux, déterminé et naturellement maternel. Son idéal féminin est là ; son idéal masculin aussi, puisque l'on voit le jeune Émilien afficher une grande force de caractère en même temps qu'une vraie sensibilité. *Nanon* offre ainsi une admirable synthèse de tout ce qui, politiquement, moralement et esthétiquement, a porté son auteur au long de sa carrière littéraire. « Tout n'est donc pas mort ! » s'exclame le fidèle Flaubert après la lecture du roman. « Il y a encore du Beau et du Bon dans le monde. Vous m'édifiez et vous m'émerveillez ! voilà¹⁹². »

À Nohant, quelques visites de vieux amis, les Viardot et leurs enfants, Tourgueniev, les Lambert, Alexandre Dumas fils ; à Paris, de loin en loin, une visite au Salon de peinture, quelques soirées au théâtre, des courses au Bon Marché pour ses petites-filles (« 6 pantalons, 6 jupons, 6 guimpes¹⁹³ »), sans oublier des achats de matériel pour le théâtre de marionnettes dont la production se diversifie : les canevas se renouvellent autour de la figure de Balandard, le nombre de marionnettes augmente, ainsi que les artifices scéniques imaginés par Maurice.

Aurore est déjà une personne et une société charmante. Elle accapare toute mon existence à son profit et c'est là mon bonheur le plus soutenu et le plus intense. [...] Maurice fait mille folies pour ses filles qui l'adorent, ce qui ne l'empêche pas de piocher toujours comme un nègre l'histoire naturelle. Lina est toujours la perle de la maison. Toutes les qualités et toutes les grâces¹⁹⁴ !

Les fillettes grandissent. Leurs parents et leur grand-mère se chargent pour l'instant de leur éducation. Sand compare les méthodes pour apprendre à lire et à calculer ; elle regrette le peu de récits disponibles pour les enfants en bas âge et, mis à part les sempiternelles fables de La Fontaine, le peu de poésies qu'ils peuvent mémoriser¹⁹⁵. Aux petites, elle raconte des histoires, selon une tradition ancestrale qui fait des femmes, nourrices, mères et grand-mères, les héritières inventives de « Ma mère l'Oye ». En décembre 1872, elle publie dans *Le Temps* un conte pour enfants, *Les Ailes du courage*. La forme lui est familière, qu'elle a expérimentée à plusieurs reprises déjà, notamment dans *Histoire du véritable Gribouille*, paru en 1850, que devait tant aimer André Gide¹⁹⁶. Elle écrit d'autres contes l'année suivante et en fait un volume, *Contes d'une grand-mère*, publiés en novembre 1873. À l'époque, la littérature enfantine, dont les premières manifestations remontent au siècle précédent, connaît un franc succès, et les ouvrages de la comtesse de Ségur, publiés dans la fameuse « Bibliothèque rose » créée par Louis Hachette sous le second Empire, sont toujours en tête des ventes.

Sand continue de recevoir des livres et des manuscrits d'auteurs débutants. Patiemment, elle répond, conseille, expose et répète : « L'art pour l'art est un vain mot. L'art pour le vrai, l'art pour le beau et le bon, voilà la religion que je cherche¹⁹⁷. » Elle poursuit sa « besogne théâtrale¹⁹⁸ », le plus souvent des adaptations de romans, qui ne seront pas toujours produites. Elle écrit à Flaubert à la suite de l'échec de sa pièce, *Le Candidat* :

Le théâtre est un [*sic*] optique où un rosier réel ne fait point d'effet ; il faut un rosier *peint* et encore, [...] il faut la peinture à la colle, une espèce de tricherie. [...] Sur vingt essais, à moins d'être Molière et d'avoir un milieu bien net à peindre, on en rate dix-huit. Ça ne fait rien. On est philosophe [...], on s'habitue vite à ce combat à bout portant, et on continue jusqu'à ce qu'on ait touché l'adversaire, le public, la bête¹⁹⁹.

De politique, il n'est plus guère question ; de loin en loin, au détour d'un article ou d'une lettre (à Flaubert ou à quelque ami de longue date), il arrive à Sand de rappeler ses convictions de toujours. L'agenda conserve la mention des événements politiques du moment, mais généralement ils ne sont pas suivis de

commentaires : « La politique est *lamentable* », se contente-t-elle de déclarer à Charles-Edmond, « et je ne m'en console qu'avec mes petites-filles²⁰⁰. »

En juillet 1873, Solange s'est installée au château de Montgivray, autrefois propriété de la femme d'Hippolyte Chatiron. « Jusqu'à présent nous sommes en bons termes », note Sand pour Eugène Lambert et sa femme, « mais je ne vois pas cette installation sans craindre pour l'avenir de nouveaux ennuis. Montgivray pourra bien devenir le *Château de la Potinière*²⁰¹. » Après un échange de lettres courtoises et le rétablissement de sa pension, Solange a remis les pieds à Nohant. Elle a envoyé à sa mère le manuscrit d'un deuxième roman, *Carl Robert*, que celle-ci propose au directeur du journal *Le Temps* dans lequel elle publie deux textes par mois : « Après Paul Féval, écrit-elle, [...] ce roman délicat et recherché arriverait, ce me semble, on ne peut mieux²⁰². » Charles-Edmond refuse, comme François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, avait refusé le manuscrit de Maurice, *Le Coq aux cheveux d'or*, quelques années auparavant²⁰³. Manifestement, les deux hommes ne tiennent pas en haute estime les productions des enfants de Sand.

Sand croque ses petites-filles en promenade et, aux premiers mois de l'année 1874, s'essaie à la *dendrite* : on jette une ou plusieurs taches de couleur à l'eau sur une feuille de papier que l'on presse ensuite sur un papier fortement absorbant ; une fois sèches, les formes ainsi obtenues sont retouchées à l'aquarelle et à l'encre. Peu à peu, elle fait « des progrès²⁰⁴ » et se plaît à rêvasser devant ses compositions de petits formats aux couleurs somptueuses et à l'arborescence étrange. « Ce procédé est la seule particularité de mes petits barbouillages, et ce qui leur donne un petit air à *part*²⁰⁵. » Sand aura bientôt l'idée de vendre ces « petites aquarelles autographes » pour grossir « la tirelire de [s]es petites-filles²⁰⁶ ». En réalité, avec l'aide de Maurice, elle réalise une production plastique d'une étonnante originalité, qui a été rarement réunie et exposée²⁰⁷.

Au début du mois de mai 1875, la mort de Michel Lévy affecte profondément celle dont il était l'éditeur depuis vingt ans. Sand avait d'ailleurs imaginé avec lui un projet d'œuvres complètes sur le point de se réaliser. Le contrat venait d'être signé et une préface générale à l'ensemble, inspirée par celle de *La Comédie humaine* de Balzac, avait été rédigée pour l'occasion. Quand le frère de Michel Lévy prend sa place à la direction de la maison, celle-ci change de nom et devient Calmann-Lévy. Le projet d'œuvres complètes est abandonné. « C'est une grosse perte pour la sécurité de mes intérêts, écrit Sand à son agent Émile Aucante, c'en est une plus douloureuse encore pour mon cœur²⁰⁸. »

Peu de temps après, un jeune érudit belge, bibliophile et collectionneur d'autographes, Charles de Spaelberch de Lovenjoul, prend contact avec Sand. Il la rencontre à Paris en juin 1875 et lui propose de l'aider à classer ses œuvres et à en dresser un inventaire complet. Sand se met aussitôt au travail : elle rassemble les manuscrits en sa possession, en réclame aux directeurs de revues et aux éditeurs avec lesquels elle a travaillé ; elle range, inventorie et relit la plupart des textes publiés ou restés en manuscrits. Elle imagine également de rédiger des préfaces pour les textes publiés qui n'en ont pas et de dédicacer les œuvres qui

sont jusqu'ici demeurées sans dédicataire.

À terme, Sand envisage la reprise du projet des œuvres complètes, ordonnées cette fois suivant les « bonnes idées²⁰⁹ » de Lovenjoul. L'exercice prend bientôt des allures d'immense anamnèse : c'est toute l'activité littéraire de Sand depuis ses lointaines origines, près d'un demi-siècle auparavant, qui resurgit peu à peu sous ses yeux.

1. Cf. Pierre Remérand, « George Sand sur ses terres de Nohant » in *George Sand. Une Européenne en Berry*, op. cit., p. 216-218.

2. C XIV, p. 37, 3 septembre 1856, à Ida Dumas.

3. Sand cherchera plusieurs fois à lui apporter son soutien, notamment en sollicitant en sa faveur les artistes de sa connaissance (voir par exemple ses lettres à Horace Vernet, en mai 1855, C XIII, p. 157 sq.).

4. *HMV*, p. 1129.

5. *Ibid.*, p. 1128.

6. *Ibid.*, p. 1128-1129.

7. *CEA* II, p. 646.

8. C XXI, p. 311, 17 janvier 1869, à Gustave Flaubert.

9. C XIV, p. XXIII.

10. *Ibid.*, p. 389, 27 juin 1857, à Maurice Sand.

11. *Ibid.*, id., p. 389-390.

12. *Ibid.*, p. 773, 16 juin 1858, à Solange Clésinger.

13. *Ibid.*, p. 734-735, 24 mai 1858, à Maurice Sand.

14. *Ibid.*, p. 411-412, 30 juillet 1857, à Maurice Sand.

15. *Ibid.*, p. 773, 16 juin 1858.

16. Sand fulmine quand elle voit la manière dont le volume a été imprimé (voir C XVI, p. 686, 6 février 1860, à Émile Aucante).

17. *Promenades autour d'un village*, éd. Georges Lubin, Tusson, Christian Pirot éditeur, 1992, p. 33. L'ouvrage est illustré de dessins de Grandsire, Manceau, Maurice Sand et Jules Véron.

18. « Ne va pas te coiffer de Mina, elle est charmante, mais c'est une petite raisonneuse qui ne veut épouser qu'un grand nom et une grande fortune et qui te ferait valter [valeter] aussi » (C XI, p. 673, 26 avril 1853, à Maurice Sand).

19. C XIII, p. 155, 23 mai 1855.

20. C XIV, p. 345, 20 avril 1857.

21. C XIII, p. 151-155, 23 mai 1855.

22. C XIV, p. 385, 23 juin 1857, à Maurice Sand.

23. *Ibid.*, p. 103, 26 novembre 1856, à Frédéric Girerd.

24. *Ibid.*, p. 245-246, 29 février 1857.

25. C XV, p. 410, 11 mai 1859, à Émile Aucante.

26. Voir la lettre du 2 juillet 1859, à Émile Aucante (*ibid.*, p. 447-448).

27. C XII, p. 436, 26 mai 1854, à Augustine de Bertholdi.

28. C VI, p. 597, 11 août 1844, à Marie de Rozières.

29. *Ibid.*, p. 600, 12 août 1844, à Pierre-Jules Hetzel.

30. Zola est le premier à le penser, qui reproche à Sand de n'avoir eu pour travailler « ni plan, ni notes, ni documents d'aucune sorte » (« George Sand », in *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du livre précieux, 1966, t. XII, p. 401). Bien d'autres le rediront à sa suite.

31. C XV, p. 429, 21 mai 1859, à Pauline Viardot.

32. *Ibid.*

33. C X, p. 543, 13 novembre 1851, à Pierre-Jules Hetzel.

34. C XII, p. 128, 12 janvier 1854, à Pierre Bocage.

35. C XIV, p. 17, 23 juillet 1856, à Charles Poncy.

36. On se rapportera sur cette question au numéro édité par *Les Amis de George Sand*, et qui a pour titre « George Sand et l'argent » (n° 33, 2011). Michelle Perrot en a assuré l'introduction.

37. C XVII, p. 373-374, 12 janvier 1863.

38. « Aimer la peine, c'est un mot simple et profond du paysan, que tout homme et toute femme peuvent commenter sans risque de trouver au fond la loi du servage. C'est par là au contraire que notre destinée échappe à la loi rigoureuse de l'homme exploité par l'homme » (HMY, p. 1122).

39. Martine Reid, *Eugénie Grandet*, op. cit., p. 93.

40. CX, p. 66, 6 février 1851.

41. *Ibid.*, p. 414, 29 août 1851 et p. 428-431, 15 septembre 1851.

42. *Ibid.*, id.

43. *Ibid.*, p. 790, 13 mars 1852, à Pierre-Jules Hetzel.

44. *Agenda* [A], tome I, p. 247-248.

45. CXIII, p. 27-28.

46. *Lettres retrouvées*, op. cit., p. 155, 25 février 1855, à un destinataire non identifié.

47. CXIII, p. 131, 28 avril 1855.

48. *Ibid.*, p. 107, 11 mars 1855, à René Vallet de Villeneuve.

49. *Lettres retrouvées*, op. cit., p. 154-155, 24 février 1855 (?).

50. CXIII, p. 110, 19 et 21 mars 1855.

51. *Ibid.*, p. 113-114, 1^{er} avril 1855, à Solange Clésinger.

52. *Ibid.*, p. 118, 2 avril 1855, à Eugène Lambert.

53. *Ibid.*, p. 117-118, id.

54. *Ibid.*, p. 134, 4 mai 1855, à Solange Clésinger.

55. *Ibid.*, p. 133, id.

56. *Ibid.*

57. « Vous avez envie de voir les splendeurs de la papauté ? » demande Sand à ses amis Périgois en 1861. « Vous verrez trois comparses mal costumés et une bande d'affreux Allemands prétendus suisses, dont le déguisement tombe en loques et dont les pieds infectent S[ain]t-Pierre de Rome. Pouah ! Je ne donnerais pas deux sous pour revoir la pauvre mascarade. Mais les monuments, les statues, les tableaux, à la bonne heure. Seulement il faut un an pour tout voir un peu sainement, car les premières semaines ne sont qu'un vertige et un casse-tête » (C XVI, p. 242-243, 20 janvier 1861).

58. CXIV p. 143, 17 mai 1855, à Joséphine Caillaud.

59. *Ibid.*, p. 16, 23 juillet 1856, à Charles Poncy.

60. CXV, p. 129, 30 octobre 1858.

61. *Ibid.*, p. 419-420, 14 (?) mai 1859.

62. *L'Homme de neige*, éd. Martine Reid, Arles, Actes Sud, « Babel », 2006, p. 361.

63. Sand avoue à l'un de ses correspondants italiens, Michele Accursi : « Je n'ai jamais su cette belle langue et le peu que j'ai su, je l'ai oublié » (*Lettres retrouvées*, éd. Thierry Bodin, coll. « Blanche », p. 114, 24 mai 1852).

64. « Il fut un temps sous l'Empire, rappelle Sand dans l'une de ses lettres d'Italie, où l'on s'asseyait sur le tronçon d'une colonne, pour méditer sur les ruines de Palmyre, c'était la mode, tout le monde méditait. On a tant médité, que c'est devenu fort embêtant et que l'on aime mieux vivre » (CXIII, p. 117, 2 avril 1855, à Eugène Lambert).

65. Hugo-Sand, *Correspondance*, op. cit., p. 85, 12 avril 1857.

66. CXIV, p. 378, 13 juin 1857.

67. *Ibid.*, p. 379, id.

68. CXV, p. 479-480, 16 août 1859.

69. CXI, p. 551, 16 janvier 1853.

70. *Lettres retrouvées*, op. cit., p. 207, 26 novembre 1860 [1861 ?]. Sand, née en juillet 1804, avoue dans la lettre avoir 57 ans], à Ernest Feydeau.

71. CXIII, p. 149, 23 mai 1855, à Mme***.

72. *Ibid.*, p. 671, 30 janvier 1860 (le texte est accompagné d'un dessin).

73. *Ibid.*, p. 676, 2 février 1860.
74. *A I*, p. 72, 6 décembre 1852.
75. *C XI*, p. 556, 16 janvier 1853, à Pierre-Jules Hetzel.
76. Sur les rapports de Sand et Nadar, voir Claude Malécot, *George Sand, Félix Nadar*, Paris, Monum, 2004, et les pages qu'elle consacre aux portraits de Sand dans *George Sand. L'écriture-vie*, p. 114-117, que je suis ici.
77. Publié en 1854, la première lithographie du « Panthéon Nadar » réunit deux cent cinquante-quatre personnages, placés les uns derrière les autres en file indienne. Fermé par Victor Hugo, le cortège conduit dans le bas, à gauche, à un buste plus important, placé sur une colonne : c'est Sand. Par ce dispositif ingénieux, Nadar souligne le caractère exceptionnel de sa présence en littérature. L'artiste a également dédié à Sand son premier recueil de souvenirs, *Quand j'étais étudiant*, publié en 1856.
78. *C XVIII*, p. 332-333.
79. Les vignettes sont ainsi légendées : « Descend d'Auguste II, roi de Pologne » (une petite fille descend à toute vitesse les marches du trône), « Baronne Dudevant » (elle s'ennuie, son mari regarde par la fenêtre), « George Sand, génie littéraire » (elle tient devant elle un exemplaire d'*Indiana* qui fait sa taille), « Premiers romans », « Les écrivains modernes à côté de George Sand » (elle les dépasse d'une bonne tête), « En 1848 », « Œuvres dramatiques », « À Nohant, confectionnant des confitures ». La composition est reproduite dans *HMV*, p. 1603.
80. *C XVI*, p. 585, 29 septembre 1861.
81. *C XIX*, p. 458-459, 14 octobre 1865.
82. Au cours des années qui suivent Solange va voyager en Italie d'abord, puis en Algérie en 1864 ; quelques années plus tard, on la retrouve à Constantinople avec son amant Wacyf Pacha, dont elle aura une fille, Nazli. Cinq photographies en font état, mentionnées dans le catalogue de la vente de la collection Georges Lubin, p. 34.
83. Dans cette perspective, Sand a adressé le 15 mars 1860, à Alfred Arago, inspecteur général des Beaux-Arts, une brève biographie intellectuelle de son fils (*C XV*, p. 733, 15 mars 1860).
84. *C XVI*, p. 459, 26 juin 1861.
85. *Ibid.*, p. 515, 11 août 1861, à Maurice Sand.
86. *Ibid.*, p. 594, 13 octobre 1861, à Alexandre Dumas fils.
87. *Ibid.*, p. 575, 16 septembre 1861, à Alexandre Dumas fils.
88. *Ibid.*, p. 605, 19 octobre 1861.
89. Certains biographes, dont Joseph Barry (*op. cit.*, p. 326), le prétendent, évoquant quelques rencontres à Paris et un passage par Gargilesse (voir *C XVIII*, p. 532, 12 septembre 1864). Les lettres conservées n'en gardent pas moins ce ton de la *blague*, qui est celle des activités de société de Nohant et que l'on retrouve dans d'autres lettres, notamment à Flaubert.
90. *C XVII*, p. 49-50, 30 avril 1862, à Alexandre Dumas fils.
91. Dans une autre lettre, Sand précise : « François Marc-Antoine Sand-Dudevant, car il est Sand par-devant la municipalité » (*C XVII*, p. 715, 14 juillet 1863, à Alphonse et Laure Fleury).
92. *Ibid.*, p. 715-716, 14 juillet 1863.
93. *C XVIII*, p. 629, 23 décembre 1864, à Édouard de Pompéry. Voir aussi la lettre à Lina dans laquelle elle célèbre « l'instinct maternel » (*C XIX*, p. 218-219, 28 mai 1865).
94. *A III*, p. 147.
95. *Ibid.*, p. 563, 17 octobre 1864, à Maurice et Lina Sand.
96. *Lettres retrouvées, op.cit.*, p. 225, 3 juillet 1864, à Adolphe Joanne.
97. *C XVIII*, p. 331, 24 mars 1864.
98. *Ibid.*, p. 358, 15 avril 1864, à Alexandre Dumas fils.
99. *Ibid.*, cité p. 652.
100. Dans *Les Droits de l'Homme*, il en laisse, en juin 1876, la description suivante : « Lameublement en méchant reps algérien était plus que modeste et comme principal ornement du tout petit salon, un tapisserie de journée avait appliqué aux murs quelques-uns de ces abominables dressoirs en découpages arabes d'un goût atroce, peinturlurés de bleu, de rouge et de jaune, plaqués de fausses dorures et supportant deux ou trois poteries kabyles aussi lourdes et

laides que possible. Un petit œuf d'autruche [...] appendait, pièce principale, avec une prétention mal justifiée, en guise de lustre » (C XVIII, cité p. 652.).

101. *Ibid.*, p. 242, 30 janvier 1864, à Maurice Sand.

102. *Ibid.*, p. 254, 9 février 1864, à Maurice Sand.

103. *Ibid.*, p. 266, 18 février 1864, à Maurice et Lina Sand.

104. *Ibid.*, p. 274-275, 23 février 1864, à Maurice et Lina Sand.

105. *Ibid.*, p. 437, 10 juillet 1864, à Maurice Sand.

106. *Ibid.*, p. 455, 24 juillet 1865, à Ludre-Gabillaud.

107. *Ibid.*, p. 460, 25 juillet 1865.

108. Sand détaille au docteur Pierre-Paul Darchy les raisons de ce choix : elle ne mange plus que de la soupe parce qu'elle ne digère plus la viande (C XVIII, p. 590, 27 octobre 1864).

109. *Ibid.*, p. 584-585, 24 octobre 1864.

110. L'affaire occupe la correspondance tout l'automne 1864. Voir en particulier la lettre dans laquelle Sand invite son fils à faire « comme [elle] » (C XVIII, p. 583-584, 24 octobre 1864).

111. C XIX, p. 67, 29 et 31 janvier 1865.

112. *Ibid.*, p. 26, 11 janvier 1865, à Augustine de Bertholdi.

113. *Ibid.*, p. 14, 4 janvier 1865, à Jules Boucoiran.

114. *Ibid.*, p. 105, 19 février 1865, à Jules Boucoiran.

115. *Ibid.*, p. 174, 18 avril 1865, à Édouard Rodrigues.

116. *Ibid.*, p. 186, 26 avril 1865.

117. *Ibid.*, p. 223, 1^{er} juin 1865, à Maurice Sand.

118. Le régime est détaillé dans une lettre du 10 juillet 1865 (*ibid.*, p. 295-296).

119. *Ibid.*, p. 251, 19 juin 1865, au pasteur Alexis Muston.

120. *Ibid.*, p. 305, 15 juillet 1865.

121. *Ibid.*, p. 288, 8 juillet 1865, à Francis Laur.

122. *Ibid.*, p. 315, 21 juillet 1865, à Francis Laur.

123. *Ibid.*, p. 360-361, 21 août 1865, à Maurice Dudevant.

124. *Ibid.*, p. 369, 22 août 1865, à Oscar Cazamajou.

125. *Ibid.*, p. 370, *id.*

126. *Ibid.*, p. 371, 22 août 1865, à Maurice Dudevant.

127. *Ibid.*, p. 422, 23 octobre 1865, à Charles Poncy.

128. *Ibid.*, p. 665, 25 janvier 1866, à Charles Marchal.

129. C XX, p. 723, 14 mars 1868, à Juliette Adam.

130. C XXI, p. 234, 20 novembre 1868, à Gustave Flaubert.

131. Dans un article paru dans *Le Figaro* du 24 décembre 1932, Aurore Sand se souvient de l'appartement de sa grand-mère en ces termes : « Le salon était orné de quelques très beaux objets. Le magnifique tableau qu'Eugène Delacroix avait légué par testament à George Sand, *La Nuit de Valpurgis*, [...] une belle mise en croix de Rubens, quelques autres toiles de maîtres, des bronzes chinois et de vieilles porcelaines. Les fauteuils au petit point d'époque Louis XIV [...], une grande table à écrire Louis XV, que j'ai donnée au musée Carnavalet [l'ensemble se trouve aujourd'hui au musée de la Vie romantique], était placée entre les deux fenêtres [...]. Quelques jolies chaises et un beau buffet Renaissance complétaient le mobilier. Par terre un grand tapis clair, aux fenêtres de lourds rideaux, au plafond un lustre, tandis que dans le couloir pendait un œuf d'autruche enserré dans une résille passementée d'or et de soie, rapporté par Maurice Sand de son voyage en Afrique » (cité dans C XX, p. 859-860).

132. Flaubert-Sand, C, p. 116, 11 janvier 1867. Toutes les références à cette édition seront ensuite introduites par « C ».

133. *Correspondance*, éd. Barbara Wright, Londres-Paris, CNRS Éditions, tome II, p. 1244, 13 juin 1862.

134. *Ibid.*, *id.*

135. Jules et Edmond de Goncourt, *Journal*, tome I, p. 1008, 14 septembre 1863.

136. C XVIII, p. 329, 22 mars 1864, à Albert Damas-Hinard.

137. « Ne croyez pas que je pourrai adoucir ou *éluder* le fond des choses. Le livre est fait contre

le confessionnal. C'est le point de départ et la conclusion » (C XVII, p. 449, 12 février 1863, à François Buloz).

138. Sand s'explique sur ce point dans la préface de l'ouvrage : « Nous vivons, écrit-elle, dans un labyrinthe d'ambiguïtés, de commentaires individuels, de fantaisies dévotives, de contradictions, de pratiques extérieures, d'obscurités, de déclamations ardentes et de sous-entendus perfides » (*Mademoiselle La Quintinie*, Paris, Michel Lévy, 1866 [4^e éd.], p. X). Le roman est également une réponse à *Sibylle*, le roman d'Octave Feuillet écrit en défense du catholicisme et qui venait de paraître.

139. « Madame Sand », in *Les Œuvres et les hommes*, t. XXIV, 1908, p. 173.

140. Sur le sens de cette mesure et les analyses qui y ont conduit, on se rapportera à Philippe Boutry, « George Sand et l'Index », in *George Sand. Littérature et politique, op. cit.* p. 175-219.

141. C XVIII, p. 288, 1^{er} mars 1864, à Maurice et Lina Sand.

142. *Ibid.*, p. 290-291, 1^{er} mars 1864, à Maurice et Lina Sand (en italique dans le texte).

143. « L'Académie française », écrit Sand à la suite de rumeurs selon lesquelles elle va s'y présenter, « est une grandeur inutile et dès lors placée devant nous comme une lampe qui achève de brûler » (*George Sand critique*, p. 583-600).

144. « J'ai dîné aujourd'hui pour la première fois chez Magny avec *mes petits camarades* », écrit Sand à son fils. « Il y avait Gautier, Saint-Victor, Flaubert, Sainte-Beuve, Berthelot, le fameux chimiste, Bouilhet, les Goncourt, etc. Taine et Renan n'y étaient pas. [...] J'ai été reçue à bras ouverts. [...] Ils ont tous beaucoup d'esprit, mais du paradoxe et de l'amour-propre, excepté Berthelot et Flaubert qui ne parlent pas d'eux-mêmes » (C XIX, p. 710-711, 13 février 1866).

145. « À Madame Sand, hommage d'un inconnu, Gustave Flaubert » figure en tête de l'exemplaire de *Madame Bovary* envoyé à Sand.

146. *Journal*, II, p. 8, 12 février 1866.

147. C, p. 102, 29 novembre 1866, Flaubert à Sand.

148. Allusion à une pendule de style « troubadour » qu'ils ont admirée lors d'un voyage de Sand en Normandie. Le terme sera généreusement utilisé par Sand comme par Flaubert.

149. *Ibid.*, p. 213, 17 janvier 1869.

150. *Ibid.*, p. 214, 2 février 1869.

151. A III, p. 383, 28 août 1866.

152. C, p. 91-92, 12-13 novembre 1866.

153. *Ibid.*, p. 264, 30 décembre 1869.

154. A V, p. 128, 19 avril 1873.

155. C'est notamment le cas lors du décès de François Rollinat, que Sand appelle « mon Bouilhet », par référence au très cher ami de Flaubert (C, p. 295, 20 mai 1870).

156. C, p. 91, 12-13 novembre 1866.

157. C XVIII, p. 489, 7 août 1864, au prince Napoléon.

158. Dans le numéro du 4 décembre du *Gaulois*, cité dans C, p. 256.

159. *Ibid.*, p. 259, 14 décembre 1869.

160. Elle ajoute dans cette lettre du 19 décembre 1869 (Sand-Flaubert, C, p. 261) : « Dis-toi bien que ceux qui n'ont pas passé par là restent *bons pour l'Académie*. »

161. À la suite de cette lettre du 30 novembre 1869 (Sand-Flaubert, C, p. 254), Sand écrira quelques semaines plus tard à Flaubert, lui rapportant les discours tenus à son propos en famille : « [Flaubert] est du Victor Hugo au moins autant que du Balzac, mais il a le goût et le discernement qui manquent à Hugo, et il est artiste, ce que Balzac n'était pas. — C'est donc qu'il est plus que l'un et l'autre ? »

162. « [Sainte-Beuve], juge Sand, sera le dernier des critiques. Les autres sont des artistes ou des crétins » (C, p. 213, 17 janvier 1869).

163. À la lecture de *La Mer*, qui lui a été envoyé, Sand observe pour ses amis Périgois : « [...] c'est très beau, avec les défauts que vous lui savez, et ne pouvant pas toucher à la femme sans lui relever les cottes par-dessus la tête » (C XVI, p. 242, 20 janvier 1861).

164. Ainsi la voit-on saluer Caroline Marbouty, à la suite de l'envoi de son roman *Ange Spola*. « Ce n'est point un roman ordinaire, lui écrit-elle, et, sur les 500 ou 600 romans de femmes que

j'ai feuilletés depuis dix ans, c'est un des trois ou quatre que j'ai pu lire en entier » (C VI, p. 143, 18 mai 1843). Plus tard elle encouragera Amélie Bosquet, entrée en relation avec Flaubert.

165. CX, p. 349, début juillet 1851.

166. « Delphine de Girardin », in Christine Planté (dir.), Tussot, Du Lérôt éditeur, *George Sand critique, op.cit.*, p. 491-497.

167. CXX, p. 719, 25 février 1868.

168. Chez l'éditeur de sa mère, Solange Clésinger-Sand publie *Jacques Bruneau* à l'automne 1870 (Sand, qui en a pris connaissance en manuscrit, le juge « assez original mais écrit de façon impossible » (C XXI, p. 438, 30 avril 1869, à Maurice Sand)). Elle récidive avec *Carl Robert* en 1887. Sans succès dans les deux cas.

169. *Ibid.*, p. 804, 7 mai 1868, à Lina Sand.

170. C, p. 212-213, 17 janvier 1869.

171. *Ibid.*, p. 275, 15 février 1870.

172. *Ibid.*, p. 179, 21 mai 1868.

173. Elle écrit, dans sa lettre du 20 mai 1870 (C, p. 295) : « Pas encore de vieillesse ou plutôt la vieillesse normale, le calme... de la vertu, cette chose dont on se moque et que je dis par moquerie, mais qui correspond, par un mot emphatique et bête, à un état d'inoffensivité forcée, sans mérite par conséquent, mais agréable et bon à savourer. Il s'agit de le rendre utile à l'art quand on y croit, à la famille et à l'amitié quand on s'y dévoue. »

174. *Ibid.*, p. 307, 7 août 1870.

175. *Ibid.*, p. 305-306, 3 août 1870.

176. *Ibid.*, p. 309, 17 août 1870.

177. A IV, p. 298, 5 septembre 1870.

178. C, p. 313-314, 10 septembre 1870.

179. CXXII, p. 195, 3 octobre 1870, à Jules Boucoiran.

180. Voir la préface de Michelle Perrot à la réédition du texte (Paris, Le Castor Astral, 2004).

181. C, p. 218-219, 25 novembre 1870.

182. CXXII, p. 349, 24 mars 1871, à Edmond Plauchut.

183. C, p. 336.

184. *Ibid.*, p. 354, 12 octobre 1871.

185. *Ibid.*, p. 357, 25 octobre 1871.

186. *Ibid.*, p. 375, 28-29 février 1872.

187. Solange ajoute : « Ah ! je suis bien corrigée du rêve irréalisable mais caressé sans cesse en imagination de vivre auprès de ma mère. Non, si l'on m'offrait Saint-Marc de Venise et Saint-Pierre de Rome, avec Sainte-Sophie de Constantinople, je ne consentirais pas à vivre avec mon frère et sa moitié bien assortie ! » (lettre du 3 octobre 1870, *Catalogue de la vente Drouot*, p. 22-23).

188. *Ibid.*, p. 412-413, 8 décembre 1872.

189. Voir la lettre à l'acteur Francis Berton, CXXIII, p. 184-185, 9 août 1872.

190. Dans *Nanon* (éd. Nicole Savy, Arles, Actes Sud, « Babel », 2005, en particulier p. 271-277), Sand commente les événements récents sous l'apparence de jugements sur la révolution.

191. *Nanon*, éd. Nicole Savy, Arles, Actes Sud, « Babel », 2005, p. 270.

192. C, p. 407, 26 novembre 1872.

193. CXXIII, p. 47, 22 avril 1872, à Lina Sand.

194. *Ibid.*, p. 366, 2 janvier 1873, à Charles Poncy.

195. Voir la lettre au jeune poète Maurice Rollinat, CXXIV, p. 26-28, 18 avril 1874.

196. Cf. *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, « Folio », 1972, p. 60-61.

197. CXXIII, p. 29, 19 avril 1872, à Alexandre Saint-Jean.

198. *Ibid.*, p. 67, 1^{er} mai 1872.

199. C, p. 461, 3 avril 1874.

200. CXXIII, p. 557, 26 juillet 1873.

201. *Ibid.*, p. 555-556, 1^{er} septembre 1873.

202. *Ibid.*, p. 570, 6 septembre 1873.

203. Sand avait alors rompu à nouveau avec Buloz. Voir la lettre du 23 octobre 1865 où elle déclare : « Je vais jeter mon roman au feu [celui qu'elle préparait pour la *Revue des Deux Mondes*]. Je ne travaillerai plus que pour le théâtre et je vais faire travailler Maurice avec moi, adieu à la revue » (C XIX, p. 477). « Oh ! la *Revue des deux Mondes* ! » écrit Sand plus tard à Juliette Adam, » tout ce qu'il y a de plus rechigneux, je ne dirai pas de plus difficile ! Ils se connaissent en littérature comme moi en géométrie, mais affectent de tout dédaigner, d'avoir des opinions, du goût, un purisme incomparable. Je leur ai apporté ou adressé des choses charmantes, exquises, ils ont fermé la porte ostensiblement à ces nouveaux venus, pour l'ouvrir à de vieilles platitudes » (C XXIII, p. 673, 17 janvier 1874).

204. *Ibid.*, p. 691, 27 février 1874, à Edmond Plauchut.

205. C XXIV, p. 87-88, 11 août 1874.

206. *Ibid.*, p. 94, 21 août 1874, à Joachim Nabuco.

207. Le livre de Christian Bernadac, *George Sand. Dessins et aquarelles* (Belfond, 1982), compte de nombreuses reproductions de dendrites. Elles faisaient partie de sa collection de dessins d'écrivains, dispersée à son décès. Dina Vierny en possédait quelques-unes (elles sont reproduites dans la partie « Vie et œuvre » d'*HMV*). Le fonds Sand de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris en compte également un certain nombre. Le reste se trouve en mains privées. Il n'en existe aucun inventaire.

208. *Ibid.*, p. 260, 7 mai 1875.

209. *Ibid.*, p. 517, 21 janvier 1876, à Charles de Spoelberch de Lovenjoul.

Mon fils, je reçois [...] votre embrassade et vous la rends de toute ma force qui n'est pas bien grande, car me voilà bien vieille, mais le cœur est toujours bon et la tête sereine, c'est vous dire que je vous aime bien et toujours¹.

C'est à Alexandre Dumas fils que Sand adresse ces mots le 1^{er} janvier 1876. L'épistolière a soixante et onze ans et répond comme chaque année au volumineux courrier engendré par les fêtes de fin d'année. Le 2 janvier, c'est au tour de Juliette Adam, Émile Aucante, Jeanne Bondoïs, le docteur Favre, Nancy Fleury, Valérie Fould, Henry Harrisse, George Lambert, Léonie Maulmond, Edme Simonnet, Marguerite Thuillier, Édouard Cadol, Sylviane Arnould-Plessy, le docteur Darchy, Gustave Flaubert et Eman Martin d'être remerciés des vœux qu'ils lui ont fait parvenir ; ils sont suivis par d'autres le lendemain. Qui sont ces gens ? Des proches, des amis de longue date, médecins, avocats, écrivains, artistes, hommes et femmes, socialistes ou pas, figurant parmi les correspondants habituels de Sand dans les derniers mois de sa vie.

Quelques semaines auparavant, Sand a envoyé à Flaubert une lettre dans laquelle elle rappelle ses positions en littérature et la nécessité de ne pas dissimuler aux lecteurs les convictions qui animent l'auteur. Vieux débat entre les « troubadours » qui, à l'occasion de cette lettre et des échanges qu'elle entraîne entre la fin de l'année 1875 et les premiers mois de la suivante, acquiert une dimension testamentaire. Sand écrit :

Tu vas donc te remettre à la pioche ? Moi aussi, car depuis *Flamarande*, je n'ai fait que peloter en attendant partie. [...]

Que ferons-nous ? Toi à coup sûr, tu vas faire de la *désolation* et moi de la *consolation*. Je ne sais à quoi tiennent nos destinées. Tu les regardes passer, tu les critiques, tu t'abstiens littérairement de les apprécier. Tu te bornes à les peindre en cachant ton sentiment personnel avec grand soin, par système. Pourtant on le voit bien à travers ton récit et tu rends plus tristes les gens qui te lisent. Moi je voudrais les rendre moins malheureux. Je ne puis oublier que ma victoire personnelle sur le désespoir a été l'ouvrage de ma volonté et d'une nouvelle manière de comprendre qui est tout l'opposé de celle que j'avais autrefois.

Je sais que tu blâmes l'intervention de la doctrine personnelle en littérature. As-tu raison ? [...] On ne peut pas avoir une philosophie dans l'âme sans qu'elle se fasse jour. Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugement à formuler sur les écrivains tes amis dont tu me parles. J'ai dit moi-même aux Goncourt toute ma pensée. [...] Seulement je crois qu'il leur manque, et à toi surtout, une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie. L'art n'est pas seulement de la peinture. La vraie peinture est, d'ailleurs, pleine de l'âme qui pousse la brosse. L'art n'est pas seulement de la critique et de la satire. Critique et satire ne peignent qu'une face du vrai. Je veux voir l'homme tel qu'il est. Il n'est pas bon ou mauvais. Il est bon et mauvais. Mais il est quelque chose encore, la nuance, la nuance qui est pour moi le but de l'art. [...]

Il me semble que ton école [le réalisme] ne se préoccupe pas du fond des choses et qu'elle

s'arrête trop à la surface. À force de chercher la forme, elle fait trop bon marché du fond².

Sand se livre ainsi à une petite réflexion d'ordre esthétique et éthique qui rappelle son dialogue d'autrefois avec Balzac. L'échec de *L'Éducation sentimentale*, roman qu'elle continue de juger « si bien fait et si solide³ », l'a conduite à penser qu'il était plus que jamais nécessaire d'innover le projet littéraire d'une pensée plus vaste et de ne pas faire mystère de ce qui constitue le moteur de l'œuvre entière. C'est ainsi qu'elle a conçu la littérature tout au long de sa carrière. Sand a prêché et continue de prêcher la responsabilité de l'écrivain, au nom d'une conscience *solidaire* des autres et du monde⁴. Railler, dénigrer, accabler au nom du « vrai » ou de quelque projet romanesque à caractère « scientifique » n'est pas, lui semble-t-il, rendre justice à l'homme. Ce dernier est rarement un saint, rarement une franche crapule. Il est nécessaire d'en offrir en littérature un portrait nuancé.

Flaubert continue, on s'en doute, de tenter de convaincre sa correspondante que ses ambitions en littérature sont d'une autre nature :

Je recherche par-dessus tout, *la Beauté*, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer qui leur paraissent fort ordinaires. [...] Je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.

Il me manque « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie ». Vous avez mille fois raison ! mais le moyen qu'il en soit autrement ? je vous le demande. [...] Les mots Religion ou Catholicisme d'une part, Progrès, Fraternité, Démocratie de l'autre, ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'Égalité que prône le Radicalisme, est démenti expérimentalement par la Physiologie et par l'Histoire⁵.

À quoi Sand répond :

Chacun part d'un point de vue dont je respecte le libre choix. En peu de mots, je peux résumer le mien : [...] voir aussi loin que possible, le bien, le mal, auprès, autour, là-bas, partout ; s'apercevoir de la gravitation incessante de toutes choses tangibles et intangibles, vers la nécessité du bien, du bon, du vrai, du beau⁶.

La « leçon » donnée à Flaubert atteste sa croyance indéfectible dans la notion de progrès, progrès moral et matériel, individuel et collectif. Ce qu'il a fort bien compris et résume en ces termes :

Vous, du premier bond, en toutes choses, vous montez au ciel, et de là vous descendez sur la terre. Vous partez de *l'a priori*, de la théorie, de l'idéal. De là votre mansuétude pour la vie, votre sérénité et pour dire le vrai mot votre grandeur. Moi, pauvre bougre, je suis collé sur la terre comme par des semelles de plomb, tout m'émeut, me déchire, me ravage et je fais des efforts pour monter⁷...

Peu après, comme pour lui donner raison quand même, Flaubert commence la rédaction d'*Un cœur simple* dans lequel sa vieille amie devrait reconnaître, dit-il, son « influence immédiate⁸ ». Tel est l'émouvant salut que réserve à la « mère Sand » l'auteur de *Madame Bovary*. Elle n'en prendra malheureusement pas connaissance.

Un nouveau roman a paru en volume, *La Tour de Percemont*, dans lequel

l'auteur a cherché, de manière un peu trop manifeste aux yeux de certains critiques, à illustrer sa « morale » (fidèle en amitié, Flaubert pourtant dit l'aimer « extrêmement⁹ ») ; il est accompagné d'un autre récit, *Marianne*. Plus tard, ce seront quelques articles, notamment sur les marionnettes, dans *Le Temps*, tandis que le Théâtre-Français reprend *Le Mariage de Victorine*.

Sand a également commencé *Albine Fiori*, dans lequel elle renoue avec le genre épistolaire et pour lequel elle imagine comme il se doit une héroïne dotée d'une belle « énergie ingénieuse¹⁰ » (inachevé, le roman paraîtra en 1880, dans *La Nouvelle Revue* dirigée par Juliette Adam). Tout son talent est là, une fois encore : dans le ton, trouvé d'emblée, dans un style, net et sans fioritures, dans l'intrigue, rapidement mise en place, dans la façon de faire des personnages des individus s'interrogeant sur leur vie et les affections qu'ils y ont nouées avec plus ou moins de bonheur¹¹.

Daté du 16 mai 1876, son dernier article dans *Le Temps* est un compte rendu critique des *Dialogues et fragments philosophiques* de Renan. Elle observe :

Dire que le livre est beau, c'est dire ce qui frappe tous les lecteurs de M. Renan. Mais disons aussi qu'il est bon ; [...] qu'il nous réconcilie avec le bon sens, tout en développant de plus en plus en nous le sentiment de l'idéal [...]. N'est-ce pas là, en effet, le grand, le vrai problème ? Ne faut-il pas que nous échappions radicalement aux illusions du passé, et qu'en même temps nous gardions la foi et le culte des vérités sacrées sans lesquelles nous assimilerions les idées aux faits et perdriions la notion de la grande synthèse¹² ?

Ultime formulation, sous la forme d'une question, d'un débat que Sand n'a pas cessé d'alimenter par ses réflexions : la nécessité d'aller de l'avant n'empêche pas la fidélité à « l'idéal », ce profond souhait de justice et de progrès, d'égalité aussi, au cœur de sa pensée parce qu'elle est politique.

Pour le reste, la vie quotidienne à Nohant demeure inchangée. Pour sa plus grande satisfaction, Sand y vit en famille, *pastoralement*¹³ :

Ma vie présente serait de médiocre intérêt pour les biographes, car c'est toujours la même chose : *pioche continue*, avec le ramage de mes petites-filles autour de moi. Leçons à Aurore, *roulées* aux dominos ou au bégigue, à Plauchut, marionnettes de Maurice les jours de récréation¹⁴.

Quand il est question de marionnettes, l'imagination de Sand n'est jamais en reste. Elle continue d'alimenter la fabrique des scénarios — à *Balandard en Orient* va succéder *Balandard candidat* — comme l'atelier des costumes et accessoires. On la voit prier l'une de ses correspondantes parisiennes de se rendre dans le quartier du Temple pour y faire quelques emplettes. Elle lui écrit :

[V]euillez nous choisir des étoffes à grand effet, rubans, bariolages, gazes lamées, enfin les oripeaux qui vous tomberont sous la main pour compléter nos luxueuses fêtes. Des bijoux aussi, il n'y en a jamais trop, des écharpes ou larges ceintures dans le goût oriental, tout cela fait grand effet sur notre théâtre¹⁵.

Son souci de participer sans compter aux activités familiales et de ne réserver la « pioche » qu'aux dernières heures de la journée n'en fait pas moins d'elle, depuis

longtemps, une femme extrêmement célèbre. À ce titre, elle est inlassablement sollicitée : les auteurs de la *Galerie contemporaine littéraire et artistique* lui demandent une notice biographique et un portrait. Elle recommande un vieil ami, le journaliste républicain Edmond Plauchut pour le texte, Placide Verdor pour l'image.

Quelques mois auparavant, le photographe de Châteauroux s'est rendu à Nohant pour photographier l'extérieur et l'intérieur de la maison, le jardin, les petites-filles en tablier sur le perron à l'arrière de la maison, leur grand-mère abritée sous une ombrelle en compagnie de Plauchut, les marionnettes¹⁶. Ces photos ont été tirées à plusieurs dizaines d'exemplaires ; certaines d'entre elles ont été reproduites dans la presse. Malgré « la nouvelle couche de vieillesse qui [l]'a embellie¹⁷ », Sand est particulièrement satisfaite d'un portrait qu'elle envoie à quelques fidèles (c'est le dernier que l'on connaisse : elle y figure en buste, un serre-tête dissimulant des boucles de cheveux artificiels¹⁸). Peu après, elle fait l'acquisition d'un appareil photographique. On ignore si elle s'en est jamais servie.

L'activité épistolaire se poursuit à bon rythme, occupant toujours une grande partie du temps dévolu à l'écriture. Sand avait avoué à Louis Ulbach en 1869 :

J'écris facilement et avec plaisir, c'est ma récréation, car la correspondance est énorme, et c'est là le travail. Si on n'avait à écrire qu'à ses amis ! Mais que de demandes touchantes ou saugrenues ! Toutes les fois que je peux quelque chose, je réponds. [...] Tout cela, avec les affaires personnelles dont il faut bien s'occuper quelquefois, fait une dizaine de lettres par jour. C'est le fléau, mais qui n'a pas le sien ? J'espère, après ma mort, aller dans une planète où on ne saura ni lire ni écrire. Il faudra être assez parfait pour n'en avoir pas besoin. — En attendant, il faudrait bien que dans celle-ci, il en fût autrement¹⁹.

Tour à tour, Sand sollicite l'appui du ministre Philippe de Chennevières, presse sa servante restée à Paris de faire l'acquisition d'une grande poupée en porcelaine pour Gabrielle, cherche à placer des articles de Maurice ainsi que des saynètes du théâtre de marionnettes ; elle remercie pour l'envoi de livres (*Les Danicheff* d'Alexandre Dumas fils, *Jack* d'Alphonse Daudet, *Madame Carvelot* d'Émile Augier), pour un bouquet de fleurs ou une bourriche d'huîtres. Elle encourage sans relâche les jeunes auteurs qui lui soumettent leurs manuscrits, tout en ne leur dissimulant pas la difficulté de se faire publier ; elle les engage surtout à *bien* faire. Elle écrit à l'un d'entre eux, Henri Amic :

Je vous ai rabâché, je vous rabâche encore que, pour faire un peu de miel, il faut avoir sucé toutes les fleurs de la prairie. Vous croyez qu'on s'en tire avec de la réflexion et des conseils. — Non, on ne s'en tire pas. Il faut avoir vécu et cherché. Il faut avoir digéré beaucoup, aimé, souffert, attendu, et en piochant toujours²⁰ !

Le 28 mai 1876, à Marguerite Thuillier, Sand avoue qu'elle « souffre beaucoup d'une maladie chronique de l'intestin²¹ ». Le même jour, à Henri Favre, médecin parisien avec lequel elle entretient d'excellentes relations, elle précise :

[L]es évacuations naturelles étant presque absolument supprimées depuis plus de deux semaines, je me demande où je vais et s'il ne faut pas s'attendre à un départ subit un de ces

quatre matins. [...] Je ne suis pas de ceux qui s'affectent de subir une grande loi et qui se révoltent contre les fins de la vie universelle mais [...] si j'avais un jour ou deux d'intervalles dans mes crises, j'irais à Paris pour que vous m'aidiez à allonger ma tâche, car je sens que je suis encore utile aux miens²².

Deux jours plus tard, elle écrit encore à son petit-neveu, Oscar Cazamajou : « J'ai fait mon temps, et ne m'attriste d'aucune éventualité. Je crois que tout est bien, vivre et mourir, c'est mourir et vivre de mieux en mieux²³. » Ces mots sont les derniers qu'elle ait tracés sur le papier et cette lettre la dernière qu'elle ait adressée à quelqu'un. L'état de santé de Sand, « patraque » depuis plusieurs mois, s'est brutalement dégradé. Il ne lui reste que quelques jours à vivre.

Sur ce qui lui arrive les huit jours suivants les renseignements ne manquent pas. Très conscients de l'importance de l'événement, tous ceux qui ont été les témoins des derniers moments de Sand ou qui en ont été informés par des proches ont laissé des lettres et des souvenirs²⁴.

Le 30 mai, deux médecins de La Châtre confirment le verdict d'un vieil ami de Sand, le docteur Gustave Papet, qui s'est rendu à son chevet : « Elle est perdue²⁵ ! » Trois autres médecins sont néanmoins appelés de Paris pour consultation. Sand souffre d'une occlusion intestinale vraisemblablement causée par un cancer de l'intestin. Par moments, les douleurs sont si aiguës que ses cris résonnent jusque dans le jardin. Les médecins semblent peu se soucier de cette douleur insupportable ou pour le moins se trouver incapables d'y remédier. Le 2 juin, ils ont l'idée de procéder à un lavement par injection d'eau de Seltz en quantité considérable au moyen d'une sonde. Aucun soulagement réel n'est obtenu de cette manière et il est trop tard pour opérer.

Sand crie sa souffrance sans discontinuer et appelle la mort comme une délivrance. Dans ses moments de lucidité, elle manifeste sa honte d'exposer le petit corps replet d'une vieille femme de soixante et onze ans, au ventre boursoufflé, à l'odeur nauséabonde, aux yeux des personnes qui l'entourent. Elle demande que l'on interdise sa chambre à Maurice et à ses petites-filles. La nuit, elle est veillée par sa fille Solange, assistée d'un médecin et d'une servante de la maison. On la change régulièrement de position, on lui donne à boire, on la rafraîchit à l'aide de compresses. Le matin, sa belle-fille, Lina, prend la relève, aidée par ses deux petits-neveux, René Simonnet et Oscar Cazamajou, l'un petit-fils d'Hippolyte Chatiron, l'autre petit-fils de Caroline Delaborde, auxquels elle a donné toute leur place au sein de la famille.

Le 7 juin, Sand réclame Aurore et Gabrielle et balbutie quelques mots affectueux à leur intention avant qu'on ne les emmène. Tôt dans la matinée du lendemain, elle entre en agonie. Son regard devient fixe et sa respiration de plus en plus difficile. Lina, Solange, René et Oscar sont agenouillés au pied de son lit avec le docteur Favre. Maurice dort. Sand murmure : « Laissez verdure²⁶. » Quelques heures plus tard, à 9 heures 30, elle n'existe plus. Quand son fils apprend la nouvelle, il répète au milieu de ses sanglots : « La vie pour nous est finie²⁷ ! » Solange fait la toilette de la morte, l'habille, lui coupe quelques mèches de cheveux, couvre son visage d'un voile. La décomposition du corps étant

rapide, il est bientôt recouvert de fleurs.

La rédaction du faire-part suscite une vive discussion entre Lina et Maurice, ce dernier tenant beaucoup à ce qu'y figurent le titre de baronne pour sa mère, celui de baron, chevalier de la Légion d'honneur, pour lui-même ; sa femme y est violemment opposée²⁸. Maurice finit par l'emporter. Le faire-part annonce la disparition de « Madame George Sand, baronne Dudevant, née Dupin ». Enregistré à la mairie de Nohant-Vicq, l'acte de décès est libellé en ces termes :

L'an mil huit cent soixante-seize, le huit du mois de juin à onze heures du matin, [...] sont comparus Messieurs Oscar Charles Mammès Cazamajou [...] et René Hippolyte Simonnet, [...] lesquels nous ont déclaré qu'aujourd'hui à dix heures du matin, Madame Lucile Aurore Amantine Dupin (dite George Sand), âgée de soixante et onze ans, sans profession, [...] veuve de feu François baron Dudevant, fille de défunt François Élisabeth Dupin et Antoinette Sophie Victoire Delaborde, est décédée en son château de Nohant, sa résidence habituelle, située dans cette commune²⁹.

Quelle ironie ! L'une des figures les plus importantes de la littérature du siècle, l'une de celles qui a le plus vivement lutté pour sa propre indépendance et pour l'égalité des sexes, est ramenée à son seul « état », celui de fille et de veuve (d'un baron), et déclarée « sans profession ».

Serviteurs et familiers de Nohant défilent dans la chambre mortuaire les 8 et 9 juin. L'enterrement a lieu le samedi 10 juin. De Paris sont arrivés Gustave Flaubert, Alexandre Dumas fils, le prince Jérôme Napoléon, Renan, Paul Meurice, Édouard Cadol, Calmann-Lévy, Henry Harrisse et Eugène Lambert, de même qu'une poignée de journalistes envoyés par *Le Figaro* et *Le Bien public*. Les villageois se sont massés sur le bref trajet qui conduit du château au porche de la petite église de Nohant. Il pleut depuis plusieurs jours, les chemins sont très boueux. Porté par quatre paysans en blouse, le cercueil est précédé d'un enfant de chœur brandissant la croix, de quelques autres tenant des cierges, du chantre et du curé de la paroisse ; les cordons du poêle sont tenus par les petits-neveux de Sand, le prince Napoléon et Dumas fils. « Cela ressemblait à un chapitre d'un de ses livres³⁰ », écrit Flaubert à son retour à Croisset (un bois gravé de Lix, publié dans *L'Illustration*, a immortalisé la scène).

Au cimetière qui jouxte le château, Ernest Périgois, ami d'enfance, devenu conseiller général de l'Indre, prend la parole (trop longuement, de l'avis de tous) ; puis Paul Meurice lit le bref discours rédigé par Victor Hugo qui s'ouvre sur ces mots : « Je pleure une morte et je salue une immortelle » (« Ces phrases toutes faites [...] produisirent un médiocre effet³¹ », se souvient Henry Harrisse). Le prince Napoléon et Dumas fils ont finalement renoncé à prononcer les discours qu'ils avaient préparés. Renan écrit :

Ses funérailles ont été ce qu'elles devaient être. [Sand] repose au coin d'un cimetière rustique, sous un beau cyprès vert. Le peuple entier des campagnes voisines était là ; tous pleuraient. On avait senti avec tact qu'il ne fallait pas troubler les idées des simples femmes qui venaient prier pour elle, encapuchonnées, leur chapelet à la main. Ce cercueil couvert de fleurs, porté par des paysans, devait traverser l'église. Pour moi, j'eusse regretté de passer, sans entrer, devant le porche abrité de grands arbres³².

L'auteur catholique ne dissimule pas sa satisfaction d'avoir assisté à une cérémonie religieuse qui a surpris bien des amis de Sand. L'hostilité au catholicisme de l'auteur de *Mademoiselle La Quintinie* n'est un mystère pour personne. Sand a souhaité pour Maurice un mariage civil, puis dans la religion protestante, et de même un baptême protestant pour ses deux petites-filles ; elle avait réservé à Manceau un enterrement civil. Toutefois, même si elle n'a pas caché ses sentiments à l'égard du clergé catholique et du pouvoir temporel de l'Église de Rome, elle n'a jamais cessé d'interroger la nécessité de la croyance en Dieu. Quelques mois avant sa mort, le 9 juillet 1875, elle tenait ce raisonnement pascalien :

« Nulle science, nulle expérience, nul calcul ne peut prouver Dieu ; mais aussi nul calcul, nulle expérience, nulle science ne peut prouver contre lui. [...] et puisque la raison la plus éclairée est absolument libre de chercher sa foi, demandons Dieu, c'est-à-dire la sagesse supérieure, la justice infaillible à notre cœur qui en éprouve le besoin et qui prouve assez, à lui tout seul, pour nous convaincre³³. »

Et elle ajoute : « Oui, nous reverrons nos morts aimés, qu'importe où et comment ? Il nous a été donné de les chérir, il nous est dû, de les retrouver³⁴. »

La décision d'un enterrement catholique revient à Solange. Contre l'avis de Maurice et de Lina, contre celui des amis républicains et libres-penseurs de Sand, Plauchut en tête, elle n'entend pas voir sa mère rejoindre sans cérémonie le caveau familial au cimetière de Nohant. Le docteur Favre est envoyé chez le curé de Nohant pour lui proposer de célébrer la messe d'enterrement³⁵. La situation étant jugée délicate, Solange entre en contact par dépêche avec l'archevêque de Bourges, Mgr de La Tour d'Auvergne. Celui-ci conserve parfaitement à l'esprit les déclarations d'une femme « immorale » à tous égards de même que la mise à l'Index de l'ensemble de son œuvre, mais il ne veut pas risquer le scandale d'un refus. Il autorise un simple office religieux, célébré par le seul curé de Nohant.

Sand est enterrée non loin de son père, de sa grand-mère et de sa petite-fille Jeanne. La tombe où elle repose est plus tard décorée d'un mausolée en forme de sarcophage portant une plaque où se trouvent indiqués son nom ainsi que ses dates de naissance et de mort. Les lieux n'ont pas été modifiés depuis.

Les dissensions ont marqué la rédaction du faire-part de décès de Sand et de même le choix du type d'enterrement à lui donner. Elles se manifestent à nouveau à l'occasion de l'ouverture de son testament, déposé le 1^{er} avril 1876 à l'étude du notaire Moulin à La Châtre. Sand confirme les dispositions prises dans un testament antérieur, datant de 1847, dans lequel elle léguait la plus grande partie de ses biens à son fils Maurice, au détriment de sa fille Solange. Ce testament avait été rédigé à la suite de la scène violente qui, en juillet de cette année-là, l'avait opposée à son gendre Jean-Baptiste Clésinger. Convaincue de l'égoïsme de sa fille, et des noires intentions du mari de celle-ci, Sand avait décidé de les déshériter. Elle n'a pas changé d'avis lors de la deuxième rédaction de son testament. « Trente ans de colère inexorable³⁶ ! », note Solange dans une lettre à Charles Poncy, alors qu'elle vient de prendre connaissance du contenu des deux documents. Maurice tente de se montrer conciliant, en vain.

Mis à part les manuscrits et la propriété littéraire, qui demeurent en indivision, il hérite de la quasi-totalité des biens de sa mère, c'est-à-dire le château de Nohant « avec son enclos et ses dépendances mobilières et immobilières », plusieurs terres agricoles et le domaine de la Chicoterie, cinquante-huit hectares « avec les cheptels et fonds de lieux de toute nature qui en dépendent³⁷ ». Pour Solange, Sand a réservé le domaine de la Porte, d'une soixantaine d'hectares de superficie. Au cas où la part de Maurice excéderait ce qui est légalement autorisé, précise encore le testament, celui-ci verserait à sa sœur une « soulte en argent », équivalant à la somme de 53 000 francs de l'époque³⁸. On ne peut plus clairement afficher ses préférences. Les héritiers de « Madame Sand » sont bien Maurice, sa femme Lina, leurs filles Aurore et Gabrielle.

Quelles raisons ont pu pousser Sand à déposséder sa fille de la sorte ? Un faisceau de sentiments alliant la déception à la rancune et remontant sans doute loin dans le temps, peut-être aux circonstances de sa naissance, auquel s'ajoute celui d'avoir doté Solange, très généreusement, à l'époque de son mariage³⁹. Très tôt la correspondance fait état du caractère difficile de la petite fille, de ses caprices et sautes d'humeur. À l'adolescence, Solange tient tête à sa mère ; elle charme Chopin puis, sur un coup de tête, épouse un artiste dont le tempérament colérique n'est un secret pour personne. Suivent la mémorable dispute de l'été 1847, le décès de Nini en 1855, les rapports plusieurs fois rompus puis laborieusement repris, Solange s'enfermant dans son orgueil de fille mal aimée. Sand, qui lui a généralement adressé des lettres péremptoires, semble néanmoins faire peu de cas de ses malheurs, réels : Solange perd les deux enfants qu'elle a eues de Clésinger, finit par se séparer d'un mari brutal et dépensier, rencontre de constants problèmes d'argent, y remédie comme elle peut, se lance dans des liaisons sans lendemain et voit échouer ses ambitions littéraires⁴⁰.

Après la mort de Sand, les condoléances affluent à Nohant, et les lettres de sympathie adressées aux membres de sa famille. À Maurice, Gustave Flaubert écrit : « [...] dans plusieurs siècles — des cœurs pareils aux nôtres palperont par le sien ! On lira ses livres, c'est-à-dire qu'on songera d'après ses idées⁴¹. » À Mlle Leroyer de Chantepie, vieille fille férue de littérature également en correspondance avec Sand, il déclare :

Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique⁴².

L'époque ne l'entend pas tout à fait de cette oreille. L'œuvre de Sand entre bientôt dans une sorte de purgatoire : à l'exception de ses romans champêtres, longtemps classés dans la littérature destinée aux enfants et réservés aux prix et aux étrennes (la grand-mère du petit Marcel Proust les lui offre à l'occasion des fêtes), la plupart de ses romans ne sont plus réédités après sa mort et tombent rapidement dans l'oubli. Les auteurs réalistes, Zola mais aussi Huysmans ou Maupassant, plus tard Bourget ou Jules Renard, font chorus : le temps du romantisme est passé et les œuvres de Sand, marquées au coin d'un « idéal

bêta⁴³ », n'ont que l'oubli qu'elles méritent. Proudhon, quant à lui, reproche à Sand une « dépréciation systématique du sexe mâle⁴⁴ » avant de conclure : « La femme libre [...], c'est un mythe⁴⁵. » De leur côté, éducateurs et éducatrices, prêtres et mères de famille continuent de craindre l'influence pernicieuse de romans qui valorisent l'indépendance d'esprit et de conduite des jeunes filles : très peu de textes de Sand figurent dans les ouvrages à l'usage des « jeunes personnes⁴⁶ ». « Plus apte à refléter qu'à produire des idées », Sand est entièrement « soumise aux impulsions de la sympathie et de l'imagination⁴⁷ », tranche Gustave Lanson en 1895 dans *Histoire de la littérature française*.

La célébration du centenaire de sa naissance, en 1904, suscite néanmoins une vraie reconnaissance nationale. Une statue de George Sand, exécutée par François Sicard, est placée dans le jardin du Luxembourg à Paris (la première, réalisée par Aimé Millet, avait été érigée à La Châtre en 1884). À la même époque, la diffusion de cartes postales reproduisant des portraits de Sand par Nadar, des photos de Nohant et Gargilesse, des lieux censés avoir inspiré certains romans ainsi que des tableaux vivants illustrant les romans situés dans le Berry, atteste la réception considérable, populaire et régionaliste, de l'œuvre et de l'auteur.

Ailleurs, dans la plupart des pays d'Europe, en Russie et aux États-Unis, l'œuvre est connue en traduction et accueillie avec enthousiasme, le nom de Sand se trouvant naturellement associé aux luttes en faveur des femmes et des déshérités. Sand prend place au Panthéon des grands talents de toutes les nations : Bettina von Arnim, Heinrich Heine, George Eliot, Elizabeth Barrett-Browning, William Thackeray, les sœurs Brontë, Oscar Wilde, Henry James, Margaret Fuller, Walt Whitman, Tourgueniev, Dostoïevski et bien d'autres lui rendent hommage.

La vie de Sand entre, quant à elle, dans la légende. Ses biographes se plaisent très tôt à opposer la femme aux nombreuses aventures sentimentales à la grand-mère sereine, « bonne dame de Nohant », un peu comme si l'on faisait des photos de Nadar le verso des admirables portraits de Delacroix. La vérité ne se laisse pas enfermer dans ces contrastes naïfs. Dans la vie de Sand, il y a bien moins d'amants qu'on ne s'est plu à le répéter par souci de dénigrement, bien moins de froideur aussi que l'un de ses premiers biographes, André Maurois, ne s'est plu à l'imaginer dans *Lélia ou la Vie de George Sand*. Il y a bien plus de sensualité, d'utopie et d'esprit « romanesque », bien plus d'intelligence, de générosité, de souci des autres et de *convictions*, bien plus de souffrances aussi, de toutes natures, auxquelles seule une grande force de caractère a permis de faire face sans sombrer dans l'amertume. Il y a bien plus de talent enfin, un talent considérable et multiple, que l'histoire littéraire, décidément effrayée du génie quand il est de sexe féminin, n'a bien voulu le faire croire et ne continue souvent de le prétendre.

Sur la question de la différence des sexes, sur son fonctionnement et la possibilité de son dépassement, celle qui est devenue « George Sand » grâce à la littérature offre une série de réponses originales, toujours soucieuse de ne pas se trouver prisonnière des idées reçues. Au travers de son histoire et de ses romans, c'est tout l'édifice social, celui qui règle les rapports des sexes et des classes au XIX^e

siècle, qui se trouve interrogé et utopiquement refondé au nom de la liberté et de l'égalité.

Pour qui veut tenter de le comprendre, il reste une œuvre conséquente, complexe dans ses intentions comme dans la pensée qui l'anime : des romans et des nouvelles, des pièces de théâtre, des écrits politiques et des textes autobiographiques, à laquelle s'ajoute une immense correspondance. C'est tout cela mêlé qu'il faut interroger pour saisir *quelque chose* de ce qui fut la vie d'une personnalité hors du commun. Elle est morte, la voilà devenue littérature.

1. C XXIV, p. 491 (la lettre compte une coquille — « fête » à la place de « tête » — que nous corrigeons).

2. C XXIV, p. 5, 18 et 19 décembre 1875.

3. *Ibid.*

4. « Nous n'avons de devoirs évidents qu'envers nous-mêmes et nos semblables. Ce que nous détruisons en nous, nous le détruisons en eux. Notre abaissement les rabaisse, nos chutes les entraînent ; nous leur devons de rester debout pour qu'ils ne tombent pas » (C, XXIV, p. 511, 12 janvier 1876).

5. Flaubert-Sand, C, p. 514, vers le 31 décembre 1875.

6. C XXIV, p. 510, 12 janvier 1876.

7. C, p. 521, 6 février 1876.

8. « Vous verrez par mon *Histoire d'un cœur simple* où vous reconnaîtrez votre influence immédiate que je ne suis pas si entêté que vous le croyez. Je crois que la tendance morale, ou plutôt le dessin humain de cette petite œuvre, vous sera agréable ! » (Flaubert-Sand, C, p. 533, 29 mai 1876). Lors de sa publication, en 1877, l'écrivain redira à Maurice Sand que le conte a été écrit « à l'intention exclusive [de sa mère], uniquement pour lui plaire » (lettre du 29 août, in *Correspondance*, éd. Yvan Leclerc, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome V, p. 282).

9. *Ibid.*, p. 523, 18 février 1876.

10. *Albine Fiori*, Aline Alquier (éd.), Tusson, Du Lérot éditeur, 1997, p. 42.

11. « Un mérite de George Sand », observe Gustave Lanson dans ce sens, « [...] c'est qu'elle n'emprisonne pas ses caractères dans des formules : elle les laisse ondoyants, inachevés, capables de se compléter et de se compliquer ; en sorte que [...] elle imite plus exactement le perpétuel devenir de la vie » (*Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1912 [1895], p. 999).

12. *George Sand critique*, op. cit., p. 752.

13. C XXIV, p. 529, à Jules Lermina, 9 février 1876.

14. *Ibid.*, p. 528, à Eugène Clerh, 9 février 1876.

15. *Ibid.*, p. 533, à Joséphine Borget, 13 février 1876.

16. Voir la lettre à Juliette Adam du 11 juillet 1875, *ibid.*, p. 337-338.

17. *Ibid.*, p. 345, 17 juillet 1875, à Joseph Dessauer.

18. Il est reproduit au tome XXIV de la *Correspondance* (p. XVII).

19. C XXI, p. 711-712, 26 novembre 1869.

20. C XXIV, p. 582, 24 mars 1876.

21. *Ibid.*, p. 635.

22. *Ibid.*, p. 637-638.

23. *Ibid.*, p. 639, 30 mai 1876.

24. Voir les annexes figurant dans le tome XXIV de la *Correspondance* et les références données par Georges Lubin.

25. *Ibid.*, p. 659.

26. Sur ce point, les témoignages divergent (cf. C XXIV, p. 661).

27. *Ibid.*, p. 662.

28. Voir les lettres reproduites en note dans le tome XXIV de la *Correspondance* (p. 650-651).
29. *Ibid.*, p. 647-648.
30. *Correspondance*, éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome V, 2007, p. 57, à Mme Roger des Genettes, 19 juin 1876.
31. C XXIV, p. 671.
32. George Lubin, *Album Sand*, Paris, Gallimard, 1973, cité p. 219-220.
33. C XXIV, p. 347, à Simon Lebrun.
34. *Ibid.*
35. L'épisode est raconté dans la lettre qu'il envoie de Nohant à une amie restée à Paris (C XXIV, p. 652-653).
36. Lettre inédite du 13 juin 1875 (ancienne coll. Dina Vierny).
37. « Dernier testament de George Sand », C XXIV, p. 644-645.
38. *Ibid.*, p. 645.
39. Sand considère qu'elle a donné à Solange la moitié de sa fortune en lui cédant l'hôtel de Narbonne à Paris (cf. *Lettres retrouvées*, p. 68, 9 novembre 1847, à Pauline Viardot).
40. La suite de la vie de Solange sera difficile. Désignée peu aimablement comme « la Clésingère », Solange, invitée en 1888 à participer au bal de la sous-préfète de La Châtre, répondra : « Les ans, la vie sauvage des champs, celle très sombre de la solitude, m'ont rendue plus propre à bêcher un carré de pommes de terre qu'à marivauder aux lumières » (lettre reproduite dans *La Lettre d'Ars*, octobre 2011, n° 54, p. 10). Elle mourra en 1899.
41. C, t. V, p. 62, 25 juin 1876, à Maurice Sand.
42. *Ibid.*, p. 51-52, 17 juin 1876, à Mlle Leroyer de Chantepie.
43. Joris-Karl Huysmans, *Certains*, p. 412.
44. P.-J. Proudhon, « Madame George Sand », in *Les Femmelins*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912, p. 97.
45. *Ibid.*, p. 105.
46. « George Sand est certainement l'écrivain qui, depuis trente ans, a perverti le plus d'esprits et gâté le plus de cœurs, et nous pouvons l'appeler, avec un de ses plus chauds panégyristes, *le plus puissant des destructeurs* », ne craint pas d'affirmer par exemple J. Duplessis, auteur du *Trésor littéraire des jeunes personnes*, publié chez l'éditeur catholique Armand Mame, à Tours en 1883 (p. 359).
47. Gustave Lanson en 1895, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1912 [12^e éd.], p. 996.

ANNEXES

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1804. *1^{er} juillet* : Naissance à Paris, d'Amantine-Aurore-Lucile Dupin. Son père, Maurice Dupin, est officier et fils d'aristocrates établis à Nohant, dans le Berry. Sa mère, Sophie Delaborde, est fille d'un oiseleur parisien. Les jeunes gens, liés depuis plusieurs années, se sont mariés le 5 juin. Maurice Dupin est déjà père d'un fils non reconnu, Hippolyte Chatiron ; Sophie Delaborde est mère d'une fille d'une précédente liaison, Caroline Delaborde, et a perdu plusieurs enfants en bas âge. Ensemble, Maurice et Sophie ont déjà eu deux enfants, morts en bas âge eux aussi.
1808. Sophie Dupin rejoint son mari en Espagne où l'a conduit l'armée napoléonienne.
12 juin : naissance à Madrid d'un fils, Auguste-Louis. En juillet, la famille regagne la France et s'installe à Nohant chez la mère de Maurice, Mme Dupin de Francueil.
8 septembre : l'enfant décède brusquement.
16 septembre : Maurice Dupin meurt à La Châtre à la suite d'une chute de cheval.
1809. Pour des raisons financières, Sophie Dupin se désiste de la tutelle de sa fille en faveur de sa belle-mère et regagne Paris. Aurore grandit à Nohant et reçoit une éducation un peu fantaisiste sous la direction de Jean-François Deschartres, également chargé de l'éducation de son demi-frère, Hippolyte. Sa mère passe à Nohant quelques semaines tous les étés, Aurore elle-même lui rend quelquefois visite à Paris.
- 1817-1820. Aurore est placée au couvent des Dames augustines anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor à Paris. Elle s'y lie d'amitié avec plusieurs pensionnaires et, devenue très pieuse, songe un moment à se faire religieuse.
1821. Mort de Mme Dupin après une longue maladie pendant laquelle sa petite-fille a fait, à son chevet, de solides lectures. Aurore, âgée de 17 ans, hérite du château de Nohant et de la vaste propriété qui l'entoure.
1822. *17 septembre* : mariage à Paris d'Aurore Dupin et de Casimir Dudevant, 27 ans, fils naturel reconnu du baron Dudevant, vivant au château de Guillery dans le Lot-et-Garonne. Le couple s'installe à Nohant quelques semaines plus tard.
1823. *30 juin* : naissance à Paris de Maurice, premier enfant d'Aurore et de Casimir Dudevant.
1824. Séjours à Nohant et au Plessis-Picard, installation à Paris à la fin de l'année.
1825. Voyage dans les Pyrénées. Aurore, âgée de 21 ans, y rencontre Aurélien de Sèze, jeune magistrat bordelais dont elle s'éprend. Elle entretient avec lui une correspondance sentimentale qui durera plusieurs années ; ils se reverront quelques fois jusqu'en 1830.
Novembre : à la suite de vives tensions, Aurore avoue à son mari son intérêt

- pour le jeune homme et invite à une « paix des ménages » dont elle détaille les conditions par écrit.
1826. Séjours à Paris et à Nohant. À Zoé Leroy, amie et confidente, Aurore annonce le retour à La Châtre d'un jeune érudit, Stéphane Ajasson de Grandsagne, venu autrefois à Nohant lui donner des leçons d'histoire naturelle et pour lequel elle ressent une vive inclination.
1827. *Août* : bref voyage en Auvergne. Divers problèmes de santé.
Décembre : sous couvert de consultation médicale, départ pour Paris où elle retrouve Stéphane Ajasson de Grandsagne.
1828. *13 septembre* : naissance de Solange dont, le plus vraisemblablement, Stéphane Ajasson de Grandsagne est le père.
1829. Rédaction de souvenirs de voyages, de *La Mairaine* et d'un texte inachevé, *Histoire d'un rêveur*. Quelques brefs séjours dans le Sud-Ouest, notamment à Guillery, chez le père de Casimir Dudevant.
1830. *Juillet* : Aurore fait la connaissance de Jules Sandeau, de sept ans son cadet, qui rêve d'une carrière d'écrivain. Elle devient bientôt sa maîtresse.
Novembre : après de violentes disputes, Casimir Dudevant accepte que sa femme passe désormais la moitié de l'année à Paris.
1831. Installation au 25 quai Saint-Michel. Maurice, âgé de huit ans, a été confié à un précepteur, Jules Boucoiran, tandis que Solange, âgée de trois ans, est restée à Nohant avec son père. Pour gagner sa vie, Aurore imagine un moment de décorer des boîtes de Spa. Henri de Latouche (ou Delatouche) lui confie quelques articles pour un journal satirique, *Figaro*. Avec ou sans l'aide de Jules Sandeau, elle publie quelques nouvelles (*La Prima Donna*, *La Fille d'Albano*), puis un roman, *Rose et Blanche ou la Comédienne et la Religieuse*, qu'ils signent ensemble du pseudonyme de « J. Sand ».
1832. *Mai* : publication d'*Indiana*, qu'Aurore a composé à Nohant durant l'hiver précédent. Le roman est signé « G. Sand »¹. *Octobre* : elle se sépare de Jules Sandeau et s'installe au 19 quai Malaquais. Cette fois, sa fille Solange est avec elle. Elle publie deux nouvelles (*Melchior* et *La Marquise*).
Novembre : Sand publie son deuxième roman, *Valentine*.
Décembre : paraissent *La Reine Mab*, seul poème en vers que Sand ait jamais publié, et *Le Toast*. Elle accepte de collaborer régulièrement à la prestigieuse *Revue des Deux Mondes*, dirigée par François Buloz.
1833. *Janvier* : Sand fait la connaissance de Marie Dorval, grande figure du théâtre romantique pour laquelle elle se prend de passion. Elle publie des nouvelles (*Cora*, *Une vieille histoire*, puis *Aldo le Rimeur* et *Métella*).
Printemps : elle rencontre Alfred de Musset à l'occasion d'un dîner. Une correspondance s'engage.
Juillet : Sand devient la maîtresse de Musset. Elle vient de publier *Lélia* et a été vivement attaquée dans la presse.
Décembre : les amants partent pour l'Italie.
1834. Le séjour à Venise tourne rapidement au drame. Sand est atteinte de dysenterie, puis Musset d'une fièvre typhoïde accompagnée de bouffées

délirantes. Appelé à son chevet pour le soigner, le docteur Luigi Pagello devient l'amant de Sand.

Fin mars : Musset quitte l'Italie. Sand passe à Venise les trois mois qui suivent, puis décide de partir pour Paris en compagnie de Pagello afin de revoir ses enfants.

Juillet : elle rompt avec lui et renoue avec Musset. Le couple se sépare à nouveau quelques semaines plus tard. *Le Secrétaire intime*, Jacques et Léone Léoni paraissent en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes*, ainsi que Garnier et quatre lettres ouvertes qui feront partie du volume intitulé *Lettres d'un voyageur*.

1835. Sand et Musset redeviennent amants.

Mars : ils rompent définitivement. À Nohant où elle s'est retirée, Sand fait la connaissance de l'avocat Michel qui sera son amant jusqu'au printemps 1837. Elle se lie également d'amitié avec Félicité de Lamennais et Pierre Leroux, penseur socialiste qu'elle soutiendra financièrement pendant des années. Ses sympathies politiques, républicaines et socialistes, se précisent. La *Revue des Deux Mondes* publie *André* et trois nouvelles lettres ouvertes.

Fin de l'année : Sand quitte Nohant et introduit une demande en séparation contre Casimir Dudevant.

1836. Les premiers mois de l'année sont occupés par le procès qui oppose Sand à son mari.

Fin juillet : un jugement définitif lui rend tous les biens qu'elle possédait à son mariage et lui accorde la garde de ses enfants.

Fin août : elle se rend à Chamonix avec Maurice et Solange. Elle y retrouve Franz Liszt et Marie d'Agoult. Publication de *Simon* ainsi que de *Poème de Myrza*, *Mattéa* et *Le Dieu inconnu*.

1837. *Février-mars* : séjour à Nohant de Liszt et de sa compagne. *Mai à juillet* : nouveau séjour à Nohant de Liszt et de Marie d'Agoult.

Publication des *Lettres d'un voyageur*, *Mauprat* et des *Maîtres mosaïstes*. Sand publie également des lettres ouvertes dans le journal de Lamennais, *Le Monde* (elles seront publiées en volume sous le titre *Lettres à Marcie*), mais ce dernier refuse de publier un plaidoyer en faveur du divorce.

1838. *Hiver* : Balzac passe une semaine à Nohant.

Juin : Sand devient la maîtresse de Frédéric Chopin, âgé de 28 ans, avec lequel elle restera liée pendant neuf ans.

Octobre : les amants décident de partir pour l'Espagne en compagnie des enfants de Sand.

Décembre : arrivés à Majorque, ils s'installent à la chartreuse de Valldemosa mais n'y restent que quelques semaines compte tenu de l'état de santé de Chopin et de l'inconfort des lieux. Publication en feuilleton de *La Dernière Aldini*, *L'Uscoque* et *Spiridion*, ainsi que de la nouvelle *L'Orco*.

1839. *Été* : à Nohant en compagnie de Chopin.

Octobre : Sand emménage à Paris, dans un appartement de la rue Pigalle. Elle publie une nouvelle version de *Lélia*. La *Revue des Deux mondes* publie *Gabriel*,

Pauline et Les Sept Cordes de la lyre.

1840. *Avril* : Sand risque une première tentative théâtrale, *Cosima*, qui est un échec. Elle fait la connaissance d'Agricol Perdiguier, compagnon du Devoir en Avignon et auteur du *Livre du compagnonnage* (1839). *Le Compagnon du tour de France* paraît en volume en décembre et s'en inspire.

1841. Publication d'articles sous le titre *Un hiver au midi de l'Europe* (l'ensemble sera publié l'année suivante sous le titre *Un hiver à Majorque*) et de *Mouny-Robin*.

Juillet : Sand rompt toute relation professionnelle avec François Buloz à la suite d'un différend à propos de son roman *Horace*, que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* juge trop marqué idéologiquement.

Novembre : paraît le premier numéro de la *Revue indépendante*, créée par Sand, Pierre Leroux et Louis Viardot, mari de la cantatrice Pauline Garcia. *Horace* y paraît aussitôt en feuilleton.

1842. *Mai à septembre* : séjour à Nohant. Visite du peintre Eugène Delacroix, dans l'atelier duquel Maurice a été placé en apprentissage.

Octobre : Sand et Chopin reviennent à Paris ; ils s'installent respectivement au 5 et au 9 square d'Orléans. La *Revue indépendante* commence à publier *Consuelo*.

1843. *Fin du printemps, été et l'automne* : séjour à Nohant. Sand y reçoit notamment Louis et Pauline Viardot ainsi qu'Eugène Delacroix. La *Revue indépendante* continue de publier *Consuelo* puis la suite du roman, *La Comtesse de Rudolstadt*, ainsi que divers articles. Publication en revue de *Kourroglou*, *Jean Ziska* et *Carl*. Sand publie une brochure qui prend la défense d'une jeune idiote appelée « Fanchette ». Cette affaire marque son entrée sur la scène politique.

1844. Nouveau séjour de plusieurs mois à Nohant.

Septembre : publication du premier numéro de *L'Éclaireur, journal des départements de l'Indre, du Cher et de la Creuse*, créé à l'instigation de Sand et de ses amis socialistes. C'est dans ce journal qu'elle publie plusieurs articles sur la condition paysanne et critique la politique du gouvernement. Publication en feuilleton de *Jeanne* et de diverses petites pièces en prose.

1845. *Juin à décembre* : Sand séjourne à Nohant avec Chopin, elle y reçoit de nombreuses visites. Paraissent en feuilleton deux romans « socialistes », *Le Meunier d'Angibault* et *Le Pêché de monsieur Antoine*, ainsi que *Isidora* et *Teverino*. L'homme de lettres et éditeur Pierre Hetzel sert à Sand d'agent littéraire. C'est lui qui négocie les contrats et s'assure de la bonne marche des publications nombreuses dans la presse et en volume (il s'exilera à Bruxelles après le coup d'État de décembre 1851).

1846. *Mai* : Sand s'installe à Nohant et y résidera jusqu'au mois de février de l'année suivante. Chopin l'accompagne.

Novembre : Chopin quitte Nohant pour ne plus y revenir. Solange a 18 ans, elle est courtisée par Fernand de Preaulx.

Décembre : Sand monte pour le théâtre de société de Nohant une première

pièce qui sera suivie de bien d'autres. Les rôles sont tenus par les membres de la famille, les amis et les domestiques. Costumes et décors sont réalisés en commun. Publication en feuilleton de *La Mare au Diable* et de *Lucrezia Floriani*.

1847. *Février* : séances de pose dans l'atelier du sculpteur Jean-Baptiste (dit Auguste) Clésinger qui exécute les bustes de Sand et de Solange. Celle-ci tombe amoureuse de l'artiste et rompt avec Fernand de Preaulx.

Mai : le mariage, à l'égard duquel Sand manifeste quelque réticence, est célébré le 19.

Juillet : une scène violente éclate entre Sand, Maurice et les époux Clésinger à propos d'argent. Le sculpteur menace Sand de son fusil. Chopin défend Solange et rompt par lettre avec sa mère. Publication en feuilleton du *Piccinino* ainsi que d'articles et comptes rendus d'ouvrages dans divers journaux et revues.

1848. Quand éclate la révolution de février, George Sand gagne Paris et retrouve ses amis du gouvernement provisoire, parmi lesquels Louis Blanc, Armand Barbès et Ledru-Rollin. Elle publie diverses brochures à compte d'auteur et participe à la rédaction du *Bulletin de la République*. Elle fonde un journal, *La Cause du peuple*, et écrit également dans *La Vraie République* de Théophile Thoré. Son prologue, *Le Roi attend*, est joué au Théâtre-Français rebaptisé Théâtre de la République.

Mai : désolée de voir échouer cette république socialiste qu'elle avait appelée de ses vœux, Sand regagne Nohant.

Juin : les journées de Juin, au cours desquelles les manifestations d'ouvriers sont sévèrement réprimées, achèvent de la démoraliser. Deux de ses plus célèbres romans, *François le Champi* et *La Petite Fadette*, sont publiés en revue cette année-là.

Mars : Sand a croisé une dernière fois Frédéric Chopin qui lui apprend que Solange a accouché d'une fille, Jeanne-Gabrielle (l'enfant ne vivra que quelques jours).

1849. Sand passe la plus grande partie de l'année à Nohant et ne vient à Paris que très ponctuellement, ce qu'elle fera désormais jusqu'à sa mort.

Mai : naissance de la deuxième fille de Solange, Jeanne Clésinger, dite Nini.

17 octobre : mort de Chopin.

Novembre : l'adaptation théâtrale de *François le Champi* connaît un réel succès à l'Odéon. Alexandre Manceau, graveur et ami de son fils Maurice, s'est installé à Nohant. Il est âgé de 31 ans et partagera la vie de Sand jusqu'à sa mort en 1865.

1850. *Été* : visites nombreuses à Nohant. Les activités théâtrales se poursuivent. Le théâtre de marionnettes n'est pas en reste. Sand y participe par la création de canevas ainsi que la confection de costumes et de petits accessoires. Publication d'*Histoire du véritable Gribouille*.

1851. *Février* : le théâtre de société de Nohant est inauguré.

Septembre : début de la publication des *Œuvres illustrées* de Sand chez trois

éditeurs associés, Blanchard, Hetzel et Marescq. Tony Johannot puis Maurice Sand en sont les illustrateurs. Publication du *Château des Désertes*. *Claudie* est représenté au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, *Molière* au Théâtre de la Gaîté et *Le Mariage de Victorine* au Théâtre du Gymnase.

1852. *Janvier* : Sand rencontre à Paris Louis-Napoléon Bonaparte qui, à la suite du coup d'État du 2 décembre précédent, a ordonné l'arrestation et la déportation de nombreux opposants politiques. Elle obtient des grâces et des remises de peine.

Février : elle fait la connaissance du prince Jérôme Napoléon. Ce dernier rassemble autour de lui des républicains et des libéraux modérés (le prince sera le parrain de la petite-fille de Sand, Aurore).

Juin : arrivée à Nohant de Solange et de sa fille Nini.

Août : à son départ, Solange confie sa fille à sa mère. Première représentation des *Vacances de Pandolfe* puis du *Démon du foyer* au Théâtre du Gymnase. Publication en feuilleton de *Mont-Revêche* et de divers articles.

1853. Pour assurer l'avenir financier de ses enfants, Sand cherche à vendre sa « propriété littéraire », c'est-à-dire ses droits d'auteur à venir. Elle passe une bonne partie de l'année en démarches auprès de divers éditeurs, sans succès. Première représentation du *Pressoir* au Théâtre du Gymnase, puis de l'adaptation pour la scène de *Mauprat* à l'Odéon. Publication en feuilleton de *La Filleule* et des *Maîtres Sonneurs*.

1854. *Mai* : Jean-Baptiste Clésinger, désormais séparé de sa femme, vient à Nohant reprendre Nini dont il exige la garde. Première représentation de *Flaminio* au Théâtre du Gymnase.

5 octobre : début de la publication en feuilleton d'*Adriani*. *La Presse*, le journal créé par Émile de Girardin en 1836, commence la publication d'*Histoire de ma vie*. L'autobiographie de Sand fera l'objet de 138 feuilletons ; en même temps, l'éditeur Lecou en assure la publication : 20 volumes paraissent entre 1854 et 1855.

1855. Alors que viennent d'aboutir les démarches de Sand pour obtenir la tutelle de sa petite-fille, Nini décède à Paris de la scarlatine. Elle est enterrée à Nohant, à côté du père et de la grand-mère de Sand. En mars, Sand, Manceau et Maurice quittent Nohant pour un voyage de trois mois en Italie (Maurice a laissé du voyage de nombreux dessins). Sand s'installe pour quelques semaines dans une villa de Frascati. Première représentation de *Maître Favilla* à l'Odéon. Publication du *Diable aux champs*. Contrat avec l'éditeur Louis Hachette pour la publication de dix romans dans la « Bibliothèque des chemins de fer ».

1856. Les représentations sur la scène de Nohant continuent de battre leur plein. Les acteurs amateurs, parfois des acteurs professionnels venus de Paris, improvisent en partie sous sa conduite. Première représentation de *Lucie* puis de *Françoise* au Théâtre du Gymnase, d'une adaptation de *Comme il vous plaira* à la Comédie-Française. Reprise de *Claudie* à l'Odéon, seule pièce de Sand qui sera régulièrement jouée jusqu'au début du XX^e siècle. Publication en feuilleton d'*Évenor et Leucippe*.

- Mai* : par souci d'écrire plus rapidement et de fournir à ses éditeurs des manuscrits plus lisibles, Sand change sensiblement d'écriture.
1857. *Juillet* : Manceau fait l'acquisition d'une petite maison dans le village de Gargilesse, dans la Creuse. Le couple y fera régulièrement de brefs séjours (en 1864, Manceau vendra la maison à Maurice sous réserve d'usufruit). Publication en feuilleton de *La Daniella*, *Les Dames vertes* et *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*.
1858. Après des années de brouille, François Buloz se réconcilie avec Sand et accepte la publication dans la *Revue des Deux Mondes* de *L'Homme de neige*. Publication en feuilleton de *Narcisse*. Publication chez l'éditeur Morel des *Légendes rustiques* illustrées par Maurice auquel l'ouvrage est dédié.
1859. Publication en feuilleton d'*Elle et Lui*, transposition romanesque de la liaison de Sand avec Musset. Ce dernier en avait donné une version dans *La Confession d'un enfant du siècle*, paru en 1836. Paul de Musset riposte en défendant la mémoire de son frère, mort deux ans auparavant, dans *Lui et Elle* ; Louise Colet, dernière maîtresse de Musset, fait de même dans *Lui*. Première représentation de *Marguerite de Saint-Gemme* au Théâtre du Gymnase. Publication en feuilleton de *Flavie*, *Jean de la Roche* et *Constance Verrier*.
- Mai* : premiers contacts avec Michel Lévy qui deviendra bientôt l'éditeur quasi exclusif de Sand.
- Septembre* : publication de *Masques et bouffons* de Maurice, auteur et illustrateur de l'ouvrage, avec une préface de Sand.
- Décembre* : le parfumeur Henri Rafin lance une « Eau de George Sand pour la toilette et le mouchoir ».
1860. *Début mars* : Sand est à Paris et rencontre ses amis écrivains, parmi lesquels le jeune Gustave Flaubert. Elle visite la maison de style pompéien que le prince Jérôme s'est fait construire sur les Champs-Élysées.
- Été* : Sand est particulièrement active, alimentant de canevas nombreux la production du théâtre de Nohant.
- Automne* : elle est victime d'une fièvre typhoïde et de coliques hépatiques qui la laissent très affaiblie. Publication en feuilleton de *La Ville noire* et du *Marquis de Villemer*. Publication de quatre volumes de *Théâtre*, comportant une sélection des pièces écrites pendant plus d'une dizaine d'années.
1861. *Février à mai* : convalescence à Tamaris, près de Toulon, avec Manceau, Maurice et Marie Caillaud, domestique et actrice appréciée du théâtre de société de Nohant (Maurice a laissé de ce voyage un album de dessins).
- Automne* : nouvelle brouille avec Solange que sa mère accuse de se faire entretenir. Silence épistolaire complet de la part de Solange pendant les quatre années suivantes. À Alexandre Dumas fils qu'elle accueille régulièrement à Nohant, Sand avoue son penchant pour le peintre Charles Marchal. Elle a 57 ans, il en a 36. S'ensuit une brève correspondance sentimentale. Publication en feuilleton de *Valvèdre* et de *La Famille de Germandre*.
1862. *17 mai* : mariage civil, à Nohant, de Maurice, 39 ans, et de Lina

Calamatta, 20 ans, fille du graveur Luigi Calamatta, ami de longue date (un mariage dans la religion protestante les unira l'année suivante). Bref séjour d'Eugène Fromentin. Séjour à Gargillesse, promenades dans la campagne pour parfaire les connaissances botaniques, minéralogiques et entomologiques de la famille et de ses hôtes, composition de canevas pour le théâtre de société. Première représentation du *Pavé* au Théâtre du Gymnase, puis de l'adaptation des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* à l'Ambigu-Comique. Publication en feuilleton de *Tamaris* et d'*Antonia*, publication en volume de deux recueils d'articles, *Autour de la table* et *Souvenirs et impressions littéraires*. Préface à *Six mille lieues à toute vapeur* de Maurice (il y raconte son voyage en Amérique sur le yacht du prince Jérôme).

1863. 14 juillet : naissance à Nohant de Marc-Antoine, fils de Maurice et de Lina (il décédera d'une dysenterie un an plus tard).

Novembre : Maurice exprime le souhait de voir Manceau quitter Nohant. Sand décide de suivre son compagnon. Publication en feuilleton de *Mademoiselle La Quintinie*, qui critique la confession telle qu'elle est pratiquée dans l'Église catholique ; elle vaut à son auteur la mise à l'Index de l'ensemble de son œuvre.

1864. Février : première représentation de l'adaptation du *Marquis de Villemer* à l'Odéon. Sand y est chaleureusement acclamée.

Juin : elle s'installe avec Manceau dans la villa entourée d'un jardin qu'ils ont acquise à Palaiseau (la maison sera vendue en 1869). Ils conservent un pied-à-terre à Paris. Première représentation du *Drac* au Théâtre du Vaudeville. Publication d'une sélection de pièces du théâtre de société, *Le Théâtre de Nohant*. Publication en feuilleton de *Laura* et *La Confession d'une jeune fille*.

1865. 18 août : décès à Palaiseau, après une longue agonie, d'Alexandre Manceau, tuberculeux depuis des années. Publication en feuilleton de *Monsieur Sylvestre* et d'une nouvelle, *La Coupe*.

1866. 10 janvier : naissance à Nohant d'Aurore, fille de Maurice et de Lina.

Février : en déplacement à Paris, Sand assiste pour la première fois au « dîner Magny », dîner mensuel réunissant des écrivains, créé par Sainte-Beuve en 1863. Elle se lie d'amitié avec Flaubert. Première représentation des *Don Juan de village* au Théâtre du Vaudeville et du *Lys du Japon* (adapté d'*Antonia*). Voyage en Bretagne et séjour à Croisset chez Flaubert. Publication en feuilleton du *Dernier amour*, préface au *Monde des papillons* de Maurice, publication en volume des *Promenades autour d'un village*.

1867. Sand se réinstalle à Nohant. Elle effectue en septembre deux brefs déplacements en Normandie pour la rédaction de *Mademoiselle Merquem*. Publication en feuilleton de *Cadio*. Maurice publie *Le Coq aux cheveux d'or*.

1868. Hiver : voyage sur la Côte d'Azur et séjour chez Juliette Adam, à Bruyères.

11 mars : naissance à Nohant de Gabrielle, deuxième fille de Maurice et Lina.

Mai : bref séjour à Croisset chez Flaubert, puis visite au Salon de peinture du Louvre où elle admire les tableaux du peintre Marchal, de Corot, Daubigny, Fromentin et Gérôme. Sand déménage pour la dernière fois à Paris, au 5 de la

- rue Gay-Lussac. Publication en feuilleton de *Mademoiselle Merquem* et de quelques articles qui feront partie du recueil *Nouvelles Lettres d'un voyageur*.
1869. *Printemps* : en visite à Paris, Sand pose pour Félix Nadar coiffée d'une grande capeline à rayure. Elle a 65 ans.
Automne : Deux brefs voyages dans les Ardennes avec des amis. Flaubert vient passer les derniers jours de l'année à Nohant. Publication en feuilleton de *Pierre qui roule* et de *Lupo Liverani*.
1870. *Septembre* : pour fuir une épidémie de variole, Sand et sa famille, qui craignent l'arrivée des Prussiens dans le Berry, se réfugient chez des amis dans la Creuse. Première représentation de *L'Autre* à l'Odéon. Publication en feuilleton de *Malgrétout* et de *Césarine Dietrich*. Contre l'avis de sa mère, Solange Sand publie *Jacques Bruneau* (elle publiera un second roman, *Carl Robert*, en 1884).
1871. *Mars* : Sand juge sévèrement la Commune de Paris, même si elle condamne la sanglante répression qui s'ensuit. Publication en feuilleton de *Francia* et du *Journal d'un voyageur pendant la guerre*.
Août : Sand accepte une collaboration régulière au journal *Le Temps*.
1872. *Été* : séjour à Cabourg avec ses petites-filles.
Automne : visite de la famille Viardot et d'Ivan Tourgueniev. Publication en feuilleton de *Nanon*, *Un bienfait n'est jamais perdu* et des premiers contes qui seront publiés ensuite sous le titre *Contes d'une grand-mère*.
1873. *Avril* : séjour à Nohant de Flaubert, puis des Viardot et de Tourgueniev. Solange fait l'acquisition du château de Montgivray, à quelques kilomètres de Nohant, autrefois propriété d'Hippolyte Chatiron.
Août : voyage en Auvergne.
Septembre : retour à Nohant des Viardot et de Tourgueniev. Publication des *Impressions et souvenirs* et des *Contes d'une grand-mère*, dédiés à Gabrielle et Aurore.
1874. La santé de Sand se détériore. Elle s'essaie à la dendrite et passe l'hiver à en produire en compagnie de Maurice.
Décembre : Maurice est élu maire de la commune de Nohant-Vicq (il l'avait été quelques semaines au printemps 1848). Publication en feuilleton de *Ma sœur Jeanne*.
1875. Durant l'hiver, en vue d'une nouvelle édition chez Michel Lévy, Sand entreprend un classement de l'ensemble de ses œuvres et rédige une préface générale. Publication en feuilleton de *Flamarande*, *Marianne Chevreuse* et *La Tour de Percemont*, ainsi que d'une nouvelle série de contes.
1876. *Hiver* : Sand commence son dernier roman, *Albine Fiori*, qu'elle laissera inachevé.
8 juin : après plusieurs semaines de vives souffrances, elle meurt à Nohant des suites d'une occlusion intestinale. Flaubert, Dumas, Renan et le prince Jérôme arrivent de Paris pour assister à l'enterrement que Solange, contre l'avis de son frère, a voulu religieux. Sand est enterrée avec son père, sa grand-mère et sa petite-fille Nini dans la partie du jardin qui jouxte le cimetière de la paroisse de

1. Tous les ouvrages de Sand sont mentionnés ici, à l'exception des brochures, articles, préfaces et comptes rendus d'ouvrages en nombre conséquent. Les œuvres sont mentionnées à la date de leur publication *en feuilleton* dans un journal ou une revue, ou, dans quelques rares cas, à la date de leur seule publication en volume. Les pièces de théâtre sont mentionnées à la date de leur première représentation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

TEXTES DE GEORGE SAND DISPONIBLES AUX ÉDITIONS GALLIMARD

- Le Château de Pictordu*, éd. Martine Reid, coll. « Folio 2 € », 2012.
- Consuelo*, suivi de *La Comtesse de Rudolstadt*, éd. Léon Cellier et Léon Guichard, « Folio classique », 2004.
- Elle et Lui*, éd. Thierry Bodin, coll. « Folio classique », 2008.
- François le Champi*, éd. André Fermigier, coll. « Folio classique », 1976.
- Histoire de ma vie*, éd. Martine Reid, coll. « Quarto », 2004.
- Indiana*, éd. Béatrice Didier, coll. « Folio classique », 1984.
- Lélia*, éd. Pierre Reboul, coll. « Folio classique », 2003.
- Lettres d'une vie*, éd. Thierry Bodin, « Folio classique », 2004.
- Lettres retrouvées*, éd. Thierry Bodin, coll. « Blanche », 2004.
- Les Maîtres sonneurs*, éd. Marie-Claire Bancquart, « Folio classique », 1979.
- La Mare au Diable*, éd. Léon Celier, coll. « Folio classique », 1973.
- Mauprat*, éd. Jean-Pierre Lacassagne, coll. « Folio classique », 1984.
- Œuvres autobiographiques*, éd. Georges Lubin, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1970-1971, 2 vol.
- Pauline*, éd. Martine Reid, coll. « Folio 2 € », 2007.
- La Petite Fadette*, éd. Martine Reid, coll. « Folio classique », 2004.

Alfred de Musset-George Sand, « Ô mon George, ma belle maîtresse... » [correspondance], éd. Martine Reid, coll. « Folio 2 € », 2010.

LETTRES ET CORRESPONDANCES CROISÉES

- Correspondance*, éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, 1966-1991, 25 vol ; 26^e vol., Tusson, Du Lérot éditeur, 1995.
- Flaubert-Sand, *Correspondance*, éd. Alphonse Jacobs, Paris, Flammarion, 1981.
- Marie d'Agoult-George Sand, *Correspondance*, éd. Charles F. Dupêchez, Paris, Bartillat, 1995.
- Sand-Barbès, *Correspondance d'une amitié républicaine (1848-1870)*, éd. Michelle Perrot, Lagarde-Firmacon, Éd. Le Capucin, 1999.
- George Sand-Victor Hugo, *Correspondance croisée*, éd. Danielle Bahiaoui, Nîmes, HB Éditions, 2004.
- Lettres inédites de George Sand et de Pauline Viardot (1839-1849)*, éd. Thérèse Marix-Spire, Paris, Nouvelles éditions latines, 1959.

- Agendas*, éd. Anne Chevereau, Paris, Touzot, 1990-1993, 6 vol.
- Autour de la table*, Paris, Michel Lévy, 1862.
- Le Château des Désertes*, Paris, Michel Lévy, 1854.
- Le Compagnon du tour de France*, éd. Jean-Louis Cabanès, Paris, Le Livre de Poche, 2004.
- Le Diable à Paris*, éd. Jacques Seebacher, Paris, Mille et une nuits, 2004.
- Gabriel*, Paris, Michel Lévy frères, 1867.
- George Sand critique (1833-1876)*, Christine Planté (dir.), Tusson, Du Lérot éditeur, 2006.
- George Sand avant « Indiana »*, in *Œuvres complètes*, éd. Gilles Chastagneret, Paris, Honoré Champion, 2008, 2 vol.
- L'Homme de neige*, éd. Martine Reid, Arles, Actes Sud, « Babel », 2005.
- Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy, 1873.
- Jeanne*, éd. Pierre Laforgue, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot éditeur, 2006.
- Journal d'un voyageur pendant la guerre*, éd. Michelle Perrot, Paris, Le Castor Astral, 2004.
- Le Meunier d'Angibault*, éd. Béatrice Didier, Paris, Le Livre de Poche, 1985.
- Nanon*, éd. Nicole Savy, Arles, Actes Sud, « Babel », 2005.
- Le Pêché de monsieur Antoine*, éd. Jean Courrier et Jean-Hervé Donnard, Meylan, Éditions de l'Aurore, 1982.
- Politique et Polémiques (1843-1850)*, éd. Michelle Perrot, Paris, Belin, 2004.
- Promenade dans le Berry. Mœurs, coutumes, légendes*, éd. Georges Lubin, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992.
- Promenades autour d'un village*, éd. Georges Lubin, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot éditeur, 1992.
- Questions d'art et de littérature*, éd. Henriette Bessis et Janis Glasgow, Paris, Des Femmes, 1991.
- Théâtre*, Paris, Michel Lévy, 1866, 3 vol.
- Théâtre de Nohant*, Paris, Michel Lévy, 1865.

BIOGRAPHIES ET OUVRAGES CRITIQUES

- Olivier BARA, « *Le sanctuaire des illusions* ». *George Sand et le théâtre*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2010.
- Joseph BARRY, *George Sand ou le scandale de la liberté*, Paris, Seuil, 1982.
- Christian BERNADAC, *George Sand. Dessins et aquarelles*, Paris, Belfond, 1982.
- Évelyne BLOCH-DANO, *Le Dernier Amour de George Sand*, Paris, Grasset, 2010.
- Pierre DE BOISDEFFRE, *George Sand à Nohant*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot éditeur, 2000.
- Anne-Marie DE BREM, *George Sand. Un diable de femme*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 1997.

- Anne CHEVEREAU, *Alexandre Manceau : le dernier amour de George Sand*, Saint-Cyr-sur-Loire, Christian Pirot éditeur, 2002.
- Béatrice DIDIER, *George Sand écrivain. « Un grand fleuve d'Amérique »*, Paris, PUF, 1998.
- Bernard HAMON, *George Sand et la politique*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- , *George Sand face aux Églises*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Élizabeth HARLAN, *George Sand*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2004.
- Belinda JACK, *George Sand. A Woman's Life Writ Large*, New York, Random House, 1999.
- Wladimir KARÉNINE, *George Sand. Sa vie et ses œuvres*, Genève, Slatkine Reprints, 2000 [1899-1926], 4 vol.
- Georges LUBIN, *Album Sand*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973.
- Anne MCCALL-SAINT-SAËNS, *De l'être en lettres. L'autobiographie épistolaire de George Sand*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1996.
- Francine MALLET, *George Sand*, Paris, Grasset, 1976 (éd. augmentée, 1995).
- Diane DE MARGERIE, *Aurore et George*, Paris, Albin Michel, 2004.
- André MAUROIS, *Lélia ou la vie de George Sand*, Paris, Hachette, 1952.
- Mon cher George : Balzac et Sand, histoire d'une amitié*, catalogue de l'exposition tenue à Saché en 2010, Paris, Gallimard, 2010.
- Isabelle NAGINSKI, *George Sand : l'écriture ou la vie*, Paris, Honoré Champion, 1999.
- Martine REID, *Signer Sand. L'œuvre et le nom*, Paris, Belin, 2003.
- Martine REID (dir.), *George Sand. L'œuvre-vie*, Paris-Bibliothèques Éditions, 2004.
- Martine REID et Michèle RIOT-SARCEY (dir.), *George Sand. Littérature et politique*, Nantes, Éditions Pleins feux, 2007.
- Bertrand TILLIER, *George Sand chargée ou la rançon de la gloire !*, Tussot, Du Lérot éditeur, 1993.
- , *Les Marionnettes de Maurice et George Sand*, Paris, Hermé, 1998.
- Marie-Louise VINCENT, *La Langue et le style rustique de George Sand dans les romans champêtres*, Paris, Champion, 1916.

FILMOGRAPHIE

Documentaires

- Au cœur de la terre de George Sand*, réalisé par Pascal Champion, 1997.
- Balade au pays de George Sand : découvrir la Vallée-Noire*, réalisé par Claude-Olivier Darré, 1996.
- Chopin, Delacroix, George Sand*, réalisé par Jean Douchet et Jean-Pierre About, 1969.
- Frédéric Chopin au pays de George Sand*, réalisé par Jean-Paul Carrère, 1999.

George, qui ?, réalisé par Michèle Rosier, 1973.

George Sand, réalisé par Pierre Philippe, 1975.

George Sand, « *Nohant, c'était le paradis* », réalisé par Jacques de Casembroot, 1964.

George Sand (1804-1876), réalisé par Renaud de Dancourt, Jean-Marie Carzou, 1994.

George Sand et Frédéric Chopin : parcours d'une liaison célèbre, réalisé par Claude-Olivier Darré, 2001.

George Sand. Une femme libre, réalisé par Gérard Poitou-Weber, 1994.

Mémoire de maisons mortes, « *Nohant, demeure de George Sand* », réalisé par Paul Gilson, 1981.

Le Merveilleux Théâtre de George Sand, réalisé par Claude-Olivier Darré, 1995.

Les Pierres-Jaumâtres, Toulx-Sainte-Croix : le parc de Boussac, Jeanne de George Sand, réalisé par Patrick Séraudie, 1993.

Le Premier Amour de George Sand, Hervé Baslé, réalisé par Pierre Dumayet, 1981.

Sand... George en mal d'Aurore, réalisé par Françoise-Renée Jamet et Laurent Morocco, 2003.

Adaptions de romans et fictions biographiques pour le cinéma et la télévision

Les Amants de Venise, film de Georges Rebillard, 1969.

Le Bal des adieux, film de George Cukor (États-Unis), 1959.

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré, téléfilm de Bernard Borderie, 1976.

Le Compagnon du Tour de France, film de Pierre Dumayet et Robert Bober, 1982.

Les Enfants du siècle, film de Diane Kurys, 1999.

Lélia ou la vie de George Sand, téléfilm d'Henri Spage d'après la biographie d'André Maurois, 1968.

George et Fanchette, film de Julien Cheminade, 2007.

La Mare au Diable, téléfilm de Pierre Cardinal, 1972.

Mauprat, téléfilm de Jacques Trébouta, 1972.

Mauprat, film de Jean Epstein (avec Luis Buñuel), 1926.

La Note bleue, film d'Andrzej Zulawski, 1991.

La Petite Fadette, téléfilm de Jean-Paul Carrère, 1963.

La Petite Fadette, téléfilm de Richard Bohringer, 2004.

La Ville noire, film de Jacques Tréfouel, 1981.

FOLIO BIOGRAPHIES

collection dirigée par

GÉRARD DE CORTANZE



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2013.

George Sand

par Martine Reid

■ « Je suis l'enfant de mon siècle ; j'ai subi ses maux, j'ai partagé ses erreurs, j'ai bu à toutes ses sources de vie et de mort. »

Amandine-Aurore-Lucile Dupin (1804-1876), devenue George Sand en 1832, avec la publication d'*Indiana*, fut dès l'enfance imprégnée des traditions et des légendes de son Berry natal. Observatrice attentive de son temps, elle fume la pipe, s'habille en homme, affiche ses convictions républicaines, est l'amante enflammée de Musset et de Chopin, en un mot fait scandale. Son œuvre, de *Consuelo* à *La Mare au diable*, en passant par *La Petite Fadette*, culmine dans *Histoire de ma vie*, et fonde un genre littéraire : l'autobiographie au féminin. Amoureuse éperdue de la vie, George Sand écrit en 1831 à Sainte-Beuve : « Vivre ! Que c'est bon ! malgré les chagrins, les maris, l'ennui, les dettes, les parents, les cancans, malgré les poignantes douleurs. »

Cette édition électronique du livre *George Sand* de Martine Reid a été réalisée le 22 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070444014 - Numéro d'édition :
184226).

Code Sodis : N49533 - ISBN : 9782072446252 - Numéro d'édition : 208339

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.